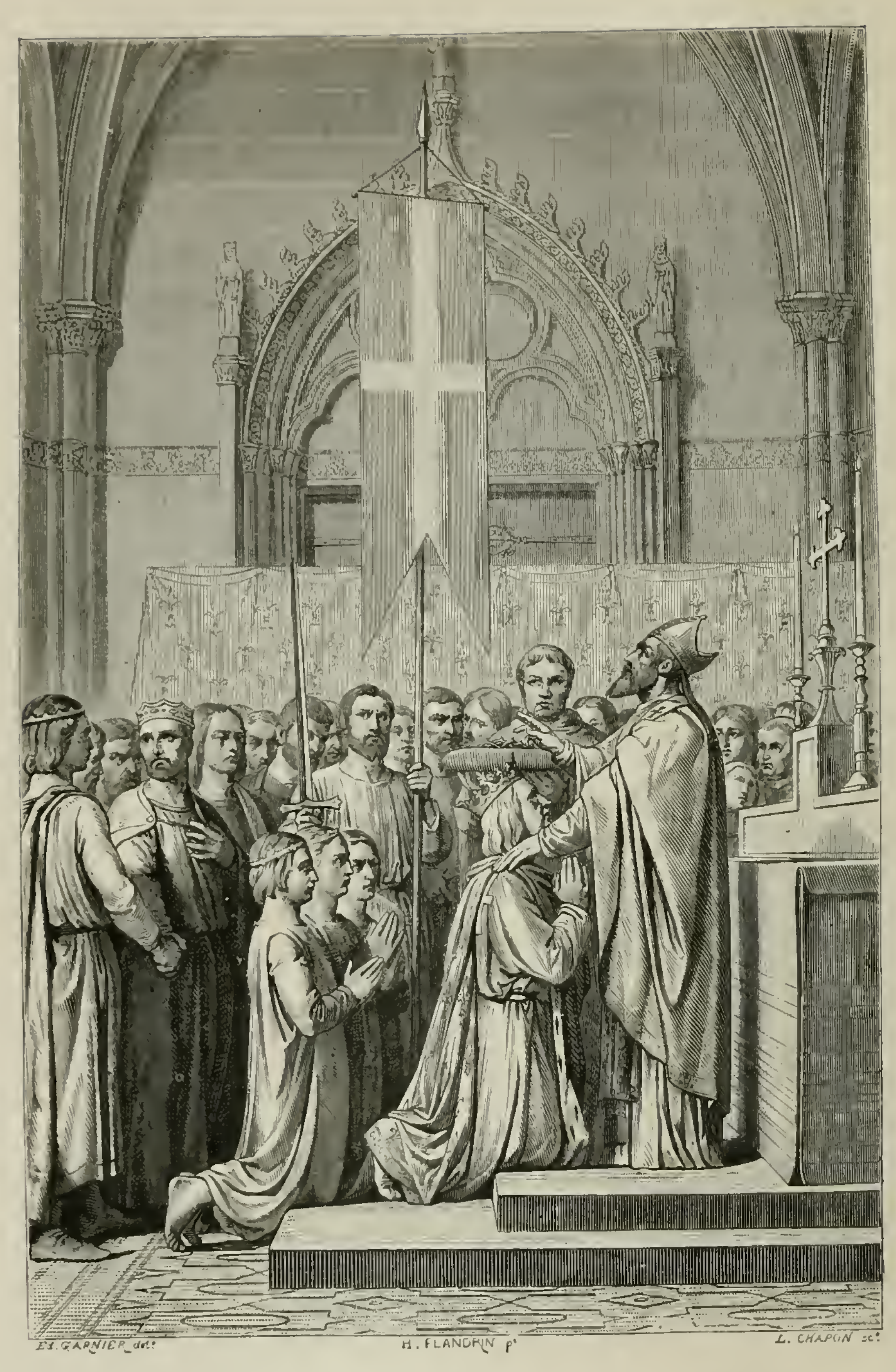


HISTOIRE

DES

CROISADES

1re SÉRIE IN-4o



Saint Louis recevant la bénédiction de l'évêque de Paris avant son départ pour la croisade.

HISTOIRE

DES

CROISADES

ABRÉGÉE

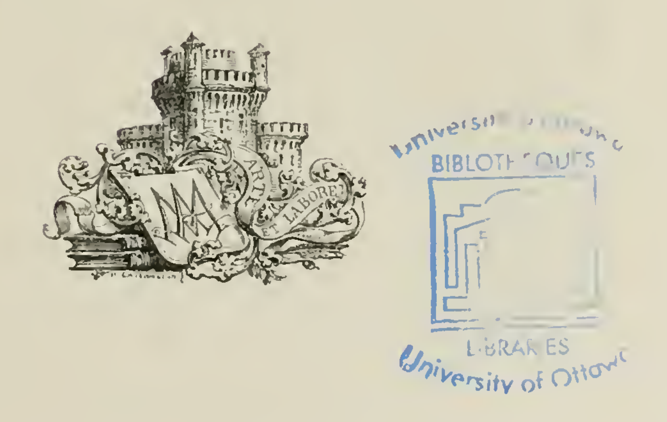
A L'USAGE DE LA JEUNESSE

PAR

M. MICHAUD

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ET M. POUJOULAT

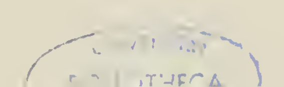


TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

—

M DCCC LXXXVI



PRÉFACE

M. Michaud a voulu que je prisse la plume en tête de cet *Abrégé de l'Histoire des croisades,* où nous figurons tous les deux pour notre part de travail. Cet ouvrage, dernier fruit d'une association si honorable pour moi, m'inspire des sentiments particuliers de reconnaissance et de fierté. Il ne s'agissait point ici de permettre à un obscur jeune homme de mêler ses récits de pèlerin aux récits de l'écrivain poète dont l'Europe savait le nom ; ces familiarités-là s'expliquent par le laisser aller des lointains voyages. Il ne s'agissait pas non plus d'entreprendre en commun une publication et une appréciation nouvelle de nos principaux monuments historiques ; dans ces sortes de travaux, il est naturel que la jeunesse vienne en aide à l'âge avancé ; quand il y a beaucoup de livres et de gros livres à remuer, on ne peut guère négliger le secours des mains vigoureuses. Mais du moment qu'il était question de croisades, M. Michaud ne devait partager avec personne ; les croisades sont devenues sa propriété par droit de science et de talent, et lorsqu'il parle de ces époques héroïques, M. Michaud peut dire comme cet ancien : *Terra quam calco mea est* (la terre que je foule est à moi).

Ceci me remet en mémoire les commencements de mon union littéraire avec l'historien des guerres de la croix. Il y a déjà onze ans que mon heureux destin me mit pour la première fois sur le

chemin de l'homme qui m'avait appris dans mon enfance à gémir sur les proscrits, et avait charmé mes heures de collège par le récit des grandes aventures de nos preux chrétiens. Les chroniques du XIe et du XIIe siècle furent la pâture offerte à mon imagination de dix-neuf ans, et je dois avouer ici que ces chroniques n'eurent pas d'abord un puissant attrait pour moi. J'admirais volontiers Godefroy, Tancrède, Baudouin, les deux Robert, Raymond de Toulouse; mais je sentais parfois mon courage défaillir devant la sécheresse et le latin barbare de Raymond d'Argiles, du moine Robert, de Tudeboc et de Baudry. L'énergie de la volonté fit tomber peu à peu la rébellion de l'esprit; je m'accoutumai à l'allure, au langage de ces narrateurs du moyen âge, et quand la *Bibliothèque des croisades,* œuvre de vaste et curieuse érudition, fut terminée, je ne reconnus point sans plaisir quelques pierres que j'avais laborieusement amassées, sous l'œil du maître, pour la construction de ce monument.

Revenus de ce long voyage à travers les vieux siècles de notre histoire, nous entreprîmes un autre voyage à travers les contrées où s'étaient accomplis les événements que nous venions de repasser. Je continuai sur la terre d'Orient les études commencées dans les collections de Bongars et de Martenne, et M. Michaud cherchait au delà des mers le dernier mot de ce qu'il avait étudié pendant vingt-cinq ans : nous interrogions les chroniques sur les murs de Constantinople, de Saint-Jean-d'Acre et de Jérusalem, comme nous les avions interrogées à Paris, quelque temps auparavant, dans la solitude du cabinet. Le 20 février 1831, écrivant de la ville sainte à M. Michaud, qui avait pris le chemin de l'Égypte, je lui disais : « Savez-vous ce qui m'a le plus frappé dans mes voyages avec vous? « C'est votre promenade historique autour des murailles de Jérusalem. Après avoir raconté la conquête de la ville sainte, vous « êtes venu chercher sur les lieux l'éclaircissement de quelques « doutes, la solution d'un dernier problème; vous avez voulu déterminer d'une manière précise par quel point Godefroy et Tancrède « sont entrés dans la cité de David. Vous donnez au monde littéraire un grand spectacle, un spectacle nouveau; c'est la première « fois que la muse de l'histoire a passé les mers pour corriger ses « fautes. Hérodote et quelques autres historiens de l'antiquité ont

« voyagé, mais c'était pour recueillir des faits, et non point pour « améliorer un livre déjà achevé [1]. »

La cinquième édition de l'*Histoire des croisades*, publiée en ce moment, renferme les améliorations que promettait la vue du lointain théâtre des guerres saintes; le voyageur complète ici la tâche de l'historien. Indépendamment des rectifications géographiques et des couleurs qui distinguent cette dernière édition, on y trouve une connaissance plus approfondie des faits, de l'esprit de l'époque. Dans les destinées de l'écrivain, il n'est rien de plus intéressant, de plus heureux que de suivre son œuvre à travers le temps, de lui voir subir les épreuves décisives des révolutions qui changent ou modifient le goût, les mœurs, les institutions, de la mettre d'année en année au niveau de toute appréciation, de toute découverte, de toute science, d'y revenir sans cesse pour la fortifier de l'expérience de l'étude et de la réflexion des longs jours, et d'être à la fin soi-même comme la postérité de son propre ouvrage. Bien souvent, au déclin de la vie, l'homme, ramenant sa pensée vers les ans évanouis, s'arrête aux principaux actes de sa carrière, et surprend dans son cœur le regret de ne pouvoir refaire ce qui a été fait, de ne pouvoir repasser par le même chemin; car l'expérience qui épargne les fautes a coutume de placer sa demeure au bout de la route : inutile regret. Il n'est donné à personne de recommencer la vie, et ce qui est écrit dans le livre des jours ne peut ni s'effacer ni se corriger. Le bonheur littéraire de M. Michaud, c'est d'avoir tenu longtemps son ouvrage dans les mains, et de le tenir encore, pour lui donner ces désirables perfections que le temps seul amène. Ces pieux et constants efforts, dont le but est l'amélioration d'une œuvre, appartiennent peu aux habitudes de notre temps; nous coudoyons chaque jour des gens qui improvisent des chefs-d'œuvre, nous sommes encombrés de renommées qui d'un seul bond portent leur tête dans les cieux, et l'on s'étonne que l'apparition de tant de génies n'ait pas fatigué les admirations contemporaines; toutefois, ce me semble, un secret instinct avertit le public que la plupart de ces immortalités littéraires ont leurs jours comptés, que dans dix ans bon

[1] *Correspondance d'Orient*, lettre CIII^e.

nombre de ces dieux seront cendre et poussière, et que la vérité si méprisée se verra à la fin vengée par la gloire.

L'*Abrégé de l'Histoire des croisades* qu'on va lire est un travail tout à fait distinct de la grande histoire. Dans ce grand ouvrage, les expéditions de la croix sont présentées avec l'imposant développement de leur origine et de leur explosion, de leur durée et de leur décadence; c'est une vaste explication autant qu'un récit des mouvements belliqueux de la vieille Europe contre l'Asie. Les traits de mœurs qui caractérisent les personnages et les nations, les détails qui jettent le mouvement dans les tableaux, les couleurs, les variétés, les physionomies infinies pour lesquelles tout un monde ressuscite dans un livre d'histoire : tout cela donne à l'ouvrage de M. Michaud une importance, une hauteur, une plénitude de vie et d'intérêt que rien ne saurait remplacer. Cependant un abrégé des grandes choses renfermées dans ce livre était dans les vœux du public; la jeunesse des écoles, qui n'a ni le loisir ni la patience de lire de longs travaux, et dont les studieux penchants ne peuvent pas surmonter d'ailleurs l'obstacle d'un prix d'ouvrage trop élevé; les gens du monde qui, n'ayant pas beaucoup de temps et d'attention à dépenser pour la science, veulent s'instruire rapidement et sans efforts; enfin les nombreux lecteurs appartenant aux humbles fortunes, demandaient qu'on leur retraçât dans une narration rapide les curieux et beaux souvenirs de nos croisades.

Cet abrégé, longtemps attendu, le voilà fait; le maître et le disciple se sont chargés de cette tâche. M. Michaud m'a confié le soin du récit depuis le commencement des pèlerinages jusqu'à la quatrième croisade; lui-même, ne voulant point permettre à mon amitié de le soulager de l'autre moitié du fardeau, a poursuivi le travail jusqu'à la fin. L'habitude du sujet nous a mis à même de faire entrer beaucoup de choses en peu de pages; nous n'avons point négligé nos souvenirs et nos études de voyageurs pour éclaircir les faits ou colorer les tableaux, et nous pensons que ce seul volume d'abrégé donne une idée assez nette de l'ensemble des croisades. Pourtant il faudra toujours recourir à la grande histoire, si l'on veut contempler le spectacle de ces guerres dans ses poétiques et majestueuses proportions.

Notre abrégé, destiné à populariser le sujet des expéditions saintes, nous paraît devoir prendre un grand caractère d'utilité et d'intérêt dans le temps présent, où les peuples de l'Occident se tournent de nouveau vers les régions orientales. Les esprits, en Europe, sont maintenant appelés à comprendre mieux qu'on ne l'a fait jusqu'à ce jour tout ce qu'il y eut de beau et de social dans les croisades. Il y aurait une déplorable pauvreté de jugement à ne voir dans ces événements que des superstitions grossières, une piété aveugle mêlée à d'inutiles exploits. Le moyen âge s'arma tout à coup au nom de la religion, seul patriotisme de ces vieux temps, pour aller refouler au fond de l'Asie les innombrables peuplades musulmanes qui menaçaient l'Europe d'une effroyable invasion; le moyen âge s'arma pour sauver la croix, radieux symbole de la civilisation moderne. Sa grande ambition fut d'abord de délivrer Jérusalem, parce que Jérusalem formait comme le centre moral d'où la vérité s'était répandue dans le monde, et l'affranchissement du Calvaire devait être la grande victoire remportée sur les barbares enfants de la nuit. La sublime espérance des croisades, c'était la conquête de l'Orient au profit du christianisme, c'était l'unité chrétienne s'établissant sur toute la terre, et conduisant la grande famille humaine à la charité, à la paix, à la lumière. La réalisation de cette unité religieuse aurait présenté un spectacle bien autrement beau que l'unité politique dans l'univers romain.

Les peuples partant sous les saintes bannières ne savaient pas toute l'étendue de la mission qu'ils accomplissaient; car les peuples comme les hommes n'ont jamais le secret des révolutions dont ils sont les instruments providentiels, et le sens véritable de ces révolutions ne se révèle qu'à la postérité. Mais toujours faut-il que le respect des âges monte fidèlement au pied des générations choisies pour enfanter les grandes choses. Les expéditions saintes n'ont pas obtenu un triomphe complet, et la moitié du monde est restée barbare. Mais rendez grâces aux croisades si les pays de France, d'Italie et d'Allemagne n'ont point subi le sort de l'Orient musulman, si vous avez une civilisation chrétienne, une indépendante nationalité; rendez grâces aux guerriers qui pendant deux siècles ont combattu pour la croix; remerciez les pèlerins martyrs dont l'Asie a gardé la

poudre héroïque, si l'islamisme n'a pas changé en déserts vos riches plaines et vos fécondes vallées, si l'Europe n'a pas été précipitée dans la nuit.

Ce fut la France, pays d'intelligence et de bravoure, qui donna le signal des croisades, et entraîna le reste de l'Europe sur la route du saint tombeau. Les croisades furent des guerres toutes françaises, et nous trouvons dans les expéditions sacrées la partie la plus héroïque de notre histoire. C'est la France qui a fourni le plus de guerriers illustres dans ces gigantesques luttes d'outre-mer; elle a eu l'honneur de donner des rois à la Jérusalem latine. Le nom de Franc, qui, dans les langues d'Orient, désigne les peuples de l'Europe, est un reste glorieux de cette époque où pour les nations asiatiques l'Occident c'était la France. Notre pays, en se plaçant, il y a sept siècles, à la tête de la révolution des croisades, s'était institué le défenseur de la civilisation moderne, et avait saisi cet empire intellectuel qu'il n'a point perdu.

Au temps où nous vivons, par un mystérieux retour des mêmes lois dans l'humanité, la politique et l'industrie d'Europe semblent vouloir reprendre en Orient l'entreprise des armées chrétiennes. Les diverses contrées qui furent le théâtre des guerres de la croix sont devenues parmi nous l'objet de l'attention universelle. On s'occupe aujourd'hui de la Syrie, de l'Afrique, de l'Égypte et de Constantinople, comme au XII[e] et au XIII[e] siècle. Le génie de l'Occident et le génie de l'Orient se sont rencontrés une seconde fois, et l'invasion des idées remplace l'invasion des armes. La Méditerranée, qui dans l'antiquité fut le passage et le lien de toute pensée de civilisation, avait vu au moyen âge les différentes nations de l'Europe échanger leurs lumières; les saintes bannières avaient flotté sur cette mer déjà veuve alors des merveilles de l'ancien monde, et des efforts de civilisation se poursuivaient à l'ombre de la croix. Mais, après la chute des colonies chrétiennes, la Méditerranée retomba au pouvoir de la nuit. De nos jours, la lutte entre la lumière et les ténèbres a recommencé sur les mêmes rivages. La conquête d'Alger en 1830 et nos récentes campagnes en Afrique ne sont autre chose que des croisades. Si l'expédition de saint Louis à Tunis avait réussi, Charles X n'aurait pas eu besoin d'envoyer ses armées dans les parages afri-

cains. La réforme européenne dans l'empire turc, les tentatives de nos contemporains pour ouvrir des routes commerciales à travers les plus lointaines contrées de l'Asie, les courses intrépides des voyageurs pour mettre la science en possession de cette admirable portion du globe, tous ces hardis efforts sont autant de croisades contre la barbarie musulmane. Si les expéditions latines du XII[e] siècle avaient pu atteindre parfaitement leur but, l'Orient aurait été pour le génie de l'Europe moderne, non pas un monde à conquérir, mais un héritage à garder.

En écrivant cet *Abrégé de l'Histoire des croisades*, nous avons eu particulièrement en vue la jeunesse de notre pays; c'est pour elle surtout que nous avons travaillé. Ce qui distingue la France d'aujourd'hui, ce n'est pas le patriotisme; cette triste absence du patriotisme provient du peu d'amour pour les aïeux. La patrie, ce n'est point l'espace de terre où l'homme s'agite et meurt, c'est le passé avec ses rudes travaux, avec ses sanglants sacrifices et ses gloires impérissables. Il ne faut donc pas renfermer nos destinées entre hier et aujourd'hui; nous avons derrière nous des autels et des tombeaux, et dans les débris des siècles se trouve une illustre poussière qui a droit à notre culte; les récits des grandes choses du vieux temps seront pour la jeunesse des leçons de patriotisme. Les croisades sont la grande épopée de la foi : dans un siècle qui se traîne à travers les pâles solitudes du doute, il est bon de montrer tout ce que la foi peut enfanter d'audace, d'énergie et de puissance.

POUJOULAT.

Juin 1838.

HISTOIRE

DES

CROISADES

CHAPITRE I

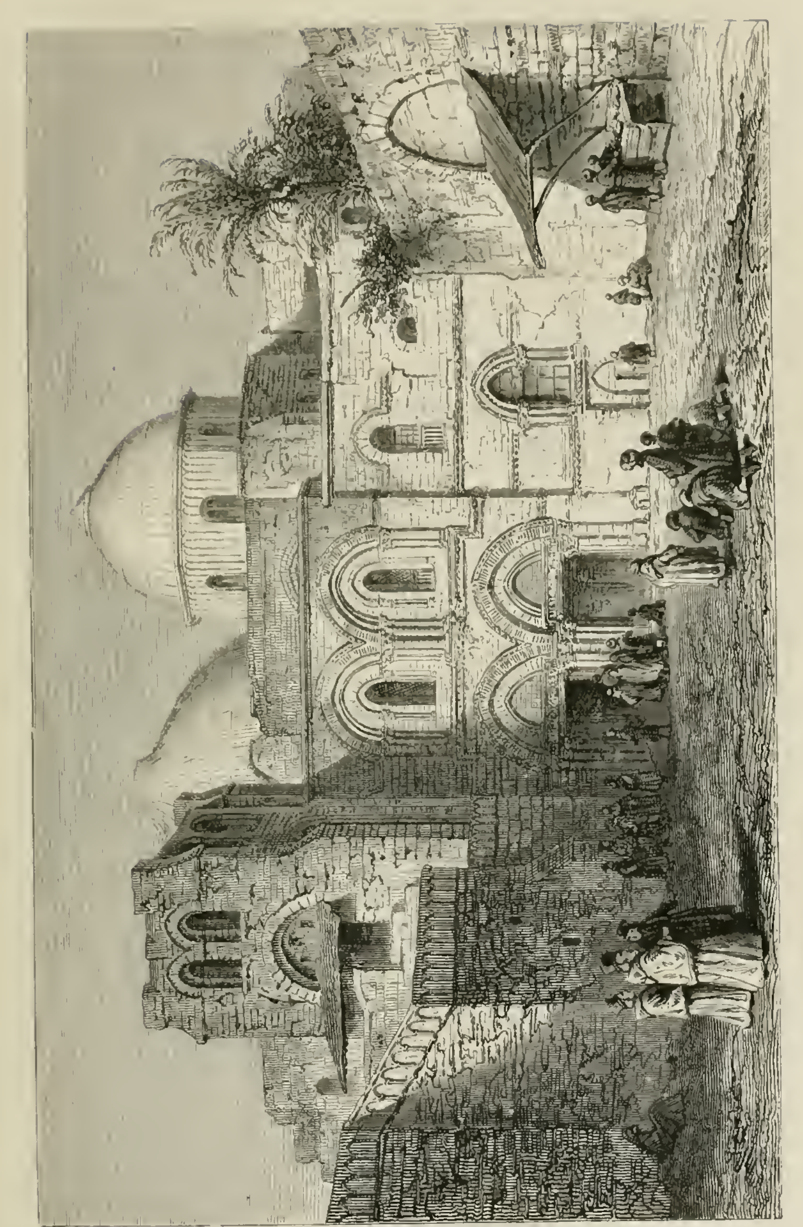
DEPUIS LE COMMENCEMENT DES PÈLERINAGES JUSQU'AU CONCILE DE CLERMONT
(DU IV[e] SIÈCLE A L'AN 1095)

Le tombeau de Jésus-Christ, sauveur du monde, ne pouvait rester oublié des nations. Dès le premier temps de l'ère chrétienne, les disciples de l'Évangile allaient y porter leurs prières. L'empereur Constantin enferma dans un temple le sépulcre du Fils de l'homme et quelques-uns des principaux lieux de la passion; l'inauguration de l'église du Saint-Sépulcre fut une grande solennité qui eut pour témoins des milliers de fidèles accourus des divers pays de l'Orient. Aux jours de sa vieillesse, sainte Hélène, mère de Constantin, fit le pèlerinage à Jérusalem, et par ses soins le bois de la vraie croix fut découvert dans une grotte voisine du Calvaire. Les vains efforts de l'empereur Julien pour relever le temple des Juifs et faire mentir les Écritures donnèrent aux pèlerinages un pieux et nouvel attrait. Parmi les pèlerins du IV[e] siècle, l'histoire cite les noms de saint Porphyre, qui devint évêque de Gaza; d'Eusèbe de Crémone, de saint Jérôme, qui vécut à Bethléhem dans l'étude des livres saints; de Paula et de sa fille Eustochie, de l'illustre famille des Gracques, dont le voyageur trouve aujourd'hui les tombeaux à côté du tombeau de saint Jérôme,

près de la crèche du Sauveur. A la fin du IVe siècle, tel était le nombre des pèlerins, que plusieurs docteurs de l'Église, entre autres saint Grégoire de Nysse, signalèrent par d'éloquentes paroles les abus et les dangers du voyage à Jérusalem. Inutiles remontrances! désormais aucun pouvoir humain ne pouvait fermer aux chrétiens la route du saint tombeau.

Bientôt on vit arriver du fond de la Gaule de nouveaux chrétiens qui venaient visiter le berceau de la foi qu'ils avaient embrassée. Un itinéraire à l'usage des pèlerins leur servait de guide depuis les bords du Rhône et de la Dordogne jusqu'aux rives du Jourdain, et les conduisait à leur retour depuis Jérusalem jusqu'aux principales villes d'Italie. Dans les premières années du Ve siècle, nous trouvons sur le chemin de Jérusalem l'impératrice Eudoxie, épouse de Théodose le Jeune. Sous le règne d'Héraclius, les armées du roi de Perse Kosroës II envahirent la Palestine; après dix ans de revers, l'empereur chrétien eut des jours de victoire; il rendit au sanctuaire de Jérusalem le bois de la vraie croix, qui avait été enlevé par les barbares; on le vit marcher nu-pieds dans les rues de la sainte cité, et porter sur ses épaules jusqu'au Calvaire l'instrument de la rédemption des hommes. Cette cérémonie fut une fête solennelle dont l'Église célèbre encore la mémoire, chaque année, sous le nom de l'Exaltation de la sainte croix. Dans les dernières années du VIe siècle, saint Antonin, parti de Plaisance avec de pieux compagnons, s'en alla chercher les traces du divin Rédempteur. L'itinéraire qui porte son nom nous donne de très curieux renseignements sur l'état de la terre sainte à cette époque; tandis que l'Europe s'agitait au milieu des calamités de la guerre et des révolutions, la Palestine était heureuse alors à l'ombre du Calvaire; elle était devenue une seconde fois la terre de promission. Ce repos et cette prospérité ne devaient pas avoir une longue durée.

Du milieu de la confusion religieuse et politique, du milieu des ruines qui chaque jour s'amoncelaient dans l'Orient divisé, faible, incertain, il sortit un homme avec l'audacieux projet d'une religion nouvelle et d'un nouvel empire. Mahomet, fils d'Abdallah, de la tribu des Kereychites, né à la Mecque en 569, d'abord pauvre conducteur de chameaux, avait une imagination brillante, un caractère énergique, un esprit vif, une profonde connaissance des populations d'Arabie, de leurs penchants, de leurs goûts, de leurs besoins. Le Coran, qu'il mit vingt-trois ans à composer, tout en prêchant une morale pure,



Le Saint-Sépulcre (vue extérieure).

s'adressait à ce qu'il y a de plus violent dans le cœur humain, et promettait à de misérables habitants du désert l'empire du monde. Le fils d'Abdallah commença, à l'âge de quarante ans, son œuvre apostolique à la Mecque; après treize ans de prédication, il fut obligé de s'enfuir à Médine. Cette fuite à Médine, qui eut lieu le 16 juillet 622, commence l'ère musulmane. Il fallut peu de temps à Mahomet pour envahir les trois Arabies; le poison interrompit ses conquêtes et termina ses jours, en 632. L'œuvre de la guerre et de l'apostolat fut continuée par Abou-Beker, beau-père de Mahomet, et Omar, qui s'empara de la Perse, de la Syrie et de l'Égypte. Amrou et Serdjyi, lieutenants d'Omar, soumirent Jérusalem, qui se défendit courageusement pendant quatre mois. Omar, qui était venu en personne recevoir les clefs de la cité conquise, fit bâtir une grande mosquée à la place où s'était élevé le temple de Salomon. Tant que vécut le calife successeur d'Abou-Beker, le sort des chrétiens de Palestine ne fut pas trop malheureux; après la mort d'Omar, les serviteurs de Jésus-Christ eurent à subir les ignominies et les spoliations.

L'invasion musulmane n'avait point arrêté les pèlerinages. Vers le commencement du VIIIe siècle, nous trouvons à Jérusalem un évêque des Gaules, saint Arculphe, dont l'intéressant pèlerinage nous a été conservé, et, vingt à trente ans plus tard, un autre évêque, appelé Guilbaut, du pays saxon, dont les courses aux lieux saints furent racontées par une religieuse de sa famille. Les fidèles de Palestine recevaient le contre-coup des révolutions au milieu desquelles les diverses puissances musulmanes se disputaient l'autorité souveraine; longtemps placés entre les rigueurs de la persécution et la joie d'une sécurité passagère, ils virent enfin se lever des jours plus calmes sous le règne d'Aaron-al-Réchid, le plus grand des califes de la dynastie d'Abbas. Charlemagne étendait à cette époque son empire sur l'Occident. Le grand prince des Francs et le grand calife de l'islamisme se témoignèrent une estime mutuelle par de fréquentes ambassades et par de magnifiques présents. Aaron-al-Réchid fit porter à Charlemagne les clefs du saint sépulcre de la ville sainte : il y avait dans cet hommage une pensée politique et une sorte de vague pressentiment des croisades.

En ce temps-là, les chrétiens d'Europe qui se rendaient à Jérusalem étaient reçus dans un hospice dont on attribuait la fondation à Charlemagne. Vers la fin du IXe siècle, le moine Bernard, Français d'origine, avait visité les lieux saints avec deux autres religieux; il avait vu

l'hospice de l'Église latine, composé de douze maisons ou hôtelleries; une bibliothèque était ouverte dans cet hospice de pèlerins comme dans les autres hospices fondés en Europe par Charlemagne. A ce pieux établissement étaient attachés des champs, des vignes et un jardin, situés dans la vallée de Josaphat. Le désir de recueillir les reliques et les spéculations du commerce multipliaient les voyages au pays d'outremer : une foire s'ouvrait tous les ans à Jérusalem le 15 septembre; un marché s'étendait habituellement devant l'église Sainte-Marie-Latine. Les marchands de Venise, de Pise, de Gênes, d'Amalfi et de Marseille avaient des comptoirs en diverses contrées d'Orient. Les voyages aux lieux saints furent ordonnés comme pénitences publiques, comme moyens d'expiation. En 868, un seigneur breton nommé Frotmond, meurtrier de son oncle et du plus jeune de ses frères, fit trois fois le pèlerinage pour obtenir l'entière rémission de ses crimes. Censius, préfet de Rome, qui avait outragé le pape dans l'église Sainte-Marie-Majeure, qui l'avait arraché aux autels et précipité dans un cachot, fut condamné à s'en aller pleurer sur le saint tombeau.

Ces fréquents pèlerinages avaient établi des rapports de fraternité entre les chrétiens d'Orient et ceux d'Europe. Une lettre d'Hélie, patriarche de Jérusalem, écrite en 881 et adressée à Charles le Jeune, à la grande famille de l'Occident chrétien, s'offre à nous comme l'expression solennelle de ces doux et pieux rapports. Le patriarche peint l'état malheureux de l'Église de Jérusalem; les pauvres et les moines sont menacés de mourir de faim; l'huile manque aux lampes du sanctuaire; les chrétiens de Jérusalem implorent la pitié de leurs frères d'Europe. Il ne nous reste aucun monument qui nous apprenne comment l'Europe chrétienne répondit à cette touchante invocation; mais il est à croire que les deux moines chargés de la lettre d'Hélie ne retournèrent point les mains vides.

Après l'écroulement de l'empire des Abbassides, le monde musulman, livré à toutes sortes de divisions, était tombé dans la faiblesse; le spectacle de cette décadence avait donné aux Grecs quelques instants d'énergie. Nicéphore Phocas, Héraclius et surtout Zimiscès firent des tentatives victorieuses; mais le poison qui arrêta tout à coup Zimiscès dans sa course rendit aux Sarrasins tout ce qu'ils avaient perdu. Les califes fatimites, qui venaient de s'établir sur les bords du Nil, furent les nouveaux maîtres de la Judée. Les chrétiens trouvèrent du soulagement sous la domination des Fatimites jusqu'au règne du

calife Hakem, dont l'histoire a raconté le violent fanatisme et la démense furieuse. Gerbert, archevêque de Ravenne, devenu pape sous le nom de Silvestre II, avait vu les maux des fidèles dans un pèlerinage qu'il fit à Jérusalem. Une lettre de ce prélat (986), dans laquelle Jérusalem pleurait elle-même ses malheurs et implorait la pitié de ses enfants, excita des émotions en Europe. Une expédition maritime de Pisans, de Génois et du roi d'Arles, Boson, née de ces sentiments



Cavalier et soldats (xe siècle).

d'indignation et de pitié, menaça les Sarrasins jusque sur les côtes de Syrie: ces démonstrations imprudentes éveillaient la défiance des Sarrasins, et devaient appeler sur les chrétiens de cruelles sévérités.

Les chroniqueurs, parlant des misères de la terre sainte, nous racontent que les cérémonies de la religion furent interdites, que la plupart des églises furent changées en étables; l'église du Saint-Sépulcre ne put échapper à la dévastation. Les chrétiens se virent chassés de Jérusalem. Quand on apprit en Occident la destruction du saint lieu, on versa des larmes. La piété chrétienne avait vu des signes de ce

malheur dans des phénomènes divers : une pluie de pierres était tombée en Bourgogne ; une comète et des météores avaient paru dans le ciel. En plusieurs climats, la nature avait semblé sortir de ses lois, et l'année des désastres de Jérusalem avait été pleine de tristes mystères. Mais tous ces maux ne rendaient que plus chère aux fidèles la cité du Rédempteur. Cette fin du xe siècle est une époque d'inquiétude et de sombres préoccupations; l'Europe croyait que le monde allait finir et que Jésus-Christ allait descendre dans la vallée du dernier jour pour y juger les vivants et les morts; toutes les pensées se portaient vers Jérusalem, et le chemin du pèlerinage était devenu comme le chemin de l'éternité. Les riches fondaient des établissements pieux ; car les biens de la terre étaient alors comptés pour rien. Plus d'une charte de donation commence par ces pieuses paroles : *Vu la fin prochaine du monde, redoutant le jour du jugement,* etc. Lorsque Hakem, le calife oppresseur, mourut, Dhaer, son successeur, permit aux chrétiens de rebâtir l'église du Saint-Sépulcre; l'empereur de Constantinople ouvrit son propre trésor pour fournir aux frais de la reconstruction du temple.

Dans le xie siècle, les exemples de pèlerinages imposés comme pénitences canoniques devinrent plus fréquents que dans le siècle précédent. Les grands pécheurs devaient quitter pour un temps leur patrie, et mener une vie errante comme Caïn. Cette manière d'expier un vol, un meurtre, la violation de la trêve de Dieu, s'accordait avec le caractère actif et inquiet des peuples de l'Occident. A mesure qu'on avance dans le xie siècle, l'amour des pèlerinages devient un besoin, une habitude, une loi. Le bâton de pèlerin se trouve dans la main de tout enfant de l'Europe; un danger qu'on évite, un triomphe qu'on obtient, un désir qui s'accomplit, un vœu qu'on exprime, toute chose dans la vie porte à quitter le foyer, à chercher les cieux lointains. Un pèlerin qui allait à Jérusalem était comme un personnage sacré ; son départ et son retour étaient célébrés par des cérémonies religieuses. Le bienfait de l'hospitalité ne lui manquait en aucun pays. C'est surtout à l'époque des fêtes de Pâques que la foule des pèlerins était grande dans les murs de Jérusalem; la multitude aimait à voir le feu miraculeux descendre sur les lampes du saint sépulcre.

Les deux pèlerins les plus célèbres de la première moitié du xie siècle sont Foulque d'Anjou, dit le Noir, et Robert de Normandie, père de Guillaume le Conquérant. Foulque, accusé de la mort de sa première femme et de plusieurs meurtres, fit trois fois le voyage aux lieux saints

avec de grandes marques de dévotion et de charité, et mourut à Metz, en 1040, au retour de son troisième pèlerinage. Robert de Normandie, coupable, dit-on, d'avoir fait empoisonner son frère Richard, alla chercher son pardon autour du Calvaire; à son arrivée à Jérusalem, il trouva à la porte de la ville une foule de pauvres pèlerins attendant que l'aumône d'un riche seigneur vînt leur donner entrée dans la sainte cité, et paya pour chacun d'eux une pièce d'or. Robert mourut à Nicée, regrettant de n'avoir pu terminer ses jours à côté du tombeau de son Dieu.

Dans l'année 1054, Lietbert, évêque de Cambrai, se mit en route pour Jérusalem à la tête de trois mille pèlerins de Picardie et de Flandre. Cette troupe, que les chroniqueurs désignent sous le nom remarquable d'*armée du Seigneur,* fut moissonnée en Bulgarie par le fer des barbares et par la faim. L'évêque de Cambrai toucha les côtes de Syrie avec un très petit nombre de compagnons; mais il eut la douleur de reprendre le chemin d'Europe sans avoir vu le saint tombeau. Une autre troupe, beaucoup plus nombreuse que celle de Lietbert, partit des bords du Rhin en 1064; ces pieux Allemands parvinrent jusqu'à la ville sainte, où le patriarche les reçut en triomphe au son des timbales. On doit citer encore parmi les pèlerinages de cette époque ceux de Frédéric comte de Verdun, de Robert le Frison comte de Flandre, de Bérenger II comte de Barcelone.

L'invation des Turcs, *enclume qui devait peser sur toute la terre,* comme dit un chroniqueur, vint donner à l'Orient de nouveaux maîtres, aux chrétiens de la Palestine de nouveaux oppresseurs. Cette immense multitude d'ennemis suscités contre les disciples de l'Évangile ne trouvait point l'Europe indifférente. Grégoire VII, pontife d'un grand caractère et d'un audacieux génie, exhorta les fidèles à s'armer contre les musulmans; cinquante mille chrétiens répondirent à l'appel de Grégoire, et celui-ci devait lui-même les conduire en Asie. Mais il ne put réaliser ce projet. Son successeur, Victor III, promit la rémission de tous leurs péchés à ceux qui combattraient les Sarrasins dont la Méditerranée était infestée; une flotte équipée par les habitants de Pise, de Gênes et d'autres villes d'Italie, parut vers les rivages africains; les guerriers italiens taillèrent en pièces une multitude de Sarrasins, et brûlèrent deux villes musulmanes dans l'ancien pays de Carthage.

Ce n'était point le pontife de Rome, mais un simple cénobite qui, obéissant à la pensée de tout un siècle, devait donner le signal de la

grande guerre de l'Occident contre l'Orient. Pierre l'Ermite, d'origine picarde, après avoir cherché tour à tour dans le métier des armes, dans le monde et dans l'Église, des joies pour son âme inquiète et ardente, avait choisi pour dernier refuge la solitude du cloître le plus austère. Il sortit de sa retraite pour accomplir le pèlerinage de Jérusa-



Prédication de Pierre l'Ermite.

lem; l'aspect du Calvaire et du saint tombeau enflamma son imagination chrétienne: la vue des maux que souffraient les fidèles excita son indignation. Pierre l'Ermite pleura avec le patriarche Simon sur les malheurs de Sion, sur la servitude des disciples de Jésus-Christ; le patriarche lui confia des lettres où il implorait les secours du pape et des princes; Pierre lui promit de ne pas oublier Jérusalem. En quittant la Palestine, il se dirige sur l'Italie, se jette aux pieds d'Ur-

bain II, sollicite et obtient son assistance pour délivrer Jérusalem. L'Ermite, monté sur une mule, un crucifix à la main, les pieds nus, la tête découverte, vêtu d'une robe grossière, s'en alla de ville en ville, de province en province, prêchant sur les chemins et les places publiques; il parcourt ainsi la France et la plus grande partie de l'Europe; son éloquence remue la multitude; tous les esprits sont embrasés, tous les cœurs sont émus.

Un concile fut d'abord tenu à Plaisance; on y voyait des ambassadeurs que l'empereur Alexis avait envoyés au pape pour lui exposer les désastres de l'Orient. Plus de deux cents évêques et archevêques, quatre mille ecclésiastiques et trente mille laïques, assistaient à ce concile. Rien n'y fut décidé. La grande résolution fut prise dans un nouveau concile, plus solennel et plus nombreux, tenu à Clermont en Auvergne. Après plusieurs séances consacrées à la réforme du clergé, à des décrets pour l'ordre, la justice et l'humanité, on s'occupa de la terre sainte. La séance où retentit le nom de Jérusalem fut la dixième du concile; elle se tint dans la grande place de Clermont, remplie d'une immense multitude; un trône était dressé pour le souverain pontife. Pierre l'Ermite parla le premier; sa voix pleine de larmes fit naître d'universelles émotions. On entendit ensuite le pape Urbain, qui montra l'héritage de Jésus-Christ livré à la honte de la servitude, les enfants de Dieu persécutés, l'Europe chrétienne menacée par la barbarie victorieuse : le pontife appelait les peuples et les princes au secours du Dieu vivant. A mesure qu'Urbain racontait la désolation de Jérusalem, des larmes de compassion pieuse coulaient dans l'assemblée; son appel à la bravoure des guerriers qui l'écoutaient excitait une impatiente ardeur. Les exhortations pontificales montraient à la piété le ciel à conquérir, à l'ambition les trésors et les royaumes de l'Asie. La foule innombrable des assistants répondit au discours du père des fidèles par le cri de *Dieu le veut! Dieu le veut!* qui retentit comme un bruyant tonnerre sur la place de Clermont. Nous indiquons à peine ici le prodigieux effet produit par la parole du pontife; c'est dans l'Histoire des croisades qu'il faut voir la grandeur solennelle du spectacle qui fut alors donné à la chrétienté.

CHAPITRE II

DEPUIS LE DÉPART DES CROISÉS JUSQU'AU SIÈGE DE NICÉE (DE 1096 A 1097)

Les évêques, les barons, les chevaliers et tous les fidèles qui avaient assisté au concile de Clermont, avaient juré de marcher à la délivrance de Jérusalem; ils portaient sur leur vêtement une croix rouge de drap ou de soie, et de là vint le nom de *croisés*. Urbain, pour achever d'embraser le cœur des fidèles, visita plusieurs provinces de France, assembla des conciles dans les villes de Rouen, d'Angers, de Tours, de Nîmes; la foule des chrétiens le suivait; l'enthousiasme pour la guerre se propageait dans toutes les parties du royaume. Le concile où la croisade avait été décidée s'était tenu au mois de novembre 1095: c'est au mois d'août de l'année suivante qu'on avait fixé le départ des pèlerins. On passa l'hiver à s'occuper des préparatifs de voyage. Les pasteurs de tous les diocèses étaient occupés à bénir des croix, des armes et des drapeaux. Les privilèges accordés aux croisés se mêlaient à la ferveur religieuse pour augmenter le nombre des pèlerins et des guerriers. Tous les péchés étaient remis; l'Église prenait sous sa protection les croisés, leurs familles et leurs biens; les pèlerins étaient affranchis d'impôts et à l'abri des poursuites de leurs créanciers pendant toute la durée de la croisade.

L'ardeur du pèlerinage s'étendait partout; c'était la seule préoccupation, le seul intérêt, la seule ambition. Le désir de visiter les saints

lieux et de conquérir l'Orient était devenu le sentiment ou plutôt la passion universelle. Les terres se vendaient à vil prix; les artisans, les marchands et les laboureurs ne songeaient plus à leurs travaux accoutumés; tout ce qui n'était pas la croisade devenait indifférent. Les cloîtres ne pouvaient garder leurs hôtes austères; le serment de vivre et de mourir dans la solitude avait fait place à un entraînement vers les lointaines régions. Chose étrange! les voleurs et les brigands, sortant de leurs retraites inconnues, imploraient la faveur de prendre la croix et d'aller expier leurs crimes dans la guerre contre les ennemis de Jésus-Christ. L'enthousiasme de la croisade, parti du royaume de France, avait gagné l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie et l'Espagne; la croix avait confondu dans une même pensée les diverses nations de l'Occident. Tous les peuples comme tous les individus ne reconnaissaient plus qu'une terre digne d'envie, la Palestine; qu'une entreprise glorieuse, la croisade; qu'une seule espérance, celle de délivrer Jérusalem. Les imaginations, les passions populaires avaient associé la nature elle-même à ce vaste élan belliqueux; on avait vu dans le ciel des nuages couleur de sang, une comète semblable à un glaive, de flottantes cités avec leurs tours et leurs remparts, des légions armées et l'étendard de la croix. Les illustres morts des temps passés avaient même, disait-on, quitté leurs tombes pour assister à ce grand mouvement de l'Europe chrétienne.

Aux premiers jours du printemps de 1096, un besoin subit de se mettre en route se montra sur tous les points de l'Europe; rien ne pouvait plus contenir la pieuse ardeur des pèlerins. Toutes les conditions, tous les rangs, tous les âges se mêlaient sous la bannière de la croix. Les chemins étaient couverts de troupes d'où s'échappaient tour à tour le cri de *Dieu le veut!* le bruit des clairons et des trompettes, le chant des hymnes et des psaumes. Des familles entières, emportant leurs provisions, leurs ustensiles, leurs meubles, partaient pour la Palestine, se confiant dans la Providence de Celui qui nourrit les oiseaux du ciel. Dans leur naïve ignorance, les enfants des villages, lorsqu'une ville ou un château se présentait à leurs yeux, demandait *si c'était là Jérusalem.*

Les princes et les capitaines qui devaient conduire les différentes troupes des croisés avaient décidé qu'ils ne partiraient ni dans le même temps ni par la même route, et qu'ils se réuniraient à Constantinople. Le gros de la multitude ne voulut point attendre; se trouvant sans chef, elle demanda à Pierre l'Ermite de la conduire en Orient; Pierre

y consentit. Couvert d'un manteau de laine, un froc sur la tête, des sandales aux pieds, monté sur la mule avec laquelle il avait parcouru l'Europe, Pierre se dirigea vers l'Allemagne à la tête de quatre-vingt à cent mille hommes : le prédicateur de la croisade, devenu le chef de cette grande multitude de pèlerins, n'avait point songé aux désordres et aux malheurs que devaient amener l'ignorance grossière, l'imprévoyance et l'indiscipline. L'avant-garde de l'armée de Pierre l'Ermite, conduite par Gauthier *Sans-Avoir,* ne comptait que huit cavaliers; tout le reste allait à la conquête de l'Orient en demandant l'aumône. Cette avant-garde arirva à Constantinople après une triste et désastreuse marche de deux mois, en passant par la Hongrie et la Bulgarie. L'empereur Alexis lui permit d'attendre l'armée de Pierre l'Ermite. Cette armée, en suivant la route des soldats de Gauthier Sans-Avoir, trouva les traces de malheurs qu'elle voulut imprudemment venger. Elle souilla à Semlin la cause de la croisade par d'horribles excès; ces excès furent cruellement expiés sous les murs de Nissa. Lorsque les débris de la troupe de Pierre l'Ermite joignirent les débris de l'avant-garde autour de la capitale de l'empire grec, on jura d'observer la discipline et d'obéir aux sages inspirations. Pierre l'Ermite fut un grand sujet de curiosité à la cour impériale; Alexis le combla de présents, fit distribuer à son armée de l'argent et des vivres, et lui conseilla d'attendre l'arrivée des princes pour commencer la guerre.

Mais les princes et les chefs véritables de la croisade n'avaient point encore quitté l'Europe; de nouvelles troupes, semblables à celles de Gauthier Sans-Avoir et de Pierre l'Ermite, devaient les précéder encore. Un prêtre du Palatinat, nommé Gotschalk, partit avec quinze à vingt mille hommes de diverses provinces d'Allemagne qui s'étaient armés à sa voix; dans son passage à travers la Hongrie, la troupe de Gotschalk s'abandonna à toutes les fureurs de la licence : elle périt misérablement sous le fer des Hongrois. Une autre multitude de pèlerins des bords du Rhin et de la Moselle se mit en marche, ayant à sa tête un prêtre nommé Volkmar, et un comte, Émicon; cette multitude, composée d'un ramas de vagabonds et d'aventuriers, poussés par deux chefs qui comprenaient mal l'esprit de la croisade, choisit pour premiers ennemis tous les Juifs qu'elle rencontra; un épouvantable massacre ensanglanta plusieurs villes d'Allemagne; le Rhin et la Moselle roulèrent des cadavres d'Israélites. Après ces scènes de carnage, les soldats d'Émicon, s'avançant vers la Hongrie, voyaient les peuples s'enfuir à leur approche. Mesbourg leur avait fermé ses portes et refusé des vivres.



Urbain II prêchant la croisade à Marmoutier (près Tours).

La plupart de ces indignes croisés trouvèrent la mort sous les murs de Mesbourg, qu'ils avaient inutilement assiégée; un petit nombre seulement de l'avant-garde de la troupe d'Émicon arriva jusqu'à Constantinople.

Toutes ces bandes réunies devenaient pour Alexis de redoutables hôtes; déjà les maisons, les palais et même les églises de Byzance avaient été pillés par ces pèlerins effrénés; l'empereur leur fit passer le Bosphore. Les troupes des croisés établirent leur camp dans les environs de Nicomédie. Bientôt des querelles éclatèrent entre les Français, les Italiens et les Allemands. Ceux-ci, conduits par un chef nommé Renaud, s'avancèrent du côté de Nicée, enlevèrent aux musulmans la forteresse d'*Exerogorgo,* et peu de temps après, assiégés par les Turcs, ils furent presque tous livrés au tranchant du glaive. En apprenant le destin funeste des Italiens et des Allemands, les Français demandèrent à leur chef Gauthier de les conduire à la rencontre de l'ennemi pour venger les chrétiens leurs frères. Les prudentes remontrances de Gauthier sont accueillies par des murmures; ce chef obéit aux cris violents de la multitude; on marche en désordre vers Nicée. Une prompte défaite vint punir cette rébellion. Gauthier, digne de commander à de meilleurs soldats, tomba percé de sept flèches. Pierre l'Ermite, qui depuis longtemps avait perdu son autorité parmi les croisés, était revenu à Constantinople avant la bataille. A partir de ce moment le cénobite ne joua plus qu'un rôle ordinaire; il fut à peine aperçu dans une guerre qu'il avait préparée par ses éloquentes prédications.

Telle avait été la destinée de trois cent mille croisés que l'Europe avait vus partir. On dut apprendre avec douleur, mais non point avec surprise, les désastres de ces troupes sans lois, sans vertus, sans discipline, qui avaient été formées en quelque sorte de l'écume de l'Occident. Ces malheurs ne pouvaient amener aucun découragement parmi les chefs de la croisade; des armées plus régulières et plus chrétiennes allaient offrir à l'Orient des combattants plus formidables que les bandes dispersées ou détruites dans la Bulgarie, la Hongrie et la Bithynie. C'est ici que la croisade commence; c'est maintenant que la guerre de la croix va se montrer à nous dans son héroïque et véritable esprit.

A la tête des armées chrétiennes s'offre d'abord Godefroy de Bouillon, duc de basse Lorraine, sorti de la race du comte de Boulogne, et descendant, par les femmes, de Charlemagne. Fort jeune encore, il avait combattu avec éclat dans la guerre déclarée entre le saint-siège et

l'empereur d'Allemagne, et dans les belliqueuses luttes pour la cause de l'antipape Anaclet; le parti qu'avait servi le jeune Godefroy était sacrilège, le pèlerinage à Jérusalem devait expier de coupables exploits. Godefroy, d'après le témoignage des chroniqueurs, unissait la bravoure et la vertu d'un héros à la simplicité d'un cénobite; il était d'une grande force de corps, prudent, modéré, sincèrement pieux. Sa profonde sagesse lui donna une autorité morale qui fit de lui le principal et le véritable chef de la croisade. Au signal du duc de Lorraine, la noblesse de France et des bords du Rhin avait prodigué ses trésors pour les préparatifs de l'expédition.

Godefroy avait ramassé sous ses drapeaux quatre-vingt mille fantassins et dix mille cavaliers. Il se mit en marche huit mois après le concile de Clermont, emmenant avec lui son frère Eustache de Boulogne, son autre frère Baudouin, et son cousin Baudouin du Bourg; parmi les seigneurs qui accompagnaient le duc de Lorraine, on remarquait encore Baudouin comte de Hainaut, Garnier comte de Grai, Conon de Montaigu, Dudon de Goutz, les deux frères Henry et Godefroy de Hache, Gérard de Chérisi, Renaud et Pierre de Toul, Hugues de Saint-Paul et son fils Engelran. Ces chefs conduisaient avec eux une foule d'autres chevaliers. L'armée de Godefroy de Bouillon trouva des secours et des vivres dans ces mêmes pays de Hongrie et de Bulgarie où les soldats de Pierre, de Gotschalk et d'Émicon n'avaient trouvé que défiance et malheurs.

La France levait d'autres armées pour la guerre sainte. Le comte Hugues, frère de Philippe Ier, avait réuni sous ses drapeaux les pèlesins de Vermandois. Robert, surnommé *Courte-Heuze,* duc de Normandie, fils aîné de Guillaume le Conquérant, marchait à la tête de ses vassaux; manquant de l'argent nécessaire pour entretenir une troupe, il avait engagé la Normandie entre les mains de son frère Guillaume le Roux, peu soucieux de courir en Orient. Un autre Robert, comte de Flandre, fils de Robert surnommé *le Frison,* conduisait les Frisons et les Flamands. Étienne, comte de Blois et de Chartres, dont les châteaux étaient aussi nombreux que les jours de l'année, prit aussi la croix. Ces quatre chefs étaient suivis d'une foule de chevaliers et de seigneurs, parmi lesquels l'histoire cite Robert de Paris, Évrand de Puisaye, Achard de Montmerle, Isouard de Muson, Étienne comte d'Albemarle, Gauthier de Saint-Valery, Roger de Berneville, Fergent et Conan, deux illustres Bretons; Gui de Trusselle, Miles de Braies, Raoul de Beaugency, Rotrou, fils du comte de Perche; Odon, évêque de

Bayeux, oncle du duc de Normandie; Raoul de Gader, Yves et Albéric, fils de Hugues de Grandménil. Ces troupes françaises passèrent les Alpes avec le dessein de s'embarquer dans un des ports de l'Italie.

Les Italiens s'étaient émus pour la croix au bruit du passage des



Godefroy de Bouillon instruit par sa mère, sainte Ida.

pèlerins de France. Bohémond, prince de Tarente, fils de Robert Guiscard, voulut partager l'honneur et le péril de l'entreprise sacrée. C'était un homme habile, ambitieux et brave; plein de haine pour les souverains grecs, il souriait à l'idée de traverser leur empire à la tête d'une armée. Il échangeait sans regret sa petite principauté de Tarente contre l'espoir de conquérir des royaumes en Orient. Bohémond avait accompagné son frère et son oncle Roger au siège d'Amalfi; il se fit lui-même

le prédicateur de la croisade, et le camp des assiégeants retentit bientôt du cri de *Dieu le veut! Dieu le veut!* On abandonne les murs d'Amalfi, et Bohémond est proclamé chef de la nouvelle armée des pèlerins. Il s'embarque pour la Grèce avec dix mille cavaliers et vingt mille fantassins; les plus illustres chevaliers de la Pouille, de la Calabre et de la Sicile suivaient le prince de Tarente. Parmi les plus nobles compagnons du fils de Robert Guiscard on distinguait Richard prince de Salerne et Ranulphe son frère, Herman de Cani, Robert de Hause, Robert de Sourdeval, Robert fils de Tristan, Boile de Chartres, Homfroy de Montaigu, et par-dessus tout Tancrède, dont l'histoire et la poésie ont célébré l'héroïsme chevaleresque.

Adhémar de Monteil, et Raymond, comte de Saint-Gilles et de Toulouse, étaient les chefs des pèlerins des provinces méridionales. L'évêque Adhémar, qui le premier avait pris la croix au concile de Clermont, avait été nommé par le pape Urbain légat apostolique, chef spirituel de la croisade. Adhémar se couvrit tour à tour de la mitre des pontifes et du casque des chevaliers; il fut pour les armées de la sainte expédition un modèle, un soutien, un consolateur. Raymond de Saint-Gilles avait rougi son épée du sang des Maures en Espagne. Il n'était plus animé du feu de la jeunesse, mais, dans son âge déjà avancé, il gardait son bouillant courage et son inflexible caractère. Il dit adieu à ses vastes et nombreux domaines des bords du Rhône et de la Dordogne, et partit avec toute la noblesse de la Gascogne, du Languedoc, de la Provence, du Limousin et de l'Auvergne.

Les chroniques nomment ici Héracle comte de Polignac, Pons de Balazun, Guillaume de Sabran, Éléazar de Montrédor, Pierre Bernard de Montagnac, Éléazar de Castrie, Raymond de Lille, Pierre Raymond d'Hautpoul, Goussier de Lastours, Guillaume V seigneur de Montpellier, Roger comte de Foix, Raymond Pelet seigneur d'Alais, Isard comte de Die, Raimbaud comte d'Orange, Guillaume comte de Forez, Guillaume comte de Clermont, Gérard fils de Guillabert, comte de Roussillon, Gaston vicomte de Béarn, Guillaume Amanjeu d'Albret, Raymond VI comte de Turenne, Raymond vicomte de Castillon, Guillaume d'Urgel comte de Forcalquier. Les évêques d'Apt, de Lodève, d'Orange, l'archevêque de Tolède s'étaient mis à la tête de leurs vassaux, comme l'évêque Adhémar. L'armée de Raymond de Saint-Gilles se composait de cent mille croisés; elle franchit les Alpes, la Lombardie, le Frioul, la Dalmatie, et entra dans le territoire de l'empire grec.

Alexis Comnène avait imploré les secours de l'Occident pour se dé-

fendre contre l'invasion musulmane; mais, à mésure que les princes croisés s'avançaient vers Constantinople avec leurs troupes, Alexis s'effrayait du nombre de ses libérateurs. A ces flots de nations qui débordaient sur son territoire, l'empereur opposa une politique de ruse, de perfidie et de corruption. Il tremblait sur son vieux trône, et sans le pieux Godefroy, qui ne voulut point qu'on oubliât les serments de la croisade, les bannières latines auraient flotté dès ce moment sur les murs de Byzance. Alexis, à force de présents et de basses caresses, obtint l'hommage passager de tous les princes latins, excepté pourtant de Tancrède, seul resté insensible aux séductions de la cour impériale. Le souverain grec ne recula devant aucune humiliation, devant aucune promesse, pour acheter la paix. Cependant il ne fut rassuré qu'après que toutes les armées d'Occident eurent passé le Bosphore.

Le printemps de 1087 commençait quand les guerriers de la croix entrèrent dans la Bithynie; dans leur marche vers Nicée, ils virent le château d'Exerogorgo, qui avait été le tombeau des compagnons aventureux de Renaud, et le champ de bataille où la troupe de Gauthier, troupe indocile, avait été exterminée par le fer musulman. Quatre mille ouvriers armés de pioches et de pelles s'occupaient d'aplanir les chemins; des croix de fer ou de bois, plantées de distance en distance, marquaient la route que devait suivre l'armée latine.

A l'approche des croisés, le sultan *Kilig-Arslan* (l'épée du lion) avait appelé de toutes parts ses sujets et ses alliés à la défense de l'islamisme; il avait eu soin de rassembler une armée et de fortifier la ville de Nicée, sur laquelle devaient tomber les premiers coups des chrétiens. Cette ville, capitale de la Bithynie et siège de l'empire de Roum, était bâtie au bord du lac Ascanius, qui communique avec la mer de Marmara : trois cent soixante-dix tours de brique ou de pierre protégeaient la double enceinte de ses murs, sur lesquels on aurait pu faire rouler un char. Le sultan de Roum, à la tête d'une armée de cent mille hommes, couvrait les montagnes voisines de Nicée. Il dut contempler avec effroi l'armée des chrétiens s'étendant à travers la plaine; cette armée était composée de plus de cent mille cavaliers et cinq cent mille fantassins.

Les croisés résolurent d'assiéger Nicée; chaque corps d'armée eut son poste; chaque nation eut son quartier, environné de murs et de palissades. Les premiers jours du siège furent marqués par d'inutiles exploits. Tout à coup une avant-garde ennemie de dix mille cavaliers

se précipite dans la plaine; les croisés, prévenus de l'attaque, attendent sous les armes; le combat s'engage; cinquante mille cavaliers sarrasins, commandés par le sultan, viennent soutenir l'avant-garde ébranlée. Le sol de la plaine tremble sous les pas des deux armées; les flèches sifflent dans les rangs; l'air retentit du choc des lances, des épées et des cris des musulmans. Godefroy, son frère Baudouin, Robert de Flandre, Robert de Normandie, Bohémond et Tancrède sont partout où est le péril. La bataille dura depuis le matin jusqu'à la nuit; les chrétiens, victorieux, perdirent deux mille de leurs frères; les Sarrasins s'enfuirent dans les montagnes en laissant dans la plaine quatre mille morts.

Débarrassés du voisinage d'une armée ennemie, les pèlerins reprirent le siège de Nicée. Dans un des assauts, les chrétiens avaient devant eux un Sarrasin géant qui, debout sur les murailles, donnait la mort sans la recevoir jamais; le géant, comme s'il eût voulu montrer qu'il n'avait rien à craindre, jette au loin son bouclier, découvre sa poitrine et se met à lancer d'énormes quartiers de roc sur les croisés, qui succombaient sans pouvoir se défendre. Enfin Godefroy s'avance, armé d'une arbalète et précédé de deux écuyers qui tenaient leurs boucliers élevés devant lui; bientôt un trait est décoché d'une main vigoureuse; le géant, blessé au cœur, tombe sans vie sur la muraille, à la vue des croisés joyeux et des assiégés immobiles d'effroi.

Après sept semaines de siège, les guerriers de la croix s'aperçurent que les assiégés musulmans réparaient leurs pertes par des secours venus du lac Ascanius, qui baignait la ville du côté de l'ouest et du sud. Ils envoyèrent chercher des bateaux et des navires dans un port de la Propontide appelé Civitot (aujourd'hui Chemlek); on plaça sur des chars ces bateaux et ces navires; dans une seule nuit les chars, auxquels on avait attelé des chevaux et des hommes robustes, arrivèrent à Nicée; au lever du jour, les barques montées par des croisés intrépides couvraient le lac Ascanius. Les défenseurs de Nicée en furent étonnés et abattus. Après quelques vives attaques, les pèlerins avaient enlevé aux assiégés tout leur espoir; Nicée allait se rendre, ou allait être emportée par un dernier assaut, lorsque la politique d'Alexis vint dérober cette conquête aux armes latines. Il y avait dans le camp des croisés un détachement de troupes grecques et deux généraux chargés de ressaisir Nicée par la ruse au profit de l'empereur. Un officier grec qui avait pénétré dans la ville parla de la soumission à

l'empereur de Constantinople comme du seul moyen d'échapper à la vengeance des croisés ; on l'écouta, et la surprise et la fureur des chrétiens éclatèrent à la vue des étendards d'Alexis flottant sur les remparts et les tours. Les murmures s'apaisèrent cependant. Alexis resta maître de la ville.



Godefroy et ses barons reçus par l'empereur Alexis.

L'empereur avait Nicée, mais il n'était pas pleinement content ; il lui fallait Tancrède, c'est-à-dire le serment d'obéissance et de fidélité de ce chevalier. Tancrède, cédant aux prières de Bohémond et des autres chefs, promit d'être fidèle à l'empereur autant que l'empereur lui-même serait fidèle aux croisés. Il y avait une menace dans cette soumission ; mais Alexis ne pouvait rien exiger de plus. D'ailleurs,

après de ce qui venait de se passer à Nicée, une franche alliance entre les deux nations était devenue plus impossible que jamais ; l'antipathie, la haine entre les croisés et les Grecs étaient profondes, et formaient comme un infranchissable abîme.

CHAPITRE III

DEPUIS LE DÉPART DE NICÉE JUSQU'A L'ARRIVÉE A ANTIOCHE
(DE 1097 A 1098)

L'Asie Mineure, région alors inconnue où devaient s'engloutir plus tard tant de peuples d'Occident, s'offrait à l'armée chrétienne avec ses terres sans chemins, ses montagnes, ses précipices et ses sauvages habitants. Les croisés, poursuivant leur voyage vers la Syrie et la Palestine, partirent de Nicée le 25 juin 1097; deux jours de marche les conduisirent à un pont construit au lieu même où le Gallus se jette dans le Sangare, appelé aujourd'hui *Sakarié*. Comme on allait entrer dans un pays désert et sans eau, l'armée fut divisée en deux corps, dont le plus considérable avait pour chefs Godefroy, Raymond, Adhémar, Hugues le Grand et le comte de Flandre; l'autre corps était commandé par Bohémond, Tancrède et le duc de Normandie. La troupe de Godefroy se dirigea vers la droite, la troupe de Bohémond vers la gauche. Celle-ci, après trois jours de marche, arriva dans la vallée de *Gorgoni;* mais voilà l'ennemi qui tout à coup se précipite du haut des montagnes; le sultan Kilig-Arslan, après sa défaite de Nicée, avait rassemblé de nouvelles forces; il suivait les croisés, épiant l'occasion de leur faire payer cher la conquête de sa capitale. Bohémond ordonne qu'on dresse les tentes; en un clin d'œil le camp est assis au bord d'une rivière, et c'est là qu'est placée la partie faible de la troupe. L'attaque fut violente; l'ennemi, supérieur en nombre,

rendait inutiles les prodigieux efforts de bravoure des guerriers chrétiens. Les soldats de Kilig-Arslan envahissent le camp latin, et massacrent tout ce qu'ils rencontrent, épargnant seulement les femmes, qu'ils destinent à l'esclavage. Bohémond vient délivrer le camp; le combat change de théâtre. Le duc de Normandie, arrachant des mains de celui qui le portait son drapeau blanc brodé d'or, s'élance au milieu des Sarrasins en criant : *A moi Normandie!* et son épée fait une moisson sanglante dans les rangs ennemis. Tancrède, qui, dans la première heure du combat, aurait succombé sans l'assistance de Bohémond, s'épuisait en courageux efforts. Il y avait plusieurs heures que les chevaliers de la croix soutenaient vaillamment une lutte inégale; et l'infériorité du nombre allait succomber enfin, lorsque soudain mille cris de joie annoncent l'arrivée de l'armée de Godefroy; dès le commencement du combat, Bohémond avait envoyé un message pour prévenir le duc de Lorraine. Il fallut peu de temps pour que la victoire cessât d'être incertaine. Le soir, quand la bataille finit, trois mille officiers et plus de vingt mille soldats musulmans avaient mordu la poussière; le camp des ennemis, situé à deux lieues au delà de la vallée de Gorgoni, tomba au pouvoir des vainqueurs. Les croisés avaient perdu quatre mille de leurs compagnons, auquels on rendit les derniers devoirs au bruit des chants funèbres. Cette bataille, qui fut la première de la croisade, a reçu le nom de bataille de Dorylée, à cause du voisinage de cette ville, appelée aujourd'hui *Ak-Cheer* (vieille ville).

Les chrétiens, continuant leur marche, résolurent de ne plus se séparer. Cette décision était bonne pour se mettre à l'abri de toutes les attaques; mais elle avait l'inconvénient d'exposer l'armée à d'autres ennemis, la faim et la soif. Les Turcs songèrent à ravager le pays qu'ils ne pouvaient défendre; le pillage et l'incendie dévastèrent une partie de la Cappadoce, l'Isaurie, la Phrygie, par où les croisés devaient passer. La marche de l'armée chrétienne, depuis la vallée de Gorgoni jusqu'à Antiochette, capitale de la Pisidie, ne fut qu'un long malheur. Antiochette lui ouvrit ses portes; elle avait des pâturages et des vivres, et l'armée s'y reposa. Pendant leur séjour autour de cette ville, les croisés faillirent perdre deux de leurs principaux chefs : Raymond de Saint-Gilles tomba dangereusement malade; Godefroy, défendant un pèlerin attaqué par un ours, avait vaincu la bête, mais il avait reçu à la cuisse une grave blessure, qui heureusement ne se trouva pas mortelle. Les deux chefs furent, durant plu-

sieurs semaines, obligés de se transporter à la suite de l'armée, dans une litière.

Depuis leur départ d'Europe, les croisés n'avaient point encore connu les maux de la discorde; ces maux éclatèrent. Tancrède, à la tête d'une troupe de guerriers italiens; Baudouin, frère de Godefroy, à la tête d'une troupe de guerriers flamands, furent envoyés en avant. Dans leur marche à travers la Lycaonie, ils n'avaient rencontré aucun ennemi; ils avaient pressé leur course vers la Cilicie. Tancrède, qui s'avançait le premier, était descendu à Tarse, et avait fait flotter son drapeau sur les murs de la cité, berceau de saint Paul. Bientôt Baudouin arrive; il veut que la ville lui soit livrée, sous prétexte que sa troupe est plus nombreuse que celle du héros italien. Effrayés de ses menaces, les habitants consentent à ce que le drapeau de Baudouin remplace celui de Tancrède sur leurs murs. Le frère de Godefroy achève d'exciter l'indignation des Italiens en refusant de recevoir dans la ville et en livrant au glaive des Turcs trois cents pèlerins envoyés par Bohémond. La modération de Tancrède put seule contenir la fureur des Italiens, qui se bornèrent à immoler à la vengeance de leurs frères les musulmans restés dans les tours de la place. Dans ce moment-là, des corsaires de Flandre et de Hollande, qui avaient entendu parler de l'expédition des chrétiens, parurent dans le port de Tarse; leur chef Guymer, Boulonnais, reconnut Baudouin, fils de son ancien maître, prit la croix avec ses compagnons, et promit de servir le frère de Godefroy.

Tancrède, s'éloignant de Tarse avec les siens, était allé camper sous les murs d'Adana, place de Cilicie qu'il avait trouvée occupée par un seigneur bourguignon; repliant ses tentes, il s'était avancé vers une autre cité appelée Malmistra, d'où il avait chassé les Turcs. Baudouin, qui s'était remis en marche, laissant une garnison dans la ville de Tarse, parut autour de Malmistra. A la vue des tentes des Flamands, les Italiens, persuadés que Baudouin veut leur ravir cette nouvelle conquête, courent aux armes. Un combat cruel s'engage entre des guerriers chrétiens. La troupe de Tancrède, inférieure en nombre, fut forcée d'abandonner le champ de bataille. Le lendemain, les deux partis se réconcilièrent à la voix de la religion. Les deux chefs s'embrassèrent à la vue de leurs soldats. Tancrède soumit ensuite diverses places de la Cilicie.

Pendant ce temps, la grande armée des croisés avait traversé le pays d'Iconium et d'*Erecly;* en franchissant le Taurus, elle se reposa,

et trouva des vivres à *Cosor* ou *Cocson*, l'ancienne Cucussus, célèbre par l'exil de saint Jean Chrysostome. Le trajet de Cocson à Marésie fut pénible et désastreux; cet espace de huit à dix lieues seulement n'offrait à l'armée chrétienne que broussailles, buissons épineux, rochers et précipices; pas de chemins, pas de sentier tracé. Cette partie du Taurus vit de grandes misères et un grand désespoir. La cité de Marésie, abondante en ressources, et dont la population était chrétienne, fut le terme de cette route. La femme de Baudouin mourut et fut ensevelie dans cette ville.

C'est à Marésie que Baudouin rejoignit l'armée chrétienne: il avait voulu savoir par lui-même dans quel état se trouvait son frère Godefroy. On le blâma pour ses injustices et ses violences envers Tancrède. Soit que le mécontentement des chefs le mît à l'aise, soit que la délivrance du saint tombeau ne fût pas l'unique préoccupation de son pèlerinage, Baudouin écouta les propositions d'un aventurier arménien qui le poussait à des conquêtes sur les bords de l'Euphrate; suivi d'environ mille guerriers qu'il était parvenu à détourner du chemin de la croisade, il alla fonder en Mésopotamie la principauté d'Édesse, qui plus tard devint utile aux Latins. Le lecteur trouvera dans la grande Histoire des croisades les curieux détails qui accompagnèrent ces rapides conquêtes de Baudouin.

Artésie, l'ancienne Chalcis, cité occupée par les Turcs, ne tarda pas à tomber au pouvoir des croisés. Cette place était la dernière qui gardât la route d'Antioche, et les musulmans ne négligèrent rien pour la défendre; mais il fallut se retirer. Un point restait encore, c'était le pont de l'Oronte, appelé *pont de fer* (aujourd'hui *Gers-il-Haddid*), dont les têtes étaient défendues par deux tours revêtues de fer. Des guerriers musulmans occupèrent les deux tours, et toute la rive gauche de l'Oronte se couvrit de bataillons ennemis. Inutiles obstacles qui allaient tomber devant la grande armée chrétienne! Partie d'Artésie, où s'étaient ralliés Tancrède et tous les guerriers de la croix, l'armée s'avance en bon ordre. L'avant-garde, commandée par Robert de Normandie, arrive au pont de Fer et ne peut d'abord s'ouvrir passage; le gros des bataillons chrétiens vient appuyer la troupe de Robert; on se précipite sur le pont; les Francs s'établissent en vainqueurs sur les deux rives de l'Oronte, et les Turcs échappés au glaive se sauvent à pas rapides vers Antioche.

Encore quatre heures de marche, et la capitale syrienne allait s'offrir à l'armée des Francs. Les chefs avaient eu connaissance des re-

doutables fortifications d'Antioche; le pontife Adhémar, voulant éclairer les pèlerins et préparer leur courage, crut devoir ne pas leur laisser ignorer qu'ils allaient combattre une formidable cité dont les murailles « étaient construites avec des pierres d'énorme dimension, et liées « entre elles par un ciment inconnu et indissoluble », une cité où s'étaient rassemblés de toutes parts les ennemis du nom chrétien. L'armée de la croix suivit la rive gauche de l'Oronte; elle voyait à sa droite un lac appelé *Bahr-el-Abbiad* (mer Blanche); le chemin qu'elle prenait, nommé par les chroniqueurs *route Royale,* traverse une plaine sans arbres. Les bannières de pourpre et d'or flottaient au vent; les boucliers dorés, les cuirasses et les casques étincelaient sous le soleil et s'avançaient comme un radieux incendie; six cent mille croisés couvraient cette plaine de *Umq,* qui n'est connue aujourd'hui que de la caravane d'Alep et du cavalier turcoman. Une double impression put saisir l'armée chrétienne à la vue d'Antioche : un sentiment d'effroi à l'aspect des grandes murailles et des montagnes par lesquelles la ville était défendue, un sentiment de piété devant la *cité de Dieu* (Théopolis), si célèbre dans l'histoire des premiers temps du christianisme.

CHAPITRE IV

SIÈGE ET CONQUÊTE D'ANTIOCHE
(DE 1097 A 1098)

Antioche, dont les murailles avaient trois lieues de circuit, était dominée au midi par quatre mamelons de montagnes qui se trouvaient compris dans ses murs. Du côté du nord, l'Oronte coulait près des remparts; sur ce point, les fortifications étaient moins redoutables que dans les autres parties de la cité, car l'Oronte formait déjà une défense naturelle. Antioche avait cent trente tours. Les murs étaient crénelés; on y comptait vingt-quatre mille créneaux, d'après un chroniqueur arabe. Quand les croisés arrivèrent à Antioche, il y avait quatorze ans que la ville avait passé de la domination grecque à la domination musulmane. La cité renfermait une multitude de Sarrasins des contrées voisines qui, effrayés de l'approche des Latins, étaient venus y chercher un abri pour eux, pour leurs familles et leurs trésors. Un émir turcoman nommé Baghisiam ou Accien, qui avait obtenu la souveraineté de la ville, s'y était enfermé avec sept mille hommes de cavalerie et vingt mille fantassins.

Le siège d'Antioche fut décidé, malgré l'approche de l'hiver. Bohémond et Tancrède établirent leur camp sur les hauteurs voisines de la porte orientale, ou porte Saint-Paul; à la droite des Italiens, dans le terrain plat qui environne la rive gauche de l'Oronte jusqu'à la porte du Chien, campèrent les deux Robert, Étienne comte de Blois, Hugues

comte de Vermandois, avec leurs Normands, leurs Flamands et leurs Bretons; puis venaient, toujours vers le nord de la ville, le comte de Toulouse et l'évêque du Puy, avec leurs Provençaux; la troupe de Raymond occupait tout l'intervalle depuis la porte du Chien jusqu'à la porte suivante, appelée plus tard porte du Duc. Là commençait la



Tancrède taille en pièces une bande de Sarrasins.

ligne de Godefroy, qui allait aboutir à la porte du Pont; elle s'étendait ainsi jusqu'à l'endroit où l'Oronte baignait les murs d'Antioche. La place se trouvait par là investie sur trois points, à l'est, au nord-est et au nord; les croisés ne pouvaient pas l'entourer du côté du midi, parce que ce côté est inabordable à cause des montagnes. Un poste à l'ouest d'Antioche aurait beaucoup servi les assiégeants; ils auraient ainsi fermé la porte d'Occident ou porte Saint-Georges, par où les musulmans pouvaient sortir et recevoir des provisions; il aurait fallu pour cela passer l'Oronte. Tel fut le campement de l'armée chrétienne. Sur six cent

mille pèlerins, on en comptait trois cent mille en état de combattre : quel grand spectacle que ces milliers de tentes, ces nombreuses légions sous les armes et tout ce peuple venu de l'Occident! quel formidable appareil pour les assiégés!

Dans les premiers jours du siège, les croisés, persuadés que la terreur devait bientôt leur ouvrir les portes de la ville, s'abandonnèrent à l'inaction; la saison d'automne leur donnait des vivres en abondance; les verdoyantes rives de l'Oronte, les bosquets de Daphné, le beau ciel de la Syrie, les invitaient aux plaisirs; la licence et la corruption se montrèrent parmi les soldats de Jésus-Christ. Les Turcs, en diverses sorties, tuèrent ou firent prisonniers grand nombre de pèlerins répandus dans les campagnes. Voulant venger la mort de leurs compagnons, les croisés songèrent à livrer un assaut; mais ils manquaient d'échelles et de machines de guerre. Un pont de bateaux fut construit sur l'Oronte pour arrêter les courses des musulmans vers la rive opposée. Les chrétiens s'occupèrent de fermer tous les passages aux assiégés; ils travaillèrent à démolir un pont bâti sur un marais, en face de la porte du Chien, par où les musulmans avaient coutume de sortir; après d'inutiles efforts, ils y placèrent une énorme tour de bois qui s'écroula sous les flammes. Les pèlerins ne parvinrent à fermer ce passage qu'en traînant à force de bras devant la porte même du Chien d'immenses débris de rochers et les plus gros arbres des forêts voisines.

Pendant ce temps, de braves chevaliers veillaient autour du camp; Tancrède, placé dans une embuscade, surprit un jour une bande de Sarrasins, et soixante-dix têtes tombèrent sous ses coups. Une autre fois, Tancrède, parcourant la campagne avec un seul écuyer, fit sentir à plusieurs Sarrasins la force invincible de son épée. Dans un merveilleux mouvement de modestie héroïque, l'illustre chevalier ordonna à son écuyer de garder le silence sur les exploits dont il avait été témoin.

Les sorties des assiégés étaient devenues moins fréquentes; mais les croisés, manquant de machines de guerre, ne pouvaient attaquer Antioche : et tous ces fiers chevaliers étaient condamnés à attendre la victoire du découragement des Turcs ou de la faveur du Ciel. Bientôt l'hiver commença; les provisions de plusieurs mois avaient été dissipées en quelques jours; la hideuse famine parut dans le camp des chrétiens; des torrents de pluie vinrent submerger les tentes; ce camp, naguère si joyeux, ne présenta plus que d'horribles misères. On décida de tenter une expédition dans les contrées voisines pour trouver des

vivres. Après les fêtes de Noël, quinze à vingt mille pèlerins commandés par Bohémond et Robert de Flandre se dirigèrent vers le territoire de Harenc, à quelques lieues au sud-est d'Antioche; ils revinrent avec un grand nombre de chevaux et de mulets chargés de provisions. Il fallut peu de temps pour épuiser ces vivres; on fit d'autres incursions qui n'amenèrent rien dans le camp. Chaque jour le froid, la disette, les maladies ajoutaient aux tourments de l'armée, et creusaient des fosses pour de nouvelles victimes. Les prêtres ne pouvaient suffire à réciter les prières des morts, et l'espace manquait aux sépultures. En peignant les ravages de la famine, les chroniques nous présentent les chevaliers, pâles et couverts de vêtements en lambeaux, arrachant avec un fer pointu les racines des plantes, enlevant aux sillons les semences nouvelles, disputant aux bêtes de somme les herbes sauvages. Les chevaux de bataille avaient péri faute de nourriture; au commencement du siège on en comptait jusqu'à soixante-dix mille; il n'en restait plus que deux mille se traînant péniblement autour des tentes pourries par les pluies de l'hiver.

A tous ces maux se joignit la désertion. Le duc de Normandie, qui s'était retiré à Laodicée, ne revint qu'après trois sommations faites au nom de la religion et de Jésus-Christ. La désertion de Guillaume Charpentier et de Pierre l'Ermite fut un sujet de découragement et de scandale. Contraste inouï! la corruption se montra au milieu des plus épouvantables misères; sous la tente des croisés on vit ensemble la volupté et la famine. Le pontife Adhémar frappa de sa parole sévère les libertins et les blasphémateurs; un tribunal composé des principaux de l'armée et du clergé fut chargé de poursuivre et de punir les coupables.

L'approche du printemps rendit l'espérance à l'armée chrétienne; les maladies diminuaient, le camp recevait des provisions du comte d'Édesse, des princes et des moines d'Arménie, des îles de Chypre, de Chio et de Rhodes. Godefroy, qu'une blessure cruelle avait longtemps retenu dans sa tente, s'était montré aux yeux de l'armée, et sa présence avait ranimé les courages languissants. Ce fut alors que les ambassadeurs du calife d'Égypte arrivèrent dans le camp des chrétiens. Ceux-ci, voulant dérober aux ennemis musulmans la vue de leur misère, s'entourèrent tout à coup de la magnificence et feignirent la joie. Les ambassadeurs offraient aux croisés le concours du calife, à condition que l'armée chrétienne se bornerait à un simple pèlerinage à Jérusalem. Les guerriers francs répondirent qu'ils n'étaient point

venus en Asie pour recevoir des conditions, et que le but de leur voyage à Jérusalem était la délivrance de la sainte cité. A peu près dans le même temps, Bohémond et Robert de Flandre remportèrent une victoire sur les princes d'Alep, de Damas, de Schaizar, d'Émesse, qui s'étaient mis en marche pour secourir Antioche. Les croisés ne voulurent point laisser ignorer ce nouveau triomphe aux ambassadeurs du Caire prêts à s'embarquer au port Saint-Siméon; quatre chameaux portèrent aux députés égyptiens les têtes et les dépouilles de deux cents guerriers musulmans.

L'arrivée au port Saint-Siméon d'une flotte de Pisans et de Génois fut l'occasion de combats sanglants. Une foule de pèlerins qui n'avaient pour défense que l'épée de Bohémond et du comte de Toulouse étaient allés joindre la flotte européenne chargée de provisions; en revenant de la mer au camp d'Antioche, cette multitude fut surprise par les musulmans; près de mille chrétiens périrent; le reste de la troupe, poursuivi par les Turcs victorieux, n'eût point échappé au glaive si tout à coup, à la nouvelle de cette déroute, Godefroy et d'autres princes n'eussent volé au secours des pèlerins. L'ennemi se hâta de prendre le chemin du pont pour rentrer dans Antioche, mais les chrétiens avaient envahi ce chemin; de plus, ceux qui avaient fui d'abord du côté des montagnes Noires au nord d'Antioche, revinrent pour recommencer le combat, et les musulmans, ainsi emprisonnés et pressés entre l'Oronte et les montagnes, se virent dévoués à une mort certaine. Accien, gouverneur de la ville, ayant vu du haut des tours de son palais ou du haut des remparts le péril de la troupe musulmane, envoya aussitôt un renfort pour la soutenir : il ferma sur ses guerriers la porte du Pont, et leur déclara qu'il fallait vaincre ou mourir. Alors commença le carnage des musulmans, raconté avec d'horribles détails par les chroniqueurs témoins oculaires. Le massacre eut pour théâtre principal le monticule qui fait face au pont, et qui, aujourd'hui comme en ce temps-là, sert de cimetière aux Turcs. Les flots de l'Oronte, autour du pont, se trouvèrent comme interrompus dans leur cours par l'amas des cadavres.

A la suite de cette bataille, les croisés construisirent sur ce monticule un fort qui fut confié à la bravoure du comte de Toulouse; ce fort empêchait les musulmans de sortir par la porte du Pont, et permettait aux croisés de circuler sans péril sur la rive droite de l'Oronte.

Il restait aux assiégés une porte par où ils pouvaient recevoir leurs

provisions et se répandre librement dans le territoire de la rive gauche de l'Oronte; aucun croisé n'avait mis le pied de ce côté-là : cette porte était celle de l'occident, appelée porte Saint-Georges. Les princes jugèrent qu'il était de toute nécessité d'établir un moyen d'attaque dans cette direction. On convint qu'il fallait prendre position autour de la porte de l'occident; mais l'opération était dangereuse, et les différents chefs hésitaient à s'en charger. Tancrède se présenta; l'illustre chevalier manquait d'argent pour l'exécution du projet; le comte de Toulouse lui donna cent marcs, et chaque prince la somme qu'il put. Un couvent, appelé couvent de Saint-Georges, s'élevait sur une colline à peu de distance de la porte de ce nom; Tancrède le fit solidement fortifier, et, soutenu par une troupe choisie, il sut se maintenir dans ce poste important.

Ainsi les chrétiens se trouvaient maîtres de tous les dehors de la place; la confiance et le zèle animaient le camp de l'armée de la croix; la discipline s'était rétablie, et la force s'était accrue avec elle. Les mendiants mêmes et les vagabonds, dont la multitude augmentait le désordre et multipliait les périls de la guerre, furent alors employés aux travaux du siège, et servirent sous les ordres d'un capitaine qui portait le titre de roi *truand* ou roi des gueux.

Toutes les portes d'Antioche étaient fermées, les combats étaient suspendus; mais de part et d'autre on se faisait encore la guerre par des actes de barbarie. La fureur des Turcs s'exerçait particulièrement contre les prisonniers. L'histoire a gardé le nom d'un chevalier chrétien, Raymond Porcher, conduit un jour sur les remparts de la ville, et menacé de perdre la vie s'il n'exhortait les croisés à le racheter pour une somme d'argent. Raymond Porcher, s'adressant aux assiégeants, les conjure de le regarder comme un homme mort, de ne faire aucun sacrifice pour sa liberté, et de poursuivre les attaques contre la ville, qui ne pouvait résister longtemps. Le gouverneur d'Antioche, instruit du sens de ces paroles, exige que le chevalier embrasse sur-le-champ l'islamisme : il lui annonce qu'il le comblera d'honneurs et de biens s'il y consent, mais que sa tête va rouler s'il refuse. Pour toute réponse, le pieux chevalier se prosterne les mains jointes, les yeux tournés vers l'orient, et bientôt sa tête roule sur les murailles. D'autres prisonniers chrétiens furent jetés le même jour dans les flammes d'un bûcher.

Cependant les assiégés étaient à leur tour livrés à la disette. Accien demanda une trêve, qui fut imprudemment acceptée. Au milieu de

cette paix, la discorde éclata entre les chefs à l'occasion de riches présents envoyés aux princes et à l'armée par Baudouin, prince d'Édesse. Les croisés circulaient librement dans l'intérieur de la place, et les Sarrasins venaient dans le camp latin. Bientôt le meurtre d'un chevalier nommé Wallon provoqua la rupture de la trêve; le siège recommença.

Mais ce n'était point à la patience et à la bravoure qu'il appartenait de conquérir Antioche; après sept mois de pénibles travaux, l'ambition et la ruse devaient servir en dernier lieu la cause des croisés. Bohémond, que de profanes espérances avaient entraîné en Orient, n'avait point vu sans jalousie la fortune de Baudouin; il osa jeter les yeux sur Antioche, et le hasard lui fit rencontrer un homme qui pouvait remettre cette place entre ses mains. Cet homme était un Arménien nommé Phirous, fils d'un fabricant de cuirasses; inquiet et remuant, il avait passé de la foi chrétienne à la foi musulmane pour mieux avancer sa fortune. Il était parvenu à obtenir la confiance d'Accien, qui l'avait admis à son conseil; Phirous commandait trois des principales tours de la ville, qu'il défendit d'abord avec zèle; lassé d'une fidélité stérile, il n'était pas homme à reculer devant la trahison, si la trahison pouvait lui devenir plus profitable.

Phirous et Bohémond se devinèrent à la première vue. Le prince de Tarente fit au renégat les plus magnifiques promesses. Phirous, pour assurer Bohémond de son dévouement ou pour excuser sa trahison, disait que Jésus lui était apparu, et qu'il lui avait conseillé de livrer Antioche aux chrétiens. Lorsque Bohémond fut convenu avec Phirous des moyens d'exécuter les projets qu'ils avaient longtemps médités, il fit assembler les principaux chefs de l'armée chrétienne; il exposa les maux qu'on avait déjà soufferts, les maux dont on était encore menacé, et conclut en disant qu'il fallait de toute nécessité entrer dans Antioche, et que tous les moyens seraient bons pour obtenir cette conquête. Plusieurs chefs comprirent l'arrière-pensée de Bohémond; on répétait qu'il était injuste qu'un chef recueillît le fruit des travaux de tous; on écartait l'idée d'obtenir la place au prix de quelque stratagème, de quelque artifice dont il fallait laisser l'invention à des femmes.

Bohémond, que l'histoire a surnommé l'Ulysse des Latins, ne renonce point à son projet; il répand d'alarmantes nouvelles. Les chrétiens apprennent bientôt que Kerbogâ, prince de Mossoul, s'avance vers Antioche avec une armée de deux cent mille hommes rassemblés

sur les rives de l'Euphrate et du Tigre. Les chefs se réunissent de nouveau; Bohémond parle des grands périls qui menacent les croisés; le temps presse, dit-il, demain peut-être il ne sera plus temps d'agir. Il annonce aux chefs que l'étendard de la croisade peut flotter en quelques heures sur les murailles d'Antioche, et montre les lettres de Phirous, qui promettait de livrer les trois tours qu'il commandait; celui-ci ne voulait avoir affaire qu'à Bohémond; il exigeait pour prix de ce service que Bohémond restât maître d'Antioche; le danger devenait tous les jours plus pressant; il était honteux de fuir, imprudent de combattre; la crainte fit taire tous les intérêts de la rivalité. Tous les chefs, excepté l'inflexible Raymond, se réunirent pour accorder à Bohémond la principauté d'Antioche; le prince de Tarente fixa au lendemain l'exécution du projet.

Pour laisser les assiégés dans la plus grande sécurité, les croisés, quelques heures avant la nuit, sortirent du camp comme pour se diriger vers la route par laquelle devait arriver le prince de Mossoul; à la tombée de la nuit ils revinrent en silence sous les murs d'Antioche, et s'arrêtèrent au côté occidental de la ville, près de la tour des Trois-Sœurs, où commandait Phirous. Au milieu des ténèbres de la nuit, et lorsque la garnison d'Antioche était plongée dans un profond sommeil, un Lombard appelé Payen, envoyé par Bohémond, monte dans la tour des Trois-Sœurs par une échelle de cuir; Phirous dit que tout est prêt : pour mieux assurer son dessein, il venait de tuer un de ses frères dont il se défiait. Bohémond monte lui-même par l'échelle de cuir; d'autres guerriers montent ensuite, et bientôt les bataillons chrétiens inondent les rues d'Antioche. Plus de dix mille habitants périrent dans la nuit. Accien sortit par une petite porte du nord-est de la ville; des bûcherons arméniens, l'ayant reconnu, lui coupèrent la tête, et l'envoyèrent aux nouveaux maîtres d'Antioche. Dès le point du jour on avait vu le drapeau rouge de Bohémond flotter sur une des plus hautes tours de la ville. La destinée de Phirous ne reçut ni grand éclat ni grand bonheur de cette trahison : redevenu chrétien, il suivit les croisés à Jérusalem, et mourut musulman deux ans après, abhorré des deux partis qu'il avait tour à tour servis et abandonnés.

C'est ainsi que la ville d'Antioche fut prise, dans les premiers jours de juin 1098. Le siège avait duré plus de huit mois. On célébra la conquête par des banquets et des danses; mais des jours mauvais étaient .encore réservés aux vainqueurs de la capitale syrienne.

Assiégés par l'armée de Kerbogâ, les chrétiens eurent à subir une effroyable famine. On apprit alors que l'empereur Alexis s'était avancé dans l'Asie Mineure jusqu'à Philomelium pour venir secourir les croisés à Antioche, et que, trompé par des récits sur la situation désespérée des pèlerins, il avait repris le chemin de Constantinople.

Antioche avait été prise; mais la citadelle de la ville, construite sur le troisième mamelon de la montagne à l'orient, était restée au pouvoir des Turcs. La garnison de la citadelle, par une petite porte ouverte du côté du nord-est, recevait chaque jour des renforts de l'armée de Kerbogâ, et portait quelquefois le carnage jusque dans les rues d'Antioche. Vaine provocation! la famine avait amené parmi les chrétiens une morne et fatale indifférence. Mais le salut devait leur venir de l'excès même de leurs calamités. Un jour, un pauvre prêtre de Marseille appelé Barthélemy se présenta au conseil des chefs, et raconta que trois fois, durant son sommeil, saint André lui était apparu; l'apôtre lui avait ordonné d'aller dans l'église Saint-Pierre à Antioche, d'y creuser la terre près du maître-autel pour trouver le fer de la lance qui perça le flanc du Rédempteur; ce fer sacré, porté à la tête de l'armée, devait donner la victoire aux chrétiens. La lance fut trouvée au lieu indiqué; la vue du fer mystérieux répandit dans toutes les âmes le zèle, l'espoir, la force et la joie : ce peuple de pâles fantômes dévorés par la famine devint tout à coup un peuple invincible. On décida de livrer bataille à Kerbogâ, dont les tentes couvraient les hauteurs orientales d'Antioche et les rives de l'Oronte.

Sortie par la porte du Pont, l'armée chrétienne, partagée en douze corps, s'étendit en ordre de bataille de manière à occuper toute la vallée depuis la porte du Pont jusqu'aux Montagnes-Noires, situées à une heure au nord d'Antioche. Ainsi rangés, les croisés empêchaient que l'ennemi ne s'emparât des abords de la place et qu'il ne les enveloppât. Bientôt les clairons donnèrent le signal du combat; les porte-bannières marchaient en avant. Ces chrétiens, qui naguère mouraient de faim, se précipitèrent avec une miraculeuse ardeur sur les innombrables bataillons du sultan de Mossoul; la victoire resta aux guerriers de la croix; jamais la bravoure humaine n'avait produit rien de pareil. Au rapport des historiens, cent mille musulmans tombèrent dans la vallée qui sépare Antioche des Montagnes-Noires, sur les rives de l'Oronte et sur le chemin d'Alep. Kerbogâ dut son salut à la rapidité d'un coursier. Quatre mille croisés perdirent la vie. Le butin de cette journée fut

immense. Il fallut plusieurs jours pour transporter dans la ville les dépouilles des vaincus.

Le premier soin des croisés après leur victoire fut de rétablir dans Antioche le culte de Jésus-Christ; une partie des trésors enlevés aux Sarrasins servit à orner les temples chrétiens. Puis les princes de l'armée, les patriarches d'Antioche et les chefs du clergé latin écrivirent aux peuples d'Occident pour leur raconter les travaux et les victoires des pèlerins.

CHAPITRE V

DEPUIS LE DÉPART D'ANTIOCHE JUSQU'A L'ARRIVÉE A JÉRUSALEM
(1099)

L'armée chrétienne victorieuse demandait à prendre aussitôt le chemin de Jérusalem; les chefs décidèrent de laisser passer les ardeurs de l'été et d'attendre jusqu'à l'automne. De tels motifs de retard n'ávaient pas coutume d'entrer dans l'esprit des princes et des barons. Les motifs véritables étaient des préoccupations ambitieuses qui faisaient oublier le but pieux de la croisade. Le premier malheur causé par la prolongation du séjour de l'armée à Antioche avait été le trépas d'une multitude de pèlerins atteints tout à coup d'une horrible maladie épidémique; le fléau enleva dans un mois cinquante mille victimes. La plus regrettée de ces victimes fut le pontife Adhémar, dont on déposa les restes dans l'église Saint-Pierre. Les images d'un grand deuil, le spectacle de tant de funérailles, n'avaient point dissipé les profondes ambitions. La fortune de Baudouin, prince d'Édesse, et de Bohémond, prince d'Antioche, était comme une grande tentation pour les chefs; elle excitait de violentes jalousies. Raymond de Toulouse avait planté son drapeau sur la citadelle d'Antioche le jour de la défaite de Kerbogâ; il refusait de la livrer à Bohémond. Pour arracher les soldats de la croix à l'épidémie d'Antioche, et aussi pour courir les aventures de la guerre, les chefs se répandirent dans les pays voisins. Raymond de Toulouse fit le siège de Marrah, place située entre

Hama et Alep. Les habitants opposèrent une résistance terrible; Raymond, aidé des comtes de Normandie et de Flandre, soutint pendant plusieurs semaines des combats sanglants. La prise de Marrah fut suivie du massacre de toute la population musulmane. La famine se montra parmi les croisés vainqueurs; dans l'excès de leur misère, plusieurs chrétiens se soumirent à d'horribles nécessités. La possession de Marrah devint le sujet de nouvelles discordes. Raymond demandait pour lui cette conquête. La multitude des pèlerins, lassée de tant de querelles, se mit à démolir la place. Bientôt l'incendie acheva ce que le peuple avait commencé. Raymond, accompagné des deux Robert, abandonna tristement Marrah, traversa le territoire d'Émesse, les montagnes du Liban, et vint camper dans le voisinage d'Archas, cité de la Phénicie.

Les diverses entreprises des chefs dans les contrées environnantes n'avaient fait qu'irriter l'impatience de la foule chrétienne qui souhaitait d'aller accomplir son vœu. Quand l'automne était venu, on avait de nouveau retardé le départ, alléguant la saison avancée et les pluies de l'hiver. Enfin il fut décidé que l'armée partirait d'Antioche au mois de mars 1099. A l'époque marquée, Godefroy et le comte de Flandre marchèrent vers Laodicée; Bohémond les accompagna jusqu'à cette ville, mais se hâta de retourner à Antioche, craignant toujours de perdre sa principauté. Chemin faisant, Godefroy et Robert de Flandre prirent Tortose; ils assiégèrent Gibelet, d'où ils ne tardèrent pas à s'éloigner, et bientôt toute l'armée chrétienne se trouva réunie sous les murs d'Archas, dont Raymond avait déjà commencé le siège. Ce fut durant le siège d'Archas que des doutes s'élevèrent sur la découverte de la lance. Pour terminer tous les débats, le prêtre Barthélemy résolut de se soumettre à l'épreuve du feu. Un bûcher fut dressé dans une vaste plaine. En présence de l'armée chrétienne, le prêtre de Marseille, couvert d'une simple tunique et portant le fer sacré enveloppé d'une étoffe de soie, entra dans un bûcher allumé, et un moment après sortit du milieu des flammes. Barthélemy mourut peu de jours après, reprochant à ses plus chauds partisans de l'avoir mis dans la nécessité de prouver la vérité de ses discours par une épreuve aussi redoutable. Pendant qu'ils assiégeaient Archas, les croisés reçurent deux ambassades: l'une de l'empereur Alexis, qui fut mal accueillie; l'autre, du calife du Caire. Celui-ci venait de se rendre maître de Jérusalem; il faisait entendre aux chrétiens que la ville sainte ne s'ouvrirait qu'à des pèlerins désarmés. Les guerriers de la croix rejetèrent avec mépris les propositions et les

menaces du calife égyptien. Le signal fut donné à l'armée pour hâter la marche vers Jérusalem.

L'armée chrétienne, qui avait compté trois cent mille guerriers sous les murs d'Antioche, se trouvait alors réduite à cinquante mille com-



Un long cri retentit : « Jérusalem ! Jérusalem ! »

battants; mais cette troupe, qui ne traînait plus à sa suite une multitude inutile, était redoutable. L'émir de Tripoli, vaincu dans un sanglant combat, acheta par un tribut le salut de sa capitale. Les pèlerins traversèrent les terres de Bérythe, de Tyr et de Sidon, sans rencontrer aucun ennemi; les gouverneurs des places de la côte leur envoyaient des vivres, et toutes leurs paroles respiraient la soumission et la paix. Le riche pays de Phénicie, qui déployait ses trésors aux regards

des croisés, répandait la joie dans leurs rangs; les délices de la terre promise s'offraient à eux; les chrétiens du Liban venaient saluer des libérateurs et des frères. L'armée était heureuse, et, dans sa vive espérance, elle était devenue un modèle de discipline et d'union pieuse. Les croisés, en passant devant Ptolémaïs, reçurent de l'émir de cette ville la promesse de se rendre s'ils soumettaient Jérusalem. Les montagnes du Carmel, Césarée, Lydda, Ramla, passèrent successivement sous les yeux des pèlerins; tous ces lieux, pleins de pieux souvenirs, reconnurent la domination latine. Chose à peine croyable, les chefs délibérèrent à Ramla pour savoir s'ils iraient assiéger le Caire ou Damas. Les princes de la croix n'étaient plus qu'à dix lieues de Jérusalem, et leur bravoure parut hésiter un moment à l'approche de la cité où devait s'accomplir le dernier acte d'un pénible et glorieux pèlerinage. Le sentiment du péril fut bientôt étouffé par le souvenir de tant d'exploits et le voisinage des lieux saints. On resolut d'une voix unanime d'aller attaquer Jérusalem.

La nuit qui précéda l'arrivée à Jérusalem fut une nuit sans sommeil pour l'armée chrétienne: que de contrées on avait franchies, que de misères on avait souffertes pour atteindre ce but sacré de la croisade! La pieuse impatience des Francs accusait la lenteur du jour. Aux premiers rayons de l'aube, plus d'un croisé avait devancé les drapeaux. Jérusalem ne s'aperçoit pas de loin, on ne découvre la cité sainte qu'au moment d'y atteindre; pendant quelques heures, soixante mille pèlerins s'avançant dans les montagnes de la Judée avaient tenu leurs regards comme attachés vers le point où devait leur apparaître le mont des Oliviers. Quels transports d'enthousiasme, que de larmes de joie quand on découvrit enfin les murailles et les tours de la ville du Calvaire! Le cavalier descendit de son cheval et chemina nu-pieds: les gémissements, les protestations, les prières et les cris de *Jérusalem*, mille fois répétés, exprimaient le touchant enthousiasme de l'armée de la croix.

CHAPITRE VI

SIÈGE ET CONQUÊTE DE JÉRUSALEM
(1099)

Jérusalem, la cité des rois hébreux, des prophètes et du Christ sauveur, la cité tant célébrée et dévastée tant de fois, présentait à l'époque de la première croisade la même étendue, la même forme, le même aspect qu'aujourd'hui. La physionomie des lieux était la même; alors comme aujourd'hui, le pâle olivier, le figuier, le térébinthe, formaient la rare végétation du sol de Jérusalem. La nature qui environne la cité sainte apparut aux compagnons de Godefroy telle qu'elle nous est apparue à nous-mêmes, obscurs pèlerins des derniers temps : nature austère, morne et muette. Les malédictions de l'Écriture semblent y recevoir un éternel accomplissement. Et, du reste, observons que les tristes images de ces montagnes stériles vont bien à Jérusalem : ne fallait-il pas que la nature fût morte à côté du tombeau d'un Dieu?

Indiquons d'abord le campement de l'armée chrétienne. Un terrain plat couvert d'oliviers s'étend vers le côté septentrional de Jérusalem; c'est le seul endroit autour de la ville qui puisse se prêter à un campement. Godefroy de Bouillon, Robert de Normandie et Robert de Flandre dressèrent leurs tentes sur cette esplanade, au nord-nord-est de Jérusalem; ils avaient devant eux la porte appelée maintenant porte de Damas, et la petite porte d'Hérode, aujourd'hui murée. Le point

nord-ouest, qui faisait face à la porte de Bethléhem, fut occupé par Tancrède; venait ensuite le camp de Raymond de Toulouse; ses tentes couvraient les hauteurs appelées maintenant collines de Saint-Georges; l'étroit vallon de Répharaïm et une vaste et profonde piscine le séparaient des murs de Jérusalem. Cette position n'était pas heureuse pour servir le siège. Aussi le comte de Toulouse se détermina à porter une partie de son camp sur le mont Sion, au midi de la ville. Les vallées, ou plutôt les profonds ravins de Josaphat et de Siloé, ne permettaient ni campement ni attaque vers le côté oriental de la cité.

La garnison égyptienne, maîtresse de Jérusalem, se composait de quarante mille hommes. Vingt mille habitants avaient pris les armes Une multitude de musulmans des bords du Jourdain, de la mer Morte et de diverses contrées voisines était venue dans la capitale de la Judée pour y chercher un abri ou pour la défendre. Les imans parcouraient les rues de Jérusalem, ranimant par leurs paroles le courage des défenseurs de l'islamisme et promettant la victoire au nom du Prophète.

Dès les premiers jours du siège, un solitaire du mont des Oliviers était venu conseiller un assaut général; les croisés, acceptant les merveilleuses promesses de l'ermite, décidèrent qu'on escaladerait les murailles. Malheureusement l'enthousiasme et la bravoure ne suffisaient point pour renverser des murs et des tours; il fallait des échelles et des machines de guerre. Malgré les grosses pierres, l'huile et la poix bouillante qui tombaient sur eux, les chrétiens, réunis en bataillons serrés, attaquèrent la ville. Les Sarrasins purent admirer ce jour-là le prodigieux courage de leurs ennemis. Si les croisés avaient eu des instruments et des machines, ce premier assaut leur eût ouvert Jérusalem. Mais le ciel n'accomplit point les miracles promis par le solitaire; les croisés rentrèrent dans leur camp, après avoir laissé plusieurs de leurs compagnons tombés glorieusement sous les murs. Les chefs de l'armée songèrent alors à se procurer le bois nécessaire pour la construction des machines; ce n'était pas chose facile dans un pays qui n'offrait qu'un sol dépouillé. Le premier bois qui servit aux travaux du siège provenait de maisons et même d'églises du voisinage démolies par les pèlerins.

Les ardeurs de l'été avaient commencé quand l'armée des Francs arriva sous les murs de la ville sainte. A l'approche des croisés, l'ennemi avait comblé ou empoisonné les citernes. Pas une goutte d'eau

n'était restée dans le lit poudreux du Cédron. La fontaine de Siloé, coulant par intervalles, ne pouvait suffire à la multitude des pèlerins : au-dessus de leur tête un ciel de feu, autour d'eux un sol desséché et des roches brûlantes. Les guerriers de la croix furent livrés à tous les tourments de la soif; tel était ce fléau, qu'on s'apercevait à peine du manque de vivres. Une flotte génoise entrée au port de Joppé avec des provisions de toute espèce vint distraire les chrétiens de leurs sombres pensées; des vivres, des instruments de construction, un grand nombre d'ingénieurs et de charpentiers génois arrivèrent au camp de Jérusalem sous les ordres de trois cents hommes commandés par Raymond Pelet.

Le bois manquait toujours. Mais les croisés eurent connaissance d'une forêt du côté de Naplouse; bientôt on vit arriver à la file dans le camp des chameaux chargés de sapins, de cyprès et de chênes. Tous les bras furent employés au travail; aucun pèlerin de l'armée ne restait en repos. Tandis que les uns construisaient des béliers, des catapultes, des galeries couvertes, des tours, les autres, guidés par des chrétiens du pays, s'en allaient avec des outres demander un peu d'eau à la fontaine d'Elpire, sur la route de Damas; à celle des Apôtres, un peu au delà de Béthanie; à la fontaine de Marie, dans le vallon appelé Désert de Saint-Jean; à une autre source, à l'ouest de Bethléhem, où le diacre saint Philippe baptisa, dit-on, l'esclave de Candace, reine d'Éthiopie. Parmi les machines de guerre qui s'élevaient menaçantes, on remarquait trois énormes tours d'une structure nouvelle; chacune de ces tours avait trois étages : le premier, destiné aux ouvriers qui en dirigeraient le mouvement; le second et le troisième, aux guerriers qui devaient livrer un assaut. Ces trois forteresses roulantes s'élevaient plus haut que les murailles de la ville assiégée. On avait adapté au sommet une espèce de pont-levis qu'on pouvait abattre sur le rempart, et qui devait offrir un chemin pour pénétrer jusque dans la place. A ces puissants moyens d'attaque il fallait joindre l'enthousiasme religieux, qui déjà avait enfanté tant de prodiges dans cette croisade. Après trois jours d'un jeûne rigoureux, les croisés, dans l'attitude de l'humilité la plus profonde, firent une procession autour de la sainte cité.

Les assiégés avaient élevé un grand nombre de machines vers les côtés de la ville qui paraissaient les plus menacés par les chrétiens; ils avaient laissé sans défense le côté oriental; c'est dans cette direction, en face de la porte Saint-Étienne, que Godefroy et les deux Robert



Jérusalem. Vue générale de la ville et des environs.

transportèrent leur camp; ce grand déplacement, pour lequel il fallut démonter pièce à pièce les tours et les diverses machines de guerre, et qui devait décider de la prise de Jérusalem, se fit dans une seule nuit, et dans une nuit du mois de juillet, c'est-à-dire dans l'espace de cinq à six heures. Le 14 juillet 1099, au lever du jour, les chefs donnèrent le signal d'une attaque générale; toutes les forces de l'armée, toutes les machines s'ébranlèrent contre les remparts. Les trois grandes tours ou forteresses roulantes, conduites l'une par Godefroy à l'orient, l'autre par Tancrède au nord-ouest, la troisième par Raymond de Toulouse au midi, s'avancèrent vers les murailles au milieu du tumulte des armes et des cris des ouvriers et des soldats. Ce premier choc fut terrible, mais non pas décisif; douze heures d'un combat opiniâtre ne purent fixer la victoire. Quand la nuit les fit rentrer dans leur camp, les chrétiens gémissaient de ce que Dieu *ne les avait point encore jugés dignes d'entrer dans la ville sainte et d'adorer le tombeau de son Fils.*

Le jour suivant ramena les mêmes combats. Les assiégés, qui avaient appris l'arrivée prochaine d'une armée égyptienne, étaient animés par l'espoir de la victoire. Le courage des guerriers de la croix avait pris une invincible énergie. Des trois points d'attaque partaient des chocs impétueux. Deux magiciennes qui, debout sur les remparts, conjuraient les éléments et les puissances de l'enfer, tombèrent sous une grêle de traits et de pierres. L'assaut avait duré la moitié de la journée, et Jérusalem restait fermée aux croisés. Tout à coup on vit paraître sur le mont des Oliviers un cavalier agitant un bouclier et donnant à l'armée chrétienne le signal pour entrer dans la ville. Cette soudaine apparition embrase les assaillants d'une ardeur nouvelle. La tour de Godefroy s'avance au milieu d'une terrible décharge de pierres, de traits, de feux grégeois, et laisse tomber son pont-levis sur la muraille. Les croisés lancent en même temps des dards enflammés contre les machines des assiégés, contre les sacs de paille et de foin et les ballots de laine qui recouvraient les derniers murs de la ville. Le vent allume l'incendie et pousse les flammes sur les Sarrasins, qui, enveloppés des noirs tourbillons, se troublent et reculent. Godefroy, précédé des deux frères Lethalde et Engelbert de Tournay, suivi de Baudouin du Bourg, de son frère Eustache, de Raimbaud Croton, de Guicher, de Bernard de Saint-Vallier, d'Amenjeu d'Aldret, enfonce les ennemis et s'élance sur leurs traces dans Jérusalem. De leur côté, Tancrède, les deux Robert et Raymond de Toulouse ne tardèrent pas

à pénétrer dans la place. Ce fut un vendredi à trois heures du soir, jour et heure du trépas du Sauveur, que les croisés entrèrent dans Jérusalem.

L'histoire a raconté avec effroi le carnage des musulmans dans



Prise de Jérusalem.

la cité conquise; ce carnage dura une semaine. Soixante-dix mille Sarrasins furent immolés. La difficulté de garder un trop grand nombre de prisonniers, l'idée qu'il faudrait tôt ou tard combattre encore les musulmans qu'on renverrait de Jérusalem, furent les motifs sur lesquels s'appuya une politique barbare. Les scènes du massacre ne furent interrompues que par une fervente visite dans l'église de la Résurrection. Mystérieux contraste! ces mêmes hommes qui venaient d'égorger

dans les rues des ennemis vaincus se montraient nu-pieds, la tête découverte, poussant de pieux gémissements, versant des larmes de dévotion et d'amour. La prière et les sanglots religieux avaient tout à coup remplacé dans Jérusalem les hurlements de la rage et les cris des victimes.

CHAPITRE VII

DEPUIS L'ÉLECTION DE GODEFROY JUSQU'A LA BATAILLE D'ASCALON
(1099)

Le partage du butin n'avait amené aucun désordre; d'après des conventions arrêtées avant le dernier assaut, chaque guerrier devait rester possesseur de la maison ou de l'édifice dans lequel il se présenterait le premier; une croix, un bouclier ou tout autre signe placé sur une porte, était pour chacun des vainqueurs le titre de sa possession. Les sanctuaires de Jésus-Christ, les orphelins et les pauvres eurent leur part des trésors enlevés à l'ennemi. Les immenses richesses trouvées dans la mosquée d'Omar étaient devenues le partage de Tancrède.

Dans l'espace de quelques jours, Jérusalem avait changé d'habitants, de lois, de religion. Les Latins songèrent d'abord à nommer un roi pour conserver et maintenir leur conquête. Le conseil des princes s'assembla. Parmi les chefs appelés à régner sur Jérusalem, on distinguait Godefroy, Robert de Flandre, Robert de Normandie, Raymond de Toulouse et Tancrède. Robert de Flandre soupirait après son retour en Europe, et se contentait du titre de fils de Saint-Georges, qu'il avait obtenu par ses exploits dans la guerre sainte. Le duc de Normandie avait toujours montré plus de bravoure que d'ambition. Quant à Tancrède, il ne recherchait que la gloire des armes, et mettait le titre de chevalier beaucoup au-dessus de celui de roi. Res-

taient Godefroy et Raymond de Toulouse. Celui-ci, connu par son ambition et son opiniâtre fierté, n'avait pu gagner la confiance et l'amour des pèlerins. Les chances de la royauté semblaient devoir se porter sur le duc de Lorraine. Il fut décidé que le choix serait fait par un conseil composé de dix hommes les plus recommandables du clergé et de l'armée. Ce conseil, après avoir étudié avec un grand soin l'opinion de l'armée sur chacun des chefs, après avoir même interrogé les familiers et les serviteurs des prétendants à la couronne, proclama le nom de Godefroy. L'élection du duc de Lorraine fut accueillie avec de vives acclamations. Godefroy refusa le diadème et les marques de la royauté, disant qu'il n'accepterait jamais une couronne dans une ville où le Sauveur du monde avait été couronné d'épines. Il se contenta du titre modeste de défenseur et de baron du Saint-Sépulcre.

Un chef venait d'être donné au nouveau royaume; il fallait aussi un chef à l'Église de Jérusalem. L'intrigue et l'adresse prirent la place du mérite et de la piété dans la plupart des nominations aux évêchés des villes soumises à la domination latine. Ce clergé voyageur, en perdant le pontife Adhémar, avait perdu son guide intelligent, son réformateur pieux; il était tombé dans la corruption : il offrait peu d'hommes recommandables par leurs vertus ou leurs lumières. Arnould, chapelain du duc de Normandie, qui fut nommé patriarche de Jérusalem, n'était pas de mœurs irréprochables. Son premier acte, dans cette fonction sainte, fut de réclamer les richesses enlevées par Tancrède dans la mosquée d'Omar, comme appartenant à l'église du Saint-Sépulcre; il ne put obtenir que sept cents marcs d'argent prélevés sur les trésors de la mosquée.

Le bruit de la conquête de Jérusalem avait retenti dans tout l'Orient. Les chrétiens de la Syrie, de la Cilicie, de la Mésopotamie, de la Cappadoce, venaient en foule à Jérusalem, les uns pour y fixer leur demeure, les autres pour visiter les saints lieux. La joie régnait parmi les disciples de l'Évangile; mais le désespoir était grand au Caire, à Damas, à Bagdad. Les imans et les poètes pleuraient le sort des musulmans de Jérusalem. « Il ne reste plus d'autre asile à nos frères, naguère maîtres de la Syrie, disait la muse de l'islamisme, que le dos de leurs chameaux et les entrailles des vautours. » Les musulmans des bords du Tigre et ceux de Damas se réunirent à une grande armée égyptienne accourue pour attaquer les nouveaux maîtres de la Palestine. Un message annonce à Godefroy qu'une innombrable troupe

ennemie avait déjà franchi le territoire de Gaza, et qu'elle pouvait arriver en trois jours aux portes de Jérusalem. Les guerriers de la croix décidèrent qu'ils iraient livrer bataille.

C'est à Ramla que se rassemblèrent les croisés. Ils s'avancèrent vers le côté méridional, ayant à gauche les montagnes de la Judée, à leur droite les bancs de sable amoncelés sur les rivages de la mer; ils traversèrent ainsi les terres d'Ibelim, l'ancienne Geth, d'Ekron et d'Azot. Des prisonniers apprirent aux croisés que l'armée musulmane était campée dans la plaine d'Ascalon; les chrétiens en étaient éloignés par la distance d'une heure seulement. Le 14 août, au lever du jour, les hérauts annoncent qu'on va combattre; le patriarche de Jérusalem montre dans les rangs le bois de la vraie croix que les Latins, vainqueurs de la ville sainte, avaient regardé comme la part la plus précieuse des dépouilles. Bientôt les croisés arrivent en face de l'ennemi, dans la plaine d'Ascalon, bornée à l'est par des collines, à l'ouest par un plateau qui domine la mer, au sud-ouest par d'énormes bancs de sable. La ville d'Ascalon était bâtie sur le plateau occidental. L'armée égyptienne s'était rangée au pied des collines de sable, au sud-ouest de la plaine.

Godefroy, Raymond de Toulouse, Tancrède et les deux Robert occupèrent chacun le poste qui devait le mieux favoriser une grande attaque. Les combattants chrétiens se trouvaient à peine au nombre de vingt mille; l'armée musulmane comptait trois cent mille hommes sous ses drapeaux. De plus, une flotte égyptienne couvrait la mer. Toutefois les ennemis de la croix n'aperçurent point sans épouvante cette troupe qui était hardiment venue au-devant d'eux. Le trouble était déjà répandu dans les légions égyptiennes quand les premiers javelots des Latins sifflèrent à travers leurs rangs. Aussi la bataille ne fut pas longue. Au premier choc des princes de la croix, l'armée musulmane fléchit et fut mise en désordre. Des tourbillons de poussière sur le chemin de Gaza marquèrent la fuite de l'ennemi. Mais la fuite ne sauva point tous les musulmans. Ceux qui avaient couru vers le rivage de la mer pour gagner la flotte égyptienne périrent, pour la plupart, sous le glaive ou dans les flots. Divers corps musulmans avaient voulu se rallier; Godefroy enfonça leurs rangs; le glaive latin fit, dans ce nouveau combat, un carnage horrible; il moissonnait les musulmans, disent les chroniques, comme les épis des sillons ou l'herbe des prés. Les dépouilles restées sur le champ de bataille enrichirent les chrétiens victorieux. Ils n'avaient point apporté de vivres, et trouvèrent l'abon-

dance dans le camp de l'ennemi. Une querelle entre Godefroy et Raymond de Toulouse, qui voulait prendre pour lui Ascalon, empêcha l'armée d'ajouter dès ce moment la conquête de cette place au nouveau royaume de Jérusalem.

Au retour d'Ascalon, Raymond de Toulouse, qui marchait en tête de l'armée chrétienne, avait attaqué avec sa troupe la cité d'Arsur, située sur le bord de la mer, à quelques heures au nord de Ramla; Arsur opposa une vive résistance, et Raymond renonça à poursuivre le siège. En abandonnant la place, il avait fait dire à la garnison de ne pas s'effrayer des attaques du roi de Jérusalem. Peu de temps après, Godefroy parut sous les murs d'Arsur; les habitants étaient déterminés à se défendre. En apprenant que cette résistance était le fruit des conseils de Raymond, le roi de Jérusalem, indigné, voulut se venger par les armes; Tancrède et les deux Robert réconcilièrent les deux princes, qui s'embrassèrent en présence de leurs soldats. L'armée chrétienne reprit le chemin de Jérusalem : elle fut reçue dans la ville sainte au bruit des acclamations joyeuses et des cantiques sacrés. Le grand étendard et l'épée du chef de l'armée égyptienne, ramassés sur le champ de bataille d'Ascalon, furent suspendus aux colonnes de l'église du Saint-Sépulcre.

Après cette bataille, qui de nouveau venait de répandre au loin la terreur des armes chrétiennes, et qui donnait à Jérusalem des jours de sécurité, la plupart des princes et des chevaliers songèrent à reprendre le chemin d'Europe. Ceux qui restaient se recommandaient à la mémoire de leurs compagnons prêts à partir ; ils leur demandaient d'intéresser la chrétienté au salut et à la gloire de Jérusalem. On imagine sans peine la tristesse, les larmes qui accompagnèrent les adieux des pèlerins. Godefroy demeura roi de la ville sainte, ayant pour tout appui Tancrède et trois cents chevaliers. Raymond de Toulouse, résolu à terminer ses jours en Orient, reçut de l'empereur de Constantinople la principauté de Laodicée. Pierre l'Ermite, revenu en France, acheva sa vie dans un monastère qu'il avait lui-même fondé. Eustache, frère de Godefroy, Robert de Flandre, Robert de Normandie, rentrèrent dans leur patrie, et sans doute les glorieux et mélancoliques souvenirs de la croisade vinrent plus d'une fois charmer leurs derniers jours.

CHAPITRE VIII

EXPÉDITION DE 1101 A 1103

L'Europe ne pouvait apprendre sans enthousiasme la nouvelle de la délivrance du saint tombeau. Les victoires des guerriers de la croix embrasèrent de nouveau les esprits en Occident; les lettres des princes écrites après la prise d'Antioche et la bataille d'Ascalon étaient lues dans les chaires des églises; la chrétienté vit se renouveler les scènes qui avaient suivi le concile de Clermont.

Ceux qui, en 1097, avaient pris la croix et n'étaient point partis, ceux qui avaient déserté le drapeau de la croisade, devinrent tout à coup l'objet du mépris universel. Hugues, le frère du roi de France, qui avait abandonné ses compagnons sans avoir achevé le pèlerinage; Étienne, comte de Blois, déserteur des saintes bannières, et tous ceux qui avaient imité leur exemple, se trouvaient forcés de prendre une seconde fois le chemin de Jérusalem. Ils se réunirent à une foule de seigneurs et de barons qui avaient résisté au mouvement de la première croisade, mais qu'une nouvelle explosion d'enthousiasme arrachait à leur patrie. Guillaume IX, comte de Poitiers, prince aimable et joyeux poète, se décida à dire adieu au Limousin, au Poitou, *à la chevalerie qu'il avait tant aimée, aux vanités mondaines;* un grand nombre de ses vassaux l'accompagnaient : Guillaume comte de Nevers, Herpin comte de Bourges, Eudes duc de Bourgogne, se rangèrent sous

les drapeaux de la croix; celui-ci espérait trouver quelques traces de sa fille Florine, qui avait péri dans l'Asie Mineure avec Suéton, son fiancé.

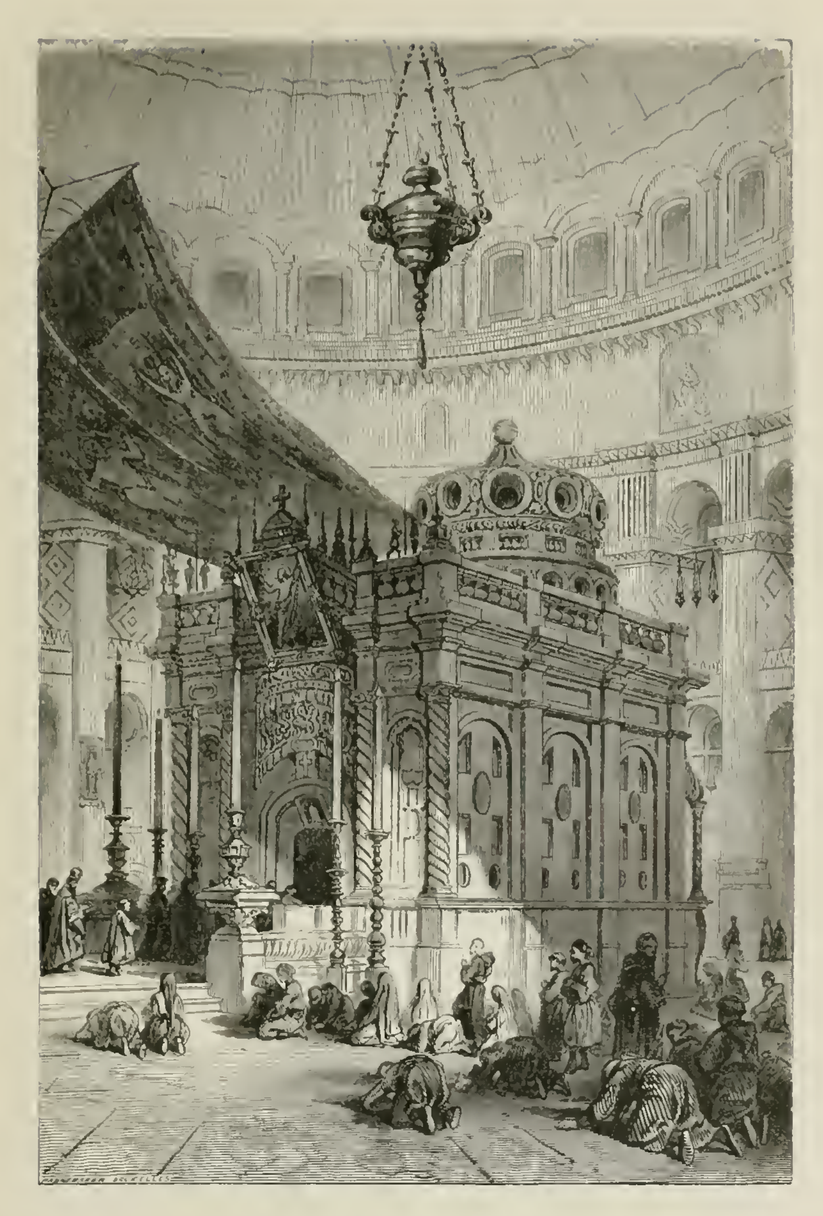
L'Italie et l'Allemagne s'émurent beaucoup plus qu'après le concile de Clermont. Les pèlerins lombards se trouvèrent au nombre de cent mille; ils avaient pour chefs Albert comte de Blandrat, Anselme évêque de Milan. Wolf IV duc de Bavière, Conrad connétable de l'empereur Henri III, parurent à la tête d'un grand nombre de pèlerins allemands. On remarquait la princesse Ida, margrave d'Autriche, parmi les nobles et puissants croisés d'Allemagne. Les chroniqueurs ont porté à cinq cent mille le nombre des pèlerins qui se dirigèrent vers l'Orient dans l'année 1101. Cette expédition se partageait en trois armées.

Les premiers croisés qui se mirent en marche furent ceux de Lombardie; leur passage à travers la Bulgarie et les provinces grecques fut marqué par d'horribles violences. Cette troupe sans discipline exerça toutes sortes de brigandages jusqu'à Constantinople, où l'empereur Alexis crut devoir opposer à leur audace, non pas ses gardes et ses soldats, mais des léopards et des lions. Il fallut de magnifiques présents et d'humbles prières pour décider les Lombards à passer le Bosphore. Arrivés à Nicomédie, les Lombards virent arriver dans leur camp le connétable Conrad avec deux mille guerriers allemands, le duc de Bourgogne, le comte de Blois, les évêques de Laon et de Soissons, avec une foule de guerriers français partis des rives de la Loire, de la Seine et de la Meuse. Cette première armée, ainsi réunie à Nicomédie, se composait de plus de deux cent soixante mille pèlerins. Raymond comte de Toulouse, qui se trouvait alors à Constantinople, fut mis à la tête de ces croisés.

Les Lombards ne voulurent point prendre le chemin qu'avait suivi Godefroy; ils obligèrent leurs chefs à les conduire en Paphlagonie, *pour conquérir,* disaient-ils, *le royaume de Korasan.* Cette route devait les entraîner dans des régions qu'ils ne connaissaient pas et qui devaient leur présenter d'insurmontables obstacles. Après trois semaines de marche, ils arrivèrent à Ancyre, que les chroniqueurs appellent Ancras. Le chemin de Nicomédie à Ancyre passe à travers des contrées fertiles, et dans cet espace l'armée ne connut point la disette. Elle s'empara d'Ancyre pour le compte de l'empereur grec, et, poursuivant sa marche, elle arriva au château de Gargara ou Gangra. C'est à partir de ce château que l'armée chrétienne eut à

souffrir. Les croisés vont en avant à travers des *pays inhabités* et des *montagnes horribles,* disent les chroniqueurs. Les Turcs, dans de fréquentes embuscades, massacrent les traînards, les malades et la partie faible de l'armée. Le duc de Bourgogne et Raymond se chargent de protéger l'arrière-garde. La disette vint se joindre à l'ennemi pour tourmenter les croisés. A défaut de vivres, on dévorait les feuilles et l'écorce des arbres, les racines des plantes sauvages. Les chrétiens rencontrèrent une cité appelée *Constamne,* et qui représente l'ancienne Germanicopolis; ils avaient suivi, à des distances plus ou moins prochaines, les rives tortueuses de l'Halys. Mille pèlerins qui s'étaient arrêtés dans un vallon voisin de Constamne pour y moissonner de l'orge et la faire rôtir, périrent par le feu; les Turcs, avec des branches d'arbres et de l'herbe sèche, avaient entouré de flammes tout le vallon.

L'armée chrétienne était poursuivie par d'innombrables légions de Turcs accourus des divers points de l'Asie Mineure et de la Mésopotamie. Chaque jour les ennemis devenaient plus audacieux, les chemins plus difficiles, les périls plus grands; le conseil des chefs résolut de livrer une bataille. Au jour marqué, on exhorta les pèlerins à s'armer de tout leur courage. L'évêque de Milan parcourut les rangs de l'armée en montrant le bras de saint Ambroise comme un gage de la bénédiction du Ciel, et le comte de Toulouse présenta aux soldats la lance trouvée à Antioche, qu'il avait apportée avec lui, en rappelant aux croisés tous les prodiges qu'avait opérés sur les bords de l'Oronte le fer mystérieux. Les différents corps du comte Albert, de Conrad, du comte de Blois, du duc de Bourgogne ne combattirent jamais ensemble, et furent tour à tour obligés de fuir devant les Turcs. Cette journée fut malheureuse. La nuit suivante, le comte de Toulouse, qui durant la bataille avait combattu vivement et ne s'était sauvé qu'à grand'peine, abandonna le camp et prit la route de Sinope. La nouvelle de cette fuite fut le signal d'un grand désordre dans l'armée chrétienne; les princes, les seigneurs et les chevaliers s'enfuirent à leur tour, laissant au pouvoir de l'ennemi les bagages et la multitude éperdue des pèlerins. Quand le jour fut venu, le camp des chrétiens offrait un spectacle vraiment digne de pitié : les matrones et les vierges, livrées à la fureur des Turcs, éclataient en sanglots, poussaient des cris de douleur. Les guerriers félons qui avaient abandonné une multitude sans défense expièrent pour la plupart leur crime sous le glaive musulman. Monté sur des chevaux rapides, l'ennemi poursuivit les fuyards, et la profon-



L'eglise du Saint-Sépulcre.

deur des cavernes ni l'épaisseur des bois ne purent les dérober à la mort. L'or, l'argent, les pierreries, les étoffes de soie, les manteaux de pourpre, d'hermine et de martre, tous les trésors, toutes les dépouilles des pèlerins enrichirent les musulmans victorieux. Cent soixante mille croisés périrent dans les vallons et les montagnes de la Cappadoce. Beaucoup de femmes furent emmenées en captivité. Le comte Raymond s'embarqua à Sinope et revint à Constantinople; les autres débris de l'armée chrétienne se rendirent par terre à la ville impériale.

La seconde armée, conduite par Guillaume de Nevers, était composée de quinze mille combattants, et d'une grande multitude de moines, d'enfants et de femmes. Arrivée à Constantinople, elle passe le Bosphore, se rend à Civitot, et se dirige vers Ancyre pour y joindre les Lombards, dont elle ignorait le sort. Ne rencontrant point les Lombards, elle quitte le chemin d'Ancyre et s'avance dans le chemin d'Iconium appelé *Stancone* par les chroniqueurs. Ce fut dans le voisinage d'Iconium que commencèrent les malheurs de cette seconde armée. Les Turcs qui, huit jours auparavant, avaient anéanti ou dispersé les Lombards, tombèrent sur les compagnons de Guillaume de Nevers et donnèrent la mort à un grand nombre d'entre eux. Les croisés, après avoir vainement assiégé Stancone, prennent la route du Sud, qui devait les conduire du côté de la Syrie; ils parviennent auprès d'une cité appelée *Erecli,* placée sur le chemin d'Iconium à Tarse. Les Turcs avaient comblé les puits et les citernes d'Erecli. Trois cents pèlerins moururent de soif. Il y avait dans le voisinage d'Erecli une rivière, mais les croisés ne la découvrirent point. Après les tourments de la soif vint l'ennemi; le peuple et le gros de l'armée furent anéantis par les Turcs; sept cents chrétiens purent seuls sauver leur vie en gagnant les forêts et les montagnes. Le comte de Nevers trouva un refuge à Marash en Cilicie. Ce prince et ses derniers compagnons, s'étant remis en marche pour se rendre à Antioche, furent dépouillés et mis à nu par les Turcopoles; lorsqu'ils arrivèrent à la ville où flottaient les bannières latines, ils étaient couverts de misérables lambeaux.

L'histoire de la troisième armée n'est pas moins lamentable. Cent soixante mille pèlerins (un chroniqueur dit trois cent mille), marchant sous les ordres de Guillaume de Poitiers, de Hugues de Vermandois, de Guelfe duc de Bavière, et de la comtesse Ida margrave d'Autriche, quittent leur camp de Nicomédie et se rendent à Stancone, où d'abord

ils rencontrent la faim et la soif. Après avoir saccagé deux cités musulmanes de la Phrygie, ils pénètrent dans la Caramanie et arrivent à Erecli, où naguère avaient succombé les compagnons du comte de Nevers. L'armée de Guillaume de Poitou fut attaquée aux alentours d'Erecli, près d'une rivière : les flèches aiguës et l'épée dévorante amoncelèrent les cadavres des chrétiens sur les bords de cette rivière et dans les campagnes voisines. Le comte de Poitou, fuyant dans les montagnes avec un seul écuyer, se réfugia d'abord dans une place voisine de Tarse, et se rendit ensuite à Antioche. Hugues, comte de Vermandois, alla mourir de ses blessures à Tarse; le duc de Bavière put échapper à la poursuite des vainqueurs; la destinée de la comtesse Ida ne fut point connue des contemporains.

Ainsi, dans le même temps, trois armées, trois grandes troupes d'hommes passent d'Europe en Asie, et s'abîment dans des contrées inconnues comme dans un sépulcre ouvert. Leur multitude était au moins égale à celle des premiers croisés, et pourtant ces légions nouvelles furent anéanties par ces mêmes Turcs que les compagnons de Godefroy avaient vaincus à Nicée, à Dorylée, à Antioche. La politique d'Alexis fut accusée d'avoir provoqué ces effroyables défaites. Ce qu'il y a de plus vrai peut-être, c'est que les chefs et les soldats tombèrent victimes de leur imprévoyance et de leur indiscipline.

Il y eut des pèlerins qui, dans leur désastreuse fuite à travers l'Asie Mineure, durent leur salut aux chrétiens du pays. Au printemps de 1103, dix mille croisés, débris de trois armées, se trouvèrent réunis à Antioche; ils eurent la joie d'aller accomplir leur vœu sur le divin tombeau, ayant à leur tête ceux de leurs chefs qui avaient survécu à cette grande destruction. Après avoir célébré les fêtes de Pâques à Jérusalem, les uns reprirent le chemin de l'Europe, les autres retournèrent en Palestine pour défendre le royaume fondé par l'épée des Latins. Le duc de Bourgogne, le comte de Blois, Herpin de Bourges et le duc de Bavière ne revirent point leur patrie.

Arrêtons-nous ici pour essayer une courte appréciation de tout ce qui précède. La première croisade, et l'ébranlement de 1101, qui en fut la suite, enlevèrent à l'Europe plus d'un million d'hommes. Les expéditions de la croix nous présentent deux religions armées l'une contre l'autre; voilà pourquoi il y eut tant d'ardeur et de haine entre les deux partis : les guerres de religion sont toujours les plus difficiles et les plus meurtrières. La première croisade offre de merveilleux

exploits; la vieille France y a conquis de la gloire, et les souvenirs de la bravoure sont toujours précieux pour la patrie. La terreur des armes chrétiennes arrêta les nations musulmanes prêtes à déborder sur l'Occident; la capitale de l'empire grec, menacée par les Sarrasins, fut défendue par les croisés; la barbarie se trouva ainsi refoulée au cœur de l'Asie. La croisade profita à la situation intérieure de l'Europe; les guerres particulières et les fléaux de l'anarchie féodale cessèrent. Toutes les haines se confondirent dans une seule, la haine contre les ennemis du christianisme. Il y avait dans cette disposition universelle de grands éléments de paix et de civilisation.

La première croisade révéla l'Orient à l'Occident, et cette rencontre de deux sociétés qui ne s'étaient jamais connues dut naturellement donner quelque élan à l'intelligence européenne. Ce vaste mouvement fut avantageux à la navigation et au commerce. Les vaisseaux de la chrétienté fréquentèrent beaucoup plus la Méditerranée; les Pisans et les Génois retirèrent des avantages de la fondation du royaume de Jérusalem. L'or et l'argent circulèrent d'Europe en Asie, et l'Occident parut un peu plus riche, parce que l'or et l'argent furent répandus un peu partout. On ne peut pas dire que la première croisade ait donné quelque chose en Europe sous le rapport des sciences, des lettres et des arts; les premières relations de la chrétienté et de l'islamisme se réduisirent à des projets d'extermination. La croisade fut un premier coup porté à la féodalité; à leur retour d'Asie, plusieurs princes remplacèrent de tyranniques abus par de sages règlements. L'expédition sainte amena l'affranchissement de beaucoup de serfs. Plusieurs grands vassaux de la couronne trouvèrent leur ruine ou la mort sous les drapeaux de la guerre sainte; ce fut un commencement de décadence pour la puissance féodale, et cette décadence ajoutait à la force et à l'indépendance de la royauté. Tels furent le caractère et les résultats de la première guerre sainte.

CHAPITRE IX

RÈGNES DE GODEFROY ET DE BAUDOUIN Ier
(DE 1099 A 1118)

La ville de Jérusalem et une vingtaine de cités ou bourgs du voisinage composaient tout le royaume qui venait d'être confié à Godefroy; plusieurs des places soumises aux bannières latines se trouvaient séparées les unes des autres par des places où flottaient encore des bannières musulmanes. Pour que les pèlerins s'attachassent à cette nouvelle patrie que leur donnait le sort des armes, on joignit à l'attrait des lieux saints l'intérêt de la propriété. Le séjour d'un an et un jour dans une maison ou sur une terre cultivée devenait un titre de légitime possession. Une absence de la même durée anéantissait tous les droits du possesseur. Rien n'est plus remarquable que l'état de ce royaume de Jérusalem ayant pour toute défense deux à trois cents chevaliers, environné de forces ennemies qui auraient pu l'abattre d'un seul coup, et s'élevant paisiblement par le seul effet de la terreur des armes chrétiennes.

Godefroy songea à reculer les limites du royaume. Tancrède soumit Tibériade et plusieurs autres places de la Galilée; il en obtint la possession : plus tard ce pays devint une principauté. De son côté, le roi de Jérusalem imposait des tributs aux émirs de Césarée, de Ptolémaïs, d'Ascalon, et domptait les Arabes de la rive gauche du Jourdain. La ville d'Arsur avait aussi reconnu la domination des chrétiens; cette

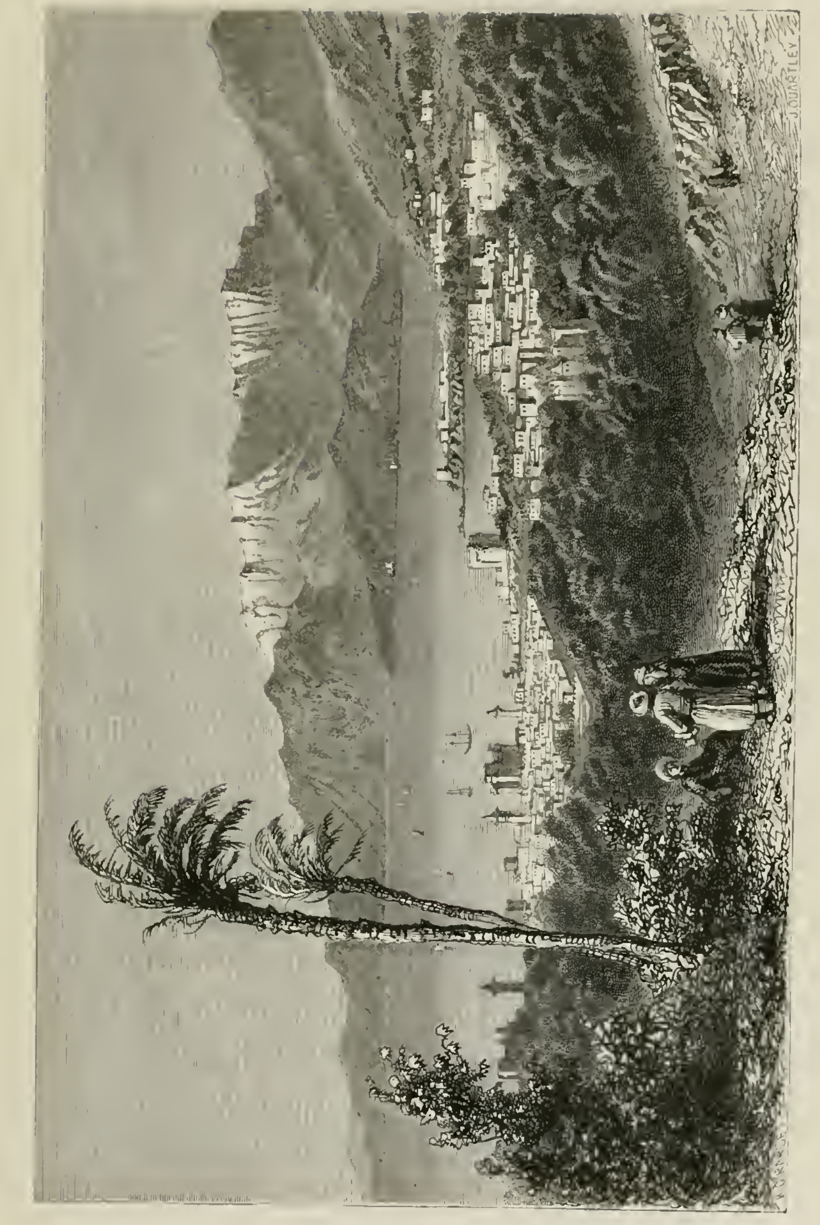
place ayant refusé le tribut imposé, Godefroy en fit le siège. On lui opposa un moyen de défense auquel il était loin de songer. Gérard d'Avesnes, qui avait été donné en otage aux habitants d'Arsur, fut attaché à la pointe d'un mât, de manière à recevoir les coups des assiégeants. Le malheureux chevalier supplie Godefroy d'abandonner le siège pour lui sauver les jours; le roi de Jérusalem exhorte Gérard d'Avesnes à se résigner à la mort pour le salut de ses frères et la gloire de Jésus-Christ. Les chrétiens attaquent vivement Arsur; leurs tours et leurs machines sont consumées par le feu grégeois des musulmans. Godefroy fut forcé de s'éloigner d'Arsur, déplorant l'inutile trépas de son brave compagnon. Mais Gérard n'avait point péri. Touchés de sa constance héroïque, les assiégés l'avaient détaché du mât et préservé de la mort. Le chevalier rentra à Jérusalem au milieu de la surprise et de la joie des Latins, qui l'invoquaient déjà comme un martyr. En récompense de son dévouement, il obtint le château de Saint-Abraham, situé dans les montagnes de la Judée. Durant le siège d'Arsur, Godefroy, visité par les émirs de Samarie, les avait reçus humblement assis sur un sac de paille; à leur prière, il avait abattu d'un seul coup de son épée la tête d'un chameau. Il y avait là de quoi frapper vivement les imaginations orientales.

A l'approche des fêtes de Noël, une troupe de pèlerins arriva pour visiter les saints lieux; la plupart de ces pèlerins étaient des Pisans et des Génois, conduits par l'évêque Duriano et Daimbert, archevêque de Pise; celui-ci, venu à Jérusalem en qualité de légat apostolique, réussit à se faire nommer patriarche à la place d'Arnould. Il suscita des querelles à Godefroy, demandant, au nom de l'Église, la souveraineté de Jérusalem et de Jaffa. Bohémond, prince d'Antioche, Baudouin, comte d'Édesse, Raymond de Toulouse étaient venus à la ville sainte avec les pèlerins d'Italie. Bohémond et Baudouin consentirent, comme Godefroy lui-même, à recevoir du souverain pontife l'investiture des États conquis par leurs armes.

Le royaume de Jérusalem, né de la victoire, livré aux ambitions intérieures, aux exigences passionnées, soumis à de constants et inévitables changements dans les propriétés, habité par des renégats de toutes les religions et des aventuriers de tous les pays, traversé sans cesse par des pèlerins, dont quelques-uns étaient de grands pécheurs qui n'étaient pas encore arrivés à l'amour du bien; ce royaume naissant, où régnait encore le désordre de la conquête, avait besoin d'une législation qui lui donnât des formes stables et régulières. La sagesse

de Godefroy voulut y pourvoir. La présence des princes latins à Jérusalem lui parut une heureuse occasion pour entreprendre l'exécution de ses salutaires projets. Au jour marqué, une assemblée solennelle fut convoquée dans le palais de Godefroy sur le mont Sion : les princes, les barons, les hommes les plus éclairés et les plus pieux rédigèrent un code qui fut déposé dans l'église du Saint-Sépulcre, et qui reçut le nom d'Assises de Jérusalem. Les devoirs réciproques du roi, des seigneurs et des sujets furent réglés et déterminés. Ceux qui portaient les armes occupèrent seuls l'attention des législateurs; la guerre était la grande affaire de ce royaume. Il fut à peine question des vilains, des cultivateurs, des prisonniers; on ne les regardait que comme une propriété. La valeur d'un faucon et d'un esclave était la même; on estimait deux fois plus un cheval de bataille qu'un paysan ou un captif. Ce fut la religion seule qui se chargea de protéger cette classe malheureuse. Trois cours furent instituées, de manière à placer tous les citoyens du royaume sous le jugement de leurs pairs. Les assises de Jérusalem offrent des traces de la grossièreté des vieux âges; mais on y remarque beaucoup de règlements qui révèlent une haute sagesse de la part des législateurs. Cette législation, qui dura plus longtemps que le royaume latin, fut à la fois un bienfait pour la terre sainte et un modèle d'institutions pour l'Occident encore barbare.

D'utiles exploits vers le Jourdain avaient augmenté la renommée de Godefroy; le roi de Jérusalem s'occupait de conquérir les places de la Palestine restées au pouvoir de l'islamisme, lorsque le trépas vint l'enlever à l'amour et aux espérances du peuple chrétien. Il mourut en recommandant aux compagnons de ses victoires l'honneur de la croix et les intérêts du royaume. Les restes de Godefroy furent déposés, auprès du Calvaire, dans l'église de la Résurrection. Le libérateur du saint sépulcre eut la gloire d'avoir sa tombe à côté de celle de son Dieu. Godefroy fut un grand capitaine. Si la mort ne l'eût pas fait descendre sitôt du trône de David, l'histoire aurait pu le compter au nombre des grands rois. Il réunissait en lui la triple puissance du glaive, de la sagesse et de la vertu. Les annales de nos temps héroïques n'offrent aucun nom plus glorieux que celui de Godefroy. Nous avons eu l'honneur de porter la main sur son épée, conservée aujourd'hui encore dans l'église du Saint-Sépulcre, et ce souvenir nous charme pendant que nous repassons ici la noble destinée du premier roi latin de Jérusalem.



Bérythe (Beyrouth).

Le patriarche Daimbert se présenta d'abord, comme légat du pape, pour recueillir l'héritage de Godefroy. Les barons repoussèrent de semblables prétentions. Daimbert écrivit à Bohémond, prince d'Antioche, pour l'appeler au secours de l'Église de Jérusalem; mais on apprit bientôt que Bohémond, vaincu par les Turcs dans le nord de la Syrie, était retenu prisonnier. Il fallait un guerrier sur le trône de Jérusalem; Baudouin, comte d'Édesse, fut appelé à succéder à son frère; il céda sa principauté à son cousin Baudouin du Bourg. Baudouin se mit en marche pour Jérusalem avec quatre cents cavaliers et mille fantassins. Au bord de la mer de Phénicie, à trois lieues de Bérythe, à l'embouchure du Lycus, le frère de Godefroy fut attaqué par les émirs d'Édesse et de Damas, que la renommée ou la trahison avait avertis; les guerriers chrétiens, ayant à lutter contre des ennemis de beaucoup supérieurs en nombre, n'échappèrent au péril qu'à force de bravoure et de prudence. Baudouin entra dans la ville sainte aux acclamations du peuple. Fort du suffrage des barons et de la plus grande partie du clergé, il s'occupa peu du patriarche Daimbert, qui, protestant contre l'élection du nouveau roi, était allé cacher ses ambitieuses colères dans une retraite sur le mont Sion.

La royauté latine de Jérusalem devait être un combat continuel; Baudouin ne l'oublia point. A peine assis sur le trône de la ville sainte, Baudouin, suivi d'une petite armée, tenta une expédition contre les musulmans. Il se présenta devant les murs d'Ascalon; mais la garnison restait enfermée dans les remparts de la place; la saison avancée ne lui permettant pas d'assiéger la ville, il se contenta de ravager les campagnes voisines. Puis il se dirigea du côté d'Hébron, parcourant les pâles rivages de la mer de Sodome, et pénétra dans l'Arabie jusqu'à la fontaine de Moïse. La troupe chrétienne contemplait avec un pieux enthousiasme tous ces lieux remplis des souvenirs de l'Écriture. Revenu à Jérusalem, Baudouin trouva le patriarche Daimbert dans des dispositions plus favorables; il se fit sacrer roi, mais ce fut à Bethléhem; il ne voulait point recevoir la couronne d'or en face du Calvaire.

Tancrède n'avait point oublié les injustices de Baudouin sous les murs de Tarse. Il refusait de le reconnaître pour roi. Baudouin, voulant mettre fin à de funestes querelles, s'abaissa jusqu'à des prières pour fléchir l'orgueil de Tancrède; les deux princes s'embrassèrent dans une entrevue qui eut lieu à Caïpha. Sur ces entrefaites, Tancrède

fut appelé au gouvernement d'Antioche, qui restait sans chef depuis la captivité de Bohémond: il laissa à Hugues de Saint-Omer la ville de Tibériade et la principauté de Galilée.

Baudouin songea à de nouvelles excursions contre les ennemis de la croix; il passa le Jourdain, dispersa des tribus arabes et s'enrichit de leurs dépouilles. Il signala par un trait noble et touchant son retour à Jérusalem. Près du Jourdain, qu'il venait de traverser, Baudouin entendit des cris plaintifs: c'était une femme musulmane dans les douleurs de l'enfantement; il lui jette son manteau pour la couvrir et la fait placer sur des tapis; des fruits et des outres remplies d'eau sont apportés près d'elle; on amène la femelle d'un chameau pour allaiter le nouveau-né. Une esclave est chargée de reconduire la mère à son époux. Celui-ci, qui occupait un rang distingué parmi les musulmans, jura de ne jamais oublier l'action généreuse de Baudouin.

Chaque mois, chaque semaine voyait arriver des chrétiens d'Europe excités par le bruit de la conquête de Jérusalem. Baudouin n'avait avec lui qu'un petit nombre de combattants; il propose à des pèlerins de Gênes, venus en Syrie avec une flotte, de le suivre dans ses attaques contre les infidèles: il leur promettait un tiers du butin, et dans chaque ville conquise une rue qui serait appelée *la rue des Génois*. Les propositions acceptées, on alla mettre le siège devant Arsur, qui ouvrit ses portes. Les chrétiens se dirigèrent ensuite vers Césarée; un assaut fut livré: le patriarche Daimbert, revêtu d'ornements blancs et portant la vraie croix, exhortait les soldats à combattre vaillamment. La troupe chrétienne ne tarda point à pénétrer dans la place. La soif de butin amena des scènes de barbarie. On avait vu des Sarrasins avaler des pièces d'or et des pierres précieuses pour les dérober aux vainqueurs; les soldats fendirent le ventre à tous les musulmans qu'ils rencontrèrent; le sang coula par torrents dans la mosquée et dans les rues de la ville. Les Génois se vantaient d'avoir eu dans leur part de butin le vase qui avait servi à la Cène. Un archevêque latin fut établi à Césarée.

Les musulmans d'Ascalon, qui pendant longtemps n'avaient pas osé quitter l'abri de leurs remparts, tentèrent une invasion vers Ramla. Baudouin, à la tête de trois cents chevaliers et de neuf cents hommes de pied, marcha contre l'armée égyptienne, dix fois plus nombreuse que celle des chrétiens. Au moment de cette lutte décisive, le roi de Jérusalem ranime ses chevaliers et ses soldats en leur disant qu'ils

vont combattre pour la gloire de Jésus-Christ. « Il n'y a point de salut « dans la fuite, ajoutait-il, la France est bien loin, et l'Orient n'a « point d'asile pour les vaincus. » Baudouin gagna la bataille; les plaines de Ramla et les chemins d'Ascalon virent s'accomplir de merveilleux exploits. Le roi de Jérusalem entra dans Jaffa avec ses étendards victorieux.

Peu de temps après il fallut livrer une seconde bataille à une armée égyptienne sortie d'Ascalon. Les débris des trois armées qui avaient été anéanties dans l'Asie Mineure étaient arrivés naguère en Palestine. Baudouin, à la nouvelle de la marche de l'ennemi, sans prendre même le temps de rassembler tous ses guerriers, vola au-devant des Égyptiens avec quelques uns des chevaliers arrivés d'Europe. Ce fut dans ce combat que périrent Étienne comte de Blois et le duc de Bourgogne, père de Florine. Après des prodiges de valeur, Baudouin s'était caché parmi les herbes et les bruyères qui couvraient la plaine. Les Sarrasins y avaient mis le feu; Baudouin ne put qu'à grand'peine se sauver de Ramla, à la faveur des ténèbres de la nuit. Le lendemain, la place qui lui servait de refuge allait être assiégée; dépourvu de tout moyen de défense, il se livrait aux plus sombres inquiétudes, lorsque tout à coup un émir musulman arriva auprès du roi et lui offrit de le sauver par des routes secrètes. Cet émir était l'époux de la femme musulmane envers laquelle Baudouin s'était montré généreux. Le roi de Jérusalem refuse de se sauver tout seul; il ne veut pas abandonner ses compagnons. Mais ceux-ci, au nom des intérêts sacrés du royaume de Jérusalem, le supplient d'accepter le salut qui lui est offert; Baudouin cède à leurs prières, et leur dit adieu en versant des larmes; accompagné de l'émir musulman et d'une faible escorte, il s'enfuit de la ville au milieu d'une nuit orageuse. Arrivés dans le voisinage d'Arsur, l'émir et le roi se séparèrent, non sans répandre des pleurs d'attendrissement. C'est dans cette place que Baudouin trouva un arbri. Après de nouveaux combats où les musulmans furent dispersés, le roi de Jérusalem entra dans la ville sainte, où on l'avait cru mort.

A cette époque, l'histoire nous montre les colonies chrétiennes troublées par la discorde de leurs chefs. Au siège de Charan, Bohémond, qui venait de recouvrer sa liberté, Tancrède, Baudouin du Bourg et Josselin de Courtenay, près de soumettre à leur pouvoir cette riche cité de la Mésopotamie, se disputent entre eux la possession de la place, et tout à coup ils sont surpris et accablés par une armée

musulmane venue de Mossoul et de Maridin. Baudouin du Bourg et Josselin de Courtenay sont faits prisonniers; Bohémond et Tancrède, échappés au carnage, ne ramenèrent à Antioche que six cavaliers.

Bohémond voulut aller chercher en Europe des forces pour attaquer les Grecs, dont la terre sainte se plaignait; accueilli à Rome comme un glorieux défenseur de la croix, accueilli à la cour de France comme le plus brillant des chevaliers, il avait embrasé les cœurs du feu de la guerre sainte, et une nombreuse armée s'était levée à sa voix. Entré sur les terres de l'empire grec, il assiégea la ville de Durazzo; mais, après un siège inutile, il conclut une paix honteuse avec l'empereur grec qu'il voulait détrôner, et mourut de désespoir dans sa principauté de Tarente. Josselin et Baudouin du Bourg ne revinrent dans leurs principautés qu'après cinq ans de captivité à Bagdad.

Le roi de Jérusalem, travaillant à agrandir ses États, s'occupait de conquérir les places maritimes de la Palestine. C'est par là qu'on pouvait recevoir des secours et qu'on pouvait obtenir de promptes communications avec l'Occident. Baudouin, aidé des Génois, assiégea Saint-Jean-d'Acre, qui se rendit après une résistance de vingt jours. Cette ville était alors comme aujourd'hui la clef de la Syrie. Tripoli tomba aussi au pouvoir des chrétiens. Raymond de Toulouse mourut devant cette place, dont il avait commencé le siège. Tripoli fut érigé en comté, et devint un héritage pour sa famille. Ce comté latin paya les sacrifices et les exploits de Raymond, qui avait abandonné ses riches domaines de France pour suivre en Orient la destinée de la croisade. D'autres villes de la côte de Syrie, telles que Biblos, Sarepta, Bérythe, furent ajoutées au royaume de Jérusalem. Après ces conquêtes, les Pisans et les Génois reprirent le chemin de l'Occident. Sidon appartenait encore aux musulmans. Dix mille Norwégiens, conduits par Sigur, fils de Magnus, roi de Norwège, étaient arrivés en Palestine; Baudouin obtint d'eux qu'ils combattraient avec lui pour le salut et l'agrandissement du royaume. Soutenu par ce renfort, le roi de Jérusalem mit le siège devant Sidon, qui ouvrit ses portes après six semaines de défense. Le deuil d'une grande perte suivit la joie de ces diverses conquêtes; Tancrède, qui avait remplacé Bohémond dans la principauté d'Antioche, fut enlevé à cette terre de Syrie dont il avait été un des plus illustres gardiens. Ainsi disparaissaient peu à peu les anciens compagnons de Godefroy.

Dans les années 1113, 1114, 1115, le royaume de Jérusalem eut des jours malheureux. Des légions musulmanes accourues de l'Eu-

phrate et du Tibre dévastèrent la Galilée; les musulmans d'Ascalon et de Tyr envahirent et pillèrent les campagnes de Naplouse; puis toute cette multitude s'éloigna tout à coup comme un orage emporté par les vents. D'autres calamités tombèrent sur les États chrétiens: des nuées de sauterelles venues d'Arabie dévorèrent les campagnes de Palestine; la famine désola le comté d'Édesse et la principauté d'Antioche. Un tremblement de terre ébranla le sol, et amoncela les ruines depuis le Taurus jusqu'aux déserts de l'Idumée.

Tranquille du côté de Bagdad et de la Syrie, Baudouin tourna son épée vers l'Égypte, dont il avait tant de fois dispersé les armées. Accompagné de l'élite de ses guerriers, il traverse le désert, surprend et pille la ville de Pharamia, située sur les bords de la mer, non loin des ruines de l'ancienne Péluse; lorsqu'il revenait chargé de butin, le roi tomba malade à El-Arisch, et mourut au milieu de la profonde douleur de ses compagnons. Ses dernières paroles furent des exhortations pour la défense du royaume de Jérusalem. Le roi mourant conjura ses compagnons de ne pas abandonner ses restes sur une terre ennemie, de les emporter à la ville sainte et de les ensevelir près du tombeau de son frère Godefroy. Lui-même donna des ordres à ses serviteurs pour son embaumement et sa sépulture; ses volontés dernières furent pieusement remplies.

Le règne de Baudouin, qui dura dix-huit ans, est un des spectacles les plus curieux que puisse nous offrir l'histoire. On entendit chaque année la grosse cloche de Jérusalem annonçant l'approche des Sarrasins, et le bois de la vraie croix, qui précédait les guerriers pèlerins, ne resta point en repos dans l'église du Saint-Sépulcre. Que de périls, que de combats durant ce règne! Combien de fois le royaume latin se vit près de périr, et des miracles de bravoure de la part de son chef venaient tout à coup le sauver! Le butin formait les principales ressources du roi Baudouin ; quand la paix durait quelques mois ou quand la guerre était malheureuse, les revenus de l'État se trouvaient réduits à rien. Avec de faibles moyens, Baudouin fit constamment de grandes choses. Quelle activité dans ce belliqueux génie! Dans la première croisade, Baudouin s'était fait haïr par son caractère ambitieux et altier; devenu roi de Jérusalem, il se montra généreux; les États latins n'eurent pas un gardien plus vigilant, un défenseur plus intrépide: l'épée de Baudouin, seul sceptre qu'il ait jamais porté, ne rentra dans le fourreau que le jour où le roi latin descendit dans la tombe.

CHAPITRE X

RÈGNES DE BAUDOUIN II, DE FOULQUE D'ANJOU ET DE BAUDOUIN III
(DE 1119 A 1145)

Baudouin Ier avait désigné, en mourant, Baudouin du Bourg pour son successeur; il y eut pourtant des barons et des prélats qui proposèrent d'offrir la couronne à Eustache de Boulogne, frère de Godefroy; mais Josselin de Courtenay, l'un des premiers comtes du royaume, parvint à réunir tous les suffrages en faveur de Baudouin du Bourg, qui monta sur le trône de Jérusalem sous le nom de Baudouin II. Le nouveau roi transmit son comté d'Édesse à Josselin de Courtenay.

Les malheurs de l'invasion menaçaient alors la principauté d'Antioche: Roger de Sicile, fils de Richard, qui, en attendant la majorité du fils de Bohémond, remplaçait Tancrède dans cette principauté, fut attaqué par le prince Ylgazi, accouru à la tête des musulmans de la Perse, de la Mésopotamie et de la Syrie. Il avait appelé à son secours le roi de Jérusalem, les comtes d'Édesse et de Tripoli, qu'il n'eut point la patience d'attendre; Roger livra une bataille, tomba percé de coups, et les campagnes d'Artésie furent témoins de la sanglante défaite des chrétiens. Cette défaite fut vengée par les armes du roi de Jérusalem.

Cette partie de l'histoire des colonies chrétiennes est pleine de désastres. Josselin de Courtenay et son cousin Galeran sont surpris, char-

gés de fers et enfermés dans une forteresse de Mésopotamie. Le roi de Jérusalem, qui avait marché à leur secours, est précipité dans la même captivité. Cinquante Arméniens, dévoués héroïquement aux princes chrétiens, pénètrent dans la forteresse, égorgent la garnison musulmane, et arborent l'étendard du Christ. Bientôt la forteresse est assiégée; Josselin s'échappe pour aller dans les villes chrétiennes implorer le secours des barons et des chevaliers. Le comte d'Édesse, accompagné d'une foule de guerriers qui avaient répondu à son appel, retournait vers la citadelle de Mésopotamie, lorsqu'il apprit que le château était retombé au pouvoir des musulmans. Les braves Arméniens avaient péri au milieu des supplices; le roi de Jérusalem avait été conduit dans la forteresse de Charan. Josselin et ses compagnons renoncèrent avec douleur à leur projet.

Les musulmans d'Égypte, voulant profiter de la captivité du roi de Jérusalem pour enlever la Palestine à la domination chrétienne, vinrent assiéger Joppé par terre et par mer, et occuper le territoire d'Ibelin; ils étaient partagés en deux armées. Eustache d'Agrain, comte de Sidon, nommé régent du royaume en l'absence de Baudouin, fit annoncer la guerre au son de la grosse cloche de Jérusalem. A la tête d'une troupe composée à peine de trois mille guerriers, précédé du bois de la vraie croix, de la lance du Sauveur et d'un vase miraculeux où avait été conservé, disait-on, le lait de la mère du Christ, le régent du royaume marche contre l'ennemi, fait fuir à son approche la flotte musulmane, et met en déroute l'armée égyptienne qui attendait les Francs à Ibelin. Les Latins rentrèrent à Jérusalem chargés de butin, et remplissant l'air de pieux cantiques.

Deux places importantes sur les côtes de Syrie restaient aux bannières musulmanes : c'étaient les villes de Tyr et d'Ascalon. Les forces chrétiennes n'étaient pas suffisantes pour entreprendre un siège; il fallait pour cela un renfort d'Europe. Ce renfort arriva. Une flotte vénitienne conduite par le doge de Venise entra dans le port de Ptolémaïs; le doge se rendit à Jérusalem, où la population chrétienne le reçut en triomphe. Jusque-là les Vénitiens n'avaient pris qu'une très faible part aux événements des expéditions saintes. Calculateurs avides plutôt que pieux pèlerins, ils avaient voulu attendre la victoire pour prendre un parti. La conquête de Jérusalem et la fondation d'un royaume latin leur avaient paru des événements assez décisifs pour qu'ils pussent s'associer aux destinées des armées chrétiennes; les Vénitiens ne voulaient pas laisser plus longtemps aux Pisans et aux

Génois tout le profit des triomphes de la croix en Syrie. Peu de temps après l'arrivée du doge de Venise à Jérusalem, on tint conseil pour savoir si on devait aller assiéger la ville de Tyr ou la ville d'Ascalon. Les avis étaient partagés; on s'en rapporta au destin, ou plutôt à la volonté de Dieu lui-même. Deux billets de parchemin portant, l'un le nom de Tyr, l'autre celui d'Ascalon, furent déposés sur l'autel du Saint-Sépulcre; le sort tomba sur la ville de Tyr. Les Vénitiens, préoccupés des intérêts de leur commerce et de leur nation, promirent leur concours au siège de cette place à des conditions que les chefs du royaume durent accepter.

La ville de Tyr, si fameuse dans les temps antiques, et qui avait été assiégée par Nabuchodonosor et Alexandre, conservait une image de sa splendeur d'autrefois; elle avait pour défense, d'un côté les flots de la mer et des rochers escarpés, de l'autre une triple muraille surmontée de hautes tours. Le doge de Venise bloqua la ville du côté de la mer; l'autre côté de la cité fut entouré par le régent du royaume, le patriarche de Jérusalem, et Ponce, comte de Tripoli. Les Turcs et les Égyptiens, défenseurs de la place, étaient divisés entre eux, et cette discorde favorisa d'abord les attaques des chrétiens. Après quelques mois de siège, les machines des Latins avaient ébranlé les remparts; les habitants commençaient à souffrir de la disette, une capitulation prochaine était inévitable. Tout à coup la désunion éclate parmi les chrétiens, et menace de réduire à néant tant de courageux travaux. Les chevaliers et les soldats de l'armée de terre, se plaignant de supporter seuls les combats et les fatigues, veulent rester immobiles sous leurs tentes comme les Vénitiens sur leurs vaisseaux. Alors le doge de Venise, suivi de ses marins, se présente au camp et déclare qu'il est prêt à monter à l'assaut. Cette démarche excite l'émulation; des deux côtés le courage s'enflamme, le siège est vigoureusement poursuivi, et Tyr se soumet enfin. La résistance avait duré cinq mois et demi. La bannière du roi de Jérusalem fut plantée au sommet de la tour qui dominait la principale porte de la ville; la bannière des Vénitiens flotta sur une tour appelée la tour Verte, et celle de Ponce, comte de Tripoli, sur la tour de Tanarie. La nouvelle de la prise de Tyr répandit la joie dans la ville sainte; le *Te Deum* fut chanté, et les cloches célébrèrent dans les airs cette conquête nouvelle; des branches d'olivier, des bouquets de fleurs, de riches tentures donnèrent un air de fête à Jérusalem.

Baudouin II avait appris cette victoire dans sa prison de Charan; il

avait souffert de n'avoir pris aucune part à de tels exploits. L'esprit de discorde répandu chez les musulmans de Syrie à la suite de la prise de Tyr parut au roi Baudouin une circonstance propice pour parler de sa rançon. Devenu libre, Baudouin revint à Jérusalem, après avoir fait contre la ville d'Alep d'inutiles tentatives. Voulant mêler quelque gloire au souvenir de ses malheurs, et gagner de l'autorité parmi ses sujets en les menant aux combats, le roi de Jérusalem délivra la principauté d'Antioche des ennemis qui la dévastaient, et dans une autre rencontre dispersa et poursuivit jusque sous les murs de Damas une armée musulmane. Le butin de ce dernier triomphe servit à racheter les otages que Baudouin du Bourg avait laissés entre les mains des Turcs.

Les colonies de la croix avaient alors pour ennemis le calife de Bagdad, les émirs de Mossoul, d'Alep et de Damas; la puissance du calife du Caire, affaiblie par de nombreuses défaites et par la perte de plusieurs villes des côtes de Syrie, n'était plus très redoutable; réduites à la seule cité d'Ascalon, les forces égyptiennes ne pouvaient que faiblement inquiéter les Etats chrétiens. Diverses peuplades, telles que les tribus de Curdes et des Turcomans, se répandaient à travers les pays de Mésopotamie et de Syrie, et, dans l'espoir du butin, combattaient pour la cause de l'islamisme. Parmi les peuples établis en Syrie, l'histoire a remarqué les Ismaéliens Assassins, *Hachischim,* ainsi appelés du nom de l'herbe *hachisch,* d'où les sectaires tiraient une boisson enivrante. Dans la seconde moitié du XIe siècle, les Ismaéliens, venus de Perse en Syrie, avaient fondé une colonie au mont Liban; le chef de cette colonie, appelé par les Francs *le Vieux* ou *Seigneur de la Montagne,* régnait sur une vingtaine de bourgs ou forteresses, et comptait environ soixante mille sujets, partagés en trois grandes classes, le peuple, les soldats et les gardes ou fédaïs. Le peuple vivait de la culture des terres et du commerce. Les soldats étaient braves; on vantait leur habileté dans la défense et le siège des places. Les fédaïs, aveuglément dévoués aux ordres de leur maître, s'armaient du poignard pour aller frapper celui qui leur était désigné; il n'y avait pour eux ni obstacles ni dangers; ils allaient chercher leur victime en public, dans les palais, au milieu des camps; ils ne craignaient point de périr eux-mêmes, persuadés que la mort devait les mettre en possession de toutes les joies du paradis. Ces joies d'un autre monde, ces voluptés du ciel leur avaient apparu durant le sommeil et les songes provoqués par la boisson du hachisch. Dans leur ivresse, les fédaïs, par

l'ordre du Vieux de la Montagne, se jetaient du haut d'une tour, se précipitaient dans les flammes, se perçaient d'un fer mortel. Ce dévouement fanatique, dont le chef des Ismaéliens pouvait disposer à son gré, était devenu en Orient une puissance formidable. Du haut de son château de Mossiad, le Vieux de la Montagne régnait par la terreur qu'il inspirait à tous les princes.

La confusion qui régnait parmi les puissances musulmanes et de continuels prodiges de valeur avaient élevé les colonies chrétiennes à une situation redoutable. Le comte d'Édesse embrassait les deux rives de l'Euphrate et le revers du mont Taurus; de florissantes cités étaient comprises dans son territoire. La principauté d'Antioche, qui s'étendait sur la Cilicie et vers le nord de la Syrie, était la plus importante des principautés latines. Le comté de Tripoli, entre le Liban et la mer de Phénicie, formait comme le centre de l'empire des Francs. Du côté du midi, le royaume de Jérusalem étendait ses limites jusqu'aux portes d'Ascalon, et ne s'arrêtait qu'au désert qui sépare la Syrie de l'Égypte. Nous avons indiqué tout à l'heure quels étaient les ennemis des Latins; nous devons ajouter que le royaume de Jérusalem avait pour alliés et pour auxiliaires tous les chrétiens répandus alors en Orient. Toutefois ces auxiliaires étaient loin de suffire à la défense des colonies latines; c'est de l'Occident que venaient les secours véritables. L'Europe s'était associée aux destinées d'un royaume fondé par ses propres enfants au prix de tant de sang et de fatigues; la chrétienté mettait sa gloire à soutenir l'œuvre lointaine de ses armes.

Chaque jour des pèlerins, des amis arrivaient dans le pays de Syrie devenu la France d'Orient. La nouvelle Jérusalem inspirait à chaque chrétien le désir de la défendre; elle changeait tous les mouvements de l'âme en sentiments belliqueux, et la charité elle-même s'arma d'un glaive. Du sein d'un hôpital consacré au service des pauvres et des pieux voyageurs il sortit d'intrépides guerriers. L'ordre de Saint-Jean est entré dans l'histoire avec le double éclat d'une sainte humanité et d'une indomptable bravoure. L'exemple des chevaliers de Saint-Jean eut des imitateurs; quelques gentilshommes réunis près du lieu où avait été bâti le temple de Salomon se constituèrent les défenseurs des pèlerins qui se rendaient à Jérusalem. De là l'ordre du Temple, approuvé par un concile et dont les statuts furent l'ouvrage de saint Bernard. Les ordres de Saint-Jean et du Temple, véritable expression de l'esprit des croisades, esprit militaire et religieux, remplirent de leur gloire le monde chrétien; ils furent pour le royaume de Jérusalem

comme une citadelle vivante qui frappait et résistait toujours. Quelle joie pour les pauvres pèlerins sans armes lorsque, dans les montagnes de la Judée ou dans les plaines du Saron, ils apercevaient la cotte d'armes rouge des hospitaliers ou le manteau blanc des chevaliers du Temple.

Dans l'année 1131, Baudouin du Bourg *acquitta sa dette envers la mort,* comme disent les vieilles chroniques; à sa dernière heure, il se fit transporter auprès du tombeau de Jésus-Christ, et c'est là qu'il



Des ordres religieux furent institués pour protéger les chrétiens en terre sainte.

mourut entre les bras de sa fille Mélisende et de son gendre Foulque d'Anjou. Il avait été pendant dix-huit ans comte d'Édesse, et pendant douze ans roi de Jérusalem; il fut fait deux fois prisonnier, et resta sept ans dans les fers des infidèles. Baudouin du Bourg était brave; mais sa mauvaise fortune voulut qu'il prît une part très faible aux événements glorieux accomplis sous son règne. Il avait plus de dévotion peut-être qu'il ne convenait à un prince et à un guerrier; ses mains et ses genoux s'étaient endurcis, dit un chroniqueur, par les pratiques de la piété. L'histoire a remarqué que Baudouin II avait porté une attention particulière sur l'administration intérieure du royaume. Pour que Jérusalem ne manquât jamais de vivres, Baudouin II avait permis par une charte aux Arméniens, aux Syriens, aux Grecs et même aux Sarrasins de transporter dans la ville

sainte, en franchise de tous droits, le vin, le blé, et toute espèce de grains.

Un concile s'assembla à Naplouse, sous le règne de Baudouin du Bourg, pour arrêter la corruption des mœurs; ce concile était le second qui eût été convoqué dans la terre sainte depuis la conquête de Jérusalem. Le premier, tenu sous Baudouin Ier, avait eu pour but de juger la conduite et les droits d'Arnould de Rhodes, nommé patriarche de Jérusalem.

Foulque d'Anjou, fils de Foulque le Réchin et de Bertrade de Montfort, était venu dans la Palestine pour s'associer aux travaux des chevaliers chrétiens; veuf d'Éremberge, fille d'Élie comte du Maine, il devint le gendre et l'héritier du roi de Jérusalem. Foulque d'Anjou avait pendant un an entretenu cent hommes d'armes qu'il menait lui-même au combat; sa piété et sa bravoure lui avaient mérité l'estime des chrétiens. Au commencement de son règne, il fut occupé à rétablir l'ordre dans sa principauté d'Antioche; le fils de Bohémond, venu d'Italie pour recueillir l'héritage paternel, avait eu à lutter contre Josselin de Courtenay, et avait péri dans la Cilicie. Foulque d'Anjou mit fin à une désastreuse confusion en donnant un époux à la fille de Bohémond; cet époux, qui devait gouverner Antioche, fut un prince d'Europe, Raymond de Poitiers. Il se trouva aux prises, peu de temps après, avec d'autres divisions funestes survenues dans ses propres États. La présence de Jean Comnène, fils et successeur de l'empereur Alexis, suscita de nouveaux débats dans la Syrie chrétienne. A cette époque, la réunion des Grecs et des Latins aurait pu porter les derniers coups à la domination musulmane; mais les Francs ne purent jamais se dépouiller de leur prévention contre les Grecs.

Le seul événement important du règne de Foulque d'Anjou fut la conquête de Panéas, place située dans l'Anti-Liban, aux sources du Jourdain. Le roi Foulque mourut d'une chute de cheval dans la plaine de Ptolémaïs. Il avait plus de cinquante ans lorsqu'il fut placé à la tête du royaume; le vieux roi, manquant d'énergie et d'activité, bâtissait des forteresses au lieu de rassembler des armées; sous son règne, l'esprit militaire des chrétiens fut remplacé par l'esprit de discorde. En montant sur le trône, Foulque d'Anjou avait trouvé un royaume fort et puissant; en mourant, il laissait les colonies chrétiennes en voie de ruine.

La couronne de Jérusalem avait passé de la tête d'un vieillard sur la tête d'un enfant, et cet enfant avait pour tuteur une femme. Bau-

douin III, à l'âge de douze ans, succédait à son père Foulque d'Anjou, et Mélisende sa mère était régente du royaume. Il avait à peine quatorze ans lorsqu'il se fit couronner roi. Baudouin III, fort jeune encore, entreprit une expédition sur Bosra, capitale de l'Hauranitide, à quelques journées au sud de Damas; un guerrier arménien, gouverneur de Bosra, était venu proposer aux chrétiens de leur livrer cette place. Parmi les barons et les grands du royaume, il y en avait plusieurs qui n'étaient pas d'avis de s'aventurer dans une expédition sur la foi d'un inconnu dont rien ne garantissait les promesses; mais le désir de visiter une contrée sur laquelle on racontait des merveilles, et l'espoir d'une conquête facile, avaient entraîné le plus grand nombre des chefs et des chevaliers.

Au sortir des montagnes de l'Anti-Liban, la troupe chrétienne rencontra des ennemis qui voulaient s'opposer à son passage. La marche des chrétiens dans la Traconite fut lente et périlleuse. Brûlés par le soleil de ce pays sans ombre, ils ne trouvaient pas d'eau pure pour se désaltérer; les embûches et les javelots des Sarrasins ne leur laissaient aucun repos. Enfin apparut à leurs yeux la riche cité dont la pensée les avait soutenus dans leurs souffrances; mais un cruel mécompte attendait les chrétiens. Après de longs tourments, il faut qu'ils reviennent sur leurs pas, renonçant à la conquête qui leur a été promise : on leur annonce que la femme du commandant arménien a fait prendre les armes à la garnison de Bosra, et qu'elle se dispose à défendre la place. Quelle stupeur, quel profond ennui parmi les chrétiens! Frappés du danger qui les menace, les barons et les chevaliers pressent le roi de Jérusalem d'abandonner l'armée, de sauver sa personne et la sainte croix. Le jeune Baudouin rejette le conseil de ses fidèles barons, et veut partager tous leurs périls.

La troupe chrétienne, dans sa retraite, montra beaucoup de patience, de courage et d'énergie. Les Sarrasins avaient mis le feu aux vastes plaines que devaient traverser les guerriers de la croix; poursuivis par les flèches, par des tourbillons de flammes et de fumée, les chrétiens marchaient en silence, pressant leurs rangs, emportant leurs morts et leurs blessés. Les musulmans qui s'avançaient derrière eux, étonnés de ne trouver aucune trace de carnage, croyaient avoir à combattre des hommes de fer. L'armée de Baudouin fut reçue à Jérusalem avec des transports d'allégresse; on se réjouit du retour des guerriers comme d'une résurrection.

Mais l'orage grondait sur la tête des chrétiens, dans la Mésopotamie

et dans le nord de la Syrie. Zengui, prince de Mossoul, fondateur de la dynastie des Atabecks, infatigable capitaine, se préparait à frapper les grands coups contre les États latins; il avait étendu son empire depuis Mossoul jusqu'aux frontières de Damas, et sa puissance grandissait toujours. Le vieux Josselin de Courtenay, comte d'Édesse, était mort en donnant à son fils pusillanime une dernière leçon d'héroïsme, et le trépas de cet habile et courageux champion de la croix avait laissé sans défense le territoire chrétien de la Mésopotamie.

Zengui, qui depuis longtemps méditait la conquête d'Édesse, se présenta tout à coup sous les murs de cette ville avec une armée formidable. Josselin, faible et voluptueux jeune homme, se trouvait alors à Turbessel avec la plupart des guerriers francs, songeant peu à la garde de son comté. Édesse avait de hautes murailles, de nombreuses tours, une forte citadelle; mais les habitants manquaient de chefs pour les conduire au combat et diriger leur bravoure. Les habitants de la ville, le clergé, les moines même parurent sur les remparts; les femmes et les enfants leur apportaient de l'eau, des vivres et des armes. L'espoir d'un prompt secours soutenait leur zèle; ce secours n'arriva point. Les tardives démonstrations du jeune Josselin, ses efforts pour donner à Édesse des défenseurs n'aboutirent à rien.

Zengui poursuivit le siège; son armée était renforcée de Curdes, d'Arabes, de Turcomans. Sept grandes tours de bois s'élevaient plus haut que les remparts de la place. De formidables machines ébranlaient les murs; des mineurs venus d'Alep avaient creusé jusqu'aux fondements de plusieurs tours; leur prochaine ruine allait livrer un passage aux soldats musulmans, lorsque tout à coup Zengui interrompit les travaux du siège, et somma la ville de se rendre. Les habitants répondirent qu'ils aimaient mieux la mort. Le vingt-huitième jour du siège, plusieurs tours s'écroulèrent au signal de Zengui; l'ennemi pénétra dans la place, et le glaive musulman s'enivra du sang chrétien. Les vieillards et les enfants, les pauvres et les riches, les vierges, les évêques et les ermites furent immolés par des vainqueurs sans pitié. Le carnage dura depuis le lever du soleil jusqu'à la troisième heure du jour. Les chrétiens qui survécurent furent vendus comme un vil troupeau sur les places publiques. Les scènes de carnage se terminèrent par des insultes à la religion. Les vases sacrés servirent aux orgies de la victoire, et d'horribles débauches souillèrent le sanctuaire.

La nouvelle de la prise d'Édesse remplit de joie le monde musul-

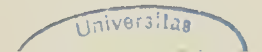


Bords du Jourdain.

man. Le farouche Zengui, après avoir laissé une garnison dans la ville, se préparait à d'autres triomphes, lorsqu'il fut assassiné par ses esclaves, au siège d'un château non loin de l'Euphrate. Tandis que l'Asie célébrait sa gloire et sa puissance, dit l'histoire arabe, la mort l'étendit dans la poussière, et la poussière devint sa demeure. Le trépas de Zengui fut un grand sujet d'allégresse pour les chrétiens; mais des calamités nouvelles allaient tomber sur eux.

Zengui, frappé de la beauté et de l'importance d'Édesse, avait eu le projet de la repeupler. Un grand nombre des familles chrétiennes qui avaient été d'abord emmenées en servitude avaient reçu l'autorisation de revenir dans leur ville. A la mort de Zengui, ces familles chrétiennes murmurèrent contre leurs maîtres musulmans; le comte Josselin crut l'occasion favorable pour reprendre sa capitale. Favorisé par les habitants, il fut, en effet, introduit dans la ville au milieu de la nuit, à l'aide de cordes et d'échelles. Le comte et ses compagnons, entrés dans la place, avaient surpris et passé au fil de l'épée beaucoup de musulmans. Maître de la capitale, Josselin envoya des messages à tous les princes de la Syrie pour les conjurer de venir l'aider à conserver une cité chrétienne. Aucun prince n'arriva, et bientôt Noureddin, second fils de Zengui, parut aux portes d'Édesse à la tête de troupes formidables.

Josselin et ses compagnons n'avaient eu ni les moyens ni le temps de préparer une résistance; ils voient qu'il n'est de salut pour eux que dans la fuite. Les chrétiens ne pensent plus qu'à quitter la ville qui peut devenir leur tombeau. Les portes s'ouvrent au milieu de la nuit; chacun emporte ce qu'il a de plus précieux. La citadelle était restée au pouvoir de l'ennemi. Avertie par le tumulte des malheureux fugitifs, la garnison musulmane fait une sortie, et se réunit aux soldats de Noureddin, qui courent vers la ville et s'emparent des portes par lesquelles s'écoulait la foule des chrétiens. Là d'horribles combats commencèrent. Les chrétiens parvinrent à s'ouvrir passage, et se répandirent dans les campagnes voisines. Mais les ténèbres de la nuit ne purent les dérober au glaive; ceux qui portaient des armes se réunirent en bataillons. Ils furent poursuivis sans relâche; mille d'entre eux seulement se sauvèrent dans les murs de Samosate. Trente mille chrétiens avaient péri dans les deux invasions de Zengui et de Noureddin; l'histoire a compté seize mille prisonniers, condamnés aux misères de la servitude. Noureddin, voulant consommer l'œuvre de la vengeance, fit de la ville d'Édesse un vaste monceau de ruines, où il ne laissa qu'un petit



nombre de mendiants chrétiens, dernier monument de sa colère. Les malheurs d'Édesse arrachèrent des larmes aux chrétiens de Syrie et de Judée; une sombre terreur s'empara des colonies latines. La foudre qui tomba à cette époque sur les églises du Saint-Sépulcre et du mont Sion et l'apparition d'une comète achevèrent de répandre parmi les fidèles les plus lugubres pressentiments.

CHAPITRE XI

CROISADES DE LOUIS VII ET DE L'EMPEREUR CONRAD
(DE 1145 A 1148)

Quarante-cinq ans s'étaient écoulés depuis la délivrance du saint sépulcre; l'esprit des peuples d'Europe n'était point changé. Les malheurs d'Édesse et les périls du royaume de Jérusalem devaient bientôt remuer l'Occident. Une députation chrétienne partie de Syrie se rendit à Viterbe, où se trouvait le souverain pontife. Le chef des fidèles versa des larmes sur les maux de Sion. A cette époque, les guerres civiles désolaient l'Allemagne et l'Angleterre; mais la France prospérait sous l'administration de Suger. Louis VII, par son mariage avec la fille de Guillaume IX, venait de réunir le duché d'Aquitaine à son royaume. Les événements qui troublèrent la paix de la France devinrent l'occasion de la croisade du jeune roi. Le saint-siège, ayant refusé d'approuver une élection d'évêque, s'était trouvé en querelle avec Louis VII, qui s'obstinait dans des résistances peu dignes d'un roi chrétien. Les foudres de l'Église étaient tombées sur le royaume : Thibault comte de Champagne avait par ses intrigues, disait-on, armé le pape contre son propre souverain. Une aveugle vengeance poussa le roi dans les États de son vassal rebelle. Louis VII promena la dévastation dans la Champagne, s'empara de Vitry et livra au glaive tous ceux qu'on rencontra. L'inviolabilité du sanctuaire ne put sauver un grand nombre d'habitants qui avaient cru trouver un sûr abri au pied des autels; l'église,

où treize cents personnes avaient cherché un refuge, fut la proie de l'incendie.

Ces nouvelles furent reçues dans le royaume avec effroi et douleur. Saint Bernard, dans une lettre adressée au monarque, osa parler de la religion outragée, de l'humanité méconnue. Le roi sentit sa faute, et fut saisi de remords; les calamités d'Édesse préoccupaient alors l'Europe; l'envie d'expier les violences que lui reprochait l'Église, et dont il s'accusait lui-même avec amertume, fit prendre au jeune roi la résolution d'aller combattre les infidèles en Orient. Louis réunit à Bourges les barons et les prêtres du royaume pour leur annoncer son projet. Toutefois saint Bernard fut d'avis que le jeune monarque consultât le saint-siège avant de rien entreprendre; cet avis fut approuvé, et des ambassadeurs partirent pour Rome.

Eugène III, successeur d'Innocent II, occupait la chaire pontificale; plus que personne il fut frappé de l'utilité d'une croisade. Un esprit de sédition et d'hérésie fermentait en Occident; les troubles agitaient la capitale du monde chrétien; une expédition au delà des mers devait détourner les esprits des nouveautés dangereuses. Le souverain pontife félicita le roi de France sur sa pieuse résolution; il adressa à la chrétienté des exhortations, et promit aux pèlerins les mêmes privilèges, les mêmes récompenses qu'Urbain II avait accordés aux guerriers de la première croisade. Retenu à Rome pour la défense de son autorité menacée, Eugène regrettait de ne pouvoir, comme Urbain, passer les Alpes et ranimer par ses discours le zèle des chrétiens.

Le chef des fidèles, dans la bulle où il proclama la croisade, donnait à saint Bernard la mission de prêcher la guerre. Nul ne pouvait remplir cette mission avec plus de succès que l'abbé de Clairvaux. Cet homme, qui domina son siècle par la puissance de sa parole, s'était, dès l'âge de vingt ans, enseveli dans la solitude de Cîteaux, entraînant avec lui une foule de parents et d'amis. Quelque temps après, le cénobite bourguignon avait élevé l'obscur vallon de Clairvaux au rang des plus célèbres retraites monastiques. Saint Bernard était le grand arbitre des affaires de son temps; plusieurs conciles obéirent à ses décisions; il comptait parmi ses disciples le pape Eugène III et l'abbé Suger; pontifes et rois s'inclinaient devant l'autorité de sa parole. Quel effet allait produire sur les peuples la prédication d'un tel homme! Saint Bernard, type complet de l'enthousiasme religieux au XIIe siècle, semble n'avoir vu que deux chemins pour aller au ciel : le désert et la croisade,

et c'est dans cette double route que sa merveilleuse éloquence poussa ses contemporains.

A peine connut-on la décision du souverain pontife, qu'une assemblée fut convoquée à Vezelay, petite ville de Bourgogne. Le jour des Rameaux, une nombreuse multitude de seigneurs, de chevaliers, de prélats et d'hommes de toutes les conditions couvrait le penchant d'une colline autour de la cité. Louis VII et saint Bernard, l'un dans l'appareil de la royauté, l'autre sous le modeste costume d'un cénobite, prirent place sur une vaste tribune, au milieu d'un peuple immense, qui les salua par des acclamations. L'orateur de la croisade lut d'abord les lettres du souverain pontife. Puis, cherchant ses inspirations dans le souvenir des malheurs d'Édesse et des dangers qui menaçaient l'héritage de Jésus-Christ, il employa tous les prestiges de son éloquence pour exciter la compassion des chrétiens; il présenta l'Europe comme livrée au scandale, au démon de l'hérésie et à la malédiction divine, et conjura les assistants d'apaiser la colère du Ciel, non plus par des gémissements et des larmes, par la prière et le cilice, mais par les travaux de la guerre, le poids du glaive et du bouclier, par d'utiles combats contre les musulmans. Le cri : *Dieu le veut! Dieu le veut!* interrompit ces paroles, comme il avait interrompu les paroles d'Urbain au concile de Clermont. L'enthousiasme de la multitude redoublant les convictions de l'orateur, saint Bernard prophétisa le succès de la croisade, menaça de la colère divine ceux qui ne combattraient point pour Jésus-Christ, et cria, comme le prophète : Malheur, malheur à celui qui n'ensanglantera pas son épée!

L'ardeur pour la guerre sainte et de vives émotions avaient saisi toute l'assemblée. Louis VII se jeta aux pieds de saint Bernard et lui demanda la croix. Revêtu de ce signe révéré, le roi de France exhorta lui-même les fidèles à le suivre en Orient, et des larmes d'attendrissement coulèrent dans l'auditoire. Éléonore de Guienne, qui avait accompagné son époux, reçut aussi la croix des mains de l'abbé de Clairvaux. Alphonse comte de Saint-Gilles et de Toulouse, Henri fils de Thibault comte de Champagne, Thierry comte de Flandre, Guillaume de Nevers, Renaud comte de Tonnerre, Yves comte de Soissons, Guillaume comte de Ponthieu, Guillaume comte de Varennes, Archambault de Bourbon, Enguerrand de Coucy, Hugues de Lusignan, le comte de Dreux frère du roi, son oncle le comte de Maurienne, une foule de barons et de chevaliers suivirent l'exemple de Louis et d'Éléonore. Plusieurs prélats, parmi lesquels l'histoire remarque Simon évêque de

Noyon, Godefroy évêque de Langres, Alexis évêque d'Arras, Arnould évêque de Lisieux, firent le serment de combattre les infidèles. Les croix qu'ils avaient apportées ne pouvant suffire à la multitude impatiente, l'abbé de Clairvaux déchira ses vêtements pour en faire de nouvelles.

Saint Bernard ne borna point sa prédication à l'assemblée de Vezelay; il parcourut diverses contrées du royaume, embrasant tous les cœurs du feu de la croisade. La France retentissait du bruit des miracles par lesquels Dieu semblait autoriser sa mission. Tout le monde était persuadé que saint Bernard était l'instrument des volontés célestes. Dans une assemblée tenue à Chartres, plusieurs princes illustres résolurent de donner à l'abbé de Clairvaux le commandement de l'expédition; celui-ci, se souvenant de l'exemple de Pierre l'Ermite, se déroba aux suffrages des barons et des chevaliers, et, dans son effroi, conjura le souverain pontife de ne pas l'abandonner aux fantaisies des hommes. La réponse du pape fut conforme au vœu de saint Bernard, qui continua à faire entendre la trompette évangélique.

Après avoir préparé la croisade en France, saint Bernard passa en Allemagne. Son premier soin, en arrivant au milieu des peuples des bords du Rhin, fut de combattre un moine nommé Rodolphe, qui exhortait les chrétiens à massacrer les Juifs; il fallait tout l'ascendant de la vertu et de la renommée de l'abbé de Clairvaux pour imposer silence à l'apôtre allemand, qui flattait les passions de la multitude. En ce temps-là, l'empereur Conrad III venait de convoquer à Spire une diète générale. L'abbé de Clairvaux s'y rendit avec l'intention de prêcher la guerre contre les musulmans, et la paix entre les princes chrétiens. Des conférences particulières et de publiques exhortations n'avaient pu décider Conrad à prendre la croix; il alléguait les troubles récents de l'empire germanique. Mais l'opiniâtre éloquence de saint Bernard ne se lassait point; un jour qu'il disait la messe devant les princes et les seigneurs convoqués à Spire, il interrompit tout à coup l'office divin pour prêcher la guerre contre les infidèles, transporta son auditoire au jour du jugement dernier, fit paraître Jésus-Christ armé de sa croix, reprochant à l'empereur d'Allemagne sa froide ingratitude. Cette soudaine apostrophe toucha profondément Conrad, qui jura les larmes aux yeux d'aller défendre les intérêts de Jésus-Christ. Un grand nombre de chevaliers et de barons prirent la croix à l'exemple de l'Empereur.

Peu de temps après, dans une nouvelle diète convoquée en Bavière, beaucoup de prélats et de seigneurs allemands s'enrôlèrent sous les bannières de la guerre sainte; parmi les évêques on remarquait ceux de Passaw, de Ratisbonne et de Freisingen; parmi les seigneurs, Ladislas duc de Bohême, Odoacre marquis de Styrie, Renard comte



Saint Bernard prêchant la croisade.

de Carinthie. Frédéric, neveu de l'Empereur, prit la croix malgré les larmes de son vieux père, qui mourut de douleur. Saint Bernard parcourut toutes les villes du Rhin, depuis Constance jusqu'à Maëstricht; partout de nombreux miracles ajoutaient à l'autorité de ses discours; la foule l'écoutait comme un prophète, le révérait comme un saint. Plus d'une fois ses vêtements furent déchirés par la multitude de ses auditeurs, pressés de s'en partager les lambeaux pour en faire le signe de leur pèlerinage.

Le retour de saint Bernard en France releva tous les esprits. Le succès de ses prédications en Allemagne, la résolution qu'il avait fait prendre à l'empereur Conrad, furent le signal d'un nouveau mouvement pour les croisés. Louis VII et les grands du royaume, assemblés à Étampes, ne décidaient rien. Saint Bernard ranima le conseil des princes et des barons. On vit paraître en même temps à l'assemblée plusieurs ambassadeurs annonçant des projets pour la croisade. Parmi ces ambassadeurs on distinguait ceux de Roger, roi de Pouille et de Sicile, qui offrait aux croisés des vaisseaux et des vivres, et promettait d'envoyer son fils à la terre sainte si on y allait par mer. On délibéra sur les propositions du roi de Sicile et sur la route qu'on devait suivre pour se rendre en Palestine. La route de mer offrait le moins de difficultés et de périls, la route de terre fut imprudemment préférée.

L'assemblée d'Étampes céda à des inspirations meilleures, lorsqu'elle désigna l'abbé Suger et le comte de Nevers pour gouverner la France durant le pèlerinage de Louis VII. L'abbé de Saint-Denis s'était opposé à la croisade; il avait représenté au roi que ses fautes seraient mieux réparées par une sage administration que par des conquêtes en Orient. Suger, sentant le fardeau et le danger de l'emploi qui lui était offert, supplia le roi et l'assemblée de faire un autre choix. Il fallut les prières du monarque, et surtout les ordres du pape Eugène, pour que l'abbé de Saint-Denis acceptât le gouvernement du royaume. Quant au comte de Nevers, il se déroba à la charge qu'on lui proposait en disant qu'il avait fait vœu d'entrer dans l'ordre de Saint-Bruno. Ce pieux motif fut respecté.

Les préparatifs de la croisade se poursuivaient, et chaque jour la parole sainte donnait à la croix de nouveaux défenseurs. Partout où n'avait pu retentir la voix de saint Bernard, on lisait en chaire ses lettres éloquentes. L'histoire cite un prédicateur flamand, nommé Arnould, qui s'était associé à l'œuvre apostolique de l'abbé de Clairvaux. Arnould parcourut plusieurs provinces de l'Allemagne et de la France orientale; il excitait par l'austérité de sa vie et la singularité de ses vêtements la curiosité et la vénération de la multitude. Il ignorait la langue romane et la langue tudesque, et se faisait suivre d'un interprète appelé Lambert, qui répétait dans la langue du pays les pieuses exhortations de l'orateur flamand.

L'exemple de la France et de l'Allemagne avait entraîné l'Italie et l'Angleterre. Les peuples des Alpes, des bords du Rhône, de la Lom-

bardie et du Piémont devaient accompagner le marquis de Montferrat et le comte de Maurienne, oncle maternel de Louis VII. Les croisés anglais s'embarquèrent dans les ports de la Manche et se rendirent sur les côtes d'Espagne.



Louis VII prend l'oriflamme à Saint-Denis en présence du pape Eugène III.

Les croisés allemands devaient se réunir dans la ville de Ratisbonne, les croisés français dans la ville de Metz. Pendant plusieurs mois les chemins de ces deux villes furent couverts de pèlerins. Tout se passait avec ordre dans le mouvement des troupes; les apprêts de cette seconde guerre sainte avaient offert plus de régularité et d'harmonie que la première : rien ne pouvait faire pressentir les malheurs que cachait l'avenir.

Il fallait beaucoup d'argent pour fournir aux dépenses de la croisade. Les dons de la piété étaient considérables, mais ne pouvaient suffire à l'entretien d'une grande armée. Louis VII fut obligé de recourir à des emprunts et à des impôts. Pierre le Vénérable, qui s'était joint à saint Bernard pour arrêter la persécution des Juifs, fut d'avis qu'on pouvait cependant les dépouiller de leurs trésors, amassés, disait-il, par l'usure et même par le sacrilège; il conseilla au roi de France de faire contribuer les Israélites aux frais de l'expédition, et tout porte à croire que les conseils de l'abbé de Cluny ne furent pas dédaignés. Le clergé, à son tour, fut largement imposé; il s'était enrichi dans la première croisade, mais la seconde lui coûta cher. Les taxes n'épargnèrent même pas les artisans et les laboureurs; ce qui provoqua des murmures peu propres à nourrir l'enthousiasme pour la guerre sacrée.

Cependant le roi Louis se préparait au pèlerinage par la prière et les bonnes œuvres. A l'approche de son départ, il alla recevoir à Saint-Denis l'oriflamme que les rois de France faisaient porter devant eux dans les batailles. Dans cette visite à l'église Saint-Denis, Louis et ses compagnons d'armes durent contempler avec une noble émotion les portraits de Godefroy de Bouillon, de Tancrède, de Raymond de Saint-Gilles, les batailles de Dorylée, d'Antioche et d'Ascalon, retracés sur les vitraux du chœur de la basilique. Ce fut le pape Eugène III qui présenta à Louis VII la pannetière et le bourdon, marques de son pèlerinage. Puis le roi, accompagné d'Eléonore et d'une grande partie de sa cour, se mit en route; il pleura en embrassant l'abbé Suger, qui lui-même ne put retenir ses larmes. L'armée française, composée de cent mille croisés, partit de Metz, traversa l'Allemagne, et marcha vers Constantinople, où elle devait se réunir aux autres légions de la croix. De son côté, l'empereur Conrad, après avoir fait couronner son fils comme roi des Romains et avoir confié l'administration de son empire à la sagesse de l'abbé de Corby, partit de Ratisbonne à la tête de nombreux bataillons.

CHAPITRE XII

SUITE DE LA CROISADE DE LOUIS VII ET DE L'EMPEREUR CONRAD
(1148)

Manuel Comnène, petit-fils d'Alexis Ier, occupait le trône de Constantinople. Avec plus d'habileté que son aïeul, il avait adopté vis-à-vis des Francs la même politique de dissimulation et de perfidie. A l'époque de la première croisade, l'empereur grec, menacé par le progrès des armes musulmanes, avait mis de la réserve dans ses rapports avec les Latins; mais depuis les victoires de l'armée de Godefroy, la capitale des Grecs n'avait rien à redouter des Turcs, et Manuel Comnène enveloppait de moins de précautions sa haine contre les Francs. Ce qui ajoutait à l'amertume des sentiments de l'empereur grec, c'était l'opinion, partout répandue, que les guerriers de l'Occident voulaient s'emparer de Constantinople.

L'armée de Conrad, à peine entrée sur le territoire de Manuel, eut à se plaindre des Grecs. Les deux empereurs s'envoyaient mutuellement des ambassadeurs, et les Allemands répondaient à la perfidie par la violence. Les villes de Nicopolis et d'Andrinople furent témoins de sanglantes scènes. A quelques lieues de Constantinople, dans la plaine de Sélyvrée, l'armée de Conrad, ayant dressé ses tentes pour célébrer[1] la solennité de l'Assomption, fut surprise tout à coup par un épouvantable orage; les torrents, se précipitant des montagnes voisines, enflèrent les eaux de la rivière qui traverse la plaine de Sélyvrée, et

l'armée se trouva comme submergée au milieu d'un vaste débordement. Les flots entraînaient les hommes, les chevaux et les bagages. Manuel et Conrad, tous les deux héritiers des débris de l'empire de Rome, avaient d'égales prétentions à la suprématie; le cérémonial de l'entrevue excita de longs débats; à la fin il fut décidé que les deux empereurs remonteraient à cheval et s'approcheraient ainsi l'un de l'autre pour se donner le baiser fraternel.

La haine des Grecs ne cessa de poursuivre les Allemands dans leur marche sur les terres de l'empire. On égorgeait ceux qui s'écartaient de l'armée. On mêlait de la chaux aux farines qu'on fournissait aux croisés. Manuel Comnène avait créé une fausse monnaie qu'on leur donnait lorsqu'ils avaient quelque chose à vendre, et qu'on refusait lorsqu'ils avaient quelque chose à acheter. C'est ainsi que les Allemands entrèrent dans l'Asie Mineure.

L'armée française, qui arriva sous les murs de Constantinople après l'armée de l'empereur Conrad, avait montré plus de modération et de discipline. Les habitants de la Hongrie avaient reçu les Français comme des frères; la tente de Louis VII était devenue un asile pour les Hongrois poursuivis par les discordes civiles, et ce fut alors que le jeune monarque dit ces belles paroles : *La demeure d'un roi est une église, ses pieds sont comme un autel.* Les ambassadeurs de Manuel allaient complimenter le roi de France; leurs basses louanges révoltaient la fierté française. L'empereur grec tremblait dans son palais; par ses ordres, les grands de l'empire reçurent le roi de France aux portes de Constantinople; celui-ci, prenant pitié des craintes de Manuel, devança son armée et se rendit sans escorte au palais impérial. Le séjour de Louis VII et de ses barons à Constantinople ne fut qu'une longue fête; chaque jour l'empereur protestait de son dévouement à la cause des croisés français : mais le mensonge de ces démonstrations d'amitié leur fut bientôt connu; ils surent que Manuel entretenait d'étroites liaisons avec le sultan d'Iconium, et que leurs projets avaient été révélés aux Turcs.

L'indignation des seigneurs français fut grande, et lorsque l'empereur leur demanda qu'ils lui rendissent hommage comme les chefs de la première croisade, et qu'ils remissent entre ses mains les anciennes cités grecques qu'ils viendraient à conquérir, pour toute réponse on proposa dans le conseil de s'emparer de Constantinople. L'évêque de Langres, prenant la parole, rappela les pièges et les embûches que les Grecs avaient partout semés sur les pas des croisés; il présenta Con-

stantinople comme une barrière importune entre les Latins et leurs frères d'Orient, et dit qu'il fallait enfin s'ouvrir le libre chemin de l'Asie. Les Grecs, ajoutait l'évêque de Langres, ont laissé tomber entre les mains des Turcs le sépulcre de Jésus-Christ et toutes les villes chrétiennes de l'Orient; ils ne sauront pas défendre Constantinople; leur lâche faiblesse ouvrira un jour aux infidèles les routes de l'Occident. Les soldats de Manuel ne pouvaient pas même supporter l'aspect des bataillons français: pourquoi donc les croisés n'établiraient-ils pas leur domination dans cette capitale où il semble que Dieu lui-même les appelle? Ce langage était celui de la politique. Mais le cri de la religion se fit entendre dans le conseil; les croisés étaient venus en Asie pour expier leurs péchés, et non pour châtier les Grecs; ils étaient armés pour défendre Jérusalem, et non pour soumettre Constantinople; ils avaient pris la croix, mais Dieu ne leur avait pas remis le glaive de sa justice. On se rappelle que Godefroy avait fait la même réponse aux princes de la première croisade, qui proposaient de s'emparer de Byzance; ainsi la pieuse loyauté des Francs sauvait pour la deuxième fois la capitale de l'empire grec.

L'armée de Louis VII passa le Bosphore, entra dans la Bithynie, et alla camper sur les bords du lac Ascanius, dans le voisinage de Nicée. Une éclipse de soleil avait frappé les regards des croisés, et la multitude superstitieuse avait vu dans ce phénomène un présage funeste; les inquiétudes des pèlerins n'étaient point vaines, on apprit bientôt la complète déroute des Allemands.

Les troupes de Conrad étaient parties de Nicée pour se rendre à Iconium. Trompées par les Grecs qui leur servaient de guides, elles n'avaient emporté de vivres que pour huit jours; on leur avait dit que cet espace de temps suffirait pour arriver à Iconium. Après une semaine de marche, les provisions s'étaient trouvées épuisées; au lieu d'atteindre le riche territoire de la capitale de Lycaonie, les Allemands s'étaient vus comme perdus dans des lieux déserts qui n'offraient aucun chemin. Ils avaient marché pendant trois jours encore à travers des montagnes qui leur étaient inconnues, et c'est là que l'armée impériale fut attaquée par une immense multitude de Turcs; ces montagnes sont celles qui avoisinent Laodicée. Les pèlerins d'Allemagne, déjà affaiblis par la faim et par une pénible marche, se décidèrent tout à coup à la retraite; mais cette retraite, qui ramena les Allemands à Nicée, fut comme une défaite de plusieurs jours. L'empereur Conrad fut blessé de deux flèches; les chrétiens qui purent échapper aux

glaives et aux javelots des Turcs arrivèrent à Nicée pâles, affamés, semblables à des ombres; plus de trente mille Allemands moururent de faim sur la route de Constantinople. Ainsi s'était évanouie cette armée si nombreuse à son départ d'Allemagne, que, d'après une chronique, les fleuves ne suffisaient point à la transporter, et les campagnes manquaient d'espace pour la contenir.

Le roi de France alla au-devant de l'Empereur, et pleura avec lui sur le destin des croisés allemands. Conrad mit tous ces désastres sur le compte de la perfidie de Manuel; il aurait pu accuser aussi sa propre imprudence. Les deux monarques renouvelèrent le serment de se rendre ensemble dans la Palestine; mais la plupart des barons allemands, qui avaient tout perdu, ne purent suivre longtemps l'armée française. Conrad lui-même, n'ayant qu'un petit nombre de soldats, se sépara bientôt du roi de France pour retourner à Constantinople, où Manuel le reçut avec d'autant plus de joie qu'il le voyait plus abattu et plus humilié.

Louis VII, ne voulant point s'aventurer dans l'intérieur de l'Asie Mineure, suivit la route des bords de la mer, route difficile, entrecoupée de torrents et de rivières, et qui passe au milieu de collines escarpées et d'étroits défilés. Après avoir dépassé la mer de Marmara et de l'Hellespont, les pèlerins se trouvèrent dans le pays de Pergame et de Smyrne. Ils s'arrêtèrent à Éphèse, et c'est là que Louis VII reçut différentes ambassades de l'empereur grec : les unes annonçaient au roi de France l'approche des ennemis, et l'invitaient à se réfugier dans les places de son empire; les autres le menaçaient de la vengeance des Grecs, dont il avait violé le territoire. Louis VII traita dédaigneusement les messages de Manuel, et ne tint aucun compte de leurs menaces; poursuivant sa route du côté de l'est, l'armée alla camper dans une vallée que les chroniques appellent Decervion, et qui se nomme aujourd'hui *Ouadi-Techikalessi* (vallée du château des chèvres). Les tentes françaises couvraient les bords du Caystre; on célébra dans cette vallée les fêtes de Noël. Les croisés s'acheminèrent ensuite vers Laodicée.

Nous trouvons ici le fait d'armes le plus glorieux de la croisade de Louis VII : c'est la victoire remportée aux rives du Méandre, qu'il fallait traverser pour se rendre à Laodicée. L'ennemi avait envahi la plaine du Méandre, les montagnes de Tralles, aujourd'hui *Guzel-Hissar;* les principales forces musulmanes avaient occupé le passage au gué du fleuve, pour le disputer aux Français. Louis VII range ses ba-

taillons en bon ordre, place au milieu de l'armée tous les bagages et la partie faible des pèlerins; la tête, l'arrière-garde et les flancs de l'armée sont protégés par les meilleurs chevaliers. Les croisés s'avancent ainsi lentement dans la plaine, restant toujours sur la défensive. Mais le roi, harcelé sans cesse par l'ennemi, résolut enfin d'engager un



Louis VII combat les Sarrasins.

combat décisif; il marcha vers le gué occupé par les musulmans.

A peine quelques chevaliers eurent franchi le Méandre, que l'effroi saisit l'armée ennemie. Plusieurs attaques contre les Turcs eurent lieu en même temps sur différents points; la victoire fut prompte, et les deux rives du fleuve se couvrirent de cadavres. Le roi de France s'était précipité contre les musulmans qui inquiétaient les derrières de l'armée; il les poursuivit jusque dans les montagnes. La plupart des Turcs échappés au glaive allèrent se réfugier dans la ville d'Antiochette,

appelée aujourd'hui Iéni-Cher-Kalessi, et située non loin du lieu où les Français franchirent le Méandre. Malgré la pluie de fer qui tomba sur elle dans ce glorieux passage, l'armée chrétienne ne perdit pas un seul homme; le chevalier Milon de Nogent, dont on eut à déplorer la perte, s'était noyé en traversant le fleuve.

Laodicée, appelée *Laliche* par les chroniqueurs francs, cité bâtie sur le Lycus, et dont les débris couvrent maintenant deux collines, trembla à l'approche des croisés victorieux, et ses habitants prirent la fuite. Louis VII ne fit que traverser la ville déserte. Il se dirigea vers Satalie, en passant par les horribles escarpements du mont Cadmus, nommé en turc *Babadagh*. La montagne que les pèlerins devaient traverser, et qu'Odon de Deuil appelle *montagne exécrable*, n'avait pas de chemin; d'un côté des blocs énormes se dressaient comme une longue et haute muraille escarpée, de l'autre s'ouvrait un immense abîme, au milieu s'offrait un étroit passage sur la pente du roc : dans quel danger allait se trouver l'armée française!

Louis VII envoya en avant Geoffroi de Rancon, seigneur de Taillebourg, et le comte de Maurienne, frère du roi; il fut convenu qu'on ne passerait ces défilés que le lendemain; l'avant-garde avait ordre d'attendre le reste de l'armée. Le roi pensait trouver les Turcs dans les défilés, et voilà pourquoi il voulait que les deux corps d'armée les traversassent ensemble, ou restassent à portée l'un de l'autre; mais l'avant-garde, oubliant les ordres du prince, franchit le passage et alla dresser ses tentes de l'autre côté de la montagne. Louis VII resta seul avec son escorte, pour protéger la foule des pèlerins et les bagages de l'armée. Les Turcs ne pouvaient manquer de profiter de la séparation des deux corps pour attaquer avec plus de succès cette troupe de l'arrière-garde qui déjà luttait péniblement avec les difficultés des lieux. Qu'on se figure la multitude des pèlerins s'avançant au bord d'un immense précipice, sous les flèches des musulmans et des Grecs qui les poursuivaient. On entendait la chute continuelle des hommes, des chevaux et des mulets, et l'abîme se remplissait des débris de l'armée chrétienne.

L'histoire s'arrête ici pour admirer le touchant et courageux dévouement de Louis VII, au milieu de ces gorges montagneuses, où son peuple tombait de toutes parts comme un faible troupeau. Oubliant sa propre vie pour la foule qui périssait, dit un chroniqueur témoin oculaire, le roi s'était précipité dans les rangs de l'armée musulmane, et à force de peine était parvenu à dégager la multitude des pèlerins.

L'arrière-garde eut à soutenir les attaques d'un ennemi cent fois supérieur en nombre; l'escorte du roi périt tout entière dans cette mêlée. Louis, conservant toujours un cœur de roi, dit la chronique, saisit les branches d'un arbre, et s'élance sur le haut d'une roche; là, les flèches des Turcs viennent frapper inutilement sa cuirasse, et, debout sur son rocher comme sur un mur ou une tour de guerre, le roi de France fait tomber autour de lui les têtes et les bras de ceux qui l'assiègent. Cette journée, où de grandes choses se mêlèrent à d'affreux désastres, doit être considérée comme la plus belle page de la vie de Louis VII.

Le lendemain, quand les débris de l'arrière-garde et des croisés de l'avant-garde se réunirent, le roi de France, qu'on avait cru mort, fut reçu avec des transports de joie. Des murmures s'élevèrent contre Geoffroi de Rancon. Le monarque jugea inutile de punir une faute irréparable, et se contenta de nommer à la place du seigneur de Taillebourg un vieux guerrier appelé *Gilbert,* dont toute l'armée vantait l'habileté et la bravoure. Ce nouveau chef partagea le commandement avec Évrard des Barres, grand maître des templiers.

Pour aller des montagnes de Babadagh jusqu'à Satalie, les croisés marchèrent douze journées; le trajet n'est pourtant que d'environ cinquante lieues, mais il faut souvent passer par des pays montueux, stériles et déserts, et les pèlerins, manquant de vivres, souffrant de la faim, ne pouvaient s'avancer que lentement. De plus, l'armée avait à lutter à la fois contre les agressions des Turcs et les rigueurs de la saison. Elle soutint quatre combats avec succès, malgré l'état de misère où l'avaient réduite les torrents de pluie et les longues privations.

Satalie avait apparu à l'armée française comme le terme de ses souffrances : vain espoir! de nouveaux désastres attendaient les croisés sous les murs de cette ville habitée par les Grecs. La saison de l'hiver n'était point encore passée, et la multitude des pèlerins presque nus fut obligée de camper dans le voisinage de la cité, chaque jour exposés à périr par la faim, le froid ou le glaive. Rien ne peut mieux donner une idée de la situation déplorable des croisés français que cette morne résignation qui les empêchait de s'emparer d'une ville cruellement fermée devant eux. Cependant, des murmures de désespoir s'étant fait entendre, le gouverneur de Satalie proposa à Louis VII des vaisseaux pour embarquer tous les croisés. Cette proposition fut acceptée; après cinq semaines d'attente, les navires arrivés ne se trouvèrent ni assez grands ni assez nombreux pour transporter l'armée française.

Louis VII n'épargna point les consolations et les secours d'argent pour relever les courages abattus et prévenir les malheurs. Il donna pour chefs à ceux qui ne pouvaient s'embarquer Thierry, comte de Flandre, et Archambault de Bourbon; il remit au gouverneur de Satalie cinquante marcs d'argent pour soigner les malades restés dans la ville, et faire conduire l'armée de terre jusque sur les côtes de Cilicie. Lorsque, suivi de la reine Éléonore, des principaux seigneurs et des débris de sa chevalerie, il monta sur la flotte qu'on lui avait préparée, Louis ne put voir sans verser des larmes les croisés qu'il laissait au rivage. Ces malheureux croisés, qui devaient se rendre par terre à Tarse, attendirent vainement l'escorte et les guides qu'on leur avait promis, le barbare gouverneur de Satalie manqua à la foi jurée; ce pauvre peuple venu de France mourut de maladie ou de faim sous les murailles ou dans l'enceinte d'une ville chrétienne. Les plus jeunes et les plus vigoureux de l'armée française ne voulurent point périr misérablement sous des tentes; les musulmans n'étaient pas loin; ces vaillants croisés trouvèrent une mort glorieuse en combattant pour la croix. Le Cestius et l'Eurymédon roulèrent dans la mer de Caramanie des milliers de cadavres de chrétiens.

Après trois semaines de navigation, la flotte de Louis VII arriva à l'embouchure de l'Oronte, au port de Saint-Siméon. Raymond de Poitiers, gouverneur d'Antioche, reçut le roi de France avec des témoignages d'allégresse. Il donna des fêtes où brillait la reine Éléonore, qu'une piété sincère et l'envie de faire pénitence n'avaient point conduite au pèlerinage. Beaucoup de dames d'Europe célèbres par leur naissance ou par leur beauté se trouvaient alors à Antioche; on y remarquait la comtesse de Toulouse, la comtesse de Blois, Sibylle de Flandre, Maurille comtesse de Rossy, Talcquery duchesse de Bouillon.

Raymond de Poitiers, ne perdant pas de vue les intérêts de sa principauté, voulait associer les croisés français dans ses entreprises contre les infidèles des rives du Tigre et de l'Euphrate; il proposa à Louis VII d'assiéger les villes d'Alep et de Schaizar; la possession de ces deux places devait prévenir les invasions musulmanes, et assurer une longue durée aux colonies chrétiennes. La préoccupation du prince d'Antioche était d'affaiblir la formidable puissance de Noureddin. Mais des guerriers arrivés d'Occident, et qui ne connaissaient ni la situation des colonies latines ni la puissance de leurs ennemis, ne pouvaient guère apprécier les raisons politiques de Raymond de Poitiers. D'ailleurs

Cèdres du Liban.

Louis VII était venu en Orient dans un esprit tout religieux; il voulait avant tout visiter les lieux saints, et refusa de s'engager dans cette guerre.

Le prince d'Antioche, dont les chroniques ont vanté le doux parler et la grâce aimable, résolut de faire servir les plaisirs à ses desseins; il entreprit de persuader à la reine Éléonore de prolonger son séjour sur les bords de l'Oronte. On était alors au commencement du printemps; les riantes campagnes de la vallée d'Antioche secondaient l'éloquence de Raymond. La reine Éléonore, subjuguée par les hommages d'une cour voluptueuse, sollicita vivement Louis de retarder son départ pour la ville sainte. Les instances d'Éléonore donnèrent des soupçons au roi, qui, à la fin, se croyant méconnu comme souverain et comme époux, précipita son départ et fut obligé d'enlever sa propre femme et de la ramener de nuit dans son camp. Louis VII ne put oublier la conduite d'Éléonore, qui avait scandalisé les chrétiens et les infidèles; il la répudia quelques années après; celle-ci épousa Henri II, et ce mariage, qui donna le duché de Guienne à l'Angleterre, fut une des suites les plus déplorables de cette seconde croisade.

Louis VII, se rendant aux vœux du roi et des barons de Jérusalem, pressa sa marche vers la Palestine, et fut reçu dans la ville sainte au milieu du plus vif enthousiasme. Vers le même temps l'empereur Conrad, suivi de quelques barons, était arrivé en Palestine avec la simplicité d'un pèlerin. Les deux monarques d'Europe, réunis à Jérusalem, pleurèrent sur le malheur de leur pèlerinage. Le jeune Baudouin III, impatient d'agrandir son royaume, profita de la présence des croisés d'Europe pour commencer une guerre. Une assemblée fut convoquée à Ptolémaïs; on y voyait le roi de France, l'empereur Conrad, le jeune roi de Jérusalem, les barons, les chevaliers et les chefs du clergé. Dans cette grande réunion, on décida d'aller assiéger Damas, dont le territoire offrait au vainqueur un riche butin; la conquête de cette place devait aussi élever une barrière de défense pour le royaume de Jérusalem. On peut remarquer ici que le pieux désir de venger les malheurs d'Édesse avait rassemblé les forces de l'Occident sous les drapeaux de Louis VII et de Conrad, et qu'on ne s'occupa nullement d'Édesse durant tout le cours de la croisade.

Au mois de mai (1148), les troupes chrétiennes se réunirent à Tibériade. Elles s'avancèrent vers Panéas, traversèrent l'Anti-Liban, et entrèrent dans la plaine de Damas. Les chrétiens rencontrèrent des difficultés et des périls dans le trajet à travers la plaine. Pour atteindre

la ville qu'ils voulaient assiéger, il fallait franchir des jardins épais entrecoupés de murailles de terre ou clôtures, séparées entre elles par d'étroits sentiers. L'ennemi s'était emparé de tous les défilés, de toutes les avenues; les maisons de plaisance répandues dans les jardins de Damas étaient occupées par des guerriers musulmans, et de tous les points des jardins partaient des flèches et des projectiles. D'autres périls, d'autres genres de mort menaçaient l'armée chrétienne dans son passage; de petites ouvertures avaient été pratiquées dans les murs de terre le long des chemins; et les lances des musulmans cachés derrière les clôtures perçaient le flanc de nos guerriers. Mais les clôtures furent enfin renversées; sur tous les points l'ennemi fut débusqué, mis en fuite ou frappé de mort.

Un corps nombreux de cavalerie musulmane vint au secours des fugitifs; il voulait empêcher les chrétiens de s'établir sur les rives du fleuve Barrady ou Barrada, en face des remparts de Damas, à l'ouest; mais la vigueur courageuse du roi de France et de l'empereur d'Allemagne força la cavalerie musulmane de rentrer dans la ville. Dans ce combat, Conrad partagea d'un seul coup d'épée le corps d'un géant qui était venu le défier. Les croisés purent alors camper à leur gré aux bords du Barrady, moitié dans les jardins, moitié dans une prairie appelée aujourd'hui *El-Mergi,* et par les vieux chroniqueurs arabes *Meidan-Alhadhar* (la place Verte).

Cette position une fois prise, Damas ne pouvait plus résister; car la ville, du côté de l'ouest, n'avait que de faibles défenses, et le triomphe des Francs était assuré. L'épouvante régnait parmi les habitants; le coran du calife Otman, exposé dans la grande mosquée, attirait une multitude éplorée qui avait mis son dernier espoir dans la miséricorde de Dieu. Mais le malheur que Damas redoutait ne devait point s'accomplir; son salut devait lui venir de la discorde de l'armée chrétienne. A l'ouest, la ville était presque ouverte aux croisés; la moindre attaque suffisait pour emporter la place; de plus, les assiégeants avaient à leur disposition les eaux du Barrady, des jardins pleins de fruits, qui étaient alors en maturité. A l'est s'étendait un grand espace aride, un terrain sans arbres, sans eau, qui n'offrait aucune ressource; de ce côté d'épaisses murailles et de hautes tours défendaient la ville; c'est là que les croisés, par une détermination inattendue, transportèrent leur camp.

A peine avait-on formé ce campement nouveau, que la ville de Damas reçut dans ses murs une troupe de vingt mille guerriers,

Curdes et Turcomans, chargés de la défendre. Les Latins livrèrent quelques assauts inutiles, et bientôt, apprenant la prochaine arrivée d'autres renforts ennemis conduits par les princes d'Alep et de Mossoul, ils abandonnèrent leur entreprise. C'est la translation du camp qui avait décidé du sort de l'expédition. Les princes chrétiens s'étaient querellés pour la possession de la cité, qu'ils regardaient déjà comme conquise, et avaient perdu d'abord un temps précieux en débats funestes. La résolution de changer de campement avait été l'œuvre d'ambitions jalouses. On ne parla plus que de perfidies et de trahisons; les chrétiens de l'Europe et les chrétiens de Syrie, désunis sous les murs de Damas, ne voulurent plus mettre en commun leur zèle et leur bravoure. C'est ainsi que les armes latines échouèrent déplorablement devant une conquête qui leur aurait livré une opulente contrée et plusieurs bonnes places de l'Anti-Liban.

Une des plus curieuses circonstances de ce siège, c'est qu'Ayoub, le chef de la dynastie des Ayoubites, commandait alors les troupes de Damas, et qu'il avait auprès de lui son fils, le jeune Saladin, destiné à porter un jour des coups si terribles au royaume de Jérusalem.

La malheureuse issue du siège de Damas avait aigri les esprits et abattu les courages; on proposa dans le conseil des chefs le siège d'Ascalon, mais les nouveaux projets de guerre ne furent point accueillis. L'empereur Conrad retourna en Europe. Louis VII reprit le chemin de France, après un an de séjour en Palestine, où il ne montra plus que la dévotion d'un pèlerin.

Au premier coup d'œil jeté sur cette croisade, on aperçoit peu de faits glorieux, et de grands revers. Les motifs religieux qui firent supporter aux croisés les outrages et les perfidies des Grecs les poussèrent à leur perte. En laissant derrière eux une capitale ennemie, un peuple manœuvrant sourdement contre eux, les pèlerins d'Europe entraient dans une carrière de malheurs. L'indiscipline et le désordre des mœurs dans l'armée chrétienne favorisèrent les désastres. Cette licence vint surtout du trop grand nombre de femmes qui s'étaient mêlées dans les rangs des soldats. On vit dans cette croisade une troupe d'amazones commandées par un général dont on admirait plus la parure que le courage, et que ses bottes dorées faisaient appeler *la dame aux jambes d'or*. Louis VII montra dans ses infortunes la résignation d'un martyr, et sur le champ de bataille le courage d'un soldat; mais il eut le tort de se confier un peu trop à la Providence, qui ne protège point ceux qui s'écartent des voies de la prudence et de la sagesse.

L'empereur Conrad avait un esprit peu étendu, il perdit tout par inhabileté et présomption. Cette deuxième guerre sainte n'avait rien d'héroïque et de chevaleresque; elle n'offre ni les grands caractères ni les grandes passions de la première croisade. Les pâles et tristes scènes que nous venons de retracer sont loin d'avoir les dimensions de l'épopée.

Toutefois les forces de cette croisade ne furent point dirigées contre l'Asie. Cinquante mille chrétiens de la Saxe et du Danemark attaquèrent les sauvages nations des Slaves, encore plongées dans les ténèbres de l'idolâtrie; mais cette guerre n'eut que de stériles résultats. D'autres chrétiens armés pour combattre les musulmans d'Orient combattirent avec succès les Maures sur les bords du Tage.

Revenu en France, Louis VII loua le zèle de l'abbé Suger, qui avait maintenu l'ordre dans le royaume, et dompté les factions par un gouvernement prudent et ferme; le roi de France donna à son ministre le titre de *père de la patrie*. L'abbé Suger avait alors un grand avantage, il était le seul homme en Europe qui se fût opposé à la croisade. Les peuples vantaient la sage prévoyance de l'abbé de Saint-Denis, et accusaient hautement saint Bernard, qui avait promis la victoire aux armées évanouies en Orient. L'abbé de Clairvaux fut obligé de publier une apologie, dans laquelle il attribuait les calamités de la guerre aux crimes des chrétiens. Il règne dans cette apologie une sombre et mystérieuse douleur. La piété de saint Bernard recule d'effroi devant la profondeur des décrets célestes; l'apôtre s'étonne que Dieu n'ait point tenu compte de ses jeûnes et de ses prières; il lui semble que l'univers a été jugé avant le temps, et que le souverain des cieux et de la terre s'est dépouillé de toutes ses miséricordes. Un des plus intéressants spectacles du XII[e] siècle, c'est celui que nous présente le génie de saint Bernard succombant en quelque sorte sous le poids de la responsabilité d'une croisade malheureuse, croisade prêchée par lui au nom du Ciel.

CHAPITRE XIII

DEPUIS LA PRISE D'ASCALON PAR BAUDOUIN III JUSQU'A LA PRISE DE JÉRUSALEM PAR SALADIN
(DE 1150 A 1187)

La croisade de Louis VII et de Conrad s'était achevée sans profit pour la terre sainte; après le retour des deux rois pèlerins, les États chrétiens étaient restés sous le coup des périls les plus menaçants. De tous côtés les armes musulmanes s'agitaient pour renverser l'empire des Francs. Le roi de Jérusalem, le patriarche de la ville sainte et celui d'Antioche, les chefs des ordres militaires de Saint-Jean et du Temple, adressèrent leurs gémissements et leurs prières aux fidèles d'Occident. Touché de compassion, le souverain pontife essaya de pousser les peuples d'Europe au secours de leurs frères d'Orient. Mais les malheurs de la dernière guerre sacrée n'avaient point été oubliés; le clergé et la noblesse, ruinés par la croisade, étaient peu disposés à réchauffer l'enthousiasme de la multitude. La voix de l'abbé de Clairvaux restait muette, et le silence de saint Bernard était comme un avertissement qui retenait les nations dans un prudent repos.

Chose difficile à croire! quand l'Europe se taisait, et que personne n'osait reparaître sous les saintes bannières, l'abbé Suger, qui s'était opposé à l'expédition de Louis VII, conçut le projet d'aller combattre les ennemis de Jésus-Christ; dans une assemblée tenue à Chartres, il s'efforça d'allumer le feu de la guerre dans l'âme des princes, des ba-

rons et des prélats. Des sentiments de douleur et de surprise répondirent seuls à ses exhortations. Suger, à l'âge de soixante-dix ans, annonça qu'il tenterait à lui seul cette entreprise, dans laquelle avaient échoué deux rois. Déjà plus de dix mille pèlerins armés à ses frais se disposaient à le suivre en Orient, lorsque la mort vint l'arrêter dans l'accomplissement de ses desseins. A son lit de mort l'abbé de Saint-Denis regrettait de n'avoir pu secourir la ville sainte : curieux exemple de l'irrésistible pouvoir des opinions dans tous les temps!

Pendant ce temps-là, Baudouin III travaillait à arrêter les progrès de Noureddin, fils de Zengui. Ce prince valeureux eut la pensée de soumettre enfin cette cité d'Ascalon contre laquelle les chrétiens avaient tant de fois dirigé leurs armes, et qui formait comme le boulevard de l'Égypte du côté de la Syrie. Au signal de leur roi, les barons, les chevaliers et les évêques du royaume accoururent sous les drapeaux. A la tête de l'armée marchait le patriarche de Jérusalem, portant le bois de la vraie croix.

La ville d'Ascalon, bâtie en cercle sur un plateau au bord de la mer, fortifiée par d'épaisses murailles et de hautes tours, recevait quatre fois par an, du pays d'Égypte, des vivres, des armes et des soldats. Rien n'était négligé pour l'entretien de cette importante place; ses habitants étaient tous guerriers. L'armée de Baudouin, au siège d'Ascalon, était secondée par une flotte de quinze navires à éperons, commandée par Gérard de Sidon. Chez les chrétiens comme chez les musulmans, la bravoure était active, la vigilance était grande. Pour éviter une surprise au milieu des ténèbres, les assiégés avaient suspendu aux créneaux des plus hautes tours des lanternes de verre, qui répandaient pendant la nuit une lumière semblable à celle du jour. Après deux mois de travaux sous les murs d'Ascalon, le camp des chrétiens vit accourir une foule de pèlerins d'Occident, débarqués dans les ports de Ptolémaïs et de Jaffa; plusieurs des navires arrivés d'Europe se réunirent à la flotte de Gérard de Sidon.

Parmi les machines construites pour attaquer les remparts d'Ascalon, on remarquait une tour roulante d'une immense hauteur; cette tour, semblable à une forteresse avec sa garnison, portait aux assiégés des coups terribles. Cinq mois de siège avaient épuisé les forces de l'ennemi; une flotte égyptienne de soixante-dix voiles vint secourir Ascalon, et le courage des musulmans redoubla avec leur nombre. L'ardente bravoure des chrétiens n'en fut point affaiblie; la grande tour

mobile et les autres machines des Latins ne laissaient à la ville aucun repos. Les ennemis, voulant se délivrer de la grande tour mobile, jetèrent entre la machine et le rempart une grande quantité de bois, sur lequel on répandit de l'huile, du soufre et d'autres matières combustibles; on y mit ensuite le feu; mais le vent, qui venait de l'Orient, au lieu de pousser la flamme contre la tour, la poussa contre la ville. Cet incendie, qui dura tout le jour et toute la nuit, calcina les pierres du rempart et le fit crouler tout entier. Ce passage, que le feu venait d'ouvrir aux guerriers chrétiens, leur livrait la place; mais la cupidité leur déroba la victoire. Les templiers, pressés de courir au butin, étaient entrés aussitôt dans la ville; voulant se réserver pour eux seuls les dépouilles de l'ennemi, ils avaient placé sur la brèche des sentinelles chargées d'écarter tous ceux qui se présenteraient pour les suivre. Les musulmans, s'apercevant du petit nombre de chrétiens occupés à piller, se rallient et attaquent les templiers, qui, les uns périssent, les autres s'enfuient vers la brèche dont ils avaient interdit le passage à leurs compagnons.

Les chrétiens, surpris par l'ardeur nouvelle qui animait les infidèles, s'étaient tristement retirés dans leur camp. Confus et découragés, les chefs proposèrent d'abandonner le siège; le patriarche et les évêques conseillèrent de nouveaux combats, et leur avis prévalut. Le lendemain, l'armée chrétienne se présenta devant les murailles de la ville; on combattit toute la journée : des deux côtés l'ardeur fut vive, mais la perte des musulmans fut plus grande que celle des chrétiens. On convint d'une trêve pour ensevelir les morts. Durant cette trêve, le souvenir des maux qu'ils avaient soufferts, le nombre des guerriers qu'ils avaient perdus, les bruits de malheurs qui leur venaient du Caire, portèrent le découragement dans le cœur des musulmans d'Ascalon. La multitude de la ville, dans un sombre désespoir, demandait à quitter cette plage sablonneuse, qui semblait frappée de la malédiction divine, et que le courroux céleste avait livrée aux Francs; ce peuple d'Égypte demandait à s'éloigner des provinces chrétiennes, à sortir d'Ascalon, qui lui apparaissait comme un tombeau sur la terre étrangère. Des députés furent donc chargés de proposer une capitulation au roi de Jérusalem. Lorsque les envoyés musulmans firent connaître leur mission aux chefs chrétiens, ceux-ci, tristes et découragés, ne s'attendaient pas à recevoir de leurs ennemis des propositions dictées par le désespoir; en entendant les paroles des députés d'Ascalon, les barons et les prélats, frappés de surprise, ne trouvèrent pour toute réponse

que des larmes de joie et des actions de grâces rendues à Dieu. Les habitants d'Ascalon avaient la faculté de se retirer dans trois jours, avec leurs biens et leurs bagages; mais ils n'attendirent pas le troisième jour. Les Francs, qui croyaient devoir à un miracle du Ciel la prise de la cité, firent leur entrée en procession. Leur premier acte, en prenant possession de la ville, fut de consacrer la grande mosquée à l'apôtre saint Paul. Ainsi fut conquise cette place qui ouvrait aux Latins le chemin de l'Égypte, et fermait la Palestine aux Égyptiens.

Les puissances musulmanes laissèrent en paix pendant quelque temps le royaume de Jérusalem; une injuste expédition de Renaud de Châtillon, prince d'Antioche, contre l'île de Chypre, paisible et désarmée; une incursion de Baudouin contre des tribus arabes qui, sur la foi des traités, faisaient paître leurs troupeaux dans la forêt de Panéas; une défaite essuyée par le roi dans le voisinage du Jourdain, à l'endroit appelé le gué de Jacob; quelques combats heureux dans le comté de Tripoli et la principauté d'Antioche : tels furent les événements peu importants accomplis dans les années qui suivirent la conquête d'Ascalon. Le mariage de Baudouin avec une nièce de l'empereur Manuel, conclu en 1155, apporta des richesses à ce pauvre royaume de Jérusalem; cette alliance aurait été éminemment utile au royaume si elle avait pu amener les Grecs et les Latins à réunir leurs forces contre l'ennemi commun.

De fréquentes querelles s'élevaient entre les patriarches d'Antioche et les princes qui la gouvernaient, et c'était le roi de Jérusalem qui avait coutume d'intervenir dans ces scandaleux débats. Renaud de Châtillon, dans ses querelles avec le vieux patriarche Amaury, avait poussé la violence jusqu'aux derniers excès; par ses ordres, le prélat avait été conduit sur le haut de la citadelle d'Antioche; la tête nue et enduite de miel, il était resté exposé tout un jour aux mouches et aux ardeurs du soleil. Ce fut pendant son séjour à Antioche que Baudouin III fut atteint de la maladie dont il mourut. Consumé par une fièvre lente, il se fit transporter à Tripoli, puis à Beyrouth, où il expira. On porta ses restes à Jérusalem pour être ensevelis au pied du Calvaire. Baudouin III fut regretté; on dit même que Noureddin, respectant la douleur d'un peuple qui pleurait son roi, suspendit pendant quelques jours ses attaques contre les chrétiens.

Amaury, frère de Baudouin, lui succéda; il était avare, ambitieux,

orgueilleux, et ce n'est pas sans peine qu'il se fit couronner roi. La secrète prétention de quelques-uns des princes du pays au trône de Jérusalem avait exagéré les défauts du successeur de Baudouin. Le nouveau roi de Jérusalem dirigea toutes ses entreprises vers l'Égypte. Le calife du Caire ayant refusé de payer le tribut qu'il devait aux vainqueurs d'Ascalon, Amaury envahit les bords du Nil, et ne revint dans son royaume qu'après avoir forcé l'ennemi d'acheter la paix. Au milieu des guerres civiles qui désolaient alors les provinces égyptiennes, Amaury reparut dans ce pays pour soutenir les partis qui réclamaient son intervention.

Pendant ce temps-là, les armes de Noureddin menaçaient les provinces d'Antioche et de Tripoli; les chrétiens imploraient toujours les secours de l'Occident. Thierry, comte de Flandre, arriva pour la quatrième fois en Palestine; on vit aussi arriver des guerriers du Poitou et de l'Aquitaine, conduits par Hugues Lebrun et Geoffroy, frère du duc d'Angoulême; Hugues Lebrun amenait avec lui ses deux fils, Geoffroy de Lusignan, déjà célèbre par sa bravoure, et Guy de Lusignan, que la fortune devait plus tard élever au trône de Jérusalem. Aidés de ce renfort, les chrétiens de Syrie firent essuyer à Noureddin une défaite sur le territoire de Tripoli. Le sultan de Damas vengea bientôt ce revers : il remporta près de Harenc une victoire dans laquelle plusieurs princes furent faits prisonniers. Parmi ces derniers on remarquait Raymond comte de Tripoli, appelé par les Sarrasins le *Satan des Francs,* et Bohémond III prince d'Antioche, qui alla rejoindre dans les prisons d'Alep son prédécesseur Renaud de Châtillon, retenu en captivité depuis plusieurs années. Ce fut à cette époque que les musulmans enlevèrent aux chrétiens la ville de Panéas.

Nous ne suivrons point le roi Amaury passant en Égypte pour défendre le calife du Caire contre l'invasion de Chirkou, général de Noureddin; les chrétiens, unis aux Égyptiens, dispersèrent en plus d'une rencontre les troupes de Chirkou. Délivré de ses ennemis, le calife du Caire, ou plutôt le vizir Chaver, qui exerçait l'empire au nom du maître, enfermé comme une vaine idole au fond de son palais, s'engagea de payer au roi de Jérusalem un tribut annuel de cent mille écus d'or, et consentit à recevoir une garnison dans le Caire. Revenu à Jérusalem, Amaury épousa une nièce de l'empereur Manuel; plein du souvenir des richesses du calife, de la fertilité et des moissons du Nil, au milieu de l'étroite et pauvre contrée qui formait son royaume, il

rêvait la conquête de l'Égypte; il songea à mettre à profit, pour l'exécution de son projet, son alliance avec la nièce de Manuel, et envoya à Constantinople des députés chargés d'engager l'empereur à l'aider dans cette conquête; l'empereur y consentit. Alors Amaury, ne voulant pas cacher plus longtemps ses desseins, convoqua les grands du royaume. L'entreprise fut déclarée injuste par les plus sages de l'assemblée. On fit observer qu'on avait tout à craindre de Noureddin, et qu'il n'était ni convenable ni prudent de sacrifier les villes chrétiennes, Jérusalem elle-même, à l'espoir de conquérir une contrée lointaine. Mais le roi Amaury et la plupart des seigneurs et des chevaliers, persuadés que la fortune les attendait sur les bords du Nil, persistèrent à demander la guerre.

Noureddin nourrissait le même dessein qu'Amaury; il songeait à s'emparer de ce faible empire du Caire. Amaury devança en Égypte les troupes du sultan de Damas. Il prit d'assaut Bilbéis, ville située sur la droite du Nil, et passa au fil de l'épée toute la population. Les malheurs de Bilbéis avaient jeté la consternation dans toute l'Égypte; une marche rapide sur le Caire aurait assuré au roi Amaury la conquête de cette capitale; mais tout à coup effrayé en quelque sorte de son entreprise, il écouta les ambassadeurs du calife, et suspendit les hostilités moyennant une grosse somme d'argent qui lui fut offerte. Après un mois de négociations, Amaury n'avait point encore reçu les trésors qu'on lui avait promis. Tout à coup le général de Noureddin, que le calife du Caire avait appelé à son secours, entra sur la terre d'Égypte, évita de rencontrer les guerriers chrétiens, et, se réunissant à l'armée égyptienne, présenta au roi de Jérusalem des forces devant lesquelles celui-ci fut contraint de se retirer. Amaury retourna honteusement à Jérusalem. Peu de temps après, la flotte grecque promise par l'empereur Manuel, et vainement attendue dans l'expédition précédente, arriva dans le port de Ptolémaïs. Le roi de Jérusalem, secondé par cette flotte, voulut reprendre le chemin de l'Égypte; il alla mettre le siège devant la ville de Damiette. Après cinquante jours d'un siège où la moitié des soldats chrétiens avait péri par le fer de l'ennemi ou la famine, où tous les navires grecs avaient été perdus, les uns par le feu grégeois, les autres sous la tempête, le roi de Jérusalem renonça tristement à son entreprise.

Au milieu des révolutions qui accompagnent la fin de la dynastie des Fatimites, nous voyons paraître un prince musulman dont le nom devait occuper l'Asie et l'Europe. Le calife du Caire avait fait tomber



Jérusalem. Remparts et église de la Présentation.

la tête de son vizir Chaver; il lui avait donné pour successeur Chirkou, le général de Noureddin; celui-ci était mort subitement deux mois après son élévation. Il avait été remplacé par le plus jeune des émirs de l'armée de Noureddin: cet émir était Saladin, neveu de Chirkou et fils d'Ayoub, venu des sauvages montagnes du Kurdistan pour servir les puissances musulmanes de la Mésopotamie. La jeunesse de Saladin s'était écoulée dans les molles dissipations et les loisirs obscurs du sérail; à trente ans, quand le calife du Caire l'éleva à la dignité de son premier ministre, on vit tout à coup en lui un homme nouveau. Il s'occupa de soumettre entièrement l'Égypte à l'empire de Noureddin. A la mort du dernier calife fatimite, la couleur noire des Abbassides remplaça la couleur blanche des enfants d'Ali, et le nom du calife de Bagdad fut seul prononcé dans les mosquées. La mort de Noureddin, arrivée à Damas en 1174, laissait l'empire sans maître et partout des divisions dans les provinces musulmanes; le fils d'Ayoub se trouva sur le chemin du pouvoir suprême.

Vers le même temps mourut Amaury, qui à sa dernière heure ne prévoyait pas sans doute les grands événements dont son règne allait être suivi. Il eut pour successeur son fils, qui fut Baudouin IV. Celui-ci reçut l'onction royale dans l'église du Saint-Sépulcre; il n'était pas en âge de gouverner. D'ailleurs ce jeune prince, dévoré par la lèpre, était condamné à ne jamais régner par lui-même. L'histoire contemporaine n'a trouvé d'autre titre ou d'autre nom à lui donner que celui de roi *Mezel* ou *roi lépreux*. La régence fut confiée à Raymond, comte de Tripoli, quatrième descendant du fameux Raymond de Saint-Gilles.

Le nouveau conquérant de l'Égypte, Saladin, s'était annoncé comme chargé de continuer la mission apostolique de Zengui et de Noureddin; il semblait naturel qu'il succédât aussi à leur puissance. Le calife de Bagdad donna à Saladin, au nom du Prophète, la souveraineté des villes conquises par ses armes, et n'excepta pas même la ville d'Alep, où *Malek-Sha*, le faible héritier de Noureddin, avait trouvé un dernier asile. Dès lors Saladin fut proclamé sultan de Damas et du Caire, et la prière se fit en son nom dans toutes les mosquées de la Syrie et de l'Égypte.

A la fin de l'année 1178, Saladin, voyant que les forces des Francs s'étaient dirigées vers Antioche, se mit en marche pour attaquer la Palestine. Au bruit de cette marche, le roi Baudouin, suivi des chevaliers qu'il avait pu rassembler, s'était rendu dans la ville d'Ascalon.

L'armée de Saladin vint camper dans le voisinage de la cité. Comptant sur l'espoir d'une facile victoire, les musulmans s'étaient dispersés dans la campagne, et avaient ravagé la plaine jusqu'à Ramla et Lydda. Témoins de cette désolation; les guerriers chrétiens ne voulurent point rester immobiles dans leur cité; un matin, ils sortent d'Ascalon, s'avancent sur les bords de la mer, cachant leur marche derrière les bancs de sable, et surprennent ainsi le camp de Saladin. Les trompettes des musulmans retentissent pour rappeler les soldats dispersés; Saladin s'efforce de relever le courage des troupes restées au camp. Baudouin n'avait avec lui que trois cent soixante-quinze chevaliers; mais la déroute des musulmans fut complète, et les chemins se couvrirent de leurs cadavres et de leurs dépouilles. Saladin, seul et sans escorte, s'enfuit à travers le désert, monté sur un dromadaire.

Cette victoire, tout importante qu'elle était, ne dissipait point les alarmes des esprits attentifs; Saladin reparut et reprit ses premiers avantages sur les chrétiens; d'un autre côté, la Galilée était menacée, et, pour comble de malheur, de basses intrigues s'agitaient dans la cour de Baudouin; des fils de Bélial, *vrais artisans de ruine,* cherchaient à profiter de la faiblesse et des infirmités du roi pour semer des haines, des jalousies, des défiances. La disette vint affliger la Syrie; on ne pouvait plus entretenir les armées. Une trêve de deux ans fut conclue avec Saladin. Cette trêve fut rompue par les violences de Renaud de Châtillon. Celui-ci, devenu seigneur de Carac et de Montréal par son mariage en secondes noces avec la veuve de Honfroy de Thoron, avait tenté, au mépris des traités, des excursions vers la mer Rouge, et n'avait pas craint de porter ses armes contre les saintes cités de la Mecque et de Médine. Renaud de Châtillon, homme d'humeur aventureuse et d'impétueux caractère, type romanesque de cette chevalerie errante que les croisades conduisaient en Orient, irrita Saladin par son infraction au droit des gens: il précipita le royaume dans une guerre où s'éteignit la gloire du nom chrétien en Orient.

La grande affaire fut alors d'arrêter les progrès de l'invasion de Saladin; mais comment les chrétiens de Syrie pouvaient-ils s'opposer à cet immense orage? Baudouin IV, devenu aveugle et tombé dans le plus triste état, avait consenti à nommer régent du royaume Guy de Lusignan, qui n'avait la confiance de personne. La puissance de Saladin grandissait chaque jour; tous les princes de Mésopotamie étaient

devenus ses alliés ou ses tributaires. Une occasion s'était présentée de vaincre Saladin, dont les troupes dévastaient la Galilée; l'armée chrétienne, composée de treize cents chevaliers et de plus de vingt mille hommes de pied, aurait pu attaquer l'ennemi, campé entre le mont Gelboë et l'ancienne Scythopolis; mais Guy de Lusignan, qui commandait l'armée, hésita devant le péril ou plutôt devant la victoire. L'indignation fut générale contre le régent; Baudouin lui retira tout pouvoir, et voulut le dépouiller des comtés d'Ascalon et de Jaffa. Il confia la régence au comte de Tripoli, et plaça la couronne sur la tête d'un enfant de cinq ans, né du second mariage de Sibylle avec le marquis de Montferrat. Le nouveau roi fut couronné sous le nom de Baudouin V.

La terre sainte, menacée, mettait toujours son espoir dans l'Occident. Le patriarche Héraclius et les grands maîtres du Temple et de l'Hôpital furent envoyés pour implorer l'assistance de la chrétienté. L'Europe, troublée, ne pouvait s'occuper alors de la défense de Jérusalem. L'ardeur des croisades n'était pas éteinte; mais, pour retrouver sa première énergie et se réveiller dans toute sa force, elle avait besoin d'événements extraordinaires, de quelques grandes calamités qui pussent émouvoir les cœurs et parler à l'imagination des peuples. A son retour de Jérusalem, le patriarche Héraclius trouva les affaires dans une progressive décadence. Les funestes présages ne manquaient pas pour annoncer les calamités futures. Les tremblements de terre, les éclipses de lune et de soleil paraissaient des signes évidents de la prochaine ruine du royaume; l'extrême licence des mœurs effrayait aussi les hommes pieux. Un autre signe de malheur, c'est que les imprudents, les faibles et les pervers dirigeaient les affaires, et qu'il ne restait plus au pouvoir que les princes ou les rois des mauvais jours. Baudouin IV, vivante ruine que la tombe réclamait depuis longtemps, mourut au milieu des misérables partis se disputant l'autorité suprême. Bientôt après, Baudouin V, faible et fragile espoir du peuple chrétien, mourut subitement. Il fut le dernier roi enseveli au pied du Calvaire. Guy de Lusignan et sa femme Sibylle furent solennellement couronnés dans l'église du Saint-Sépulcre, contre l'avis des barons du royaume. Le comte de Tripoli, gémissant de voir en quelles mains tombait le gouvernement de la terre sainte, alla tristement s'enfermer dans la ville de Tibériade, qui lui appartenait du chef de sa femme.

Le royaume de Jérusalem, livré à des mains inhabiles, devait tom-

ber; mais la bravoure chrétienne était destinée à mêler de la gloire au souvenir de ses derniers jours. Le premier du mois de mai 1187, sept mille cavaliers musulmans qui s'étaient avancés dans la Galilée furent attaqués aux environs de Nazareth par cent trente guerriers, parmi lesquels on remarquait des chevaliers de l'Hôpital et du Temple. Aphdal, fils de Saladin, commandait la cavalerie musulmane. Les champions de la croix n'hésitèrent point à livrer un combat inégal. Les chroniques contemporaines, remplies du souvenir des exploits de cette journée, s'arrêtent surtout à nous décrire la mort glorieuse de Jacques de Maillé, maréchal du Temple. Cet indomptable défenseur du Christ, monté sur un cheval blanc, ne succomba qu'après d'incroyables merveilles d'armes. Les Sarrasins le prirent pour saint Georges, que les chrétiens croyaient voir descendre du ciel au milieu de leurs batailles. Dans ce combat, qui eut pour théâtre une aire qu'on retrouve aujourd'hui encore auprès du village d'*El-Mahed,* la troupe chrétienne périt tout entière, excepté le grand maître du Temple et deux de ses chevaliers.

Deux mois après, cette terre de Galilée devait voir s'accomplir de plus grands malheurs. Saladin s'était avancé vers Tibériade avec une armée de quatre-vingt mille hommes. Dans une assemblée tenue à Jérusalem, on arrêta que toutes les forces des chrétiens se réuniraient dans la plaine de Séphouri. L'armée de la croix se trouva composée de cinquante mille combattants; tout ce qui pouvait manier l'épée était accouru au rendez-vous; les forteresses du royaume étaient restées sans garnison, et dans les villes on ne trouvait que des femmes et des enfants. Bientôt on apprit que Saladin occupait Tibériade, et que les musulmans assiégeaient la citadelle, où s'était réfugiée la femme du comte de Tripoli. Un grand conseil fut assemblé pour savoir si l'on devait aller au secours de Tibériade. Après que tous les chefs eurent donné leur avis, le comte Raymond, le plus intéressé dans cette discussion, conseilla d'oublier en ce moment Tibériade, de rester à Séphouri dans le voisinage des eaux, dans un lieu où les vivres ne manquaient pas; il fit observer qu'il y aurait fatale imprudence à entraîner une grande multitude d'hommes et de chevaux au milieu d'arides solitudes, où ils seraient dévorés par la soif, la faim et l'ardeur de la saison. Raymond disait qu'après la prise de Tibériade l'ennemi viendrait au-devant des chrétiens, et qu'il ferait une grande perte d'hommes en traversant le pays désert et brûlé qui s'étend entre Tibériade et Séphouri; il ajoutait que le peuple chrétien, ayant de l'eau et des vivres

en abondance, combattrait avec plus d'avantage l'armée musulmane. Raymond se résignait à la perte de Tibériade, pour éviter la perte du royaume. L'avis du comte de Tripoli était prudent et sage. Le grand maître du Temple exprima des opinions contraires. La faiblesse de Guy de Lusignan perdit tout; l'ordre fut donné de marcher contre l'ennemi.

L'armée chrétienne sortit de son camp de Séphouri dans la matinée du 3 juillet. Le comte de Tripoli et sa troupe formaient l'avant-garde; l'arrière-garde était composée du roi de Jérusalem, des chevaliers du Temple et de l'Hôpital. La vraie croix, confiée à la garde d'une troupe d'élite, s'avançait au centre de l'armée. Les chrétiens arrivèrent à un village ou cazal appelé *Marescalcia,* situé à trois milles de Tibériade. C'est là qu'ils commencèrent à rencontrer les flèches des Sarrasins, la soif et la chaleur. Il fallait franchir des défilés étroits et des lieux escarpés pour arriver au lac de Galilée; le comte de Tripoli fit dire au roi de se hâter, et de traverser le village sans s'arrêter, afin de pouvoir atteindre les bords du lac. Lusignan répondit qu'il allait suivre le comte. Mais tout à coup les musulmans attaquent les derrières de l'armée; les templiers et les hospitaliers en sont ébranlés. Le roi, ne sachant que faire, se décide à planter son pavillon, et de sa bouche s'échappent ces paroles : *Hélas! hélas! tout est fini pour nous; nous sommes tous morts, et le royaume est perdu!* Les chrétiens passèrent là une effroyable nuit; l'ennemi avait mis le feu à la plaine couverte d'herbes sèches et de bruyères; la flamme et la fumée, des nuées de flèches, la faim et la soif tourmentaient les soldats de la croix.

Le lendemain, les chrétiens se disposèrent à franchir les hauteurs escarpées qui les séparaient du lac de Galilée; mais Saladin, sorti de Tibériade au point du jour, s'avançait pour combattre l'armée chrétienne. Déjà l'avant-garde du comte Raymond se dirigeait vers une colline que les Turcs avaient commencé à occuper. A l'approche des Sarrasins, l'infanterie chrétienne, s'étant formée en *coin,* courut pour gagner le sommet de la colline; elle se sépara ainsi de la troupe du roi, qui lui envoya vainement plusieurs messages pour l'engager à venir défendre le bois sacré de la vraie croix. Les chevaliers du Temple et de l'Hôpital et tous ceux de l'arrière-garde avaient d'abord soutenu vigoureusement tout le poids de l'attaque; mais, à la fin, accablés par la multitude toujours croissante des ennemis, ils avaient appelé le roi à leur secours; celui-ci n'avait trouvé rien de mieux à faire que de dresser ses tentes et de s'abandonner à la grâce de Dieu. Les troupes

commandées par Lusignan, par les hospitaliers et les templiers, s'étaient répandues confusément autour de l'étendard de la vraie croix. A la vue de ce désordre, le comte Raymond, saisi de désespoir, s'ouvrit un chemin à travers les rangs ennemis, et s'enfuit vers Tripoli avec son avant-garde. Les bataillons de Saladin se précipitèrent comme un violent orage sur le lieu où était le roi de Jérusalem; le bois de la vraie croix, qui tant de fois avait mené les guerriers latins à la victoire, tomba au pouvoir des ennemis de Jésus-Christ; le roi fut fait prisonnier; les templiers et les hospitaliers furent tués ou pris. Les principales scènes de cette terrible bataille s'étaient passées sur la colline d'Hitin, la même qui porte dans l'Évangile le nom de montagne des *Béatitudes*. Le champ du combat présentait partout les traces du carnage le plus horrible: un historien arabe, témoin oculaire, parle des *suaves parfums* qu'exhalaient pour lui les dépouilles de la mort, à travers les collines et les vallées. Les cordes des tentes musulmanes ne purent suffire à lier les prisonniers chrétiens. La multitude des captifs était si grande, que les Sarrasins victorieux ne trouvaient plus à les vendre, et qu'un chevalier chrétien fut donné pour une chaussure.

Guy de Lusignan et les principaux chefs de l'armée chrétienne tombés au pouvoir des infidèles furent reçus dans une tente dressée au milieu du camp de Saladin. Celui-ci traita le roi des Francs avec bonté, et lui fit servir une boisson rafraîchie dans la neige. Le roi, après avoir bu, ayant voulu présenter la coupe à Renaud de Châtillon, qui se trouvait auprès de lui, le sultan l'arrêta et lui dit: « Ce traître ne doit point boire en ma présence, car je ne veux point lui faire grâce. » S'adressant ensuite à Renaud, il lui reprocha la violation des traités, et le menaça de mort s'il n'embrassait la religion du Prophète, qu'il avait outragé. Renaud brava noblement les menaces de Saladin, et répondit comme il convenait à un guerrier chrétien; le sultan, furieux, frappa de son sabre le prisonnier désarmé; des soldats musulmans, au signal de leur maître, tranchèrent la tête au chevalier. C'est ainsi que Renaud de Châtillon mourut en martyr de la croix; son trépas fait oublier ce qu'il y eut de reprochable dans les belliqueuses aventures de sa vie. Le lendemain, Saladin, assis sur un trône, ordonna le massacre des chevaliers du Temple et de l'Hôpital, chargés de chaînes; tous ces nobles guerriers reçurent avec une pieuse joie la palme du martyre. Le sultan fit grâce au grand maître des Templiers, sans doute parce que ses conseils imprudents avaient livré l'armée chrétienne aux coups des Sarrasins.

A la suite de cette victoire si funeste aux États latins, le sultan soumit tour à tour Ptolémaïs, Naplouse, Jéricho, Ramla, Césarée, Arsur, Jaffa, Bérythe. Sur le rivage de la mer, les seules villes de Tyr, de Tripoli et d'Ascalon restaient aux chrétiens. Cette dernière place, assiégée par Saladin, opposa une héroïque résistance; elle capitula



Prince, princesse et arbalétrier au XIIe siècle.

enfin à des conditions qui rachetaient le roi Guy de Lusignan, peu digne d'un tel sacrifice.

La ville de Jérusalem, dont la délivrance avait coûté tant d'exploits et de misères, allait retomber au pouvoir des musulmans. Saladin arriva sous les murs de la sainte cité; Jérusalem, remplie de chrétiens venus pour y chercher un abri, n'avait qu'un très petit nombre de guerriers pour la défendre. Les habitants, encouragés par le clergé, se préparaient à résister aux armes musulmanes; ils choisirent pour leur chef Baléan d'Ibélin, vieux guerrier qui s'était trouvé à la bataille de

Tibériade, et dont l'expérience et les vertus inspiraient la confiance et le respect; le premier soin de Baléan d'Ibélin avait été de réparer les fortifications de la place, et de former à la discipline les nouveaux défenseurs de Jérusalem. A défaut d'argent pour payer les frais de la guerre, on dépouilla les églises, et le peuple, effrayé de l'approche de Saladin, avait vu sans scandale convertir en monnaie le métal précieux qui couvrait la chapelle du Saint-Sépulcre. Le sultan, avant d'attaquer la ville, proposa aux habitants une capitulation; les chrétiens répondirent qu'ils ne céderaient jamais la ville où leur Dieu était mort. Les combats commencèrent; les assiégés résistaient avec bravoure; dans de fréquentes sorties, ils attaquaient l'ennemi avec la lance ou l'épée; un grand nombre d'entre eux périssaient, et montaient, disent les chroniques, dans la Jérusalem céleste.

Saladin avait d'abord campé à l'occident de Jérusalem, sur les hauteurs où Raymond de Toulouse avait dressé ses tentes quatre-vingt-huit ans auparavant. Il changea de position, et porta ses tentes au nord de la ville, dans l'endroit où s'était placé Godefroy pour manœuvrer avec ses grandes machines de guerre. Le sultan fit miner les remparts qui s'étendent depuis la porte de Josaphat jusqu'à celle de Saint-Étienne; les courageux efforts des assiégés ne purent interrompre les menaçants travaux des Sarrasins. Les tours et les murailles étaient près de s'écrouler au premier signal. Le désespoir était grand dans Jérusalem; le clergé faisait des processions dans les rues; on n'entendait que des gémissements et des voix suppliantes qui invoquaient la divine miséricorde.

Au milieu du trouble et de l'agitation générale, on découvrit un complot de chrétiens grecs et syriens qui supportaient avec peine l'autorité des Latins; ce complot devait livrer Jérusalem aux musulmans; le désespoir des habitants augmenta. Les principaux de la ville, accompagnés de Baléan d'Ibélin, vinrent demander à Saladin une capitulation aux conditions qu'il avait lui-même proposées avant le siège. Mais Saladin se rappela qu'il avait répondu au premier refus des habitants par le serment de renverser les murs de Jérusalem et de passer la population au fil de l'épée. Baléan d'Ibélin revint plusieurs fois au camp du sultan, qu'il trouvait toujours inexorable. Un jour le vieux guerrier dit à Saladin que si les chrétiens ne pouvaient obtenir de lui aucune miséricorde, ils s'abandonneraient au désespoir, mettraient le feu à Jérusalem, et feraient de la sainte cité un vaste amas de ruines, un grand tombeau. Effrayé de ces paroles, le sultan, après avoir consulté les

docteurs de la loi, qui décidèrent qu'il pouvait accepter la capitulation sans violer son serment, souscrivit aux conditions proposées. Le vainqueur accorda la vie aux habitants, et leur permit de racheter leur liberté. La rançon fut fixée à dix pièces d'or pour les hommes, à cinq pour les femmes, à deux pour les enfants. Tous les guerriers qui se trouvaient à Jérusalem à la signature de la capitulation obtinrent la permission de se retirer à Tyr ou à Tripoli.

A l'approche du jour où les chrétiens devaient s'éloigner de Jérusalem, la pensée de quitter pour jamais les saints lieux, de dire un adieu éternel au divin tombeau et au Calvaire, jeta tout ce pauvre peuple dans la plus amère douleur; on voulait embrasser une dernière fois les vestiges sacrés de Jésus-Christ, et faire une dernière oraison dans ces églises où si souvent on avait prié; les larmes s'échappaient de tous les yeux; jamais Jérusalem n'avait été aussi chère aux chrétiens que le jour où il leur fallut s'exiler de cette sainte patrie. Quand vint ce triste jour, toutes les portes de la ville furent fermées, excepté celle de David. Saladin, élevé sur un trône, vit passer devant lui un peuple désolé. Le patriarche, suivi du clergé, parut le premier, emportant les vases sacrés, les ornements de l'église du Saint-Sépulcre, et des trésors dont Dieu seul, dit un auteur arabe, connaissait la valeur. Ensuite venait la reine Sibylle, accompagnée des principaux barons et chevaliers; Saladin respecta sa douleur, et lui adressa des paroles pleines de bonté. Un grand nombre de femmes suivaient la reine, portant leurs enfants dans leurs bras et remplissant l'air de cris déchirants. En passant devant le trône de Saladin, elles supplièrent le sultan de leur rendre leurs fils et leurs époux retenus captifs, et Saladin écouta leur prière. Plusieurs chrétiens avaient abandonné leurs meubles et leurs effets les plus précieux, et portaient sur leurs épaules, les uns leurs parents affaiblis par l'âge, les autres leurs amis infirmes et malades. Ce spectacle attendrissait le cœur de Saladin. Dans sa généreuse pitié, il permit aux hospitaliers de rester dans la ville pour soigner les pèlerins et ceux que des maladies graves empêchaient de sortir de Jérusalem. Le plus grand nombre des chrétiens fut sauvé de la servitude.

Le culte du prophète de la Mecque fut mis à la place de la religion de Jésus-Christ dans la ville conquise. Toutes les églises, excepté celle du Saint-Sépulcre, se changèrent en mosquées. Saladin fit laver avec de l'eau de rose apportée de Damas les murs et les parois de la mosquée d'Omar. Le premier vendredi qui suivit la prise de Jérusalem, le

peuple et l'armée se rassemblèrent dans la principale mosquée, et le chef des imans prononça un discours sur les victoires de Saladin. Tandis que les saints lieux retentissaient des hymnes d'un culte étranger, les chrétiens erraient tristement à travers les plaines de Syrie, repoussés par leurs frères, qui les accusaient d'avoir livré le tombeau du Fils de Dieu. La ville de Tripoli leur ferma ses portes. Ceux qui se rendirent en Égypte furent moins malheureux, et touchèrent le cœur des musulmans ; plusieurs s'embarquèrent pour l'Europe, où ils vinrent annoncer en gémissant que Jérusalem était tombée au pouvoir de Saladin.

CHAPITRE XIV

PRÉDICATION D'UNE NOUVELLE CROISADE — EXPÉDITION DE L'EMPEREUR FRÉDÉRIC I[er]
(DE 1188 A 1189)

Dans l'esprit des contemporains, le salut de la foi chrétienne, la gloire même de Dieu se trouvait liée à la conservation de Jérusalem; la perte de la sainte cité devait donc jeter la consternation dans tout l'Occident. Urbain III, en apprenant cette nouvelle, en mourut de douleur. Le nom de Jérusalem vola de bouche en bouche, mêlé aux cris du désespoir. Des prodiges dans le ciel avaient annoncé, disait-on, les calamités de la terre sainte; après les désastres des saints lieux, des miracles avaient répondu à la douleur universelle: les fidèles avaient mêlé leurs larmes aux larmes de sang versées par le crucifix et les images des saints dans les églises. On s'accusait des malheurs de Jérusalem, regardés comme une punition du Ciel; on cherchait à fléchir par la pénitence un Dieu irrité. De pieuses réformes succédèrent à cet élan de douleur et de remords. L'Europe se trouva préparée à marcher à la voix de Grégoire VIII, qui mourut avant d'avoir achevé l'œuvre commencée. La direction de la croisade passa aux mains de Clément III.

Guillaume, archevêque de Tyr, venu d'Orient pour solliciter les secours des princes, reçut du souverain pontife la mission de prêcher la guerre sainte. Il se fit entendre d'abord aux peuples d'Italie, et se rendit ensuite en France; il parut dans une assemblée convoquée près

de Gisors par Henri II, roi d'Angleterre, et le roi de France, Philippe-Auguste. A l'arrivée de Guillaume de Tyr, ces deux rois, qui se faisaient la guerre pour le Vexin, avaient déposé les armes. Le prélat de la terre sainte lut à haute voix, devant les princes et les chevaliers assemblés, une relation de la prise de Jérusalem par Saladin, et le récit de ce désastre arracha des larmes à tous les assistants. L'orateur exhorta les fidèles à prendre la croix; il retraça les malheurs des chrétiens chassés de leurs demeures, dépouillés de leurs biens, errant parmi les peuples de l'Asie, sans trouver une pierre où reposer leur tête; il reprocha aux princes et aux chevaliers d'avoir laissé ravir l'héritage de Jésus-Christ, d'avoir oublié le royaume chrétien fondé par leurs pères; il leur reprocha de se battre en Europe entre chrétiens pour les limites d'une province et le rivage d'un fleuve, tandis que les infidèles foulaient en triomphateurs le royaume de Jésus-Christ. Ces exhortations émurent tous les cœurs. Henri II et Philippe-Auguste, jusqu'alors implacables ennemis, s'embrassèrent en pleurant et demandèrent la croix. Richard, fils de Henri et duc de Guyenne; Philippe, comte de Flandre; Hugues, duc de Bourgogne; Henri, comte de Chambord; Thibault, comte de Blois; Rotrou, comte de Perche; les comtes de Soissons, de Nevers, de Bar, de Vendôme, les deux frères Josselin et Matthieu de Montmorency, une foule de barons et de chevaliers, plusieurs évêques et archevêques de France et d'Angleterre firent le serment de délivrer Jérusalem. Toute l'assemblée répéta ces mots : *La croix! La croix!* et ce cri de guerre retentit dans toutes les provinces. L'enthousiasme de la croisade gagna la France entière et tous les pays voisins.

L'argent manquait pour la sainte entreprise; le conseil des princes et des évêques décida que tous ceux qui ne prendraient point la croix payeraient la dixième partie de leurs revenus et de la valeur de leurs meubles. Cet impôt prit le nom de *dîme saladine,* comme pour déterminer le belliqueux emploi qu'on pouvait en faire. Le refus d'acquitter cette dette sacrée était puni de l'excommunication. Le clergé prétendait n'aider les croisés que de ses prières; mais on ne tint aucun compte de ses réclamations; l'Église fut obligée de se soumettre à l'impôt. Des statuts avaient réglé la levée de la dîme saladine. Les produits de la dîme ne suffisant point, on se souvint que les Juifs étaient riches; le roi de France les fit arrêter dans leurs synagogues, et les força de verser cinq mille marcs d'argent dans son trésor.

Les tributs des fidèles furent détournés de leur pieuse destination;

ils servirent à soutenir une guerre entreprise contre le roi Henri par Richard son fils, lequel s'était jeté dans le parti de Philippe-Auguste.

Le légat du pape excommunia Richard, et menaça Philippe de mettre son royaume en interdit; ces anathèmes et ces menaces furent méprisés par les deux princes. Le trépas du roi Henri termina la querelle; le monarque anglais était mort en maudissant son fils rebelle. Devenu roi d'Angleterre et s'accusant de la mort de son père, Richard dirigea toutes ses pensées vers la sainte expédition. Il convoqua près de Northampton les barons et les prélats de son royaume; dans cette assemblée, Baudouin, archevêque de Cantorbéry, prêcha la croisade. Le même prélat parcourut les provinces, cherchant à répandre partout l'ardeur religieuse et guerrière; de miraculeuses aventures accompagnèrent sa mission. Ce fut contre les Juifs que se manifesta d'abord l'enthousiasme des Anglais; leur sang coula dans les villes de Londres et d'York. Richard, espérant que cette persécution profiterait à son trésor, ne se pressa point d'arrêter les fureurs de la multitude. Les dépouilles des Juifs, la dîme saladine exigée en Angleterre avec une cruelle rigueur, ne suffirent point au roi Richard; il aliéna les domaines de la couronne et mit à l'encan toutes les grandes dignités du royaume; il aurait vendu, disait-on, la ville de Londres, s'il avait trouvé un acheteur.

Pendant qu'on s'occupait des préparatifs de la croisade et que le célèbre Pierre de Blois excitait par ses paroles le zèle des chevaliers et des barons. Philippe-Auguste et Richard eurent une entrevue à Nonancourt.

Les deux rois, voulant assurer l'ordre et la discipline parmi les armées qu'ils devaient conduire en Orient, firent des règlements sévères pour réprimer les passions et les vices des pèlerins. La présence des femmes dans la première croisade avait occasionné beaucoup de désordres; l'assemblée de Nonancourt leur défendit le voyage de la terre sainte. On interdit tous les jeux de hasard; on réprima le luxe de la table et des habits. Richard alla s'embarquer à Marseille, et Philippe à Gênes. Le monarque français avait confié l'administration du royaume à la reine Adèle sa mère et à son oncle le cardinal de Champagne. Il avait pris à Saint-Denis la panetière et le bourdon de pèlerin.

En quittant les rois de France et d'Angleterre rassemblés à Gisors, l'archevêque de Tyr, chargé de prêcher l'expédition sainte, s'était rendu en Allemagne pour exhorter Frédéric Barberousse à prendre la

croix. Ce prince avait eu des démêlés avec le saint-siège, et la croisade s'offrait comme un moyen naturel d'achever sa réconciliation avec le chef des fidèles. La bravoure de Frédéric Barberousse avait été



Philippe-Auguste. (Tiré de l'*Histoire de France*, par Dutillet.)

éprouvée dans quarante batailles, mais le XIIe siècle ne connaissait de véritable gloire que celle qu'on allait chercher en Asie; l'empereur d'Allemagne fut entraîné par l'opinion contemporaine. Il prit la croix dans la diète de Mayence; les plus illustres guerriers de l'Allemagne suivirent l'exemple de Frédéric. Les exhortations de la cour de Rome retentirent dans toutes les églises de la Germanie. Les apôtres de la



La tour de David à Jérusalem.

guerre sainte, et les députés de la Palestine allaient partout déplorant le sort de la chrétienté en Orient et les sanglants outrages faits à la croix du Sauveur.

Frédéric avait suivi son oncle Conrad dans la seconde croisade; il avait connu les désordres qui accompagnaient ces expéditions lointaines. Dans l'assemblée de Nuremberg et dans plusieurs autres qui avaient pour objet les préparatifs de la guerre sacrée, on rédigea de sages règlements; on prit toutes les précautions pour préserver une armée nombreuse de l'indiscipline et de la misère. Les croisés teutons eurent ordre de se réunir à Ratisbonne. L'empereur d'Allemagne se mit en marche avec son armée vers les fêtes de la Pentecôte dans l'année 1189; il avait laissé son fils Henri pour gouverner durant son absence. Frédéric était précédé en Orient par des ambassadeurs, envoyés à tous les princes musulmans ou chrétiens dont il devait traverser les États; Henri comte de Hollande avait été chargé d'un message pour Saladin; l'Empereur, rappelant ses relations d'amitié avec le sultan du Caire et de Damas, lui déclarait qu'il ne pouvait plus rester son ami, et que tout l'empire romain allait se lever contre lui, s'il ne rendait Jérusalem et la croix du Sauveur tombée entre ses mains. La réponse de Saladin fut une déclaration de guerre.

L'armée de Frédéric, dans sa marche à travers la Hongrie, rencontra partout des populations hospitalières. Elle ne commença à connaître les misères du saint pèlerinage que dans les pays de la Bulgarie, plus sauvages alors qu'au temps de Pierre l'Ermite. On ne trouva personne dans les villes; les moulins avaient été détruits; les défilés par lesquels on devait passer étaient tous encombrés de grosses pierres et gardés par des bandes de voleurs. Les habitants maltraitaient et pillaient les pèlerins; on surprit plusieurs de ces Bulgares, qui furent pendus à des arbres comme des *chiens immondes* ou des *loups rapaces,* disent les chroniques. Arrivée à Philippopolis, l'armée d'Allemagne apprit que les ambassadeurs envoyés à l'empereur Isaac avaient été jetés dans une prison à Constantinople; alors on ne se ressouvint plus des traités conclus avant le départ de Ratisbonne, et tout le pays fut en feu pendant plusieurs mois. Quand les ambassadeurs, remis en liberté, se retrouvèrent au milieu des pèlerins, ils enflammèrent leur animosité en leur rappelant les perfidies du souverain de Byzance, qui s'était fait l'allié de Saladin.

Andrinople, Didymotique, Selyvrée, Gallipoli et toutes les places de la rive droite de la Propontide et de l'Hellespont tombèrent au pouvoir

des Allemands. On s'occupait d'attaquer Constantinople; on avait demandé à Venise, à Ancône, à Gênes, des vaisseaux grands et petits pour assiéger par mer la ville impériale. Frédéric pressait le pape de prêcher une croisade contre les Grecs. A la fin Isaac, qui s'était longtemps obstiné à refuser le passage aux croisés, s'humilia devant eux et sentit le besoin de mettre la mer entre lui et cette formidable armée. Quinze cents navires et vingt-six galères transportèrent les pèlerins sur la côte d'Asie. Le duc de Soûabe, suivi de sa troupe, fut le premier qui passa l'Hellespont; l'empereur Frédéric traversa le canal avec le dernier corps d'armée, au bruit des trompettes et des clairons.

Frédéric partit de Lampsaque, passa le Granique près du lieu où s'étaient rencontrées les armées d'Alexandre et de Darius, et laissant à sa gauche le mont Olympe, à sa droite le mont Ida, se dirigea vers Philadelphie. L'armée chrétienne eut à réprimer l'audace d'une troupe de Grecs qui attaquaient fréquemment les pèlerins sans armes, et dépouillaient ceux qu'ils avaient tués. Les croisés, dit une chronique, se trouvaient sur la terre des scorpions, dont la tête n'a rien qui inspire la crainte, mais qui piquent avec la queue. Les fleuves et les cités que traversa Frédéric, dans sa marche de Lampsaque à Philadelphie, ont des noms célèbres mêlés aux poétiques renommées de l'antiquité; les chroniqueurs ne les désignent que par des noms barbares; l'Œsopus, l'Hermus et le Pactole, Pergame, Sardes et Magnésie n'éveillaient aucun souvenir dans l'esprit des croisés teutons.

Philadelphie, dernière cité grecque, frontière des terres musulmanes, refusa des vivres à l'armée des Francs. Les chevaliers, irrités d'un tel accueil, enfoncèrent une des portes de la ville et blessèrent plusieurs Grecs; d'autres croisés lancèrent des flèches ou des pierres du haut des murailles, et ces tentatives belliqueuses ne cessèrent que par l'intervention de Frédéric. En allant de Philadelphie à Laodicée, les pèlerins perdirent beaucoup de chevaux dans les montagnes des Messosis. Ils virent les ruines de Tripoli et d'Hiérapolis; les débris de cette dernière cité sont répandus sur le penchant méridional d'une montagne, à deux heures au nord de Laodicée. L'armée chrétienne passa le Lycus, appelé par les chroniqueurs le *petit Méandre,* et entra dans Laodicée, où les vivres lui furent fournis en abondance.

En racontant l'itinéraire de Frédéric depuis Laodicée, les chroniques citent d'abord le lac des Salines, situé à seize lieues de cette ville. L'armée impériale perdit plusieurs bêtes de somme dans ce lieu désert où ne croissent ni arbres, ni fleurs, ni gazon; elle rencontra près du

lac un grand troupeau appartenant à des Turcomans campés sur ces rivages; la tribu avait abandonné ses tentes et avait pris la fuite dans les montagnes; mais les pèlerins d'Allemagne, ne voulant point allumer de haine sur leur route, jugèrent convenable de ne point toucher au troupeau; les armées des précédentes expéditions n'auraient pas donné un tel exemple de modération et de discipline. Du lac des Salines à Philomélium, la marche des croisés fut un combat continuel et une longue suite de misères; cette marche dura vingt jours. Des troupes musulmanes attaquèrent le camp des chrétiens dans le voisinage de Philomélium; elles furent repoussées. Le lendemain de la Pentecôte, à sept à huit lieues d'Iconium, une grande bataille fut livrée à l'armée du sultan d'Iconium; les chroniques ont évalué à trois cent mille le nombre des guerriers musulmans. Les cavaliers turcs couvraient la plaine, aussi nombreux que les sauterelles, dit une relation. Les Teutons mirent en déroute cette foule d'ennemis. Un pèlerin jura sur la foi du pèlerinage qu'il avait vu saint Georges combattre à la tête des bataillons de la croix. Les débris de l'armée du sultan se réfugièrent à Iconium.

Un musulman servit de guide aux Allemands dans leur marche vers la capitale de Lycaonie; ce guide les entraîna dans les lieux déserts et sans eau: ils eurent à souffrir tous les tourments de la soif; les uns, pour apaiser leur dévorante ardeur, buvaient le sang de leurs chevaux; d'autres buvaient leur urine, ou broyaient sous leurs dents des feuilles ou du gazon pour humecter leur bouche enflammée. Les pèlerins rencontrant un marais dont l'eau corrompue fut pour eux *aussi douce que le nectar,* dit un vieux narrateur témoin oculaire, ils se précipitèrent sur les bords *comme le cerf qui, fuyant les chasseurs, court après les fontaines.*

Un ambassadeur musulman était venu proposer à l'empereur Frédéric d'acheter au prix de trois cents écus d'or la liberté de traverser le territoire ennemi. « Nous avons coutume, répondit Frédéric, non pas d'acheter notre chemin avec de l'or, mais de l'ouvrir avec le fer et par le secours de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Les chroniqueurs allemands ont longuement raconté les combats qui ouvrirent aux croisés les portes d'Iconium; l'armée était partagée en deux corps, dont l'un était commandé par Frédéric, l'autre par le duc de Souabe. Le premier devait attaquer les ennemis répandus dans la plaine, le second devait diriger ses coups contre la ville. L'Empereur et son fils s'emparèrent de la cité après de merveilleux exploits. Un témoin a parlé de cette vic-

toire comme d'un événement bien digne d'être transmis à la postérité; car *la ville d'Icone,* dit-il, *égale Cologne en grandeur.* Les Allemands, poursuivant leur marche, arrivèrent à Laranda, ville située à trente-cinq lieues d'Iconium, et qui porte aujourd'hui le nom de Caraman. Un chroniqueur, en indiquant cet itinéraire, nous dit que nulle langue humaine, et pas même la langue des anges, ne pourrait suffire à raconter toutes les misères que l'armée allemande souffrit sans murmure pour le nom du Christ et l'honneur de la croix.

Les Teutons touchaient aux frontières des pays chrétiens. Les princes d'Arménie envoyèrent des ambassadeurs à Frédéric pour lui offrir tous les secours dont il aurait besoin. Les pèlerins n'avaient plus à redouter les attaques ni les surprises des Turcs; mais les passages difficiles du Taurus devaient encore éprouver leur patience et leur courage. « Qui n'eût été ému jusqu'aux larmes, dit un vieux chroniqueur, de voir les plus nobles chefs de l'armée, que la maladie ou la fatigue empêchait de marcher, portés dans des lits à dos de mulet, à travers des rocs escarpés et dans des sentiers périlleux! Qui aurait vu sans attendrissement des chevaliers, des princes, d'illustres évêques, gravir des monts inaccessibles aux chamois, et marcher sur le bord des abîmes, en s'aidant des pieds et des mains comme des quadrupèdes! Que de pèlerins perdirent alors leurs armes, leurs bagages, leurs chevaux, ou coururent risque de tomber eux-mêmes dans des précipices! L'amour de Celui qui conduisait leurs pas, l'espoir de la patrie céleste à laquelle ils aspiraient (ainsi s'exprime l'histoire contemporaine), leur faisaient supporter tous ces maux sans se plaindre. »

Nous approchons de la catastrophe qui termina misérablement une expédition dont le bruit avait épouvanté l'Asie. L'armée de la croix suivait les rives du Sélef, petite rivière qui prend sa source près de Laranda et va se perdre dans la mer de Cilicie. L'empereur Frédéric, soit qu'il voulût se baigner, soit qu'il voulût seulement traverser la rivière, entra dans l'eau, et un instant après il fut retiré sans vie. Cette mort porta le trouble et la désolation dans l'armée; des pèlerins ne purent survivre à ce désastre; d'autres, s'abandonnant à leur désespoir, désertèrent la religion de Jésus-Christ. L'histoire contemporaine, en racontant cette catastrophe, recule d'effroi devant les terribles mystères de la Providence. Les croisés continuèrent lentement leur route, emportant les dépouilles de l'illustre chef qui avait jusque-là soutenu leur courage. Les auteurs ne sont pas d'accord sur le lieu où furent ensevelis les restes de Frédéric; la sépulture de l'empereur d'Alle-

magne est placée par les chroniqueurs à Antioche ou à Tyr. Les croisés, divisés en plusieurs corps, passèrent les uns à Antioche, où ils furent en proie à des maladies pestilentielles, les autres par le territoire d'Alep, où ils tombèrent presque tous entre les mains des musulmans. Dans tout le pays, dit un auteur arabe, il n'y avait pas une famille qui n'eût trois ou quatre Allemands pour esclaves. Sur cent mille croisés teutons partis d'Europe, à peine cinq mille arrivèrent dans la Palestine. La malheureuse destinée de cette puissante armée confond la sagesse humaine, quand on songe à tout ce qu'avait fait le génie prévoyant de Frédéric pour assurer le succès de l'expédition.

CHAPITRE XV

CONQUÊTES DE SALADIN — SIÈGE DE SAINT-JEAN-D'ACRE
(1189 A 1190)

Au point où nous sommes parvenus dans le récit des guerres saintes, les événements se pressent de tous côtés, et la multitude des faits accomplis dans le même temps devient un embarras pour l'historien. La narration ne saurait garder ici avec une précision sévère l'ordre des dates; il faut tantôt avancer, tantôt revenir sur ses pas, pour que les diverses séries des faits soient présentées sans confusion.

Pendant que l'Empire retentissait des prédications de la croisade contre Saladin, vainqueur de Tibériade et de Jérusalem, les armées du sultan continuaient leurs invasions dans les États chrétiens. Cependant une ville arrêta tout à coup les forces réunies du nouveau maître de l'Orient; les habitants de Tyr avaient juré de mourir plutôt que de se rendre aux musulmans; cette généreuse détermination était l'ouvrage de Conrad, fils du marquis de Montferrat, arrivé au moment où la ville épuisée songeait à demander une capitulation à Saladin. Conrad prit le commandement de la place, agrandit les fossés, répara les fortifications; les habitants de Tyr apprirent sous ses ordres à combattre les armées et les flottes des Sarrasins.

Le père de Conrad, fait prisonnier à la bataille de Tibériade, gémissait dans les prisons de Damas, lorsque Saladin le fit venir près de lui; il voulait se servir du vieux marquis de Montferrat pour désarmer le

brave défenseur de Tyr. Le sultan promit à Conrad de lui rendre son père et de lui donner de riches possessions en Syrie s'il lui ouvrait les portes de la ville. Il le menaça en même temps de faire placer le vieux marquis de Montferrat devant les rangs des Sarrasins, et de l'exposer ainsi aux traits des assiégés. Conrad répondit qu'il méprisait les présents des infidèles, que la vie de son père lui était moins chère que la cause des chrétiens, et que si les Sarrasins étaient assez barbares pour faire mourir le vieillard, et il se glorifierait de descendre d'un martyr. Les attaques de Saladin recommencèrent, et la défense des Tyriens fut héroïque. Sur les flots, au pied des remparts, il se livrait sans cesse de nouveaux combats. Partout les musulmans retrouvaient ces héros chrétiens qui les avaient fait trembler tant de fois. Désespérant de prendre la ville de Tyr, Saladin s'en alla attaquer Tripoli, qui le força également à la retraite.

Guy de Lusignan, rendu à la liberté, avait eu la pensée de relever le trône où la fortune l'avait un moment fait asseoir. Après s'être en vain présenté devant la ville de Tyr, qui n'avait pas voulu le reconnaître pour roi, il alla mettre le siège devant Ptolémaïs, à la tête de neuf mille hommes, qu'il était parvenu à rassembler sous ses drapeaux. Ptolémaïs ou Saint-Jean-d'Acre, bâtie au bord de la mer, à l'extrémité d'une vaste plaine, avait, du côté de la terre, de grands murs, des fossés profonds, de formidables tours parmi lesquelles on remarquait la *tour Maudite*. Une digue en pierre fermait le port, et se terminait par une forteresse bâtie sur une roche isolée au milieu des flots. Le siège de Ptolémaïs, qui dura deux ans, commença à la fin du mois d'août 1189. Une flotte montée par des Pisans ferma toutes les avenues de la place du côté de la mer. La petite armée du roi Guy dressa ses tentes sur la colline de Turon, une des collines qui coupent la plaine dans le voisinage de Saint-Jean-d'Acre. Un violent assaut fut livré trois jours après l'arrivée des chrétiens; au rapport d'une chronique, ce premier assaut aurait ouvert l'entrée de la place, si la nouvelle de l'approche de Saladin n'eût répandu tout à coup une terreur panique parmi les assiégeants. Douze mille guerriers frisons et danois, une troupe d'Anglais et de Flamands conduits par l'archevêque de Cantorbéry et par Jacques d'Avesnes, vinrent renforcer la petite armée de Lusignan.

Saladin accourut avec son armée; ses tentes couvraient la colline de Kisan et environnaient de tous côtés les tentes chrétiennes. Après divers combats qui n'avaient pu ébranler les chretiens, le sultan voulut

livrer une bataille générale, un vendredi, à l'heure même où tous les peuples de l'islamisme sont en prière; il avait choisi ce jour et cette heure pour redoubler le fanatisme et l'ardeur de l'armée musulmane. Dans cette bataille, Saladin chassa les chrétiens des postes qu'ils occupaient sur le bord de la mer, et pénétra jusque dans les murs de la place. Il laissa dans la ville l'élite de ses guerriers et revint sur la colline de Kisan.

Chaque jour de nouvelles troupes chrétiennes arrivaient des pays d'Occident; à chaque renfort venu d'Italie, de France, d'Allemagne et d'Angleterre, le camp s'agrandissait; des fossés profonds, des remparts de terre entouraient le camp, et lui donnaient l'aspect d'une place forte. Plus de cent mille guerriers se trouvèrent rassemblés devant Saint-Jean-d'Acre, lorsque les puissants monarques qui s'étaient mis à la tête de la croisade s'occupaient encore des préparatifs de leur départ.

Depuis quarante jours les Francs assiégeaient cette place, et sans cesse ils avaient à combattre la garnison ou les troupes de Saladin. Le quatrième jour d'octobre, l'armée chrétienne descendit de la colline et s'étendit dans la plaine en ordre de bataille. Beaucoup de prélats s'étaient revêtus du casque et de la cuirasse. Le roi Guy, devant lequel quatre chevaliers portaient le livre des Évangiles, commandait les Français et les hospitaliers. Conrad, revenu de Tyr pour s'associer aux travaux des chrétiens, conduisait les Vénitiens, les Lombards et les guerriers tyriens. Le landgrave de Thuringe marchait à la tête des Allemands, des Pisans et des Anglais, formant le centre de l'armée. Le grand maître du Temple avec ses chevaliers, le duc de Gueldre avec ses soldats, composaient le corps de réserve; la garde du camp avait été confiée à Jacques d'Avesnes et à Geoffroy de Lusignan. Dès le premier choc, l'aile gauche des musulmans se retira en désordre. Le camp de Saladin fut envahi. Un grand nombre de Sarrasins, poussés par la terreur, s'enfuirent jusqu'à Tibériade.

Maîtres du camp des Turcs, les chrétiens s'étaient répandus dans les tentes pour les piller, et le désordre se mit bientôt parmi les vainqueurs. Alors les Sarrasins s'aperçoivent qu'ils ne sont point poursuivis; ils se rallient à la voix de Saladin, et la bataille recommence. La surprise, l'effroi, saisissent la multitude des chrétiens. Mille bruits accrédités par la peur jettent partout le désordre; la foule éperdue n'écoute point ses chefs. Henri de Brienne est renversé de son cheval en voulant rallier ses soldats; couvert de blessures et menacé

de la mort, il poussait des cris qui ne touchaient aucun de ses compagnons fugitifs, pas même son frère Érard de Brienne; le marquis de Tyr, abandonné des siens, dut son salut à la généreuse bravoure de Guy de Lusignan. Jacques d'Avesnes ne sauva ses jours que par le dévouement d'un jeune guerrier qui avait voulu offrir son cheval à son illustre chef. Les chevaliers du Temple avaient résisté presque seuls aux Sarrasins; la plupart d'entre eux périrent; le grand maître, tombé entre les mains des musulmans, reçut la mort dans la tente de Saladin. Ce jour-là, plus de deux cent mille combattants s'étaient heurtés dans la plaine de Saint-Jean-d'Acre.

A l'approche de l'hiver, l'armée musulmane se retira sur les montagnes de Saron, appelées Karouba par les Arabes à cause de la grande quantité de caroubiers qu'on y trouve. Quant aux croisés, restés seuls dans la plaine, ils étendirent leurs lignes sur toute la chaîne des collines qui entourent Ptolémaïs. Les chrétiens creusèrent des fossés au penchant des collines dont ils occupaient les hauteurs; ils élevèrent autour de leurs quartiers de hautes murailles, et leur camp fut tellement fermé, dit un historien arabe, que les oiseaux pouvaient à peine y pénétrer. Les torrents de l'hiver couvraient la plaine. Les croisés n'avaient plus à craindre d'être surpris par l'armée de Saladin, et poursuivaient sans relâche le siège de Ptolémaïs; la garnison de la place ne pouvait plus se défendre longtemps sans le secours de l'armée musulmane.

Au retour du printemps, plusieurs princes musulmans de la Mésopotamie et de la Syrie vinrent se réunir sous les étendards de Saladin, qui descendit des montagnes de Karouba et traversa la plaine à la vue des chrétiens, enseignes déployées, au bruit des timbales et des trompettes. Alors de nouveaux combats furent livrés. Pendant l'hiver, trois grandes tours roulantes avaient battu les murs de Saint-Jean-d'Acre; dans une bataille générale, ces machines furent réduites en cendres par un nouveau feu grégeois dont l'inventeur était un habitant de Damas; l'incendie de ces grandes tours consterna l'armée chrétienne; le landgrave de Thuringe, désespéré, retourna en Europe.

Aucun repos n'était donné aux assiégeants. Les étendards des deux religions luttaient ensemble sur mer comme sur terre; les vaisseaux européens et les vaisseaux musulmans, chargés d'armes et de vivres, se livraient de rudes attaques dans la rade de Ptolémaïs; la victoire ou la défaite apportait tour à tour l'abondance ou la famine dans la

ville ou dans le camp des chrétiens. D'un autre côté, les rives du Bélus, les alentours des collines de Turon, de *Mahameria* et de Kisan retentissaient chaque jour du choc des armes et du tumulte des batailles. Un char sur lequel s'élevait une tour surmontée d'une croix et d'un drapeau blanc servait de point de ralliement aux chrétiens et les conduisait au milieu des combats. L'armée des Francs montrait plus de bravoure que de discipline; l'ardeur du butin entraînait les chrétiens loin des rangs, et leurs chefs, manquant d'autorité, ne pouvaient les contenir. Saladin, plus respecté des siens, profitait souvent du désordre et de la confusion des croisés pour les combattre avec avantage et leur arracher la victoire.

Le bruit de la prochaine arrivée de l'armée de l'empereur d'Allemagne s'était répandu en Orient. Saladin, effrayé, envoya des troupes au-devant d'un aussi redoutable ennemi; plusieurs princes musulmans quittèrent le camp de Saint-Jean-d'Acre pour aller défendre leurs États menacés par les pèlerins qui arrivaient d'Occident. Les croisés, craignant que les Allemands ne vinssent partager avec eux la conquête de Ptolémaïs, pressèrent les chefs de donner le signal d'une bataille; l'affaiblissement du camp de Saladin leur paraissait un moment favorable pour frapper les derniers coups. Les princes et le clergé cherchèrent à réprimer une imprudente ardeur : vains efforts! le jour de la fête de saint Jacques, la révolte et la violence ouvrent toutes les portes du camp, et bientôt la foule des chrétiens couvre la plaine. Cette multitude se précipite dans le camp de Saladin; les musulmans, saisis d'effroi, cèdent d'abord à cette impétueuse attaque. Mais tandis que les chrétiens se laissent emporter à la soif du pillage, les Sarrasins se rallient et viennent surprendre les vainqueurs, occupés à dépouiller la tente de Malek-Adel, frère de Saladin.

Le glaive des Turcs fit expier aux chrétiens leur rébellion et leur cupidité. « Les ennemis de Dieu, dit un chroniqueur arabe, osèrent entrer dans le camp des lions de l'islamisme; mais ils éprouvèrent les effets terribles de la colère divine; ils tombèrent sous le fer des musulmans comme les feuilles tombent en automne sous les coups de la tempête. » — « Neuf rangs de morts, dit un autre auteur arabe, couvraient le terrain qui s'étend entre la colline et la mer; chaque rang était de mille guerriers. » Une sortie de la garnison de de Ptolémaïs dans le camp des croisés avait achevé le malheur de cette journée; les tentes des chrétiens avaient été dépouillées; un grand nombre de femmes et d'enfants restés sans défense avaient été emmenés par les musulmans.



Saint-Jean-d'Acre (Ptolémaïs).

La douleur des chrétiens se changea en sombre désespoir lorsque arriva la nouvelle de la mort de Frédéric Barberousse et des désastres éprouvés par l'armée des Allemands. Les chefs des pèlerins ne songeaient plus qu'à retourner en Europe; tout à coup une flotte parut dans la rade de Ptolémaïs; les espérances se ranimèrent en voyant débarquer un grand nombre de Français, d'Anglais, d'Italiens, conduits par Henri, comte de Champagne.

Saladin, épouvanté de ce renfort d'Europe, se retira une seconde fois sur les hauteurs de Karouba. La ville eut à essuyer de nouvelles attaques. Des béliers d'une prodigieuse grandeur, deux énormes tours composées de bois, d'acier, de fer et d'airain, dont la construction avait coûté quinze cents pièces d'or au comte de Champagne, menaçaient les murailles de la place; plusieurs fois les croisés montèrent à l'assaut et furent sur le point d'arborer leurs étendards victorieux. Les assiégés, infatigables dans la défense de leur place, brûlèrent les machines des chrétiens, et firent diverses sorties dans lesquelles ils repoussèrent les croisés jusque dans leur camp.

Des secours par mer arrivaient à la garnison de Saint-Jean-d'Acre; les croisés, pour empêcher les communications, résolurent de s'emparer de la *tour des Mouches,* qui dominait le port de Ptolémaïs. L'expédition contre ce fort, commandée par le duc d'Autriche, ne réussit point; une barque remplie de matières combustibles, auxquelles on avait mis le feu, avait été lancée dans le port pour brûler les vaisseaux musulmans; le vent, qui changea tout à coup, dirigea le bateau embrasé vers la tour de bois placée sur le vaisseau du duc d'Autriche, et la flamme dévora la tour de bois et le navire chrétien. Pendant que le duc d'Autriche attaquait la tour des Mouches, l'armée des croisés livrait à la cité un assaut inutile; les troupes de Saladin, profitant de cette sortie, avaient envahi le camp des assiégeants, et ceux-ci étaient accourus pour défendre leurs tentes contre l'incendie et le pillage. Ce fut alors qu'arriva Frédéric, duc de Souabe, suivi des débris malheureux de l'armée des Allemands. Il voulut signaler son arrivée par un combat qui n'aboutit qu'à de stériles exploits. La disette se fit sentir dans l'armée chrétienne. Des cavaliers pressés par la faim tuèrent leurs chevaux; on vendait les intestins d'un cheval ou d'une bête de somme jusqu'à dix sous d'or. Des seigneurs, des barons accoutumés aux délices de la vie recherchèrent avec avidité les plantes et les racines pour en faire leur nourriture. Le désespoir de la faim poussa plus d'un guerrier chrétien sous le drapeau de l'islamisme.

Bientôt les cadavres épars dans la plaine produisirent des maladies contagieuses. On vit se renouveler dans le camp des chrétiens, sous les murs de Saint-Jean-d'Acre, les scènes de deuil, les sombres funérailles du siège d'Antioche durant l'hiver de 1097. La contagion enleva d'illustres chefs qu'avait épargnés le destin des batailles. Le duc de Souabe mourut de misère et de maladie. Pour comble de malheur, des querelles s'élevèrent pour l'héritage du vain trône de Jérusalem; Sibylle, femme de Guy de Lusignan, mourut avec ses deux enfants; Isabelle, seconde fille d'Amaury et sœur de la reine Sibylle, était l'héritière de la couronne de Jérusalem. Guy de Lusignan faisait valoir ses droits; mais ce prince, qui n'avait pas su défendre Jérusalem, ne comptait pas de nombreux partisans. Conrad, marquis de Tyr, dont la bravoure était connue, eut l'ambition de régner sur la Palestine; quoique marié à la sœur d'Isaac l'Ange, empereur de Constantinople, il songea à épouser Isabelle, déjà unie à Honfroy de Thoron. Flatteries, dons, promesses, tout fut mis en œuvre par le marquis de Tyr; à la fin un conseil d'ecclésiastiques cassa le mariage de la princesse Isabelle avec Honfroy de Thoron, et l'héritière du royaume devint l'épouse de Conrad, qui se trouva ainsi avec deux femmes, l'une en Syrie, l'autre à Constantinople. Ce scandale n'était pas de nature à calmer la fureur des débats. Il fut convenu en dernier lieu que les deux partis remettraient cette affaire au jugement de Richard et de Philippe, dont on attendait la prochaine arrivée.

Messine avait été le rendez-vous de ces deux monarques. A leur arrivée en Sicile, les deux rois avaient trouvé une guerre de succession occasionnée par la mort de Guillaume II. Constance, héritière de Guillaume, avait épousé Henri VI, roi des Romains, et l'avait chargé de défendre son héritage; Tancrède, frère de Constance, aimé du peuple et de la noblesse du pays, se maintenait par la force des armes sur le trône de sa sœur. Des troupes allemandes chargées de soutenir les droits de Constance ravageaient la Pouille. Tancrède, mal affermi dans son autorité, craignait dans Philippe-Auguste un allié de l'empereur d'Allemagne, et dans Richard, le frère de la reine Jeanne, veuve de Guillaume, qu'il retenait en prison. Sa soumission et ses caresses désarmèrent le roi de France; Richard, plus difficile à apaiser, réclama fièrement la dot de Jeanne, et s'empara de deux forts qui dominaient Messine. Il arbora son drapeau dans la capitale même de la Sicile; mais ce drapeau tomba par l'ordre de Philippe-Auguste. La défiance et la haine venaient de s'établir entre les deux rois, et par suite entre



Jaffa.

les Français et les Anglais. Richard refusa d'épouser la princesse Alice, sœur de Philippe-Auguste, cette même princesse qu'il avait recherchée et pour laquelle il avait fait la guerre à son père le roi Henri. Éléonore de Vienne, devenue l'implacable ennemie des Français, travaillait à faire épouser à Richard la princesse Bérengère, fille de don Sanche de Navarre.

Cependant le roi d'Angleterre, livré tout à coup aux excès du repentir et de la pénitence, voulut se soumettre à la flagellation pour expier ses torts envers les croisés. Il eut le désir d'entendre un solitaire appelé Joachim, retiré dans les montagnes de la Calabre, qui avait la réputation de découvrir dans l'Apocalypse le secret des choses futures. Interrogé sur l'effet de la guerre qu'on allait faire en Palestine, Joachim répondit que Jérusalem serait délivrée sept ans après la conquête de Ptolémaïs, et qu'en attendant Dieu accorderait ses triomphes à Richard et rendrait son nom célèbre sur tous les princes de la terre. Il n'y avait donc de vrai dans cette prophétie que le destin glorieux de Richard.

Au premier jour du printemps, les flottes chrétiennes se dirigèrent vers la Palestine; Philippe-Auguste fut reçu dans le camp des chrétiens à Saint-Jean-d'Acre comme l'ange du Seigneur. Les Français placèrent leur quartier à la portée du trait de l'ennemi; ils s'occupèrent de livrer un assaut qui aurait pu, dit-on, les rendre maîtres de la ville; mais Philippe, inspiré par un esprit chevaleresque bien plus que par une sage politique, voulut que Richard fût présent à cette première conquête. Cette générosité eut l'inconvénient de laisser aux assiégés le temps de recevoir des secours.

La flotte de Richard, en sortant du port de Messine, avait été dispersée par une violente tempête; trois vaisseaux avaient péri sur les côtes de Chypre, et les naufragés avaient été maltraités par les habitants. Le navire qui portait Bérengère de Navarre et Jeanne, reine de Sicile, ne put obtenir l'entrée du port de Limisso. Richard, arrivé dans ce port avec sa flotte qu'il avait réunie, éprouva lui-même un refus : un prince grec nommé Isaac, maître et oppresseur de l'île de Chypre, menaça le roi d'Angleterre. Il fallut peu de temps pour réduire le prince grec. Richard prit possession de l'île, qui resta plus de trois cents ans sous la domination des Latins. Ainsi, pendant que Philippe-Auguste attendait son rival pour prendre une ville sur les Sarrasins, celui-ci fondait un royaume. Ce fut à Limisso, dans le voisinage de l'ancienne Amathonte, que Richard célébra son mariage

avec Bérengère de Navarre. Il s'en alla joindre ensuite les croisés français campés devant Ptolémaïs.

En apprenant l'arrivée des deux puissants rois venus de l'Occident, Saladin avait envoyé de tous côtés ses ambassadeurs auprès des princes musulmans; dans toutes les mosquées on priait pour le triomphe de ses armes, et les imans exhortaient les peuples à s'armer contre les ennemis de Mahomet. « Vos marches contre les infidèles, leur disaient les imans, vos périls, vos blessures, tout, jusqu'au passage du torrent, est écrit dans le livre de Dieu. » Animés par les paroles des apôtres de l'islamisme, les musulmans accouraient des divers points de l'Asie dans le camp de Saladin.

Depuis les querelles de Messine, les relations entre Philippe-Auguste et Richard avaient pris un caractère d'irritable jalousie; leurs fréquentes discussions aboutissaient à des serments d'amitié bientôt oubliés. La conquête de l'île de Chypre avait valu à Richard des louanges qui importunaient Philippe-Auguste; l'armée du roi d'Angleterre était plus nombreuse que celle du roi de France; Richard, qui avait épuisé son royaume avant de s'embarquer, se trouvait plus riche à Saint-Jean-d'Acre que le monarque français, son suzerain; l'union de ces deux hommes ne pouvait guère être complètement sincère, surtout si l'on songe à l'humeur impétueuse de Richard. De plus, le héros au cœur de lion sentait sa bravoure, et n'était pas homme à supporter la condition de vassal. Ces motifs de rivalité entre les Français et les Anglais nuisirent aux travaux du siège et retardèrent la prise de Ptolémaïs.

Philippe-Auguste, ayant à prendre un parti au sujet des débats pour la couronne de Jérusalem, s'était déclaré pour Conrad; ce fut une raison pour que Richard embrassât la cause de Guy de Lusignan. L'armée chrétienne fut divisée en deux partis : l'un composé des Français, des Allemands, des templiers, des Génois; l'autre composé des Anglais, des Pisans et des chevaliers de l'Hôpital. Philippe-Auguste et Richard, tombés malades à leur arrivée en Palestine, s'étaient vus condamnés au repos sous la tente. Durant leur maladie, les deux rois entretinrent avec Saladin des rapports dont la politesse et la générosité ont été remarquées par l'histoire. Rendus à la santé, les deux monarques s'occupèrent de réunir toutes les forces chrétiennes contre l'ennemi commun; et d'abord on mit fin à de funestes divisions en décidant que Guy de Lusignan conserverait son titre de roi pendant sa vie, et que Conrad et ses descendants lui succéderaient au royaume

de Jérusalem. Pour achever de mettre l'harmonie, on convint que lorsque Richard ou Philippe-Auguste attaquerait la ville, l'un des deux veillerait à la sûreté du camp et contiendrait l'armée de Saladin.

Quand les assiégeants se présentèrent de nouveau devant les murailles, ils trouvèrent une résistance à laquelle ils ne s'attendaient point; les musulmans avaient employé à fortifier la ville le temps que les chrétiens avaient perdu en vaines disputes. Alors commencèrent de grands combats pour attaquer tour à tour la ville et repousser l'armée de Saladin. Sous les drapeaux de la croix comme sous les drapeaux de l'islamisme, l'activité, le courage, le mépris de la mort poussaient à de merveilleux exploits. Les chrétiens employaient chaque jour de nouveaux moyens pour ébranler les murs et pénétrer dans la place. Lorsque leurs tours de bois et leurs béliers étaient consumés par les flammes, ils creusaient la terre et s'avançaient par des chemins souterrains jusque sous les fondements des remparts. Le courage des Français était surtout admirable; leurs attaques se portaient sur la *Tour maudite,* à l'est de la ville; de ce côté les murs commençaient à crouler; un chemin allait être ouvert. Frappés du péril, et déjà affaiblis par les maladies et la disette, les guerriers de la garnison tombèrent dans le découragement. Le commandant de la place se détermina à implorer une capitulation; il se présenta à Philippe-Auguste, et proposa de lui rendre la ville aux mêmes conditions que les chrétiens l'avaient rendue aux musulmans quatre ans auparavant, c'est-à-dire en laissant aux assiégés la vie sauve et la liberté de chercher un refuge où ils voudraient. Le roi de France, après avoir consulté les principaux chefs de l'armée, répondit que les croisés ne consentiraient point à épargner les habitants et la garnison de Ptolémaïs, si les musulmans ne rendaient Jérusalem et toutes les villes chrétiennes tombées en leur pouvoir depuis la bataille de Tibériade. Le commandant se retira en jurant par Mahomet de s'ensevelir sous les ruines de la cité.

Une dernière et vive résistance fut l'ouvrage de cette courageuse résolution. Mais, après cette passagère ardeur du désespoir, la vue des tours ruinées, la désertion de quelques chefs, l'horrible détresse des habitants, engagèrent les émirs à des négociations nouvelles avec les chrétiens. Revenus sous la tente de Philippe-Auguste, les chefs promirent de faire rendre aux Francs le bois de la vraie croix et seize cents prisonniers; ils s'engagèrent en outre à payer deux cent mille pièces d'or aux princes chrétiens. Les otages musulmans et tout le

peuple enfermé dans Ptolémaïs devaient rester au pouvoir du vainqueur jusqu'à l'entière exécution du traité. Cette capitulation fut acceptée. Au moment où Saladin en eut la nouvelle, il se préparait à tenter un dernier effort pour sauver la place; cette issue de tant de combats le remplit de douleur.

Ainsi se termina le siège de Ptolémaïs; les habitants de la ville et la garnison se défendirent pendant deux ans avec une résignation inébranlable, avec une infatigable ardeur. Les croisés, sous les murs de cette place, versèrent plus de sang et montrèrent plus de bravoure qu'il n'en fallait pour conquérir l'Asie. Pendant tout ce temps, le glaive ou les maladies moissonnèrent plus de cent mille chrétiens. A mesure que les légions d'Europe périssaient dans la plaine de Saint-Jean-d'Acre, il en arrivait de nouvelles; des navires partis de tous les ports de l'Occident transportaient des populations armées qui venaient se fondre misérablement autour de la colline de Turon et sur le sable du Bélus; on aurait pu croire que la terre et la mer de Syrie s'entendaient entre elles, et que l'une avait été chargée de dévorer ce que l'autre lui apportait. Ce siège de Ptolémaïs, commencé par un roi fugitif, réunit peu à peu toutes les forces de la chrétienté. Des empires s'agitent à grand bruit pour délivrer Jérusalem, et toute cette tempête vient gronder et mourir sur une cité des côtes de la Palestine. On doit remarquer que le salut des armées de la croix sous les murs de Saint-Jean-d'Acre vient de la supériorité de la marine chrétienne sur la marine musulmane : si les vaisseaux francs qui approvisionnaient le camp des croisés avaient été vaincus dans leurs combats contre les vaisseaux sarrasins, l'armée des assiégeants aurait péri par la famine.

Dans ce long siège de Saint-Jean-d'Acre, on vit paraître et se développer le génie, les mœurs et les passions de la chrétienté et de l'islamisme. Les moyens d'attaque et les moyens de défense se trouvèrent perfectionnés. Les apparitions merveilleuses ne se rencontrèrent point, comme dans les précédentes expéditions, pour enflammer la pieuse bravoure des croisés; mais le fanatisme des guerriers de l'Europe n'en était pas moins violent, et leur intrépidité moins indomptable. Au milieu d'une guerre où plus d'une invention multiplia les chances du trépas, il y eut dans les deux partis des témoignages d'humanité, et les chrétiens et les musulmans reculèrent quelquefois devant la barbarie. Durant les jours de trêve, les fêtes de la chevalerie interrompaient la triste monotonie des combats; la plaine de Saint-Jean-d'Acre vit des tournois où les guerriers sarrasins furent invités. Les Francs

dansaient au son des instruments arabes, et les musulmans à leur tour dansaient au son des ménestrels. Le camp des croisés devant Ptolémaïs était devenu comme une grande cité d'Europe, avec ses métiers, ses arts mécaniques et ses marchés. L'industrie avare profita souvent de la misère des croisés, et souvent aussi la cupidité recevait son châtiment. Les vices, qui suivent toujours les nombreuses multitudes, les images de la corruption se mêlaient au spectacle de la misère. Il y eut pourtant de grands sujets d'édification et d'éclatants exemples de charité. Il s'était formé des associations d'hommes pieux pour assister les mourants et ensevelir les morts. Ce fut pendant ce siège que des soins généreux prodigués aux pauvres soldats du Nord devinrent l'origine de l'association hospitalière des chevaliers teutoniques. C'est aussi à cette époque que s'établit l'institution de la Trinité, dont le but était de racheter les chrétiens en captivité chez les musulmans.

Philippe-Auguste et Richard se partagèrent les vivres, les munitions, les richesses de la ville, au grand mécontentement de la multitude des croisés qui avaient souffert et combattu sous les murs de Ptolémaïs pendant deux hivers. Le roi de France se montra doux et modéré. Le roi d'Angleterre usa de la victoire sans ménagement, non seulement envers les infidèles, mais envers les croisés. Léopold d'Autriche avait fait des prodiges de valeur, et sa bannière flottait sur une tour de la ville; Richard ordonna que la bannière fût enlevée et jetée dans les fossés. Léopold empêcha que les guerriers allemands ne prissent les armes pour venger cet outrage; la fortune devait lui offrir plus tard une occasion de satisfaire son ressentiment. Conrad, ayant eu à se plaindre du roi d'Angleterre, se retira brusquement à Tyr. Bientôt Philippe-Auguste annonça son dessein de retourner dans ses États; il s'embarqua pour l'Europe, laissant en Palestine dix mille Français sous les ordres du duc de Bourgogne. Il avait compris que la croisade lui laissait peu de chose à faire pour sa gloire.

CHAPITRE XVI

MARCHE DE L'ARMÉE DE RICHARD DEPUIS SAINT-JEAN-D'ACRE JUSQU'A JAFFA — BATAILLE D'ARSUR — SÉJOUR A JAFFA
PROJET DE DÉLIVRER JÉRUSALEM — ON REBATIT ASCALON
(DE 1191 A 1192)

Plus d'un mois s'était écoulé, et le traité de la capitulation de Ptolémaïs n'avait point encore reçu son exécution. Saladin ne pouvait se résoudre à remettre entre les mains des croisés deux mille prisonniers prêts à s'armer de nouveau contre lui, deux cent mille pièces d'or destinées à l'entretien de cette armée qu'il n'avait pu vaincre, et le bois de la vraie croix, dont l'aspect échauffait l'enthousiasme et l'ardeur des combattants chrétiens. Le sultan avait été sommé plusieurs fois d'accomplir ses promesses; les chrétiens avaient menacé de mettre à mort les musulmans qui étaient en leur pouvoir, s'il ne remplissait pas les conditions du traité, et la politique de Saladin était restée inflexible. Les terribles menaces des croisés ne furent point vaines. Deux mille sept cents Sarrasins enchaînés furent conduits dans la plaine jusqu'au lieu où campait le sultan; le choix du lieu pour l'exécution des malheureux captifs était en quelque sorte une dernière sommation faite à Saladin. Richard donna l'ordre de mettre à mort les deux mille sept cents prisonniers musulmans. Le roi d'Angleterre ne doit pas être seul accusé de cet acte de barbarie; car l'exécution des captifs avait été résolue dans un conseil des chefs de l'armée chré-

tienne. D'après quelques auteurs, Saladin avait déjà fait mourir les prisonniers chrétiens qu'il devait échanger contre des prisonniers musulmans. Au reste, les musulmans ne reprochèrent point à Richard le massacre de leurs frères captifs; mais ils s'en prirent au sultan, qui aurait pu racheter leur liberté et leur vie en remplissant les conditions des traités.

A ces longs travaux avaient succédé d'heureux loisirs pour les chrétiens victorieux. L'abondance des vivres et le vin de Chypre faisaient oublier aux croisés le but austère du pèlerinage. Ce n'est point sans regret qu'ils s'éloignèrent d'une cité remplie de délices. Au jour marqué, cent mille croisés commandés par Richard traversèrent le Bélus, côtoyèrent le golfe de Caïpha, et s'avancèrent vers Césarée, où ils n'arrivèrent qu'après six jours de fatigue. Un char monté sur quatre roues recouvertes de fer portait l'étendard de la guerre sainte suspendu à un mât élevé; c'est autour de ce char qu'on plaçait les blessés et que l'armée se ralliait dans les périls. La marche des chrétiens fut un long combat, une longue souffrance; il leur fallait soutenir les continuelles attaques de l'ennemi et lutter avec la difficulté des chemins. L'armée faisait à peine trois lieues par jour; chaque soir elle dressait ses tentes : avant que les soldats se livrassent au sommeil, un héraut d'armes criait dans tout le camp : *Seigneur, secourez le saint sépulcre;* il prononçait trois fois ces paroles : toute l'armée les répétait en levant les yeux et les mains vers le ciel.

Les chroniqueurs ont mentionné les lieux traversés par l'armée chrétienne; ils citent d'abord un château appelé Capharnaüm, que les voyageurs ne trouvent plus aujourd'hui ; ensuite les *chemins étroits,* espèce de route taillée à main d'homme entre deux bancs de rochers, sur un espace d'un demi-mille; au bout de la plaine des *chemins étroits* s'élève maintenant le château des pèlerins appelé Atlik, bâti par les templiers quelques années après le passage de Richard. Les pèlerins traversèrent la rivière des Crocodiles, nommée aujourd'hui *Nhar-Coukah.* Césarée, où fit halte l'armée de Richard, n'a plus d'habitants; mais elle garde encore ses tours et ses murailles au bord de la mer.

Au delà de Césarée, de grands périls se présentèrent aux croisés. Saladin avait rassemblé toute son armée, impatient de venger la perte de Ptolémaïs et le massacre des captifs musulmans. Deux cent mille Sarrasins se réunirent sur les montagnes et dans la plaine; ils occupèrent les bords d'une rivière appelée par les chroniques *Rochetalie*

(aujourd'hui *Leddar*), pour fermer le passage aux croisés. A l'aspect de l'armée musulmane, le roi Richard se prépara au combat. Les bataillons chrétiens se partagèrent en cinq corps; ils étaient si serrés, dit un chroniqueur, qu'un fruit jeté au milieu d'eux n'aurait pu tomber sans toucher un homme ou un cheval. Les guerriers avaient reçu l'ordre de ne point quitter leurs rangs et de rester immobiles à l'approche de l'ennemi. Tout à coup, vers la troisième heure du jour, l'arrière-garde des croisés fut attaquée par une multitude de Sarrasins descendus des montagnes, s'avançant avec la rapidité de l'éclair, au bruit des clairons et des cymbales, et remplissant l'air d'affreux hurlements. De nouvelles phalanges de barbares suivaient les premières, et bientôt l'armée musulmane, selon l'expression des historiens arabes, entoura l'armée chrétienne *comme les cils environnent l'œil.* Les hospitaliers, derrière lesquels s'avançaient les archers et les balistaires, et qui formaient l'arrière-garde des croisés, arrêtèrent la première impétuosité de l'ennemi; les chrétiens, malgré de violentes attaques répétées, n'interrompirent point leur marche. Richard avait renouvelé l'ordre de rester sur la défensive, et de ne se porter contre l'ennemi qu'au signal qui devait être donné par six trompettes, deux à la tête de l'armée, deux au centre, deux à l'arrière-garde.

A la fin, ne pouvant plus supporter la honte de rester sans combattre, quelques chevaliers, sans attendre le signal du roi Richard, se précipitèrent sur les Sarrasins. Leur exemple entraîne les divers corps d'armée, impatients d'en venir aux mains, et bientôt la bataille est générale. Le roi Richard se montrait partout où les chrétiens avaient besoin de son secours, et partout la fuite des Turcs annonçait son passage. On se battait depuis la colline d'Arsur jusqu'à la plaine de Ramla, depuis la mer jusqu'aux montagnes. Le sol était couvert d'étendards déchirés, de lances et d'épées rompues. Vingt chariots, dit un témoin oculaire, n'auraient pu porter les javelots et les traits dont la terre était jonchée. Les Sarrasins ne purent soutenir le choc impétueux des Francs; les drapeaux jaunes de Saladin fuyaient devant les bannières de Richard.

Les chrétiens, croyant à peine à leur victoire, restent immobiles dans les lieux où ils ont vaincu. Ils s'occupaient de soigner les blessés et de ramasser les armes éparses sur le champ de bataille, lorsque vingt mille Sarrasins ralliés par leurs chefs accourent pour recommencer le combat. Les croisés, qui ne s'attendaient plus à être attaqués, sont d'abord surpris. Accablés de chaleur et de fatigue, ils eurent

besoin d'être encouragés par la présence de Richard, devant lequel aucun Sarrasin ne restait debout, et que les chroniques comparent, dans l'horrible mêlée, au moissonneur abattant des épis. Au moment où les chrétiens victorieux se remettaient en marche vers Arsur, le désespoir poussa les musulmans à une dernière attaque contre l'arrière-garde. Richard, qui avait repoussé deux fois l'ennemi, vole au lieu du combat suivi seulement de quinze chevaliers, et répétant à haute voix le cri de guerre : *Dieu, secourez le saint sépulcre!* Les musulmans sont dispersés au premier choc; leur armée, vaincue trois fois, eût été détruite si la forêt d'Arsur n'avait recueilli leurs débris et dérobé leur retraite précipitée. Plus de huit mille soldats musulmans et trente-deux émirs succombèrent dans la bataille. Les chrétiens ne perdirent que mille de leurs guerriers. Ce fut avec une profonde douleur qu'ils reconnurent parmi les morts l'illustre Jacques d'Avesnes. On le trouva couvert de blessures, entouré de ses compagnons et de ses parents tués à ses côtés. L'intrépide d'Avesnes, qui combattait encore après avoir eu une jambe et un bras coupés, s'était écrié en mourant : *O Richard, venge ma mort!* Ce défenseur de la croix fut enseveli à Arsur, dans l'église de la Vierge, au milieu du deuil de l'armée.

Les annales de l'antiquité et des temps modernes n'offrent aucune bataille plus mémorable que cette bataille d'Arsur; là se rencontrèrent les plus braves guerriers de l'Europe et de l'Asie; les bords du *Leddar,* qui ne connaissent aujourd'hui que les tentes noires des Bédouins et n'entendent que les pas timides du pèlerin s'acheminant vers la cité sainte, furent alors témoins de plus d'héroïsme que n'en virent jamais le Granique et le Simoïs. Les chroniques contemporaines racontent avec surprise les incroyables exploits de Richard. Dans une de ses lettres, le roi d'Angleterre nous apprend qu'il fut légèrement blessé au côté gauche. Cette bataille aurait pu décider du sort de la croisade; si Saladin avait eu la victoire, dès ce moment la croix disparaissait de la Syrie. Les Francs ne profitèrent point de leur triomphe; en poursuivant leurs ennemis vaincus, ils auraient pu arracher la Syrie et l'Égypte à la puissance musulmane.

Les guerriers sarrasins, effrayés par les souvenirs du siège de Ptolémaïs, hésitèrent à s'enfermer dans des remparts. Saladin renversa les villes et les châteaux qu'il ne pouvait défendre; arrivés à Jaffa, les croisés ne trouvèrent que des ruines. Parmi les chefs de l'armée chrétienne, les uns, voulant mettre à profit la terreur répandue chez l'ennemi par la journée d'Arsur, étaient d'avis d'aller assiéger Jérusa-

lem ; les autres pensaient qu'il était plus sage de relever d'abord les places démolies ; le premier avis était celui du duc de Bourgogne, le dernier était celui de Richard. Il est probable que les convictions étaient pour peu de chose dans ces opinions diverses, et que tout cela était l'œuvre de l'esprit d'opposition et de rivalité. Le parti anglais était le plus nombreux, l'avis de Richard prévalut. On s'occupa de relever les murailles de Jaffa. La reine Bérengère, la veuve de Guillaume, roi de Sicile, et la fille d'Isaac vinrent rejoindre le roi d'Angleterre. Les tentes chrétiennes s'étendaient au milieu des jardins et des vergers de Jaffa, et tous les trésors de l'automne s'offraient aux pèlerins.

Pendant le séjour de l'armée chrétienne à Jaffa, Richard fut sur le point de tomber entre les mains des musulmans. Dans une partie de chasse à travers les campagnes de Saron, Richard s'était reposé au pied d'un arbre et s'était endormi. Tout à coup il est réveillé aux cris de ses compagnons qui voyaient accourir une troupe de Sarrasins. Le roi d'Angleterre monte à cheval, se prépare au combat ; bientôt l'ennemi l'entoure, le presse ; Richard allait succomber sous le nombre, lorsqu'un chevalier de sa suite, appelé Guillaume de Pratelles, s'écrie dans la langue des musulmans : *Je suis le roi ! sauvez ma vie !* Le généreux guerrier est fait prisonnier. Richard, délivré ainsi par le dévouement d'un chevalier français, parvint à gagner Joppé, où le danger qu'a couru le roi épouvante l'armée chrétienne. Guillaume de Pratelles avait été conduit dans les prisons de Damas. Richard ne crut pas trop payer dans la suite la liberté de son fidèle serviteur en rendant à Saladin dix de ses émirs tombés au pouvoir des croisés.

L'armée chrétienne s'éloigna de Jaffa ; vers la fête de tous les Saints, elle alla camper entre le château des Plans et celui de Maë. Les Sarrasins et les croisés ne cherchaient plus de nouveaux combats, et, parcourant un pays ravagé par leurs victoires, ne s'occupaient plus, les uns qu'à renverser des places, les autres qu'à rebâtir des murailles et des tours. Toutefois des exploits brillants se mêlaient de temps en temps aux travaux de l'armée chrétienne ; les rencontres avaient lieu dans les pays de Lidda, de Ramla et d'Ascalon, et Richard triomphait toujours des Sarrasins. Pendant ce temps le duc de Bourgogne et ses Français supportaient mal l'autorité du roi d'Angleterre ; Conrad, marquis de Tyr, entraîné par ses rancunes, avait osé offrir aux musulmans de s'allier avec eux contre Richard. De son côté, le roi d'Angleterre, renouvelant auprès de Saladin la promesse qu'il avait déjà faite

à Malek-Adel, lui annonçait qu'il était prêt à retourner en Europe si l'on rendait aux chrétiens Jérusalem et le bois de la vraie croix. D'autres propositions, qui n'étaient pas de nature à réussir dans l'armée chrétienne, furent faites par Richard : Jeanne, veuve de Guillaume de



Richard Cœur-de-Lion à la bataille d'Arsur.

Sicile, fut proposée en mariage à Malek-Adel; sous les auspices de Saladin et du roi d'Angleterre, les deux époux devaient régner sur les musulmans et les chrétiens, et gouverner le royaume de Jérusalem. Le projet de cette union causa une grande surprise aux docteurs de l'islamisme; mais le sultan parut l'adopter sans répugnance. L'énergique opposition des évêques chrétiens fit échouer ces négociations.

Richard, accusé de vouloir trahir la cause de la croix, et jaloux de

regagner la confiance des pèlerins, fit décapiter tous les captifs musulmans qu'il avait entre les mains et annonça le projet de délivrer Jérusalem. Les pluies de l'hiver avaient réduit le camp des chrétiens à un état malheureux; un grand nombre de chevaux et de bêtes de somme avaient péri; la plupart des pèlerins avaient perdu leur énergie. Cependant l'espérance de contempler bientôt la cité de Jésus-Christ fortifia les esprits, releva les courages. Pendant ce temps-là, Saladin s'occupait d'entourer Jérusalem de retranchements nouveaux; il réparait les murailles et les tours. La cavalerie musulmane gardait les routes de la ville sainte.

Quelques voix s'élevaient dans l'armée chrétienne contre le projet d'entreprendre le siège de Jérusalem au milieu de l'hiver; mais un ardent enthousiasme animait la multitude des croisés. Lorsque les chefs résolurent d'aller rebâtir Ascalon, une des places démolies par Saladin, un profond découragement saisit l'armée chrétienne; la foule, qui avait tant souffert pour marcher vers Jérusalem, faisait entendre les accents du désespoir; des plaintes amères s'élevaient contre les chefs, contre Richard et contre le Ciel même. Le duc de Bourgogne et ses Français avaient quitté les drapeaux de Richard; des députés qui leur parlèrent au nom de Jésus-Christ les ramenèrent au camp.

Les croisés ne trouvèrent à Ascalon qu'un amas de pierres. Ils travaillèrent à rebâtir la ville. Richard était partout pour encourager les travailleurs, ou pour remuer lui-même les pierres et les décombres. Douze cents prisonniers chrétiens délivrés par Richard sur la route d'Égypte vinrent partager les travaux des croisés. Cependant des murmures accompagnaient la construction d'Ascalon. Léopold d'Autriche, accusé de rester oisif avec ses Allemands, avait répondu à Richard qu'il n'était ni charpentier ni maçon. Plusieurs chevaliers disaient hautement qu'ils n'étaient point venus en Asie pour rebâtir Ascalon, mais pour conquérir Jérusalem. Le duc de Bourgogne quitta brusquement l'armée. La désunion éclata ouvertement entre le roi d'Angleterre et le marquis de Tyr; les outrages et les menaces rendaient impossible toute réconciliation. L'armée chrétienne célébra les fêtes de Pâques de l'année 1192 dans la plaine d'Ascalon; au milieu des cérémonies qui retraçaient les souvenirs de la passion, de la mort et de la résurrection glorieuse de Jésus-Christ, plus d'un pèlerin dut reprocher à Richard de n'avoir point poursuivi sa marche jusqu'à Jérusalem.

CHAPITRE XVII

DERNIERS ÉVÉNEMENTS DE LA CROISADE DE RICHARD
(1192)

Ce fut peu de temps après la fête de Pâques que des messagers d'Angleterre vinrent apprendre à Richard que son royaume était troublé par les complots de son frère Jean. Le roi d'Angleterre annonça aux chefs assemblés qu'il lui faudrait bientôt reprendre le chemin de l'Occident, mais qu'en partant il laisserait en Palestine trois cents cavaliers et deux mille fantassins d'élite. Les chefs déplorèrent la nécessité de son départ. Ils proposèrent d'élire un roi pour être mis à la tête des intérêts chrétiens ; on désigna Conrad, qui était peu aimé de l'armée, mais dont on estimait la bravoure et l'habileté. Tout en s'étonnant d'un choix pareil, Richard y donna son adhésion. Une ambassade fut chargée d'aller annoncer au marquis de Tyr qu'il venait d'être nommé roi de Jérusalem. Conrad ne put contenir sa surprise et sa joie devant les députés de Richard; mais il ne devait pas jouir de la royauté. Deux jeunes Ismaéliens, esclaves du Vieux de la Montagne, poignardèrent le marquis de Tyr pendant que les habitants célébraient son élection par des banquets et des fêtes.

Quelques auteurs ont accusé Saladin d'avoir demandé et payé ce meurtre; d'autres ont attribué l'assassinat de Conrad à Honfroy de Thoron, qui avait à venger l'enlèvement de sa femme et la perte de ses droits au trône de Jérusalem : ces deux assertions n'ont pas un grand caractère de vérité. Le meurtre de Conrad ne devait profiter qu'au roi

d'Angleterre, et celui-ci fut accusé par les croisés français. Quoique la bravoure héroïque de Richard dût repousser toute idée de vengeance honteuse, l'accusation dirigée contre lui s'accrédita par la haine qu'on lui portait. En apprenant la mort de Conrad, Philippe-Auguste avait craint le même sort; il ne paraissait plus en public qu'avec une garde attachée à sa personne. Henri, comte de Champagne, qui était à la fois neveu du roi d'Angleterre et du roi de France, remplaça Conrad dans le gouvernement de Tyr; il le remplaça aussi dans la dignité de roi de Jérusalem, et s'unit à la veuve du prince.

Richard parcourait les plaines de Ramla, signalant chaque jour son bras par de nouveaux exploits contre les Sarrasins, lorsqu'il apprit la mort de Conrad et l'élévation de Henri de Champagne. Il fit venir son neveu, et lui céda les places chrétiennes conquises par ses armes. Le nouveau roi de Jérusalem se rendit ensuite à Ptolémaïs, où il fit son entrée aux acclamations de la multitude; toutes les rues étaient tapissées d'étoffes de soie; l'encens brûlait sur les places publiques; les femmes et les enfants chantaient en chœur; le clergé conduisit à l'église le successeur de David et de Godefroy. On peut se rappeler ici que, d'après une décision prise par les chefs de l'armée au siège de Saint-Jean-d'Acre, la mort de Conrad devait donner la couronne à Guy de Lusignan; mais personne ne se souvint du rival du marquis de Tyr; on ne trouvait en lui qu'un homme dépourvu d'habileté, et son nom n'était plus prononcé dans l'armée chrétienne.

Cependant de nouveaux messagers arrivés d'Occident vinrent éveiller les inquiétudes de Richard sur son royaume troublé par le prince Jean, et sur la Normandie, menacée par Philippe-Auguste. Le monarque anglais s'était emparé depuis peu du château de Daroum, au midi de la Palestine; il ne voyait sous ses drapeaux que des guerriers dociles et des alliés fidèles; au moment où la fortune lui souriait, la pensée du départ traversait tristement ses espérances. Tous les chefs se rassemblèrent et jurèrent de ne point abandonner la croisade, soit que Richard partît, soit qu'il différât son départ. Cette résolution répandit la joie dans le camp des chrétiens. Au milieu des danses, des festins et des chansons, le roi d'Angleterre rêvait à l'écart, et sans doute l'allégresse générale importunait son cœur. L'armée alla camper dans le voisinage d'Hébron, la cité où dorment au fond des roches sépulcrales les aïeux d'Israël. Mais les sombres préoccupations ne quittaient point Richard. La crainte de son humeur sévère empêchait qu'on n'osât lui donner un conseil ni même une consolation.



Jérusalem. Vue prise du mont des Oliviers.

Un jour que le roi d'Angleterre, seul dans sa tente, et le front incliné vers la terre, paraissait plus inquiet que de coutume, un prêtre pèlerin nommé Guillaume se présente à lui dans l'attitude de la tristesse et de la compassion; immobile sur le seuil de sa tente, le prêtre attendait un signal pour s'approcher; il regarde le roi, et ses yeux laissent tomber des larmes. Alors Richard ordonne à Guillaume d'entrer, de dire le sujet de ses pleurs, et de dire aussi s'il est triste à cause de lui. Après avoir obtenu du roi la promesse de l'écouter sans colère, le prêtre lui fait entendre que sa résolution de quitter la Palestine excite des plaintes dans l'armée chrétienne, surtout parmi ceux qui ont le plus à cœur sa gloire, et que la postérité lui reprocherait d'avoir déserté la cause des chrétiens. Il rappelle au roi d'Angleterre ses nombreux exploits, lui dit que les pèlerins le regardaient comme leur appui et leur père, et que son départ allait jeter la chrétienté dans le désespoir. Richard avait écouté le prêtre; il ne répondit rien à son discours, mais son front parut plus sombre. Le lendemain, le roi d'Angleterre déclara au comte Henri et au duc de Bourgogne qu'il ne repartirait point pour l'Europe avant les fêtes de Pâques de l'année suivante; un héraut d'armes proclamant cette résolution annonça que l'armée chrétienne allait marcher vers la ville sainte. Cette nouvelle releva l'armée; de généreuses dispositions éclatèrent dans le camp; toutes les misères étaient oubliées; on entendit partout les louanges de Richard, et tous ces courages ranimés prophétisaient la victoire : nobles désirs, ardeurs intrépides que devaient rendre inutiles les fatalités de la discorde.

Les croisés vinrent camper à Bethenopolis, aujourd'hui *Beitnouba,* à sept lieues à l'orient de Jérusalem. Richard s'y arrêta plusieurs semaines, soit qu'il fût effrayé des préparatifs des Sarrasins, soit qu'il s'abandonnât de nouveau à l'inconstance de son humeur. Le duc de Bourgogne et plusieurs autres chefs, jaloux de la gloire de Richard, hésitaient à le seconder dans son entreprise. Après un mois d'attente vaine à Bethenopolis, les chrétiens s'écriaient avec amertume : *Nous n'irons donc point à Jérusalem?* Richard feignait de ne point écouter les murmures des pèlerins; mais il partageait leur regret, et s'indignait contre sa propre fortune. Un jour que ses excursions contre l'ennemi l'avaient entraîné jusque sur les hauteurs de Modin, d'où l'on peut apercevoir Jérusalem, Richard pleura à la vue de la ville sainte qu'il n'avait pas délivrée. Pressé de prendre un parti, il réunit un conseil composé de cinq chevaliers de Saint-Jean, de cinq barons français et

de cinq barons ou seigneurs de la Palestine. Ce conseil délibéra pendant plusieurs jours. Ceux qui étaient d'avis d'assiéger Jérusalem parlaient d'une révolte éclatée en Mésopotamie contre l'autorité de Saladin, et des menaces du calife de Bagdad contre le sultan; ils ajoutaient que les mameluks refusaient de s'enfermer dans Jérusalem si Saladin ne venait point y partager leurs périls. Le moment était donc favorable. Les seigneurs qui soutenaient l'opinion contraire ne voyaient dans ces nouvelles qu'un piège de Saladin; ils objectaient le manque d'eau en été au milieu de l'aride contrée de Jérusalem, les longs défilés de cette route montueuse où quelques soldats musulmans pourraient anéantir les phalanges des chrétiens; en cas de revers sous les murs de la ville sainte, comment l'armée chrétienne pourrait-elle faire sa retraite, environnée de tous côtés par les troupes de Saladin?

Tels sont les débats que nous transmet l'histoire; mais les raisons sur lesquelles on s'appuyait pour s'éloigner de Jérusalem n'avaient rien de nouveau et d'imprévu; les mêmes raisons existaient pour les compagnons de Godefroy, et leur marche n'en fut point arrêtée. Il y a donc au fond de cette question quelque chose de plus que les motifs rapportés dans des relations contemporaines. Cette partie de notre récit reste dans une vague obscurité. L'histoire peut suivre les passions humaines lorsqu'elles éclatent en plein soleil; mais elle est impuissante à les décrire avec une complète vérité lorsqu'elles s'enferment dans le conseil des princes, et qu'elles s'y mêlent à une foule d'intérêts inconnus.

Au reste, ces hésitations et ces débats n'empêchaient point Richard d'attaquer sans cesse les Sarrasins. Quelques Syriens étaient venus l'avertir qu'une riche caravane arrivait d'Égypte et se rendait à Jérusalem. Il assemble aussitôt l'élite de ses guerriers, auxquels se réunissent les Français. Le cortège de Richard quitte le camp vers la fin du jour, marche toute la nuit à la clarté de la lune, et au premier rayon du jour arrive sur le territoire d'Hébron, dans un lieu appelé Harry; c'est là que la caravane s'était arrêtée avec son escorte, composée de deux mille guerriers sarrasins. Richard, à la tête des siens, se précipita sur les guerriers musulmans, qui, ébranlés au premier choc, s'enfuirent, dit une chronique, *comme des lièvres que des chiens poursuivent.* La caravane fut enlevée. Richard et ses compagnons revinrent au camp, emmenant à leur suite quatre mille sept cents chameaux, un grand nombre de chevaux, d'ânes, de mulets chargés des marchandises les plus précieuses de l'Asie. Le butin fut distribué à ceux qui étaient

restés au camp comme à ceux qui avaient accompagné le roi d'Angleterre. La prise de cette caravane jeta la confusion dans la ville sainte; des murmures contre Saladin, des bruits avant-coureurs de discordes éclatèrent dans l'armée musulmane.

Cependant les chrétiens ne mirent point à profit la terreur des Sarrasins et le commencement d'insubordination qui se faisait remarquer parmi les guerriers de Saladin. Le conseil des chevaliers et des barons décida que l'armée s'éloignerait des montagnes de la Judée et retournerait vers les rives de la mer. La désolation fut grande parmi les pèlerins. La haine devint plus vive et plus profonde entre les Français et les Anglais. Le duc de Bourgogne et Richard s'attaquaient réciproquement par des chansons satiriques. Les espérances de cette croisade s'évanouissaient par le démembrement de l'armée chrétienne. Au milieu des incertitudes de Richard, l'armée de Saladin, renforcée par les émirs d'Alep, de Mésopotamie et d'Égypte, vint attaquer Jaffa, et s'empara de la ville après plusieurs assauts. La citadelle, où s'était réfugiée la garnison, proposait de capituler, lorsque Richard arriva tout à coup de Ptolémaïs avec plusieurs navires montés par des guerriers chrétiens. Le port de Jaffa était couvert d'une multitude de Sarrasins; le roi d'Angleterre se jette dans l'eau jusqu'à la ceinture, suivi de ses plus braves guerriers; il atteint le rivage, disperse tout devant lui, chasse de la ville les musulmans naguère victorieux, et, les poursuivant dans la plaine, va dresser ses tentes au lieu même où Saladin avait eu les siennes quelques heures auparavant.

Mais Richard n'avait point encore triomphé de tous les périls. Après avoir remis à ses guerriers la garnison de la citadelle, il comptait à peine deux mille combattants. Trois jours après la délivrance de Jaffa, un Génois sorti de la ville au crépuscule du matin aperçut dans la plaine des bataillons musulmans et revint en criant : *Aux armes! aux armes!* Richard s'éveille en sursaut, endosse sa cuirasse, déjà les Sarrasins accouraient en foule; le roi et la plupart des siens marchaient au combat les jambes nues, quelques-uns en chemise; dix chevaux seulement se trouvaient dans les troupes chrétiennes. On en donne un à Richard; les musulmans sont forcés à la retraite; le roi d'Angleterre profite de ce premier avantage pour ranger ses soldats en bataille dans la plaine et les exhorter à de nouveaux combats. Bientôt sept mille cavaliers sarrasins revenant à la charge se précipitent sur les chrétiens; ceux-ci résistent à l'impétuosité de l'ennemi, des sentiments de surprise et de terreur agitent les rangs musulmans; Richard s'ébranle enfin

avec les siens et fond sur les Sarrasins; alors on vient lui annoncer que l'ennemi est entré dans la ville de Jaffa, et que les chrétiens restés à la garde des portes périssent sous le glaive musulman; le roi vole à leur secours, n'ayant avec lui que deux cavaliers et quelques balistaires; les mameluks se dispersent à son approche; il tue tout ce qui résiste. Quand la ville est délivrée de la présence des ennemis, il revient dans la plaine où ses troupes étaient aux prises avec la cavalerie musulmane. Richard, multipliant des miracles de bravoure, renverse la foule des Sarrasins. Enfin il s'élance avec tant d'ardeur dans les rangs ennemis, que personne ne peut le suivre et qu'il disparaît aux yeux de tous ses guerriers. Lorsqu'il revint au milieu des croisés, qui le croyaient mort, son cheval était couvert de sang et de poussière, et lui-même, selon les naïves expressions d'un témoin oculaire, *tout hérissé de flèches, paraissait semblable à une pelote couverte d'aiguilles.* Cette victoire extraordinaire, due au courage d'un seul homme, est l'événement le plus merveilleux qu'on puisse rencontrer dans les annales des faits héroïques.

Tant de travaux et de gloire devaient être perdus pour la croisade. Le duc de Bourgogne, retiré dans la ville de Tyr, refusait de prendre aucune part à la guerre. Les Allemands, commandés par le duc d'Autriche, avaient quitté la Palestine. Richard, tombé malade, avait voulu se rendre à Ptolémaïs, et l'injustice de ses guerriers lui reprochait de les abandonner. Seul avec son épée, il ne s'occupa plus que de reprendre les négociations avec Saladin. Les chrétiens et les Sarrasins paraissaient également fatigués de la guerre; Saladin, délaissé par plusieurs auxiliaires, craignait de voir s'élever des troubles dans son empire. Le sultan, comme le roi d'Angleterre, avait intérêt à faire la paix. On conclut une trêve de trois ans et huit mois. Jérusalem était ouverte à la dévotion des chrétiens; ceux-ci devaient posséder toute la côte maritime, depuis Jaffa jusqu'à Tyr. On convint de démolir la cité d'Ascalon, que réclamaient à la fois les Sarrasins et les croisés. Il ne fut point question du bois de la vraie croix, pour laquelle Richard avait envoyé d'abord plusieurs ambassadeurs à Saladin. Les principaux chefs des deux armées jurèrent, les uns sur le Coran, les autres sur l'Évangile, d'observer les conditions du traité. Le sultan et le roi d'Angleterre se contentèrent de se donner leur parole et de toucher la main des ambassadeurs. Guy de Lusignan n'avait point été nommé dans le traité : dépouillé de son royaume, il obtint celui de Chypre, qui était une possession plus réelle, mais qu'il fallut payer aux tem-

pliers, auxquels Richard l'avait vendue ou engagée. La Palestine fut cédée à Henri, comte de Champagne. Avant de retourner en Europe, les croisés, partagés en plusieurs caravanes, s'en allèrent visiter le tombeau de Jésus-Christ. Les Français restés à Tyr ne voulurent point prendre le chemin de Jérusalem, que Richard venait de leur ouvrir; les préventions jalouses étaient plus fortes que l'amour des saints lieux. Le duc de Bourgogne mourut au moment où il s'occupait de son retour en Occident.

Quand le roi d'Angleterre s'embarqua à Ptolémaïs, les chrétiens de la terre sainte ne purent retenir leurs pleurs; ils se croyaient désormais sans appui contre les Sarrasins. Richard lui-même pleura, et lorsqu'il fut sorti du port de Saint-Jean-d'Acre, tournant les yeux vers le rivage qu'il venait de quitter : *O terre sainte!* s'écria-t-il, *je recommande ton peuple à Dieu; fasse le Ciel que je vienne encore te visiter et te secourir!*

Telle fut cette troisième croisade, où l'Allemagne perdit un de ses plus grands empereurs et la plus belle de ses armées; où la France et l'Angleterre perdirent la fleur de leur belliqueuse noblesse. Tout l'Occident armé ne put obtenir d'autres avantages que la conquête de Ptolémaïs et la démolition d'Ascalon. Cette croisade, quoique malheureuse, n'excita pas autant de plaintes en Europe que celle de saint Bernard, parce que de glorieux exploits se mêlaient à son souvenir. On vit alors en Orient de grands monarques se faire la guerre sans cesser de s'estimer; les deux peuples semblaient avoir perdu quelque chose de leur barbarie. Les émirs sarrasins furent quelquefois admis à la table de Richard, et les croisés à celle de Saladin; en se mêlant ensemble, les musulmans et les chrétiens purent faire un heureux échange de leurs usages, de leur savoir et même de leurs vertus. La passion de la gloire fut pour les compagnons de Richard un mobile presque aussi puissant que l'enthousiasme religieux.

Deux renommées dominent tout dans l'histoire de cette croisade; Richard et Saladin, différents de caractère et de génie, sont les deux héros de la grande épopée qui dans les dernières années du XIIe siècle occupa l'attention de l'Occident et de l'Orient. Le premier avait plus d'audace et de bravoure; le second, plus de gravité, de prudence, d'esprit de conduite. Richard avait plus d'imagination, Saladin plus de raison; poussé par une inconstante humeur, ne résistant jamais à la fougue de ses passions diverses, le roi d'Angleterre ne connut jamais la modération; il aurait été incapable de gouverner, car il ne sut jamais

se gouverner lui-même; ce qu'on éprouve en contemplant sa destinée tient plus de la surprise que de l'admiration. De tous les guerriers des temps modernes, Richard est celui qui a le plus de ressemblance avec les héros d'Homère; on retrouve en lui ce courage que rien n'arrête, cette présomption qui ne doute jamais de la victoire, ce désir d'élever jusqu'aux cieux la renommée de ses armes, et aussi ces faiblesses de l'âme, ces tristesses qui font pleurer Achille comme une femme. Saladin, placé à la tête d'un empire que sa naissance ne lui avait point donné et que lui imposa, pour ainsi dire, la fortune des armes, effaça le crime de l'usurpation par son habileté dans la guerre, par de hautes vertus et un constant amour du bien. « Du sein des camps il couvrait les peuples des ailes de sa justice, dit une chronique orientale, et faisait descendre sur les villes les nuées de sa libéralité. » Les chrétiens ont célébré la bonté généreuse de Saladin, les infidèles ont loué l'invincible ardeur du roi des Francs; le nom du monarque anglais fut pendant un siècle la terreur de l'Orient; lorsque, sur les chemins, l'ombre d'un buisson ou d'un arbre effrayait la monture du cavalier sarrasin : *As-tu vu l'ombre de Richard?* disait le musulman à son coursier.

Un des résultats les plus importants de la troisième croisade, celui auquel les chrétiens n'avaient pas songé, fut la fondation du royaume de Chypre. Cette île, la plus considérable des îles de la Méditerranée, renfermait de florissantes cités, des plaines fertiles, et produisait un vin renommé; ses ports offraient un asile aux navires qui se rendaient de l'Occident en Asie, et qui revenaient de la Syrie en Europe. Le royaume conquis par Richard fut un voisinage utile pour les colonies chrétiennes. Lorsque les musulmans dispersèrent les États latins, l'île de Chypre recueillit leurs débris. Ce sont les rois latins de Nicosie qui conservèrent les assises du royaume de Jérusalem, ouvrage de Godefroy et de ses successeurs.

La croisade avait ruiné l'Angleterre. Elle fournit à Philippe-Auguste les moyens d'affaiblir les grands vassaux, et de réunir la Normandie à la couronne. En profitant du malheur de ses voisins, la France se fortifia par l'agrandissement du territoire et l'affermissement du pouvoir royal.

Les ennuis de la captivité attendaient en Europe le héros de cette croisade. En revenant de la Palestine, Richard fit naufrage sur les côtes d'Italie, et, ne voulant point traverser la France, il prit la route de l'Allemagne, caché sous l'habit d'un simple pèlerin. Ses libéralités

trahirent le roi; il avait partout des ennemis; les soldats du duc d'Autriche l'arrêtèrent: Léopold n'avait point oublié les outrages reçus au siège de Ptolémaïs. Richard était retenu prisonnier, et l'Europe ignorait son destin; ce fut la fidélité d'un gentilhomme troubadour qui apprit à l'Angleterre ce qu'était devenu son monarque. Blondel, cherchant les traces de son maître, parcourait l'Allemagne avec l'habit et la lyre de ménestrel. Il arriva un jour au pied d'une tour où gémissait, disait-on, un illustre captif. Tout à coup il entend chanter le premier couplet d'une chanson qu'il avait composée autrefois avec Richard; le gentilhomme se met à chanter le second couplet, les yeux levés vers cette tour d'où partaient des accents connus; le prisonnier reconnaît Blondel. Le duc d'Autriche ayant appris que la demeure de son prisonnier était découverte, se hâta de le livrer à l'empereur d'Allemagne, qui avait aussi des griefs à venger. Henri VI chargea Richard d'indignes fers. Le roi captif comparut devant la diète germanique, assemblée à Worms; il fut accusé devant les évêques et les seigneurs de tous les crimes que lui avaient reprochés la haine et l'envie; mais quand le royal prisonnier fit entendre sa justification, l'assemblée fondit en larmes; ceux qui étaient venus à Worms pour condamner Richard reculèrent devant sa gloire. Toutefois l'empereur Henri, malgré les anathèmes du saint-siège, garda son prisonnier pendant plus d'une année encore, et n'accorda sa liberté qu'au prix d'une rançon qui acheva d'épuiser l'Angleterre.

Pendant qu'un étroit cachot d'Allemagne enfermait le héros dont la renommée remplissait le monde, Saladin, malade à Damas, s'abandonnait aux tristes pressentiments d'une fin prochaine; les chroniques latines, en racontant sa mort, nous disent que le sultan, près d'expirer, ordonna à un de ses émirs de porter son drap mortuaire dans les rues de Damas, et de répéter à haute voix: *Voilà ce que Saladin, vainqueur de l'Orient, emporte de ses conquêtes.*

CHAPITRE XVIII

QUATRIÈME CROISADE — PRÉDICATION DE LA CROISADE EN ALLEMAGNE — L'EMPEREUR HENRI SE CROISE ET FAIT LA CONQUÊTE DE LA SICILE — AFFAIRES DE LA PALESTINE — SIÈGE DE THORON — MORT D'HENRI VI ET FIN DE LA CROISADE

(1195)

La mort de Saladin avait jeté le trouble dans l'empire qu'il avait fondé; les historiens orientaux lui donnent jusqu'à dix-sept fils qui se partagèrent sa succession; il y eut alors un sultan d'Égypte, un sultan du Caire, des princes de la Mésopotamie; aucun de ces princes n'avait le génie de son père, et ne put conserver l'autorité que la fortune lui avait donnée; Malek-Adel, frère de Saladin, profita habilement des discordes qui s'élevèrent entre ses neveux, et réunit à la fin dans ses mains toutes-puissantes les débris dispersés de l'empire des Ayoubites. Ainsi se vérifia pour la seconde fois, dans l'espace de peu d'années, cette observation arabe: *La plupart de ceux qui ont fondé des empires ne les ont pas laissés à leur postérité.*

Malek-Adel dut les progrès de sa puissance non seulement aux divisions des infidèles, mais à l'esprit de discorde et de découragement qui régnait parmi les chrétiens. Après le départ du roi d'Angleterre, les colonies chrétiennes marchaient de plus en plus à leur déclin: combien de fois le Champenois Henri, dans son pauvre royaume de Jérusalem, eut à regretter son comté de Champagne et ses châteaux de Troyes et de Provins! Bohémond III, prince d'Antioche, était en guerre

avec les princes d'Arménie, et les deux pays avaient été tour à tour envahis et ravagés; une violente discorde avait éclaté entre les hospitaliers et les templiers, qui se disputaient un des châteaux voisins de Margat. Le pape lui-même avait eu quelque peine à faire entendre sa voix au milieu de ces funestes débats; les chrétiens de Palestine avaient une trêve avec les Sarrasins, mais point de force pour la faire respecter.

D'un autre côté, l'Occident, lassé de tant d'efforts, de tant de prodiges qui n'avaient rien produit, semblait peu disposé à secourir la terre sainte. Ce fut alors que Célestin III, à la voix duquel étaient partis pour l'Orient Richard Cœur-de-Lion, Philippe-Auguste et Frédéric Ier, entreprit de réchauffer de nouveau l'enthousiasme belliqueux des chrétiens. Dans un bref éloquent, il s'adressa à tous les fidèles, et, leur annonçant la mort de Saladin, il les pressa de prendre la croix et les armes; la profanation des saints lieux, l'oppression où gémissaient les chrétiens d'Orient, l'insolence et l'audace toujours croissante des Sarrasins: tels étaient les motifs dont il appuyait ses exhortations apostoliques. Il aurait vivement désiré que Richard pût repartir pour l'Orient; mais Richard craignait les entreprises de Philippe-Auguste; de son côté, Philippe redoutait les attaques de Richard; les deux monarques protestèrent de leur dévouement à la cause de Jésus-Christ, mais ils restèrent dans leurs États; la noblesse et le peuple suivirent leur exemple. Célestin porta ses dernières espérances vers l'Allemagne.

Quoique l'empereur Henri VI eût été excommunié par le saint-siège pour avoir retenu Richard en prison, le pape lui envoya des légats chargés de lui rappeler l'exemple de son illustre père Frédéric; Henri, qui avait plus d'ambition que de piété, pensa que la sainte expédition pouvait favoriser la conquête de la Sicile, peut-être même celle de la Grèce, qu'il méditait. Il accueillit avec distinction les légats de Rome, et prêcha lui-même la croisade dans la diète générale de Worms. L'éloquence du chef de l'Empire, et celle des évêques qui parlèrent après lui, échauffèrent tellement les esprits, que les peuples et les grands ne purent s'empêcher de *reconnaître là le doigt de Dieu.* Henri, entouré de sa cour, se revêtit du signe des croisés; un grand nombre de seigneurs allemands prirent la croix, les uns pour plaire à Dieu, les autres pour plaire à l'Empereur; dans toutes les provinces d'Allemagne, la guerre sainte trouva des soldats. Henri VI avait annoncé le projet de conduire les croisés en Orient; mais, comme la guerre qu'il voulait

faire en Sicile était déjà commencée, il se laissa facilement persuader de rester en Europe. Il se mit à la tête d'une armée et s'avança dans le pays de Naples. Deux autres armées de croisés, commandées, l'une par le duc de Saxe et de Brabant, l'autre par l'évêque de Mayence, et Valeran, comte de Limbourg, s'embarquèrent pour l'Orient. Les premiers croisés qui arrivèrent dans la Palestine voulurent rompre la trêve faite avec les Sarrasins, tandis que les chrétiens du pays voulaient qu'on la respectât. De là de vifs débats dans lesquels on se reprocha d'un côté une imprudence qui allait tout compromettre, de l'autre une sagesse timide qui n'osait rien défendre; les Allemands commencèrent eux-mêmes la guerre. Au milieu de cette confusion et des périls qu'elle devait amener, les chrétiens eurent à déplorer la mort de Henri de Champagne, tombé d'une fenêtre de son palais. Un autre malheur vint affliger le peuple chrétien : Malek-Adel, aux premières hostilités des croisés, assiégea Jaffa, prit la ville d'assaut, et toute la population périt sous le glaive des Sarrasins.

L'armée chrétienne, fortifiée des pèlerins allemands qui arrivaient chaque jour, sortit alors de Ptolémaïs, et marcha contre les infidèles. On résolut d'assiéger Beyrouth, où les musulmans gardaient un grand nombre de captifs et les plus riches dépouilles du pays conquis; Malek-Adel vint au-devant des chrétiens; les deux armées se rencontrèrent sur les bords de l'Éleuthère (aujourd'hui Nahr-el-Kebir), entre Tripoli et Tortose; les croisés restèrent victorieux. Les Sarrasins abandonnèrent plusieurs villes de la côte, et Beyrouth, mal défendue, tomba sans combat entre les mains des guerriers de la croix. Dans toutes les villes chrétiennes on rendait à Dieu des actions de grâces, et dans l'ivresse de ce premier succès on ne parlait plus que d'aller à Jérusalem.

Pendant que les croisés poursuivaient ainsi la guerre en Syrie, Henri VI profitait de tous les moyens et de toutes les forces que la croisade avait remis entre ses mains pour achever la conquête du royaume de Naples et de Sicile; il avait épousé Constance, fille de Roger, et c'est à ce titre qu'il réclamait, les armes à la main, la succession et l'héritage des princes normands; il eut d'abord à combattre Tancrède, fils de Roger, que la noblesse sicilienne avait élu roi; mais à la mort de ce dernier, le royaume, resté sans chef, divisé en mille factions, fut de toutes parts ouvert aux invasions des Allemands; dans cette conquête, Henri VI employa plus souvent les bourreaux que les soldats, et la terreur des supplices acheva ce qu'avait commencé la victoire.

Le nouveau maître de la Sicile, tout couvert du sang des chrétiens, et toujours excommunié par le pape, se glorifiait néanmoins d'être le premier des soldats de Jésus-Christ; n'ayant plus rien à faire en Italie, il s'occupa de la guerre contre les Sarrasins; il écrivit dans toutes les provinces de son empire pour qu'on pressât le départ de ceux qui, après avoir pris la croix, restaient dans leurs foyers; par sa lettre, l'Empereur s'engageait à entretenir une armée pendant un an, et promettait trente onces d'or à tous les croisés qui serviraient jusqu'à la fin dans la sainte expédition; Conrad, évêque de Hidelsheim, chancelier de l'Empire, qui avait suivi Henri VI et l'avait aidé de ses conseils dans la guerre de Sicile, fut chargé de conduire en Syrie cette troisième armée de pèlerins.

L'arrivée d'un si puissant renfort dans la Palestine redoubla le zèle et l'ardeur des soldats chrétiens; on aurait pu dès lors assiéger Jérusalem; mais l'hiver approchait, on résolut d'attendre la belle saison pour un siège qui pourrait être long et périlleux. D'une autre part, toutes les autres villes de la Palestine étaient rentrées sous la domination des chrétiens. On résolut donc d'employer les forces de la croisade à l'attaque du fort de Thoron, château formidable bâti dans le Liban, à quelques milles de Tyr; sa garnison musulmane menaçait sans cesse la Galilée et les plaines voisines de la mer. Quand l'armée fut réunie sous les murs de la forteresse, on s'aperçut de toutes les difficultés du siège; les flèches et les pierres lancées par les machines pouvaient à peine atteindre les remparts et les tours, tandis que les poutres et les débris des rochers roulaient des hauteurs de la forteresse, multipliant les ravages dans les rangs chrétiens: par des travaux inouïs, les croisés creusèrent la terre, et s'ouvrirent des chemins à travers la montagne rocheuse sur laquelle était bâti le château de Thoron; on employa à ce travail difficile des ouvriers des mines de Goslar, qui avaient suivi les pèlerins en Syrie. Les assiégeants parvinrent à s'établir au pied des remparts; à l'aide de leurs machines, ils purent ébranler les murailles et miner les fondements des tours. Les assiégés, n'espérant pas résister plus longtemps, proposèrent de capituler. Ce fut alors qu'éclatèrent parmi les chrétiens des discordes telles qu'on n'en avait point encore vu dans les croisades. Les députés envoyés au camp des croisés ne surent point d'abord à quels chefs ils devaient s'adresser.

Henri, palatin du Rhin, le duc de Saxe et de Brabant, ne se faisaient obéir que de leurs soldats; le chancelier Conrad ne s'occupait

que d'étaler un luxe inconnu dans les camps, et les soins de la guerre importunaient son indolence. Les chrétiens de la Palestine, depuis la mort de Henri de Champagne, n'avaient point de chefs pour les conduire. Les députés musulmans furent reçus dans une assemblée agitée par mille passions diverses. Les Sarrasins offraient d'abandonner le fort, et ne demandaient que la liberté et la vie. Lorsqu'on vint à délibérer sur cette proposition, les uns l'acceptèrent avec joie, les autres voulaient prendre la ville d'assaut. Comme l'avis de ces derniers ne prévalut point, ils allèrent jusqu'à conseiller aux assiégés de se défendre. D'un autre côté, ils s'adressaient aux soldats chrétiens, et leur disaient qu'on allait conclure avec les infidèles un traité honteux; lorsque les députés furent rentrés au château, ils répétèrent ce qu'ils avaient entendu, et parlèrent des divisions élevées parmi les chrétiens. Dès lors les assiégés oublièrent que leurs murs tombaient en ruines; ils jurèrent tous de mourir plutôt que de se rendre; le désespoir leur donna des forces; ils firent plusieurs sorties dans lesquelles ils eurent l'avantage. Parmi les croisés, il y avait un parti qui se défendait, un autre qui semblait avoir oublié le siège. Bientôt on apprit que Malek-Adel s'avançait avec une armée; cette nouvelle répandit l'effroi, et fut comme le signal d'une retraite qui se fit dans le plus grand désordre; cette armée chrétienne qui devait tout conquérir rentra ainsi dans la ville de Tyr, fuyant devant son ennemi vaincu. L'esprit de division ne fit que s'accroître parmi les croisés, qui se reprochaient réciproquement la honte de leur fuite. Les choses en vinrent au point que les chrétiens de Syrie et les croisés allemands ne purent rester sous les mêmes drapeaux.

Cependant l'approche d'une armée musulmane ranima le courage des soldats de la croix. Dans un combat livré près de Jaffa, la victoire se déclara pour les croisés teutons. Dans le même temps, Amaury, qui venait de succéder à Guy de Lusignan dans le royaume de Chypre, fut appelé à régner sur ce qui restait du royaume de Jérusalem, et vint partager avec Isabelle, veuve de Henri de Champagne, les vains honneurs de la royauté. On avait l'espoir que la concorde se rétablirait, et que la croisade finirait mieux qu'elle n'avait commencé. Mais tandis qu'on célébrait le mariage d'Amaury, on apprit la mort de l'empereur Henri VI; cette nouvelle inattendue changea la face des affaires, et termina brusquement la sainte expédition. Les princes et les seigneurs allemands ne songèrent plus qu'à retourner en Europe; de tant de princes partis de l'Occident pour faire triompher la cause de Dieu, la

seule reine de Hongrie se montra fidèle à ses serments, et resta avec ses chevaliers dans la Palestine.

Cette quatrième croisade, dans laquelle toutes les forces de l'empire germanique vinrent échouer contre une forteresse du Liban, et qui nous présente l'étrange spectacle d'une guerre sainte dirigée par un monarque excommunié, offre à l'histoire moins d'événements extraordinaires, moins de grands malheurs que les expéditions précédentes. Les guerriers de la croix ne manquèrent ni de courage ni d'ardeur dans les périls, mais le nom de Jérusalem n'enflammait plus l'enthousiasme des pèlerins; dans les autres guerres saintes, il était entré plus de religion que de politique; dans celle-ci, on peut dire qu'il entra plus de politique que de religion. Tandis que la chrétienté adressait au Ciel des prières pour une expédition dont l'empereur Henri VI était le chef et le mobile, lui poursuivait une guerre impie et désolait un pays chrétien pour l'asservir à ses lois; nous verrons plus tard quels troubles cette conquête de la Sicile jeta dans la chrétienté, et quelles terribles querelles elle amena entre les fils de Henri VI et les successeurs de Célestin.

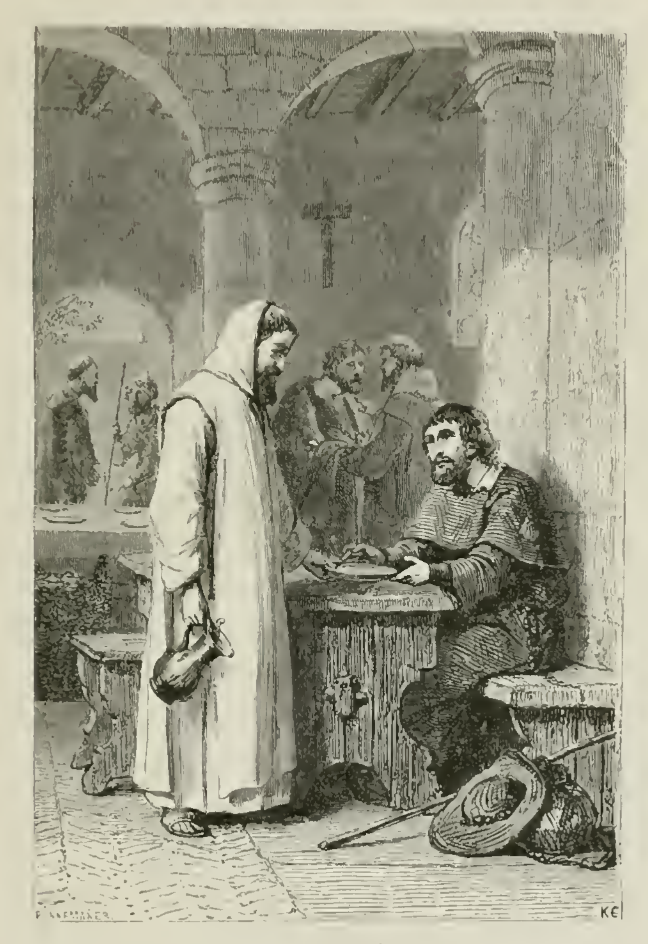
CHAPITRE XIX

CINQUIÈME CROISADE — PRÉDICATION DE LA CROISADE PAR FOULQUE DE NEUILLY —
LES CHEFS DE LA CROISADE TRAITENT AVEC VENISE POUR UNE FLOTTE
— LE DOGE DE VENISE PREND LA CROIX — SIÈGE DE ZARA — DISSENSIONS PARMI LES CROISÉS —
ALEXIS, FILS D'ISAAC, RÉCLAME LE SECOURS DES CROISÉS —
DÉPART DE L'ARMÉE POUR CONSTANTINOPLE
— ATTAQUE DE CONSTANTINOPLE PAR LES CROISÉS (DE 1202 A 1204)

La déplorable issue de la dernière croisade et tant de malheurs sans gloire avaient découragé l'ardeur pieuse et la dévotion belliqueuse des fidèles. Jamais on n'avait moins songé en Europe à la délivrance de Jérusalem; au milieu de l'indifférence générale, un seul homme fut touché des plaintes venues d'outre-mer et conserva l'espoir de sauver le peuple chrétien d'Orient.

Innocent III venait de recevoir, à l'âge de trente-trois ans, les suffrages du conclave; à peine fut-il monté au trône pontifical, qu'il s'occupa de ranimer le feu sacré des croisades; dans une lettre adressée aux évêques, au clergé, aux seigneurs et aux peuples de France, d'Angleterre, de Hongrie et de Sicile, le souverain pontife annonçait les volontés, les menaces et les promesses du Dieu des chrétiens. « Si Dieu est mort pour l'homme, disait Innocent en terminant sa lettre, l'homme craindra-t-il de mourir pour son Dieu? Refusera-t il de donner sa vie passagère et les biens périssables de ce monde à Celui qui nous offre les trésors de la vie éternelle? » Des légats envoyés par la cour de Rome promettaient la rémission des péchés et la protection

spéciale de l'Église à tous ceux qui prendraient la croix et les armes, ou qui fourniraient à l'équipement et à l'entretien des milices de Jésus-Christ. Pour recevoir les offrandes des fidèles, on établit des troncs dans les églises; les prêtres, au tribunal de la pénitence, furent chargés d'émouvoir le repentir des pécheurs en faveur des croisés et des chrétiens d'Orient.



Pèlerins de terre sainte recevant l'hospitalité des moines du Liban.

Dans ses prédications de la croisade, Innocent III ne réussit point d'abord, pour plusieurs causes. Othon de Saxe et Philippe de Souabe se disputaient l'empire germanique; le pape se déclara pour Othon, et menaça des foudres de l'Église les partisans de Philippe; toute l'Allemagne se trouvait engagée dans cette grande querelle; personne ne prit la croix. Dans ce même temps Philippe-Auguste, par son union illégitime avec Agnès de Méranie, se trouvait sous le coup des anathèmes de Rome; la France, sur laquelle le chef de l'Église venait de

jeter un interdit, ne pouvait guère porter son attention vers les colonies chrétiennes d'Orient. La cour de Rome désirait surtout voir le roi Richard se mettre à la tête d'une croisade; le roi d'Angleterre convoqua à Londres un tournoi, où il prêcha lui-même la guerre sainte; mais au fond ce prince n'avait point la pensée de retourner en Orient, et, quoiqu'il renouvelât souvent la promesse d'aller combattre les infidèles, il mourut en combattant des chrétiens.

Cependant un curé de Neuilly-sur-Marne avait acquis une grande autorité sur les esprits par son éloquence et ses miracles. Les prédicateurs les plus savants se rangeaient eux-mêmes parmi ses disciples, et disaient que le Saint-Esprit parlait par sa bouche; il enflammait à son gré les passions de la multitude, et faisait sentir jusque dans les palais des princes le *tonnerre des menaces évangéliques*. Innocent III jeta les yeux sur Foulque, et lui confia la mission qui avait été donnée cinquante ans auparavant à saint Bernard.

La cause de Jésus-Christ avait surtout besoin de l'exemple et du courage des princes et des barons; comme on venait de proclamer en Champagne un tournoi où devaient se réunir les plus valeureux guerriers de la France, de l'Allemagne et de la Flandre, Foulque accourut au château d'Écri-sur-Aisne, qui était le rendez-vous des chevaliers. Son éloquence fit entendre les gémissements de Sion au milieu des amusements profanes de la chevalerie; lorsque l'orateur de la croix eut parlé de Jérusalem captive des Sarrasins, les chevaliers et les barons oublièrent les joutes, les coups de lance, les hauts faits d'armes, et même la présence *des dames et des demoiselles qui donnaient le prix de la valeur*. A la tête des princes qui s'enrôlèrent alors dans la croisade étaient Thibault, comte de Champagne, et Louis, comte de Chartres et de Blois. A l'exemple de ces deux princes, se croisèrent le comte de Saint-Paul, les comtes Gauthier et Jean de Brienne, Manassès de l'Isle, Renard de Dampierre, Matthieu de Montmorency, Hugues et Robert de Born, comtes d'Amiens, Renaud de Boulogne, Geoffroy du Perche, Renaud de Montmirail, Simon de Montfort, et Geoffroy de Villehardouin, maréchal de Champagne, qui nous a laissé une relation de cette croisade dans le langage naïf de son temps.

La noblesse de Flandre voulut montrer aussi son zèle pour la délivrance des saints lieux; le comte Baudouin jura dans l'église Saint-Donatien de Bruges d'aller en Asie combattre les Sarrasins; Marie, comtesse de Flandre, voulut accompagner son époux; l'exemple de Baudouin fut suivi par ses deux frères, Eustache et Henri, comtes de

Saarbruck et de Hainaut; par Conon de Béthune, dont on admirait la bravoure et l'éloquence. Les principaux chefs de la croisade, réunis d'abord à Soissons, ensuite à Compiègne, donnèrent le commandement de la sainte expédition à Thibault, comte de Champagne. On décida dans la même assemblée que l'armée des croisés se rendrait par mer en Orient, et que six députés seraient envoyés à Venise, afin d'obtenir de la république les vaisseaux nécessaires pour le transport des hommes et des chevaux.

Le maréchal de Champagne, qui était de cette députation, raconte longuement les négociations des chevaliers de la croix avec le doge et le peuple de Venise. Les députés furent accueillis avec enthousiasme par le doge Dandolo, qui, à quatre-vingt-dix ans, n'avait de la vieillesse que ce qu'elle donne de vertus et d'expérience, et dont le cœur s'enflammait encore au seul nom de la patrie et de la gloire. Dandolo promit de fournir aux croisés des vaisseaux pour quatre mille cinq cents chevaliers, pour vingt mille hommes d'infanterie, et des provisions pour toute l'armée chrétienne pendant neuf mois; il proposait en outre, au nom de Venise, d'armer cinquante galères, à la condition que les Vénitiens auraient la moitié des conquêtes qu'on allait faire. Les chevaliers et les barons s'engagèrent de leur côté à payer à la république la somme de quatre-vingt-cinq mille marcs d'argent. Ce traité, délibéré et consenti dans les conseils du doge et des patriciens, fut présenté à la sanction du peuple assemblé dans l'église Saint-Marc. Le maréchal de Champagne, parlant au nom des seigneurs et des barons de France, conjura les Vénitiens *de prendre pitié de Jérusalem, qui était en servage des Turcs. Les princes et les barons,* ajouta-t-il, *nous ont recommandé de nous jeter à vos pieds et de ne nous relever que lorsque vous aurez octroyé notre demande.* A ces mots, les députés se jetèrent à genoux et tendirent leurs mains suppliantes vers l'assemblée du peuple; alors dix mille voix s'écrièrent ensemble : *Nous y consentons, nous y consentons.*

Lorsque les députés revinrent en Champagne, ils trouvèrent Thibault dangereusement malade. En apprenant le traité conclu avec les Vénitiens, ce jeune prince en eut tant de joie, qu'oubliant le mal qui le retenait dans son lit, il voulut se parer de ses armes et monter à cheval; *mais,* ajoute Villehardouin, *ce fut un grand malheur et dommage; la maladie s'accrut et se renforça tellement, qu'il fit sa devise et son legs, et plus ne chevaucha.* Thibault mourut peu de temps après; les barons nommèrent alors pour leur chef Boniface, marquis

de Montferrat, *prince valeureux et des plus prisés au fait de la guerre et des armes*. Boniface vint à Soissons, où il reçut la croix des mains du curé de Neuilly, et fut proclamé le chef de la croisade, dans l'église Notre-Dame, en présence du clergé et du peuple.

Au printemps de l'été 1202, tous ceux qui avaient pris la croix se mirent en route, non *sans que maintes larmes fussent plorées à leur partement*. Le comte de Flandre, les comtes de Blois et de Saint-Paul, le maréchal de Champagne, un grand nombre de chevaliers flamands et champenois traversèrent les Alpes et se rendirent à Venise. Peu de jours après leur arrivée, il fallut payer à la république les quatre-vingt-cinq mille marcs d'argent qu'on lui devait. Les croisés présents, même en donnant tout ce qu'ils avaient, ne purent acquitter que le tiers d'une dette aussi considérable. Alors le doge assembla le peuple, et lui représenta qu'il ne serait point honorable d'user de rigueur envers les pèlerins de Jésus-Christ; on proposa à ceux-ci d'aider la république à soumettre la ville de Zara, révoltée contre Venise. Les barons, auxquels on proposait ainsi de payer leurs dettes par des victoires, acceptèrent cette condition avec joie. Toutefois plusieurs pèlerins se rappelèrent qu'ils avaient fait le serment de combattre les infidèles; ils ne pouvaient se résoudre à tourner les armes contre des chrétiens. Le légat du pape, Pierre de Capoue, regardait comme une entreprise sacrilège l'expédition dans laquelle on voulait entraîner les soldats de la croix. Pour vaincre tous les scrupules et dissiper toutes les craintes, le doge résolut de s'associer lui-même aux périls et aux travaux de la croisade, et d'engager ses concitoyens à se déclarer les compagnons d'armes des croisés. Dans une assemblée du peuple, Dandolo demanda la permission de se croiser, et se fit attacher la croix sur son bonnet ducal; un grand nombre de Vénitiens suivirent son exemple, et jurèrent de mourir pour la délivrance des saints lieux; la croix des pèlerins fut pour les Vénitiens et les Français un signe d'alliance, et n'en fit plus, pour ainsi dire, qu'une même nation; dès lors on écouta moins ceux qui parlaient au nom du saint-siège, et les pèlerins mirent à l'expédition contre Zara le même zèle et la même ardeur que le peuple de Venise.

Au moment où l'armée des croisés allait s'embarquer, il arriva tout à coup, dit Villehardouin, *une grande merveille, une aventure inespérée et la plus étrange dont on ait ouï parler*. Isaac l'Ange, empereur de Constantinople, avait été détrôné par son frère Alexis, privé de la vue et jeté dans une prison; le fils d'Isaac, échappé à sa capti-

vité, était venu en Occident pour solliciter la compassion des princes chrétiens; après s'être inutilement adressé à Philippe de Souabe et au souverain pontife, il porta son espérance vers les croisés, l'élite des guerriers de l'Occident; l'ambassadeur du fils d'Isaac fit une vive sensation parmi les barons et les Vénitiens. Cependant, comme tout était prêt pour l'expédition de Zara, on renvoya la décision de cette affaire à un temps plus favorable.

La ville de Zara ne pouvait résister plus longtemps aux efforts réunis des Vénitiens et des croisés français; le siège, qui ne dura que deux semaines, n'est remarquable et ne peut fixer notre attention que par les dissensions qu'il fit naître entre les croisés. Plusieurs pèlerins, comme ils l'avaient déjà fait à Venise, s'élevèrent avec chaleur contre la conquête d'une cité chrétienne; les plaintes des mécontents s'appuyaient des censures réitérées du chef de l'Église, qui ne cessait de rappeler aux croisés les serments, l'esprit et le but de la croisade; le pontife reprochait avec amertume aux Vénitiens d'avoir entraîné les soldats de Jésus-Christ dans une guerre profane et injuste; ses lettres recommandaient en même temps aux barons et aux chevaliers de témoigner leur repentir de ce qu'ils avaient fait, et de réparer les dommages causés au peuple de Zara. Les Vénitiens n'en démolirent pas moins les remparts de la ville prise d'assaut; pour les barons français, ils envoyèrent à Rome des députés pour solliciter leur pardon. Innocent, touché de leur soumission, leur répondit avec douceur, et leur donna l'absolution de leur péché et sa bénédiction comme à ses enfants; il les exhortait dans sa lettre à partir pour la Syrie sans *regarder à droite et à gauche*, et leur permettait de traverser la mer avec les Vénitiens qu'il venait d'excommunier, *mais seulement par nécessité et avec amertume de cœur*.

On vit bientôt arriver à Zara des ambassadeurs de Philippe de Souabe, qui venaient recommander le jeune prince Alexis, fils d'Isaac, au généreux appui des guerriers de la croix; le prince fugitif promettait d'entretenir pendant un an l'armée et la flotte des pèlerins, et de payer deux cent mille marcs d'argent pour les frais de la guerre; il promettait de plus de soumettre l'Église grecque à l'Église de Rome, et de faire tomber toutes les barrières que l'hérésie avait élevées jusque-là entre l'Orient et l'Occident. Lorsqu'on vint à délibérer sur ces magnifiques propositions, ceux des croisés qui s'étaient opposés au siège de Zara s'étonnèrent qu'on mît dans la même balance Dieu et Alexis, et qu'on eût à choisir entre l'héritage d'Isaac et celui de Jésus-Christ;

rien de plus louable sans doute que de se laisser entraîner à une généreuse compassion pour le malheur; mais la terre sainte manquait-elle de grandes infortunes à secourir? Ne devait-on pas songer d'ailleurs aux dangers et aux difficultés d'une pareille entreprise? Ces scrupules, ces craintes des plus dévots des pèlerins ne pouvaient retenir les barons, qu'entraînaient la perspective même des périls et surtout le merveilleux de l'expédition. De semblables motifs ne pouvaient rien non plus sur l'esprit des Vénitiens, qui brûlaient de détruire les comptoirs des Pisans établis dans la Grèce, et de voir leurs vaisseaux entrer en triomphe dans le Bosphore. Il fut décidé dans le conseil qu'on accepterait les offres d'Alexis, et que l'armée de la croix s'embarquerait pour Constantinople dans les premiers jours du printemps de l'année 1203.

Dès que le pape eut appris la décision des croisés, il leur adressa les plus amères réprimandes, et leur reprocha de regarder en arrière, comme la femme de Loth. Innocent terminait sa lettre sans donner sa bénédiction aux croisés, et les menaçait de la colère divine. Les chefs de la croisade s'affligeaient sincèrement de n'avoir point obtenu l'approbation du souverain pontife; mais ils n'en persistèrent pas moins dans leur résolution; ils se persuadaient qu'à force de victoires ils justifieraient leur conduite aux yeux du saint-siège, et que le père des fidèles reconnaîtrait enfin dans leurs conquêtes l'expression des volontés du Ciel.

Les croisés étaient prêts à s'embarquer pour leur expédition, lorsque le fils d'Isaac arriva lui-même à Zara; il renouvela les promesses faites en son nom, et reçut les promesses des pèlerins. Les chevaliers de la croix s'étonnèrent sans doute de ne recevoir ni ambassadeurs ni message du prince qui régnait alors sur les Grecs; l'usurpateur du trône d'Isaac ne fit aucune démarche pour prévenir la guerre prête à éclater, et, si nous en croyons les historiens grecs, il ne fit rien non plus pour la défense de son empire menacé; les bruits lointains de la croisade dirigée contre lui ne purent émouvoir son indolence ni celle de son peuple; l'armée des pèlerins mit à la voile dans les derniers jours d'avril; elle débarqua à Duras et à Corfou, où le jeune Alexis fut proclamé empereur. Dans leur séjour à Corfou, le souvenir de Jérusalem, qui était devenu un sujet de discordes pour les croisés, renouvela un moment les dissensions qui avaient éclaté à Zara. Plusieurs guerriers de la croix voulurent abandonner leurs compagnons; mais ceux-ci se jetèrent aux pieds des dissidents et les ramenèrent en leur *criant merci*.

La flotte des pèlerins quitta l'île de Corfou le 24 mai, veille de la Pentecôte; elle s'approcha des côtes du Péloponèse, doubla le cap Ténare (le cap Matapan), et s'arrêta devant Andros et Négrepont. Voguant à pleines voiles, et toujours poussés par les vents favorables, les croisés entrèrent dans l'Hellespont, côtoyèrent la Troade, et prirent des vivres dans la ville d'Abydos, appelée *Avies* par le maréchal de Champagne. Après avoir traversé la Propontide ou mer de Marmara, la flotte jeta l'ancre, le 23 juin, à la pointe de *San-Stephano;* là les barons et les chevaliers descendirent à terre, et purent voir devant eux la reine des cités, avec ses hautes murailles, ses tours élevées, ses magnifiques palais et ses églises sans nombre. Le lendemain, lorsque la flotte, s'avançant dans le canal, passa sous les murs de Constantinople, il n'y eut aucun de ces fiers guerriers de l'Occident *à qui le cœur ne frémît,* et qui ne portât la main à son épée. L'armée des pèlerins aborda à Chalcédoine, puis à Scutari. Ce fut là, dans le palais même des empereurs, que Nicolas Rossi, envoyé par l'usurpateur Alexis, vint saluer les barons et les seigneurs, et leur demanda pourquoi ils avaient violé le territoire de l'empire. « La terre que nous foulons, lui répondit Conon de Béthune, appartient à l'empereur Isaac, injustement dépouillé; elle appartient à ce jeune prince assis au milieu de nous. Si votre maître veut réparer ses torts, dites-lui que nous solliciterons sa grâce; sinon, gardez-vous de revenir! »

Après cette réponse faite à Nicolas Rossi, tous les chefs de la croisade montèrent à cheval et tinrent conseil dans la vaste plaine qui est aujourd'hui le grand cimetière de Scutari; il fut arrêté que toute l'armée des pèlerins passerait le détroit, et débarquerait sur la rive droite du Bosphore. Le dixième jour de leur arrivée, le 6 juillet, les clairons donnèrent le signal, et toute l'armée s'embarqua pour traverser le canal. L'usurpateur Alexis, campé avec soixante-dix mille Grecs au bas de la colline des Figuiers ou de Péra, n'osa pas attendre les croisés, et rentra dans la ville avant même qu'ils eussent débarqué. Bientôt les étendards de la croix flottèrent sur la tour de Galata et sur toute la rive occidentale du Bosphore; en même temps la chaîne qui fermait l'entrée du havre ou de la Corne d'or fut brisée, et la flotte des croisés vint jeter l'ancre dans le port de Constantinople.

CHAPITRE XX

PREMIER SIÈGE DE CONSTANTINOPLE PAR LES LATINS — FUITE DE L'USURPATEUR ALEXIS — ISAAC ET SON FILS RÉTABLIS SUR LE TRÔNE IMPÉRIAL — TRAITÉ AVEC LES CROISÉS — TROUBLES ET RÉVOLUTION DANS CONSTANTINOPLE

Maîtres de Galata et du port, les croisés ne songèrent plus qu'à attaquer la ville impériale par terre et par mer; la flotte de Venise s'avança jusqu'au fond du havre; les croisés français, divisés en six bataillons, traversèrent la rivière de Cydaris, et vinrent camper entre le palais des Blaquernes et le *chastel de Bohémond, qui ore estoit une abbaye close de murs.* Le maréchal de Champagne, en racontant les événements du siège, nous dit que l'armée des chevaliers et des barons ne put assiéger qu'une des portes de Constantinople, et ce *fut grant merveille que pour un homme qui estoit en l'ost, estoient-ils deux cents dans la ville.*

Les croisés établirent leur camp à la pointe du golfe, non loin de l'endroit où la flotte de Venise était rangée en bataille; ils n'avaient pas un moment de repos, et passaient les jours et les nuits sous les armes; l'ennemi multipliait ses sorties, et se pressait sur les remparts; les Latins le rencontraient partout, et leur valeur s'étonnait de ne plus triompher du nombre. Les Vénitiens, montés sur leurs vaisseaux, combattaient avec plus d'avantage; dans un assaut général, Henri Dandolo, qui *vieil homme estoit,* voulut donner l'exemple à ses compagnons, et se fit descendre à terre; tout à coup l'étendard de Saint-Marc parait

sur une tour, placé comme par une main invisible; bientôt vingt-cinq tours sont au pouvoir des assiégeants; les vainqueurs poursuivent les Grecs jusque dans la ville, et mettent le feu aux maisons voisines des remparts; dans le même temps, l'usurpateur, pressé par le peuple,



Les députés d'Alexis reçus par les chefs de la croisade.

était monté à cheval, et l'armée impériale sortait par trois portes différentes pour combattre les croisés français. Cette armée, composée de soixante bataillons, était quatre fois plus nombreuse que celle des Latins; les barons et les chevaliers s'étaient retirés derrière leurs palissades, où ils attendaient, non sans quelque crainte, le signal d'un terrible combat; les Vénitiens, instruits de la situation périlleuse des

guerriers français, laissent là leur victoire et volent au secours de leurs compagnons d'armes. Voyant ainsi tous les pèlerins réunis, l'usurpateur Alexis n'ose point les attaquer dans leurs retranchements, et fait sonner la retraite. Cette fuite sans combat causa plus d'effroi dans la ville que n'aurait pu le faire une grande bataille perdue. Alors l'empereur, comme s'il fût resté sans armée, et qu'il eût été abandonné par les Grecs, ne songea plus qu'à sauver sa vie, et s'embarqua la nuit suivante avec ses trésors, pour chercher une retraite dans quelque coin de son empire.

Quand le jour vint apprendre aux Grecs qu'ils n'avaient plus d'empereur, le désordre et l'agitation furent à leur comble parmi le peuple. Au milieu de la confusion et du tumulte, Isaac est tiré de sa prison et conduit au palais des Blaquernes; quoique aveugle, il est revêtu de la pourpre impériale, et placé en triomphe sur le trône des Césars. A cette nouvelle, les chefs de la croisade se rassemblent dans la tente du marquis de Montferrat; ils font ranger leur armée en bataille, et, toujours prêts à combattre, ils envoient Matthieu de Montmorency, Geoffroy de Villehardouin et deux nobles Vénitiens à Constantinople, pour reconnaître la vérité.

Cette députation trouva, en effet, Isaac assis sur un trône tout éclatant d'or, et environné d'une cour nombreuse; les députés saluent l'empereur et l'engagent à ratifier le traité que son fils Alexis a fait avec les croisés. Les conditions de ce traité, comme on l'a vu, étaient très difficiles à remplir; mais Isaac n'avait rien à refuser aux croisés, et s'étonnait qu'on ne lui demandât pas la moitié de l'empire. Au retour des députés, le doge et les principaux chefs de l'armée montent à cheval, et conduisent le jeune Alexis au palais impérial; partout le peuple les salua sur leur passage par ses vives acclamations; les places publiques, les églises, les palais retentissaient des hymnes de la reconnaissance et de la joie; jamais la bravoure des chevaliers n'avait obtenu une si douce récompense. Dans ce jour d'ivresse, ce qui dut les toucher plus que tout le reste, ce fut de voir Isaac et son fils dans les bras l'un de l'autre, et remerciant ensemble leurs libérateurs.

Les chefs de la croisade annoncèrent aux princes et aux peuples de la chrétienté le succès merveilleux de leur entreprise. La renommée répétait leurs noms dans toutes les contrées de l'Occident; mais tandis que le monde était rempli de leur gloire, ils croyaient n'avoir rien fait s'ils n'obtenaient l'approbation du pape; en écrivant au pontife, ils lui

représentèrent que leurs victoires n'étaient point l'ouvrage des hommes, mais celui de Dieu; de concert avec les chefs de l'armée, le jeune Alexis écrivit au pontife, pour justifier sa conduite et celle des croisés.

Bientôt arriva le moment où devaient s'accomplir les conditions du traité; il fallut payer aux croisés les sommes qu'on leur avait promises, et proclamer la soumission de l'Église grecque à l'Église de Rome. Ce fut alors que commencèrent les mécontentements du peuple, et qu'on vit renaître toutes les antipathies que la victoire avait un moment suspendues. Pour prévenir les malheurs dont l'empire et lui-même étaient menacés, le fils d'Isaac vint conjurer les barons et les seigneurs d'affermir une puissance qu'ils avaient si glorieusement rétablie. « Différez votre départ, leur dit-il, jusqu'au moment où l'empire sera remis en paix sous l'autorité de ses maîtres légitimes. Alors vous aurez dans votre sainte entreprise toute la Grèce pour auxiliaire, je pourrai moi-même remplir tous les serments qui m'enchaînent à votre cause, et vous accompagner en Syrie avec une armée digne d'un empereur. » Les chefs de la croisade délibérèrent en conseil sur les propositions d'Alexis. Ceux des croisés qui avaient voulu se séparer de l'armée à Zara et à Corfou s'opposèrent de toutes leurs forces à ce qu'on apportât de nouveaux retards à la croisade; toutefois le doge de Venise et la plupart des barons, qui avaient mis leur gloire à l'expédition de Constantinople, ne pouvaient se résoudre à perdre le fruit de leurs travaux; l'empereur qu'ils venaient de placer sur le trône avait besoin encore du secours de leurs armes, non seulement pour conserver l'empire, mais pour exécuter les traités faits avec les pèlerins. Que dirait l'Occident s'ils abandonnaient la cause du malheur, et s'ils laissaient la Grèce livrée à l'hérésie triomphante? Après de longs débats, il fut décidé que le départ de l'armée serait différé jusqu'aux fêtes de Pâques de l'année suivante.

Pour s'acquitter envers les croisés, on fit fondre les images des saints et les vases sacrés, ce qui excita de grands murmures parmi le peuple. Les chefs de l'armée, pressés par les conseils du clergé latin et par la crainte du pape, demandèrent que, sans aucun délai, le patriarche, les prêtres et les moines de Constantinople abjurassent solennellement les erreurs qui les séparaient de l'Église de Rome. Le patriarche grec, monté dans la chaire de Sainte-Sophie, déclara en son nom, en celui des empereurs et de tout le peuple chrétien d'Orient, qu'il reconnaissait *Innocent, troisième du nom, pour successeur de saint Pierre, et comme le seul vicaire de Jésus-Christ sur la terre.*

Dès lors les Grecs et les Latins furent plus que jamais séparés; car plus on proclamait la réunion des deux Églises, plus les deux peuples s'éloignaient l'un de l'autre et se haïssaient mortellement.

Peu de temps après cette cérémonie, un terrible incendie éclata dans la capitale. Cet incendie, qui commença selon les uns par une mosquée, selon les autres par une synagogue, s'étendit depuis le quartier voisin de la porte Dorée jusqu'aux rivages du golfe et du port, et dévora la moitié de la cité impériale. Le peuple resté sans asile, errant parmi les décombres, accusa de sa misère les guerriers latins et les deux empereurs qu'ils avaient replacés sur le trône. Ce fut alors que le fils d'Isaac revint d'une expédition contre l'usurpateur Alexis et les Bulgares. Cette expédition les rendit encore plus odieux aux Grecs : comme les barons et les chevaliers l'avaient accompagné, et qu'il se rapprochait chaque jour davantage des croisés, on l'accusa de prendre les habitudes des Francs et de se corrompre dans la fréquentation des barbares.

Les vases sacrés et les trésors des églises n'avaient pas suffi à payer ce qu'on devait aux Latins; le peuple, sur lequel on avait mis d'énormes impôts, se souleva, dit Nicétas, comme une mer agitée par les vents. La multitude, pour les maux qu'elle avait à souffrir, s'en prit d'abord au marbre et à l'airain; dans sa fureur superstitieuse, elle renversa une statue de Minerve qui décorait la place de Constantin; cette statue de Minerve passait pour avoir appelé les barbares, et la raison qu'on en donnait, c'est qu'elle avait les yeux et les bras tournés vers l'Occident. Les mécontents, pour faire entendre leurs plaintes, avaient coutume de se rassembler dans l'Hippodrome, autour du sanglier de Calydon, qu'ils regardaient comme le symbole et l'image du peuple irrité. Pour calmer les passions de la multitude, la sagesse impériale ne trouva pas d'autre moyen que de faire transporter le sanglier de Calydon dans le palais des Blaquernes. Tandis que de toutes parts il se formait ainsi des orages tout prêts à éclater, le jeune Alexis semblait abandonner les rênes de l'empire, et le vieil Isaac passait toutes ses journées avec des astrologues qui lui promettaient un règne merveilleux. L'animosité des Grecs contre les Latins devenait chaque jour plus violente; à la fin, le peuple, passant de la plainte à la révolte, se précipita en foule au palais des empereurs; il leur reprocha d'abandonner la cause de Dieu, la cause de la patrie, et demanda à grands cris des vengeurs et des armes.

Ce peuple était poussé par un jeune prince de la famille impériale



Prise de Constantinople par les croisés. (Tableau d'Eugène Delacroix.)

des Ducas. Ce jeune prince portait le nom d'Alexis, nom qui devait être toujours associé à l'histoire des malheurs de l'empire; on l'avait surnommé *Mursufle*, mot grec qui veut dire que ses deux sourcils étaient joints ensemble. Mursufle surpassait tous les autres Grecs dans l'art de dissimuler; les mots de patrie, de liberté, de religion, étaient sans cesse dans sa bouche, et ne servaient qu'à voiler ses complots ambitieux. Mursufle ne manquait point de courage, et, dans une ville où tout le monde tremblait, sa réputation de bravoure suffisait pour attirer sur lui les regards. La haine qu'il affectait de montrer pour les étrangers donnait l'espoir qu'il serait un jour le libérateur de l'empire. Ses discours persuadèrent au jeune Alexis qu'il fallait rompre avec les Latins pour obtenir la confiance des Grecs; il enflamma l'esprit du peuple contre les croisés, et, pour décider une rupture, il fit lui-même une sortie à la tête d'une troupe assemblée à la hâte sous ses drapeaux. Cette attaque imprudente ne réussit qu'à provoquer une guerre où devait périr et s'abîmer l'empire qu'il avait la prétention de sauver.

CHAPITRE XXI

LES CROISÉS PROLONGENT LEUR SÉJOUR A CONSTANTINOPLE — L'ÉGLISE GRECQUE RÉUNIE A L'ÉGLISE LATINE — MÉCONTENTEMENT DU PEUPLE DE BYZANCE — LE JEUNE ALEXIS ÉTRANGLÉ — MURSUFLE PROCLAMÉ EMPEREUR — SECOND SIÈGE ET PRISE DE LA VILLE IMPÉRIALE PAR LES CROISÉS

Ce fut alors qu'on vit arriver dans le camp des croisés une députation des chrétiens de la Palestine; ces députés apportaient les nouvelles les plus affligeantes : une horrible famine avait pendant deux ans désolé l'Égypte et toute la Syrie; puis étaient venues les maladies contagieuses; plus de deux mille chrétiens avaient en un seul jour reçu la sépulture dans la ville de Ptolémaïs. Un grand nombre de croisés flamands et anglais avaient péri dans des expéditions malheureuses. « Si l'armée de la croix, ajoutaient les députés de la terre sainte, avaient traversé la mer, elle n'aurait pas manqué d'occasions de vaincre les Sarrasins; mais les retards qu'elle mettait dans sa marche avaient compromis l'existence même des colonies chrétiennes, dont le salut ne reposait plus que sur des trêves mal respectées par les infidèles et sur les calamités qui retenaient tous les peuples d'Orient dans l'attente et dans l'inaction. »

Les envoyés du peuple chrétien, en faisant leurs lamentables récits, invoquaient par leurs larmes et leurs sanglots le prompt secours de l'armée des croisés. Les chevaliers de la croix répondaient que la guerre avec les Grecs devenait inévitable, et qu'ils ne pouvaient sans

péril et sans déshonneur s'éloigner de Byzance, prête à violer toutes ses promesses. En même temps une députation des chefs de l'armée fut envoyée à Alexis pour le sommer de remplir ses serments. « Si vous n'exécutez pas les traités, lui dirent les députés, les croisés ne se souviendront plus qu'ils ont été vos alliés et vos amis, et n'auront plus recours à des prières, mais à leurs épées : choisissez la paix ou la guerre. »

Ces paroles, prononcées d'un ton menaçant, ne furent point écoutées sans une vive indignation. « Là-dessus, dit Villehardouin, se leva un bruit fort grand au palais ; les messagers gagnèrent promptement les portes, et quand ils furent hors, il n'y en eut aucun qui ne s'applaudît d'être échappé à si bon marché, car il ne tint à rien qu'ils ne demeurassent tous morts ou pris. » Depuis ce jour-là on ne parla plus de la paix ; les Grecs, n'osant combattre de front les Latins, entreprirent de brûler la flotte de Venise. Dix-sept navires chargés de feux grégeois et de matières combustibles furent lancés au milieu des ténèbres dans le port où reposaient à l'ancre les vaisseaux vénitiens. Cette tentative fut vaine, et les croisés vinrent à bout d'éloigner les dix-sept brûlots avant que le feu grégeois eût causé le moindre dommage. Après une pareille hostilité, les Grecs n'avaient qu'à s'enfermer dans leurs remparts ; les Latins ne respiraient que la guerre et la vengeance. Alexis, effrayé de leurs menaces, implora de nouveau leur miséricorde, accusant le peuple, qu'il ne pouvait contenir. Il les conjura de venir défendre un trône près de s'écrouler, et proposa de leur livrer son propre palais. Ce fut Mursufle qui se chargea de porter aux croisés les paroles suppliantes d'Alexis, et tandis qu'il remplissait cette mission, ses émissaires répandaient partout le bruit qu'on allait livrer Constantinople aux barbares de l'Occident. Bientôt il s'éleva un effroyable tumulte parmi le peuple, qui se porta à Sainte-Sophie, et voulut se donner un nouvel empereur. Un changement de maître lui paraît le seul remède à ses maux ; tous ceux qui portent la pourpre sont dignes de son choix ; il presse, il menace ceux qui se refusent à ce dangereux honneur ; enfin, après trois jours d'orageux débats, un jeune imprudent nommé Canabus se laisse proclamer le successeur d'Isaac et d'Alexis. Mursufle avait tout préparé, et se servait ainsi d'un inconnu pour essuyer le péril ; le marquis de Montferrat, dont Alexis avait imploré la pitié, vint à la tête d'une troupe choisie pour défendre le trône et la vie des deux empereurs. Mursufle accourt alors auprès du fils d'Isaac, et lui persuade que tout est perdu si les Francs paraissent en armes dans

son palais. Lorsque Boniface se présente devant les Blaquernes, il en trouve les portes fermées; Alexis lui fait dire qu'il n'est plus libre de le recevoir, et le conjure de sortir de Constantinople avec ses soldats. La retraite des Francs ranime le courage et la fureur de la multitude : bientôt une foule immense s'assemble devant le palais et fait entendre des cris séditieux; Mursufle, feignant de venir au secours d'Alexis, l'entraîne en un lieu écarté, et l'enferme dans une prison; il vient ensuite annoncer au peuple ce qu'il a fait pour le salut de Byzance. On se persuade alors qu'il n'y a plus que lui qui puisse sauver l'empire; on l'entraîne à Sainte-Sophie, et cent mille voix le proclament empereur. A peine est-il revêtu de l'autorité impériale, qu'il veut s'assurer le fruit de son crime; redoutant les caprices du peuple et de la fortune, il se rend dans la prison d'Alexis, lui fait avaler un breuvage empoisonné, et comme le jeune prince tardait à mourir, il l'étrangle de ses propres mains.

Il reste encore à Mursufle un autre grand crime à commettre; il tente de faire périr par une trahison les principaux chefs de l'armée. Un messager fut envoyé au camp des croisés pour leur annoncer que l'empereur Alexis, dont la mort était ignorée, engageait le doge de Venise et les principaux seigneurs français à se rendre au palais des Blaquernes : toutes les sommes promises par les traités devaient être remises en leurs mains. Les barons, qui ne pouvaient soupçonner une si noire perfidie, promirent d'abord de se rendre à l'invitation de l'empereur; ils s'y préparaient avec joie, lorsque Dandolo, qui, selon Nicétas, se faisait appeler le *prudent des prudents*, éveilla leur défiance. La renommée ne tarda pas à publier le meurtre d'Alexis et la fin d'Isaac, mort de désespoir et de frayeur. A cette nouvelle l'indignation fut générale parmi les pèlerins; dans le conseil, les chefs s'écrièrent qu'il fallait faire une guerre implacable à Mursufle, et punir une nation qui venait de couronner la trahison et le parricide.

Le nouvel usurpateur n'avait plus d'espoir de salut que dans les remparts de la capitale, qu'il fit réparer, et dans la valeur équivoque de ses soldats, qu'il cherchait à ranimer par son exemple. Pour entretenir son armée, et pour plaire en même temps à la multitude, il confisqua les biens de tous ceux qui s'étaient enrichis sous les règnes précédents. Chaque jour les Grecs faisaient des sorties, cherchant à surprendre les Latins; mais ils étaient toujours repoussés. On entreprit de nouveau, mais sans succès, de brûler la flotte des croisés.

Dans le premier siège, les Français avaient voulu attaquer la ville

par terre; mais l'expérience leur faisait enfin apprécier les sages conseils des Vénitiens. Les chefs résolurent d'une voix unanime de diriger toutes leurs troupes du côté de la mer. L'armée s'embarqua le huitième jour d'avril; le lendemain, aux premiers rayons du soleil, la flotte leva l'ancre et s'avança vers les murailles; les vaisseaux et les galères, rangés sur une ligne, couvraient la mer dans l'espace de trois *arbalétrées*, ou d'un mille et demi. Les remparts de la cité et tous les navires de la flotte étaient couverts d'armes et de soldats; Mursufle avait placé ses tentes sur une des sept collines de Byzance, non loin du palais des Blaquernes.

Au premier signal du combat, les Grecs font jouer toutes leurs machines, et les croisés s'efforcent d'escalader les murs et les tours. Les assiégés, que protégeaient de hautes murailles, eurent d'abord l'avantage. Les croisés, et surtout les guerriers français, entassés sur une flotte, et surpris de se trouver ainsi sur un champ de bataille mobile, soutinrent avec quelque hésitation et dans un grand désordre les efforts désespérés de leurs ennemis. Vers la troisième heure du jour, dit Villehardouin, *la fortune et nos péchés voulurent que nous fussions repoussés.* Les chefs, craignant de perdre leur flotte et leur armée, firent sonner la retraite.

Le soir de la même journée, le doge et les barons se rassemblèrent dans une maison voisine de la mer pour délibérer sur le parti qu'ils avaient à prendre; *ceux de l'ost* se trouvèrent *en grand émoi* pour ce qui venait de leur arriver; cependant il fut arrêté dans le conseil qu'on attaquerait de nouveau la ville sur le même point, mais avec plus d'ordre qu'on ne l'avait fait. Deux jours furent employés à réparer les vaisseaux et les machines; le troisième jour, 12 avril, les trompettes retentissent; la flotte s'ébranle et s'approche des remparts; les vaisseaux étaient joints ensemble et marchaient deux à deux; bientôt les ponts-levis s'abaissent et sont couverts d'intrépides guerriers; les chefs donnent partout l'exemple, et montent à l'assaut comme les soldats. Le soleil était à la moitié de son cours, et les prodiges de la valeur ne pouvaient triompher de la résistance des assiégés, lorsqu'un vent du nord s'élève et pousse sous les murs deux navires qui combattaient ensemble; ces deux vaisseaux étaient montés par l'évêque de Troyes et l'évêque de Soissons et portaient le nom de *Pèlerin* et de *Paradis*. A peine les ponts-levis sont appliqués contre les murailles qu'on voit deux guerriers francs sur une tour de la ville; ces deux guerriers, dont l'un était un Français, nommé d'Arboise, l'autre un Vénitien, Pierre

Alberti, entraînent sur leurs pas une foule de leurs compagnons; les drapeaux des évêques de Troyes et de Soissons, plantés sur le haut de la tour, frappent les regards de toute l'armée; de toutes parts on s'élance à l'escalade ; on s'empare de quatre tours; trois portes de la ville s'écroulent sous les coups du bélier; les cavaliers sortent de leurs navires avec leurs chevaux; toute l'armée se précipite à la fois dans la ville; Mursufle abandonne la colline où il était campé : les croisés s'emparent des tentes impériales, et mettent le feu aux maisons qu'ils trouvent sur leur passage; la terreur et le désespoir régnaient dans tous les quartiers de la ville; tandis que tout fuyait devant eux, les vainqueurs s'étonnaient de leur triomphe. Quand la nuit fut venue, les Vénitiens revinrent camper à la vue de leurs vaisseaux, et les barons placèrent leurs tentes non loin des remparts. Le peuple de Byzance passa la nuit dans les alarmes; Mursufle, abandonné des siens, ne songea plus qu'à fuir, et sortit par la porte Dorée, allant chercher quelque asile ignoré sur les rives de l'Hellespont ou dans la Thrace. Pendant que l'empire s'écroulait ainsi de toutes parts, ceux des Grecs qui n'avaient pas perdu toute espérance se portent à Sainte-Sophie pour donner à Byzance un nouvel empereur; les suffrages de la foule tremblante se partagent entre Théodore Ducas et Théodore Lascaris. Lascaris l'emporte sur son rival; mais lorsqu'il veut exhorter le peuple et les grands à faire un dernier effort pour sauver l'empire, il ne trouve autour de lui ni citoyens ni soldats; resté seul, il est obligé d'abandonner lui-même une ville que personne ne veut défendre.

CHAPITRE XXII

PILLAGE ET DÉSOLATION DE CONSTANTINOPLE — NOMINATION D'UN EMPEREUR LATIN — PARTAGE DE L'EMPIRE GREC ENTRE LES VAINQUEURS

L'incendie allumé par les vainqueurs embrasa plusieurs quartiers, et consuma, de l'aveu des barons, plus de maisons que n'en contenaient les trois plus grandes villes de la France et de l'Allemagne. L'embrasement avait duré toute la nuit; quand le jour fut sur le point de paraître, les croisés se disposaient à poursuivre leur victoire. Ils s'attendaient à soutenir encore quelques combats, lorsqu'ils virent s'avancer au-devant d'eux des femmes, des enfants, des vieillards, remplissant l'air de leurs gémissements, et précédés du clergé, qui portait des croix et les images des saints. Les chefs se laissèrent toucher par les cris et les larmes de cette multitude; les soldats reçurent l'ordre d'épargner la vie des habitants et de respecter l'honneur des femmes et des filles; le clergé latin réunit ses exhortations à celles des chefs de l'armée, ce qui fit cesser le carnage; les historiens s'accordent à dire qu'au milieu des plus terribles scènes de la guerre il ne périt que deux mille personnes par le glaive. Mais si les croisés épargnèrent la vie de leurs ennemis, rien ne put modérer ni contenir l'ardeur avec laquelle ils usèrent des tristes privilèges de la victoire; la demeure des riches comme celle des pauvres fut livrée pendant plusieurs jours à leurs recherches brutales; ils ne respectèrent ni la sainteté des églises, ni la paix des cercueils, ni la pudeur des vierges; l'autel de Marie, qui

décorait l'église Sainte-Sophie, et qu'on admirait comme un chef-d'œuvre de l'art, fut mis en pièces, et le voile du sanctuaire déchiré en lambeaux; les vainqueurs jouaient aux dés sur des tables de marbre qui représentaient les apôtres, et s'enivraient dans les coupes destinées au service divin; Nicétas rapporte qu'une fille, qu'il appelle la *suivante du démon,* monta dans la chaire patriarcale, entonna une chanson impie, et dansa dans le lieu saint en présence des vainqueurs; les campagnes voisines du Bosphore n'offraient pas un spectacle moins déplorable que la capitale : les villages, les maisons de plaisance, tout avait été dévasté; on voyait des sénateurs, des patriciens issus d'une famille d'empereurs, cherchant un misérable asile, errer, couverts de lambeaux, autour de la ville impériale. Tandis qu'on pillait l'église Sainte-Sophie, le patriarche fuyait en implorant la charité des passants; tous les riches étaient tombés dans l'indigence, et les gens de la lie du peuple, applaudissant à l'infortune publique, appelaient ces jours désastreux les jours de la justice et de l'égalité.

Byzance n'eut qu'une seule habitation où la sainteté des foyers fut respectée, qu'une seule demeure impériale où d'illustres infortunes purent trouver un sûr asile. Lorsque Boniface entra dans le palais de Bucoléon, qu'on croyait occupé par des gardes, il fut surpris d'y trouver un grand nombre de femmes des premières familles de l'empire, qui n'avaient pour défense que leurs gémissements et leurs larmes; Marguerite, fille du roi de Hongrie et femme d'Isaac; Agnès, fille d'un roi de France, épouse de deux empereurs, se jetèrent aux genoux des barons et des chevaliers, en implorant leur miséricorde; le marquis de Montferrat et ses compagnons furent attendris à l'aspect de tant de malheurs, et le palais de Bucoléon fut plus sacré pour eux que ne l'avaient été les églises.

L'historien Nicétas nous raconte lui-même comment il put échapper aux derniers désastres de sa patrie. Il s'était réfugié avec sa famille dans une maison près de Sainte-Sophie; là un marchand vénitien qu'il avait sauvé avant le siège de la fureur des Grecs défendit pendant quelques jours l'entrée de sa maison. Mais à la fin, menacé lui-même, il vint avertir Nicétas des dangers qu'il n'était plus en son pouvoir de prévenir, et lui proposa de l'accompagner hors des murs de Constantinople : Nicétas, avec sa femme et ses enfants, suivit le fidèle Vénitien, et sortit de Byzance à travers mille périls.

Au milieu des scènes diverses qu'offrait la dévastation de la capitale, les soldats francs se plaisaient à se revêtir des habillements des Grecs;

pour insulter à la mollesse des vaincus, ils se couvraient de leurs robes flottantes, peintes de diverses couleurs; ils provoquaient les risées de leurs compagnons en attachant sur la tête des chevaux les coiffes de toile et les cordons de soie dont les Orientaux formaient leur parure; quelques-uns parcouraient les rues en portant à la main, au lieu de leurs épées, du papier et une écritoire, et raillant ainsi les Grecs, qu'ils appelaient une nation de scribes et de copistes.

Constantinople, qui jusqu'alors était restée debout au milieu des ruines de plusieurs empires, avait recueilli le naufrage des arts, et montrait encore des chefs-d'œuvre échappés au temps et à la barbarie. Après la conquête des Francs, le bronze, où respirait le génie de l'antiquité, fut livré au fourneau et converti en monnaie grossière; les héros et les dieux du Nil, ceux de la vieille Grèce, de l'ancienne Rome, tombèrent sous les coups du vainqueur. Nicétas décrit dans son Histoire la plupart des monuments qui décoraient alors l'hippodrome et les autres places de la ville impériale. Venise, qui dès ce temps-là avait des palais de marbre, s'enrichit de quelques-unes de ces riches dépouilles de Byzance; mais cette partie du butin fut dédaignée par les Flamands et les Champenois; Constantinople avait dans ses murs d'autres monuments, d'autres trésors plus précieux pour les pèlerins, et même pour les Grecs de ce temps-là: nous voulons parler des reliques et des images des saints. Ces trésors sacrés tentèrent la pieuse cupidité des vainqueurs; tandis que la plupart des guerriers enlevaient l'or, les pierreries, les tapis et les riches étoffes de l'Orient, les plus dévots des pèlerins, et surtout les ecclésiastiques, recueillaient un butin plus innocent et plus fait pour les soldats de Jésus-Christ; plusieurs bravèrent les défenses de leurs chefs et de leurs supérieurs, et ne craignirent point d'employer les menaces et même la violence pour se procurer quelques reliques, objet de leur vénération; la plupart des églises de Byzance perdirent ainsi des ornements et des richesses dont elles tiraient leur gloire et leur splendeur; les prêtres et les moines grecs abandonnèrent en pleurant les restes des martyrs et des apôtres, les instruments de la passion du Sauveur que la religion avait confiés à leur garde; ces saintes dépouilles allèrent orner les églises de France et d'Italie, et furent reçues par les fidèles d'Occident comme le trophée le plus glorieux de la croisade.

Constantinople était tombée au pouvoir des Latins le 12 avril; la fin du carême approchait; le maréchal de Champagne, après avoir raconté les scènes et le tumulte de la victoire, dit avec naïveté: *Ainsi se pas-*

sèrent les fêtes de Pâques fleuries. On avait désigné trois églises dans lesquelles toutes les dépouilles de Constantinople devaient être déposées; il était défendu sous peine de la vie et de l'excommunication de rien détourner du butin; malgré cette double menace, il se trouva des croisés qui désobéirent; Villehardouin, en parlant de la justice rigoureuse exercée contre les coupables, nous dit qu'*il y en eut tout plein de pendus,* et que *le comte messire de Saint-Paul en fit attacher un des siens l'escu au cou.* La quatrième partie du butin fut mise en réserve, et le reste partagé entre les Français et les Vénitiens. On préleva sur la part des Français les cinquante mille marcs que ceux-ci devaient à la république de Venise. Quoique Villehardouin s'écrie dans son récit qu'on ne vit jamais si *riche butin depuis la création du monde,* il ne se trouva dans la répartition générale que vingt marcs d'argent pour chaque chevalier, dix pour chaque homme d'armes, et cinq pour chaque fantassin. Toutes les richesses de Byzance n'avaient produit que onze cent mille marcs.

Les croisés, en se partageant ainsi les dépouilles de Byzance, ne réfléchirent pas que la ruine des vaincus devait entraîner celle des vainqueurs, et qu'ils ne tarderaient pas à devenir aussi pauvres que les Grecs qu'ils venaient de dépouiller. Sans regret et sans prévoyance, attendant tout de leur épée, ils s'occupèrent de nommer un chef qui régnât sur un peuple en deuil et sur une ville désolée. Six électeurs furent choisis parmi les nobles vénitiens, et six autres parmi les ecclésiastiques français. Le choix des électeurs devait surtout porter sur trois des principaux chefs de l'armée, André Dandolo, le marquis de Montferrat, et Baudouin, comte de Flandre. Le doge de Venise fut jugé digne du trône impérial pour ses services et son noble caractère; mais les Vénitiens craignirent de placer à la tête d'un grand empire le chef de leur république. Boniface était déjà reconnu comme le chef des Latins, et les Grecs le saluaient d'avance comme leur maître futur; mais la jalousie de Venise ne voulait pas souffrir qu'un prince de Montferrat s'assît sur le trône de Constantinople. On n'avait rien à craindre de Baudouin, comte de Flandre, et tous les suffrages tombèrent sur lui; sa jeunesse, sa modération, sa bravoure, le recommandaient d'ailleurs au choix de ses compagnons d'armes. Les douze électeurs délibérèrent pendant deux jours; le deuxième jour, à l'heure de minuit, l'évêque de Soissons s'adressa à tous les pèlerins rassemblés et leur dit: *A cette heure où Jésus-Christ est né, nous avons nommé un empereur, et cet empereur est Baudouin, comte de Flandre et de Hainaut.*



Sainte-Sophie de Constantinople.

Baudouin fut élevé sur le pavois et porté en triomphe dans l'église Sainte-Sophie.

Le nouvel empereur ne fut couronné que le quatrième dimanche après Pâques. Le couronnement se fit avec les cérémonies des Grecs; pendant le service divin, Baudouin était assis sur un trône d'or; il reçut la pourpre des mains du légat du pape, qui remplissait les fonctions de patriarche; deux chevaliers portaient devant lui le laticlave des consuls romains, et l'épée impériale, qu'on revoyait enfin dans les mains des guerriers et des héros; le chef du clergé, debout devant l'autel, prononça dans la langue grecque ces paroles: *Il est digne de régner,* et tous les assistants répétèrent en chœur: *Il en est digne, il en est digne.*

Les grandes dignités de la cour impériale avaient été distribuées aux principaux seigneurs et barons; le doge de Venise était despote ou prince des Romains, avec le privilège de porter les brodequins de pourpre; Villehardouin, maréchal de Champagne, avait le titre de maréchal de Romanie; le comte de Saint-Paul, celui de grand connétable; Conon de Béthune fut nommé grand maître de la garde-robe; Macaire de Sainte-Menehould, grand échanson; Miles de Brabant, grand boutillier; Manassès de Lisle, grand maître de l'hôtel ou *grand queux,* etc. Dans un conseil composé de douze nobles vénitiens et de douze chevaliers français, toutes les terres conquises furent divisées entre les deux nations. La Bithynie, la Romanie ou la Thrace, Thessalonique, toute l'ancienne Grèce, depuis les Thermopyles jusqu'au cap Sunium, les plus grandes îles de l'Archipel, telles que Chio, Lesbos, Rhodes, Chypre, tombèrent dans le partage des Français; les Vénitiens obtinrent un grand nombre d'îles parmi celles qu'on appelle les Sporades et les Cyclades, les îles de la côte orientale du golfe Adriatique, la Propontide et l'Hellespont, avec leurs ports et leurs stations; les îles Cyanées et les portes de l'Euxin; les villes de Cypsèdes, de Didymotique, d'Andrinople, les contrées maritimes de la Thessalie, etc. Tel fut d'abord le partage des provinces et des terres de l'empire que la prise de Constantinople faisait tomber aux mains des croisés: plusieurs circonstances apportèrent à ce partage des modifications qu'il n'est pas aisé de suivre dans cet abrégé.

Les terres situées au delà du Bosphore avaient été érigées en royaume, et données avec l'île de Candie au marquis de Montferrat; Boniface les échangea contre la province de Thessalonique ou l'ancienne Macédoine, et vendit l'île de Candie à la république de Venise

pour trente livres pesant d'or. Les provinces de l'Asie furent données au comte de Blois, qui prit le titre de duc de Nicée et de Bithynie. Si nous en croyons Nicétas, les croisés se partagèrent entre eux des villes qui n'existaient plus, des provinces qui n'appartenaient plus à l'empire depuis longtemps; les historiens grecs nous disent qu'on tira au sort les pays des Mèdes et des Parthes, les royaumes qui étaient sous la domination des Sarrasins et des Turcs. Constantinople fut pendant quelques jours un marché où l'on trafiquait de la mer et de ses îles, de l'Orient et des peuples qui l'habitaient.

Le clergé latin ne négligea point de prendre sa part des dépouilles de la Grèce; les chefs de la croisade avaient décidé entre eux que si l'empereur de Constantinople était choisi parmi les Français, on choisirait le patriarche parmi les Vénitiens; d'après cette convention, qui avait précédé la conquête, Thomas Morosini, prêtre de Venise, fut élevé à la chaire de Sainte-Sophie, et confirmé ensuite, ou élu de nouveau par le pape. On nomma des prêtres des deux nations pour desservir les temples enlevés aux vaincus, et toutes les églises de Constantinople avec leurs revenus furent partagées entre les prêtres de France et de Venise; des prêtres et des évêques latins furent envoyés en même temps dans les autres villes conquises et prirent possession des biens et des dignités du clergé grec.

Après son couronnement, Baudouin écrivit au pape pour lui annoncer les victoires extraordinaires par lesquelles il avait plu à Dieu de couronner la bravoure des soldats de la croix; le marquis de Montferrat, dans une lettre adressée au pontife, protestait de son humble soumission et de son entière obéissance à toutes les décisions du saint-siège. Le doge de Venise, qui jusqu'alors avait bravé avec tant de fierté les menaces et les foudres de Rome, reconnut la souveraine autorité du pape, et joignit ses protestations et ses prières à celles de Boniface et de Baudouin.

CHAPITRE XXIII

LES CROISÉS PARCOURENT LES PROVINCES DE L'EMPIRE POUR LES SOUMETTRE — SOULÈVEMENT DES GRECS — GUERRE DES BULGARES — L'EMPEREUR BAUDOUIN PRISONNIER — DÉSORDRES ET PLEINE DÉCADENCE DE L'EMPIRE DE BYZANCE

Les grandes victoires des croisés et l'humble soumission des chefs n'avaient pas tout à fait désarmé la colère d'Innocent. Il reprochait à l'armée victorieuse des Latins d'avoir préféré les richesses de la terre aux trésors du ciel; il ne pardonnait pas surtout aux guerriers de la croix les désordres et les excès qui avaient suivi leurs conquêtes. Cependant le père des fidèles n'osait sonder la profondeur des jugements de Dieu; il se plaisait à croire que les Grecs avaient été justement punis de leurs fautes, et que la Providence avait récompensé les pèlerins comme les instruments de sa justice; il finissait par rappeler aux croisés leurs promesses, si souvent renouvelées, de secourir la terre sainte.

Le pape approuva l'élection de Baudouin, qui prenait le titre de chevalier du saint-siège, et n'hésita point à reconnaître un empire que la victoire avait soumis à ses lois spirituelles; il écrivit aux évêques de France, et leur dit que le Seigneur avait voulu consoler l'Église par la conversion des hérétiques; il invitait en même temps, au nom de l'empereur Baudouin, les Français de toute condition à se rendre dans la Grèce, conquise par les armes de la croix. Les indulgences de la croisade étaient promises à tous ceux qui se réuniraient aux vain-

queurs de Byzance, pour défendre et faire fleurir le nouvel empire d'Orient.

Nulle part la conquête de Byzance ne causa plus de joie que dans la terre sainte. Les défenseurs et les habitants des villes chrétiennes d'outre-mer, qui n'avaient connu que les maux de la guerre, voulurent partager la fortune et la gloire des Français et des Vénitiens; le légat du pape, Pierre de Capoue, qu'Innocent avait envoyé en Syrie, quitta la Palestine et vint animer par sa présence le zèle du clergé latin qui travaillait à la conversion des Grecs; les chevaliers de Saint-Jean et du temple accoururent aussi dans la Grèce, qui était devenue la véritable terre promise; le roi de Jérusalem resta presque seul à Ptolémaïs.

Ce fut alors que Baudouin apprit la mort de sa femme, Marie de Flandre. Cette princesse, embarquée sur la flotte de Jean de Nesle, croyait trouver son mari dans la Palestine; la fatigue et peut-être aussi le chagrin d'être séparée de son époux la firent tomber malade; elle mourut en apprenant la conquête de Constantinople; le vaisseau destiné à ramener la nouvelle impératrice sur les bords du Bosphore ne rapporta que sa dépouille mortelle; et Marie fut ensevelie avec une grande pompe dans l'église Sainte-Sophie, où peu de jours auparavant Baudouin avait reçu la couronne impériale. Les croisés perdirent en même temps un de leurs chefs, Matthieu de Montmorency, dont toute l'armée en pleurs suivit les funérailles. Ainsi la Providence avertissait de temps à autre les nouveaux maîtres de l'Orient, et leur annonçait les mauvais jours qui étaient proches.

Une armée de vingt mille croisés avait suffi pour renverser les murailles de Byzance; mais cette armée, toute redoutable qu'elle était, ne suffisait point pour occuper et pour garder les villes et les provinces qu'un jour de victoire avait mises entre les mains des Francs; les peuples de la Grèce étaient vaincus sans être soumis; dans le désordre où se trouvait l'empire conquis, tous les Grecs qui avaient encore les armes à la main voulurent se faire une principauté ou un royaume. Partout des États ou des empires nouveaux s'élevaient du sein des ruines, et menaçaient déjà celui que les croisés venaient d'établir; un petit-fils d'Andronic fondait, dans une province grecque de l'Asie Mineure, la principauté de Trébisonde; Léon Ségure, maître de Napoli de Romanie, régnait ou plutôt répandait la terreur dans l'Argolide et l'isthme de Corinthe; Michel l'Ange Comnène, employant les armes de la trahison, relevait le royaume d'Épire, et retenait sous ses lois un

peuple sauvage et belliqueux. Théodore Lascaris, qui, comme Énée, avait fui sa patrie livrée aux flammes, rassemblait des troupes dans la Bithynie, et se faisait proclamer empereur à Nycée, d'où sa famille devait un jour revenir en triomphe à Constantinople. Si les deux empereurs précipités du trône avaient eu quelque habileté ou quelque courage, si le malheur les eût réunis, ils auraient pu entrer en partage de leurs propres dépouilles, et retrouver un reste de puissance. Mais tel était le caractère de ces princes, qu'ils ne pouvaient se rapprocher que pour se trahir, et que la Providence, pour les punir, n'avait qu'à les mettre en présence les uns des autres; Alexis, après avoir accablé Mursufle de caresses, l'attira dans sa maison et lui fit arracher les yeux. Mursufle, abandonné des siens, tomba entre les mains des croisés, qui le conduisirent à Constantinople et le précipitèrent du haut de la colonne de Théodose; Alexis, trahi à son tour et abandonné par ses proches, erra longtemps en Asie et en Europe; il tomba dans un état si misérable et si peu digne d'un prince, que l'histoire contemporaine n'a pu suivre ses traces et nous dire quelle fut sa fin.

Tandis que les princes grecs se disputaient ainsi quelques débris de l'empire, se faisaient la guerre entre eux, les barons français quittaient la capitale pour prendre possession des villes et des provinces qu'ils avaient reçues en partage; au lieu de trouver partout des peuples soumis, ils ne rencontrèrent souvent que des ennemis à combattre; il leur fallut conquérir ce qu'on leur avait donné, et pour comble de malheur la discorde fut sur le point de s'établir parmi eux comme parmi les vaincus. L'empereur Baudouin, après avoir parcouru et visité la Thrace à la tête de ses troupes, voulut entrer en maître dans le royaume de Thessalonique, malgré les prières et l'opposition de Boniface de Montferrat; cette querelle, que Villehardouin attribue à la *suscitation de certains flagorneurs,* s'échauffa de part et d'autre, et déjà on en était aux hostilités déclarées, lorsque Henri Dandolo, le comte de Blois et les principaux chefs s'interposèrent entre les parties belligérantes; le nouvel empereur et le roi de Thessalonique ne purent résister à la voix de leurs plus illustres compagnons qui leur parlaient au nom de Jésus-Christ et de la croisade, au nom de leur propre gloire et de cet empire qu'ils avaient fondé en commun. A la fin les deux princes, qui se soumirent au jugement des barons, jurèrent de ne plus écouter les perfides conseils, et s'embrassèrent en présence de l'armée. Si dans cette circonstance, dit Villehardouin, Dieu n'eût pris pitié des croisés,

ils étaient *en danger de perdre leurs conquêtes, et la chrétienté d'Orient en aventure de périr.*

La paix rétablie entre Baudouin et Boniface, les seigneurs et les barons se mirent de nouveau à parcourir les provinces pour les soumettre à leurs lois; le comte Louis de Blois, qui avait obtenu la Bithynie, eut à combattre les soldats de Lascaris; Nicomédie et plusieurs autres villes lui ouvrirent leurs portes; toutes les côtes de la Propontide et du canal de Saint-Georges, d'un côté jusqu'au mont Olympe, et de l'autre jusqu'à l'embouchure de l'Euxin, se soumirent à la domination des chevaliers français; Henri de Hainaut fut chargé de soumettre la rive asiatique de l'Hellespont, depuis l'Esepus et le Granique jusqu'au port d'Adramitte et à l'ancien cap Lectos (aujourd'hui cap Baba). Le frère de Baudouin et ses compagnons établirent facilement l'autorité des Latins dans tous les voisinages de l'Ida, et ne trouvèrent point d'ennemis dans la contrée où fut Ilion. Dans le même temps, le nouveau roi de Thessalonique ou de Macédoine poursuivait la conquête de la Grèce; son armée victorieuse s'avança dans la Thessalie, dépassa les montagnes d'Olympe et d'Ossa, et s'empara de Larisse; Boniface et ses chevaliers traversèrent sans crainte et sans danger le détroit des Thermopyles, et pénétrèrent dans la Béotie et dans l'Attique. Pendant que le marquis de Montferrat prenait possession des plus belles contrées de la Grèce, Geoffroy de Villehardouin, neveu du maréchal de Champagne, faisait reconnaître les lois des Francs dans le Péloponèse; la Grèce, soumise aux coutumes guerrières de la féodalité, vit alors des seigneurs d'Argos, de Corinthe, des grands sires de Thèbes, des ducs d'Athènes, des princes d'Achaïe.

Cependant le nouvel empire, à peine sorti des mains de la victoire, marchait déjà vers sa décadence; les vainqueurs, après avoir dépouillé les Grecs de leurs biens, ne voulurent leur laisser ni leurs croyances, ni leurs mœurs, ni leurs coutumes, et crurent que l'épée du vainqueur leur suffisait pour rester les maîtres et maintenir leur toute-puissance. Ils ne daignèrent pas même recevoir les enfants de la Grèce dans leurs armées, et les réduisirent ainsi au désespoir. L'empereur Baudouin ne se contenta pas d'accabler les Grecs de tout son mépris; il dédaigna aussi des voisins puissants, tels que les Bulgares, et les repoussa comme alliés, sans avoir assez de force pour les traiter comme des ennemis. Les Grecs, qu'on opprimait de la sorte et qu'on poussait à bout, retrouvèrent à la fin le courage qu'ils avaient perdu; il se forma une vaste conjuration, dans laquelle entrèrent tous ceux qui ne pou-

vaient plus supporter la servitude, et les Bulgares, méprisés par les Latins, devinrent les alliés naturels de tous ceux qui prirent les armes contre la domination des Francs. Au signal convenu toute la Thrace se souleva; Andrinople, Didymotique et plusieurs autres villes virent flotter sur leurs murs les étendards des Grecs révoltés, ou des barbares attirés par l'espoir du butin.

Les rives de l'Hellespont et de la Propontide n'eurent point de lieu



Un troubadour et un page au XIIIe siècle.

qui ne fût le théâtre d'un combat malheureux; les guerriers latins coururent de toutes parts au-devant d'un ennemi victorieux, et ne mirent pas moins de courage à défendre ce qui restait du nouvel empire qu'ils n'en avaient mis naguère à le conquérir; mais tous leurs efforts ne purent détourner les grandes calamités, et l'empereur Baudouin, victime d'une valeur imprudente, tomba lui-même entre les mains des Bulgares.

La défaite et la captivité de l'empereur jetèrent le désespoir parmi les Latins. Un grand nombre de chevaliers accablés de tant de revers s'embarquèrent sur des vaisseaux vénitiens, et, renonçant à leur propre gloire, revinrent annoncer en Occident que l'empire latin de Byzance touchait à sa dernière heure. Les croisés ne pouvaient plus arrêter les progrès des Grecs et des Bulgares, et tremblaient de se voir poursuivis

et assiégés jusque dans Byzance; l'évêque de Soissons et plusieurs barons et chevaliers, tristes messagers d'un empire en deuil, furent envoyés en Italie, en France et en Flandre. On déplora dans les églises les malheurs de Byzance, comme on avait déploré les malheurs de Jérusalem; mais ces prédications eurent peu de succès. Au milieu des périls qui menaçaient de toutes parts les nouveaux conquérants, on ne put jamais savoir ce qu'était devenu le malheureux Baudouin; on pressa le pape de s'intéresser au sort de l'empereur, prisonnier de guerre; le roi des Bulgares se contenta de répondre que la délivrance du monarque captif *n'était plus au pouvoir des mortels.* Henri de Hainaut recueillit alors le déplorable héritage de son frère, et fut couronné au milieu de la douleur publique. Bientôt les Latins eurent à déplorer la perte de Dandolo, dont les derniers regards virent le rapide déclin de l'empire qu'il avait fondé : la plupart des chefs de la croisade avaient péri dans les combats. Boniface, dans une expédition contre les peuplades de Rhodope, reçut une blessure mortelle; sa succession fit naître de vives discussions parmi les croisés, et le royaume de Thessalonique, qui avait jeté quelque éclat pendant sa courte durée, disparut dans le bruit d'une guerre civile et d'une guerre étrangère.

Il faut lire dans notre grande Histoire le récit détaillé de cette cinquième croisade. Jamais aucune époque n'offrit de plus grands exploits à l'admiration, et de plus grands malheurs à déplorer. Au milieu de ces scènes glorieuses et tragiques, l'imagination est vivement émue et marche sans cesse de surprise en surprise. On s'étonne d'abord de voir une armée de trente mille hommes s'embarquer pour conquérir un pays qui pouvait compter plusieurs millions de défenseurs; une tempête, une épidémie, le manque de vivres, la division parmi les chefs, une bataille indécise, tout pouvait perdre l'armée des croisés et faire échouer leur entreprise. Par un bonheur inouï, rien de ce qu'ils avaient à craindre ne leur arrive; ils triomphent de tous les dangers, ils surmontent tous les obstacles; sans avoir aucun parti parmi les Grecs, ils s'emparent de la capitale et des provinces; et lorsqu'on voit partout leurs étendards triomphants, c'est alors que la fortune les abandonne et que leur ruine commence. Grande leçon donnée aux peuples par la Providence, qui se sert quelquefois des conquérants pour châtier les nations et les princes, et se plaît à briser ensuite les instruments de sa justice.

Les héros de cette guerre ne firent rien pour la délivrance de Jéru-

salem, dont ils parlaient sans cesse dans leurs lettres adressées au pape; Byzance soumise aux armes des croisés, bien loin d'être, comme on le croyait, le chemin de la terre de Jésus-Christ, ne fut plus qu'un obstacle à la conquête de la sainte cité; l'Europe avait eu à soutenir jusque-là les colonies chrétiennes établies en Syrie; il lui fallut soutenir encore la colonie qui venait d'être fondée sur les rives du Bosphore, et l'enthousiasme des croisades, qui allait en s'affaiblissant, n'y suffisait pas.

La Flandre, la Champagne, et la plupart des provinces de France qui avaient envoyé leurs plus braves guerriers à la croisade, prodiguèrent sans fruit leur population et leurs trésors dans la conquête de Byzance; on peut dire que nos intrépides aïeux ne gagnèrent à cette guerre merveilleuse que la gloire d'avoir donné pour un moment des maîtres à Constantinople et des seigneurs à la Grèce; la seule république de Venise profita de cette guerre; dans la conquête de Byzance, elle étendit sa puissance et son commerce en Orient; les croisés vénitiens, sous les étendards de la croix, ne cessaient jamais de combattre pour les intérêts et la gloire de leur patrie. Trois ans après la prise de Constantinople, le sénat de Venise publia un édit par lequel il permettait à tous les citoyens de conquérir les îles de l'Archipel, et leur cédait la propriété des pays conquis. On vit bientôt des princes de Naxos, des ducs de Paros, des sires de Mycone, comme on avait vu des ducs d'Athènes, des sires de Thèbes, des princes de Morée; mais les ducs et les princes de l'Archipel n'étaient que des vassaux de la république, et Venise fit servir à ses intérêts la valeur et l'ambition de ses citoyens et de ses guerriers.

CHAPITRE XXIV

JEAN DE BRIENNE, ROI DE JÉRUSALEM
— CONCILE GÉNÉRAL CONVOQUÉ A ROME PAR INNOCENT III POUR UNE CROISADE —
COMMENCEMENT DE LA SIXIÈME CROISADE —
EXPÉDITION D'ANDRÉ II, ROI DE HONGRIE, DANS LA TERRE SAINTE
(DE 1215 A 1217)

Innocent, qui avait fait jusque-là de vains efforts pour la délivrance des lieux saints, et qui ne se consolait pas d'avoir vu se dissiper sans fruit de grandes armées dans la conquête de la Grèce, ne renonçait point à l'exécution de ses desseins; mais, après ce qui venait de se passer en Orient, rien n'était plus difficile que d'entraîner l'Europe à une nouvelle croisade. L'enthousiasme des guerres saintes, auquel on présentait plusieurs objets à la fois, et qu'on invoquait en même temps pour Byzance et pour Jérusalem, s'affaiblissait chaque jour dans l'esprit des peuples. Les misères des colonies chrétiennes, qui allaient toujours croissant, ne trouvaient plus que des âmes indifférentes. Les habitants de la terre sainte avaient perdu leur roi Amaury; Isabelle, qui ne régnait plus que sur des villes dépeuplées, mourut peu de mois après son époux; le royaume de Godefroy devenait l'héritage d'une jeune princesse, fille d'Isabelle et de Conrad, marquis de Tyr; Aymard, seigneur de Césarée, et l'évêque de Ptolémaïs, traversèrent alors la mer, et vinrent, au nom des chrétiens de la terre sainte, solliciter Philippe-Auguste de leur donner un de ses barons pour les

gouverner. La main d'une jeune reine, une couronne et les bénédictions du Ciel devaient récompenser la bravoure et le dévouement de celui qui irait combattre pour l'héritage de Jésus-Christ. Le roi de France reçut avec de grands honneurs les députés des chrétiens d'Orient, et proposa Jean de Brienne, frère de Gauthier, mort récemment dans la Pouille avec la réputation d'un héros et le titre de roi : on espérait par cet hymen réveiller l'esprit de la chevalerie et ramener l'ardeur des guerres lointaines.

Le pape applaudit au choix de Philippe-Auguste, et donna sa bénédiction au nouveau roi de Jérusalem. L'arrivée de Jean de Brienne à Ptolémaïs causa une grande joie aux chrétiens de la Palestine, mais n'inspira aucune crainte aux Sarrasins, parce qu'il n'amenait avec lui que trois cents chevaliers. A peine le nouveau roi eut-il été couronné avec une grande pompe, à peine eut-il célébré son mariage avec la fille d'Isabelle, qu'il lui fallut défendre son royaume menacé de toutes parts, et qu'il fut attaqué jusque dans sa capitale. Le successeur d'Amaury, qu'on avait attendu comme le salut des chrétiens d'outre-mer, se vit bientôt obligé d'adresser des messages à Philippe-Auguste, au pape, à tous les princes de l'Occident, les conjurant de l'aider à sauver la royauté qu'on lui avait donnée.

Les troubles qui inquiétaient alors l'Église elle-même ne permettaient point aux royaumes de la chrétienté, et surtout à la France, de secourir les colonies chrétiennes d'outre-mer; le Languedoc et la plupart des provinces méridionales du royaume étaient alors désolés par les guerres religieuses qui occupaient la bravoure des barons et des chevaliers. Dans le même temps où la guerre se poursuivait contre les Albigeois, les Sarrasins devenaient plus formidables en Espagne; le pape prêcha une croisade contre les Maures, et toute la chevalerie chrétienne fut invitée à combattre au delà des Pyrénées.

On vit alors ce qu'on n'avait point encore vu dans ces temps si féconds en prodiges et en événements extraordinaires. Cinquante mille enfants, en France et en Allemagne, s'attroupèrent et parcoururent les villes et les campagnes en répétant ces paroles : *Seigneur, rendez-nous notre sainte croix.* Lorsqu'on leur demandait où ils allaient et ce qu'ils voulaient faire, ils répondaient : *Nous allons à Jérusalem pour délivrer le sépulcre du Seigneur.* La plupart des fidèles ne voyaient là qu'une inspiration du Ciel, et pensaient que Jésus-Christ, pour confondre l'orgueil des puissants et des sages de la terre, avait remis sa cause aux mains de la simple et timide enfance; plusieurs de

ces jeunes croisés s'égarèrent dans des déserts, périrent de chaleur, de faim, de soif et de fatigues; d'autres revinrent dans leurs foyers, en disant qu'*ils ne savaient pas pourquoi ils étaient partis;* parmi ceux qui s'embarquèrent, plusieurs firent naufrage, ou furent livrés aux Sarrasins qu'ils allaient combattre.

Cette croisade d'enfance annonce assez à quel degré de décadence étaient tombées les croisades. Pour réchauffer l'enthousiasme des fidèles, Innocent résolut d'assembler à Rome un concile général. « La nécessité de secourir la terre sainte, disait-il dans ses lettres de convocation, l'espérance de vaincre les Sarrasins est plus grande que jamais. » Le pontife comparait Jésus-Christ à un souverain banni de son royaume, et les chrétiens à des sujets fidèles qui doivent l'aider à rentrer dans ses États : la puissance de Mahomet touchait à sa fin, et, *semblable à la bête de l'Apocalypse, il ne devait pas passer le nombre de six cent soixante-six années.* Le chef de l'Église demandait à tous les fidèles leurs prières, aux riches des aumônes et des tributs, aux guerriers l'exemple du dévouement et du courage, aux villes maritimes des vaisseaux : il s'engageait lui-même à faire les plus grands sacrifices. L'histoire peut à peine suivre Innocent cherchant partout des ennemis aux infidèles; ses regards embrassaient à la fois l'Orient et l'Occident; ses lettres et ses ambassadeurs allaient remuer l'Europe et l'Asie.

Des légats furent envoyés dans tous les royaumes chrétiens; des prédicateurs reçurent la mission d'exhorter les fidèles à prendre la croix : Jacques de Vitry prêcha sur les bords du Rhin, Pierre de Courçon dans les provinces de France; Philippe-Auguste abandonna le quarantième de ses revenus domaniaux pour les dépenses de la croisade; un grand nombre de seigneurs et de prélats suivirent l'exemple du monarque. L'archevêque de Cantorbéry exhorta l'Angleterre à s'armer contre les infidèles; le roi Jean, en guerre avec les barons et les communes, prit la croix, espérant ainsi obtenir la protection de l'Église; en Allemagne, Frédéric II, qui avait un autre héritage à défendre que celui de Jésus-Christ, se revêtit aussi du signe des pèlerins, mais dans la seule pensée de plaire au pontife de Rome et d'être appuyé par le saint-siège contre Othon de Saxe.

Tout se préparait dans la chrétienté pour le concile général annoncé par Innocent. Rome avait déjà reçu les députés d'Antioche et d'Alexandrie, les patriarches de Constantinople et de Jérusalem, les ambassadeurs de Frédéric, de Philippe-Auguste, des rois d'Angleterre et de

Hongrie. Le concile, auquel assistèrent plus de cinq cents évêques et archevêques, se réunit dans l'église de Latran, et fut présidé par le pape. Innocent prononça un discours dans lequel il déplora les erreurs de son siècle et les malheurs de l'Église; après avoir exhorté le clergé et les fidèles à sanctifier par leurs prières les mesures qu'on allait prendre contre les hérétiques et les Sarrasins, il représenta Jérusalem couverte de deuil, montrant les fers de sa captivité, et faisant parler tous ses prophètes pour toucher le cœur des chrétiens. Le concile s'occupa pendant plusieurs séances des moyens de secourir la terre sainte. Il fut convenu que les ecclésiastiques payeraient pour les dépenses de la croisade le vingtième de leurs revenus; le pape et les cardinaux, le dixième; on arrêta qu'il y aurait une trêve de cinq ans entre tous les princes chrétiens; le concile de Latran voua aux anathèmes les pirates qui troublaient la marche des pèlerins, et ceux qui fournissaient des vivres et des armes aux infidèles. Les décrets sur la guerre sainte furent proclamés dans toutes les églises de l'Occident; la multitude crut voir des prodiges comme dans les premières croisades; et les chrétiens qui se faisaient la guerre se rapprochèrent, et jurèrent sur l'Évangile de n'avoir plus d'ennemis que les musulmans.

Cependant Innocent III ne put achever l'entreprise qu'il avait commencée, et mourut lorsqu'il s'occupait d'apaiser les querelles survenues entre les Pisans et les Génois. La première pensée d'Honorius III, qui lui succéda, fut la délivrance de Jérusalem. « Que la mort d'Innocent, écrivait-il aux chrétiens de la Palestine, n'abatte point votre courage; je montrerai le même zèle que lui pour délivrer la terre sainte, et je ferai tous mes efforts pour vous secourir. » Une lettre du pontife adressée à tous les évêques et à tous les princes de l'Occident les exhorta à poursuivre la prédication et les préparatifs de la croisade.

Parmi les princes qui avaient pris la croix on remarquait André II, roi de Hongrie; il abandonna une cour et un royaume troublés par des factions. Comme sa mère, veuve de Bala, il croyait trouver aux lieux consacrés par les souffrances de Jésus-Christ un asile contre les chagrins qui poursuivaient sa vie; le monarque hongrois pouvait penser aussi que le saint pèlerinage le ferait respecter de ses sujets, et que l'Église, toujours armée en faveur des princes croisés, défendrait mieux que lui-même les droits de sa couronne. André, accompagné du duc de Bavière, du duc d'Autriche et de plusieurs seigneurs

allemands, partit pour l'Orient à la tête d'une nombreuse armée, et se rendit à Spalatro, l'ancienne Salone, où l'attendaient des vaisseaux de Venise, de Zara et d'Ancône. Une foule de croisés embarqués à Brindes, à Gênes et à Marseille avaient précédé le roi de Hongrie; le roi de Chypre Lusignan et ses barons étaient partis aussi du port de Limisso pour se rendre à Ptolémaïs. Depuis le temps de Saladin, les chrétiens n'avaient point eu d'aussi nombreuse armée dans la Syrie.

Quand les croisés arrivèrent en Palestine, le pays était en proie à une grande disette; le manque de vivres et l'excès de la misère portèrent les pèlerins à la licence et au brigandage; pour faire cesser le désordre, les chefs se hâtèrent de conduire leurs soldats sur les terres des infidèles. Le territoire de Naplouse et la haute Galilée, qui appartenaient aux musulmans, furent envahis et ravagés par les croisés; Malek-Adel, qui était accouru d'Égypte avec des troupes, fut obligé de fuir devant les bataillons victorieux de la croix.

L'armée chrétienne, revenue à Ptolémaïs, attendait le signal de nouveaux combats. On résolut d'attaquer une forteresse que Saladin avait fait bâtir sur le mont Thabor. Avant le départ des croisés, le patriarche se rendit au camp, apportant une partie de la vraie croix qu'on prétendait avoir été sauvée à la bataille de Tibériade : les pèlerins s'inclinèrent avec respect devant le signe du salut, et, pleins d'un belliqueux enthousiasme, se mirent en marche pour leur expédition. L'armée, rangée en bataille, gravit la montagne à travers une grêle de traits et de pierres, et poursuivit les infidèles jusqu'à leur forteresse, dont on commença le siège. Après plusieurs assauts, la garnison musulmane se disposait à capituler, lorsque les chrétiens furent tout à coup saisis d'une terreur panique et se retirèrent en désordre, comme s'ils eussent été vaincus. Cette retraite, dont l'histoire ne donne point le motif, jeta le trouble et le découragement parmi les pèlerins. Le patriarche de Jérusalem s'éloigna de l'armée, emportant avec colère cette croix du Sauveur, en présence de laquelle des soldats chrétiens s'étaient conduits si indignement. Les princes et les rois qui dirigeaient la croisade n'osèrent rentrer dans Ptolémaïs, et se rendirent dans la Phénicie, cherchant à réparer la honte de leur fuite au Thabor. Là les croisés ne trouvèrent point d'ennemis à combettre; mais l'hiver avait commencé : ils eurent beaucoup à souffrir des ouragans, de la pluie, du froid, de la disette et des maladies; la discorde vint se mêler à tous ces fléaux.

Il y avait trois rois dans l'armée chrétienne, et personne ne com-

mandait; le nouveau roi de Jérusalem ne conduisait que ses chevaliers et les barons de la terre sainte; le roi de Chypre tomba malade et mourut lorsqu'il se préparait à retourner dans son royaume. Le roi de Hongrie, qui avait quitté l'Europe comme chef de la croisade, ne sut pas plus se faire obéir à l'armée que dans ses propres États. Après un séjour de trois mois dans la Palestine, il oublia ses serments, et, sans avoir combattu pour la cause de Jésus-Christ, ne songea plus qu'à son départ; le patriarche s'efforça de le retenir sous les drapeaux de la guerre sainte; comme le monarque hongrois était sourd à toutes les prières, le prélat lança contre lui les foudres de l'Église. André n'en persista pas moins dans sa résolution de quitter l'Orient, et pour ne pas paraître déserter la cause de Jésus-Christ, il laissa la moitié de son armée au roi de Jérusalem. Le roi de Hongrie rapporta avec lui de précieuses reliques, recueillies dans les lieux saints qu'il avait visités; lorsqu'il fut de retour en Hongrie, si l'on en croit une chronique contemporaine, ces reliques suffirent pour apaiser le trouble de ses États et pour faire fleurir dans toutes ses provinces la paix, les lois et la justice. La plupart des historiens hongrois disent, au contraire, que cette expédition sans gloire lui attira le mépris de ses peuples, et ne fit qu'accroître les désordres de son royaume.

CHAPITRE XXV

CONTINUATION DE LA SIXIÈME CROISADE — SIÈGE DE DAMIETTE — COMBATS ET MISÈRES DES CROISÉS — PRISE DE LA VILLE (DE 1218 A 1219)

Après le départ du roi de Hongrie, on vit arriver à Ptolémaïs un grand nombre de croisés partis des ports de la Hollande, de la France, de l'Italie. Les croisés de la Frise, ceux de Cologne et des bords du Rhin s'étaient arrêtés sur la côte de Portugal, où ils avaient vaincu les Maures dans plusieurs combats. L'arrivée de ces guerriers, le récit de leurs victoires, ranimèrent le courage des pèlerins restés en Palestine sous les ordres de Léopold, duc d'Autriche ; avec un si puissant renfort, on ne parla plus que de recommencer les hostilités, et, dans un conseil des princes et des chefs, on résolut de porter la guerre sur les bords du Nil.

L'armée chrétienne, commandée par le roi de Jérusalem, le duc d'Autriche et Guillaume, comte de Hollande, partit de Ptolémaïs au commencement du printemps de 1218, et vint débarquer à la vue de Damiette. La ville de Damiette, située à un mille de la mer sur la rive droite du Nil, avait un double rempart du côté du fleuve, une triple muraille du côté de la terre : une tour s'élevait au milieu du fleuve; le passage était fermé aux vaisseaux par une chaîne de fer qui s'étendait de la ville à la tour. La ville renfermait une nombreuse garnison, des vivres et des munitions de guerre pour un long siège.

Les croisés vinrent camper sur la rive gauche du Nil, dans une

plaine où ne croissaient ni arbres ni plantes, et qui ne présentait à l'occident et au midi que l'aspect d'une solitude aride; ils avaient devant eux la ville, bâtie entre le fleuve et le lac Menzaléh, dans une campagne coupée de mille canaux et couverte d'une forêt de palmiers. A peine venaient-ils d'établir leur camp, qu'une éclipse de lune couvrit tout à coup l'horizon d'épaisses ténèbres : ce phénomène céleste enflamma leur courage, et ce fut pour eux le présage des plus grandes victoires.

Les premières attaques furent dirigées contre la tour bâtie au milieu du Nil; on employa toutes sortes de machines de guerre, on multiplia les assauts. La tour, comme on l'a vu plus haut, communiquait avec la ville par un pont de bois; elle recevait ainsi des secours qui rendaient inutiles tous les prodiges de la bravoure; après un siège de quelques semaines, le pont fut attaqué et renversé; puis on construisit une énorme forteresse de bois qui fut placée sur deux navires liés ensemble; cette forteresse flottante reçut l'élite des guerriers, et vint attaquer la tour. Les musulmans sur leurs remparts, les croisés sur la rive du fleuve, suivaient des yeux la forteresse chrétienne; les deux vaisseaux qui la portaient jettent l'ancre au pied des murailles; les Sarrasins lancent une grêle de pierres et des torrents de feu grégeois; les guerriers de la croix, montant à l'assaut, ont bientôt atteint les créneaux de la tour. Au milieu du combat, qui s'engage avec la lance et l'épée, tout à coup le château de bois des croisés paraît en flammes; le pont-levis qu'on avait appliqué sur les murs de la tour chancelle; le drapeau du duc d'Autriche, qui commandait l'attaque, tombe aux mains des assiégés. Alors des cris de joie partent de la ville; de longs gémissements se font entendre sur le rivage où campaient les croisés. Le patriarche de Jérusalem, le clergé, l'armée tout entière, étaient tombés à genoux et levaient des mains suppliantes vers le ciel. Bientôt, comme si Dieu eût voulu exaucer leurs prières, la flamme s'éteint, la machine est réparée, le pont-levis est rétabli. Les compagnons de Léopold renouvellent leur attaque avec plus d'ardeur; partout les murailles s'écroulent sous les coups des chrétiens; les musulmans, éperdus, mettent bas les armes, et demandent la vie à leurs vainqueurs. Les croisés s'étaient préparés à cette victoire par des prières, des jeûnes et des processions. Des guerriers célestes avaient été vus parmi les combattants; tous les pèlerins regardaient la prise de la tour comme une œuvre de Dieu.

Les chrétiens ne purent poursuivre leur premier succès, faute de

navires pour passer le Nil. La plupart des vaisseaux qui les avaient amenés en Égypte étaient repartis; plusieurs même des pèlerins qui avaient assisté au commencement du siège s'embarquèrent alors pour retourner en Europe. Leur désertion, disent les chroniques, irrita tellement le Ciel contre eux, qu'un grand nombre firent naufrage ou périrent misérablement à leur retour dans leurs foyers. Cependant le pape ne cessait point de presser le départ de ceux qui avaient pris la croix; lorsque l'armée chrétienne déplorait encore la retraite des croisés de la Frise et de la Hollande, on vit arriver au camp de Damiette des guerriers venus d'Allemagne, de Pise, de Gênes, de Venise; il en vint de toutes les provinces de la France; l'Angleterre envoya aussi en Égypte ses plus braves chevaliers, qui venaient acquitter le serment de leur monarque, Henri III. Parmi les pèlerins qui arrivaient alors sur les bords du Nil, l'histoire ne doit point oublier le cardinal Pélage; il était accompagné d'un grand nombre de croisés romains; il apportait avec lui les trésors levés sur les fidèles de l'Occident et destinés aux dépenses de la guerre sainte. Le souverain pontife lui avait donné pour instruction de diriger la croisade avec vigueur, et de ne traiter de la paix qu'avec des ennemis vaincus et soumis à l'Église romaine. On voulait faire la guerre aux musulmans comme on la faisait aux Grecs et aux hérétiques : on voulait tout à la fois les combattre et les convertir. Pélage, choisi pour cette mission, avait une ardeur vive et emportée, un caractère opiniâtre et inflexible. Peu de jours après son arrivée, le jour de la Saint-Denis, les Sarrasins vinrent attaquer les croisés; le nouveau légat se mit à la tête de l'armée chrétienne; il portait la croix du Sauveur, et répétait à haute voix cette prière : *O Seigneur, sauvez-nous et prêtez-nous votre secours pour que nous puissions convertir cette nation cruelle et perverse!...* La victoire se déclara pour les chrétiens. Pélage disputa le commandement de l'armée au roi de Jérusalem; pour appuyer ses prétentions, il disait que les croisés avaient pris les armes à la voix du pontife romain, et qu'ils étaient les soldats de l'Église. La multitude des pèlerins se soumettait à ses lois, persuadée que Dieu le voulait ainsi; mais cette prétention de diriger la guerre révoltait les chevaliers de la croix, et devait amener les plus grandes calamités.

L'armée chrétienne, malgré ses victoires, restait campée sur la rive gauche du Nil, et ne pouvait assiéger Damiette. Plusieurs fois elle essaya de franchir le fleuve; mais elle était toujours repoussée par les Sarrasins et par les orages, fréquents en hiver. Le peuple des pèlerins



Le Nil près de Damiette.

commença à murmurer contre le légat : *Dans cette solitude de sable,* disaient-ils, *que deviendrons-nous? Notre pays manquait-il de sépulcres?* Pélage, entendant ces plaintes, ordonna qu'on observât un jeûne de trois jours, et que tous les pèlerins se missent en prière devant la sainte croix, pour que Jésus-Christ leur enseignât les moyens de passer le fleuve. Dans le même moment il s'éleva tout à coup une grande tempête, et il tomba du ciel une telle abondance de pluie, qu'on ne distinguait plus le fleuve d'avec la mer, et toute l'eau devint amère; le camp fut inondé; les chrétiens, éperdus, poussaient de longs gémissements, et le légat leur répétait ce que Jésus-Christ disait à Pierre, dont la barque allait être submergée : *Hommes de peu de foi, pourquoi doutez-vous?* Bientôt le soleil parut resplendissant, et les eaux se retirèrent. Les croisés firent de nouveaux efforts pour passer le Nil; mais la rive occupée par les Sarrasins restait toujours inaccessible. L'armée chrétienne n'avait plus d'espoir que dans les miracles du ciel; vers la fête de sainte Agathe, disent les chroniques d'Occident, il arriva une grande merveille. Saint Georges et plusieurs guerriers célestes, couverts de leurs armes et de leurs robes blanches, avaient apparu dans le camp des Sarrasins; ceux-ci entendirent pendant trois jours une voix qui leur criait : *Fuyez, sinon vous mourrez!* Le troisième jour, une voix se fit entendre le long du fleuve, et dit aux chrétiens : *Voilà les Sarrasins qui fuient!*

Les Sarrasins, en effet, avaient abandonné leur camp, et voici comment ce fait miraculeux est raconté par les historiens arabes. Il s'était formé parmi les émirs une conspiration contre Malek-Kamel; la veille du jour où le complot devait éclater, le sultan, qui en fut averti, sortit de son camp au milieu de la nuit, et son armée, n'ayant plus de chef, s'enfuit en désordre; alors les chrétiens purent passer le Nil et s'établir sans résistance sur la rive droite du fleuve. Ils allèrent camper sous les murs de Damiette, et la ville fut assiégée du côté de la terre et du côté du Nil.

Ce fut alors que les princes musulmans se décidèrent à démolir les remparts et les tours de Jérusalem; ils détruisirent aussi la forteresse du Thabor et toutes celles qu'ils conservaient encore dans la Palestine et dans la Phénicie. Toutes les troupes de la Syrie furent appelées à défendre l'Égypte. Leur arrivée sur les bords du Nil, et le sentiment du péril, répandu parmi toutes les nations infidèles, ranimèrent le courage de Malek-Kamel; l'armée égyptienne, qui avait fui, revint pleine d'ardeur et de zèle au secours de Damiette. Les croisés eurent à

combattre à la fois la garnison de la ville et les Sarrasins, dont la multitude couvrait les deux rives du fleuve.

Le dimanche des Rameaux on se battit sur le Nil, on se battit dans la plaine; les guerriers de la croix, dit l'histoire contemporaine, ne portèrent ce jour-là *d'autres palmes que leurs épées nues et leurs lances ensanglantées;* cinq mille musulmans restèrent sur le champ de bataille. A quelques jours de là (c'était la fête de saint Jean-Baptiste), le démon de la jalousie et de l'orgueil livra les chrétiens au glaive de leurs ennemis. L'infanterie chrétienne, sans cesse employée dans les assauts et sur les navires, se plaignait de supporter tout le poids de la guerre, et reprochait aux cavaliers de rester sous la tente. Ceux-ci se vantaient, au contraire, d'être la terreur des Sarrasins, et s'attribuaient toutes les victoires de la croisade; la querelle s'échauffa, et, pour montrer de quel côté était la bravoure, de part et d'autre on courut à l'ennemi; on se battit avec fureur, mais sans ordre; les chefs qui suivaient cette multitude indisciplinée et confuse ne purent se faire obéir; le roi de Jérusalem, s'efforçant de rallier les soldats de la croix, échappa avec peine au feu grégeois lancé par les Sarrasins; un grand nombre de chrétiens périrent par le glaive. « Cette défaite, dit un historien, témoin oculaire, nous vint de nos péchés, et la punition était loin d'égaler nos fautes. »

Le printemps et l'été de 1217 se passèrent dans des combats continuels; l'armée chrétienne, quoiqu'elle eût éprouvé des pertes, couvrait toute la campagne de Damiette dans un espace de plus de dix milles; chaque fois qu'on livrait un assaut à la ville, les habitants allumaient des feux sur une tour appelée *Murcitte,* et l'armée du sultan accourait pour secourir la place. Plusieurs fois les chrétiens furent assiégés dans leur camp et résistèrent aux plus vives attaques, *car Dieu était avec eux.*

Chaque jour on voyait débarquer de nouveaux croisés; on annonçait l'arrivée prochaine de l'empereur d'Allemagne, qui avait pris la croix. Les infidèles tremblaient d'avoir à combattre le plus puissant des monarques de l'Occident; le sultan du Caire, au nom des princes de sa famille, envoya des ambassadeurs au camp des croisés pour leur demander la paix; il proposait, comme il l'avait déjà fait au commencement du siège, d'abandonner aux Francs le royaume de Jérusalem, et ne se réservait que les places de Karak et de Montréal, pour lesquelles il offrait de payer un tribut. Les chefs de la croisade délibérèrent sur cette proposition. Le roi de Jérusalem, les barons français,

anglais, allemands, trouvaient dans cette paix autant d'avantage que de gloire; mais telle ne fut point l'opinion du cardinal Pélage et de la plupart des prélats : ils ne voyaient dans les propositions de l'ennemi qu'un nouvel artifice pour retarder la prise de Damiette et gagner du temps; il leur paraissait honteux de renoncer à la conquête d'une ville que les chrétiens assiégeaient depuis dix-sept mois, et qui ne pouvait plus se défendre. On délibéra pendant plusieurs jours sans que les deux partis pussent se rapprocher, et tandis qu'on s'échauffait dans le conseil, les hostilités recommencèrent; alors tous les croisés se réunirent pour poursuivre le siège de Damiette.

Il y eut encore autour de la ville plusieurs grandes batailles; lorsqu'on donnait le signal d'une attaque générale, on s'y préparait par un jeûne de trois jours, par une procession qu'on faisait nu-pieds, et par l'adoration de la vraie croix. Dans les combats, les cadavres des Sarrasins couvrirent souvent la plaine comme les gerbes couvrent la terre fertile au temps de la moisson, et les infidèles qui combattaient sur le Nil périssaient misérablement dans les flots, comme les soldats de Pharaon. A la fin, disent les chroniques, les enfants et les vieillards de la cité se mirent à pleurer, et crièrent sur les murs : *O Mahomet, pourquoi nous abandonnes-tu?*

Quelques viandes salées, des melons, des pastèques enfermées dans des sacs de cuir, des pains enveloppés avec des corps morts dans des linceuls, qu'on abandonnait au courant du Nil, furent pour les plus riches la dernière ressource contre la faim. Plusieurs guerriers musulmans qui voulurent pénétrer dans la place tombèrent sous le glaive des chrétiens. Les croisés prirent dans des filets et mirent à mort des plongeurs qui portaient des messages à la cité; toute communication se trouvait interrompue entre la place et l'armée musulmane; le sultan du Caire ni les croisés ne pouvaient plus savoir ce qui se passait dans la ville assiégée, où régnait le silence de la mort, et qui, selon l'expression d'un auteur arabe, n'était plus qu'un sépulcre fermé.

Le cardinal Pélage, qui avait prêché la guerre dans le conseil des chefs, la poursuivait avec ardeur; sans cesse il ranimait les croisés par ses discours; le camp retentissait chaque jour de ses prières adressées au Dieu des armées. Prodiguant tour à tour les promesses et les menaces de l'Église, il avait des indulgences pour les périls; il en avait pour les misères que souffraient les pèlerins, pour tous les travaux qu'il leur commandait. Personne ne songeait plus à déserter les drapeaux de la croix; les soldats et les chefs ne respiraient que les com-

bats. Dans les premiers jours de novembre, des hérauts d'armes parcoururent le camp en répétant ces paroles : *Au nom du Seigneur et de la Vierge nous allons attaquer Damiette; avec le secours de Dieu, nous la prendrons.* Toute l'armée répondit : *Que la volonté de Dieu soit faite.* Pélage traversa les rangs en promettant la victoire aux pèlerins; il avait résolu de profiter des ténèbres de la nuit pour une entreprise décisive; quand la nuit fut avancée, on donna le signal. Un violent orage grondait : on n'entendait aucun bruit sous les remparts ni dans la ville. Les croisés montèrent en silence sur les murailles, et tuèrent quelques Sarrasins qu'ils y trouvèrent. Maîtres d'une tour, ils appelèrent à leur aide ceux qui les suivaient, et, ne trouvant plus d'ennemis à combattre, ils se mirent à chanter *Kyrie, eleison;* l'armée, rangée en bataille au pied des remparts, répondit par ces mots : *Gloria in excelsis.* Deux portes de la ville furent aussitôt enfoncées, et donnèrent un libre passage à la multitude des assiégeants. Pendant ce temps-là, le cardinal Pélage, environné des évêques, entonnait le cantique de la victoire, *Te Deum laudamus.*

Au lever du jour, les soldats de la croix, l'épée nue à la main, se disposaient à poursuivre les infidèles dans leurs derniers retranchements; mais, lorsqu'ils furent entrés dans la ville, un affreux spectacle les fit d'abord reculer d'horreur : les places publiques, les maisons, les mosquées, étaient remplies de cadavres. A l'arrivée des croisés, Damiette comptait soixante-dix mille habitants; il n'en restait que trois mille, qui n'avaient plus qu'un souffle de vie, et se traînaient comme de pâles ombres dans cet immense sépulcre.

La ville avait une célèbre mosquée, ornée de six vastes galeries et de cent cinquante colonnes de marbre, et surmontée d'un minaret. Cette mosquée fut consacrée à la Vierge, mère de Jésus-Christ; toute l'armée chrétienne vint y remercier le Ciel du triomphe accordé aux armes des pèlerins. Le lendemain, les barons et les prélats s'y rendirent encore pour délibérer sur leur conquête, et, par une résolution unanime, donnèrent la ville de Damiette au roi de Jérusalem.

CHAPITRE XXVI

LES CROISÉS RESTENT PLUSIEURS MOIS A DAMIETTE —
ILS MARCHENT ENFIN VERS LE CAIRE — ILS SONT ARRÊTÉS A MANSOURAH —
LEURS COMMUNICATIONS INTERROMPUES
— L'ARMÉE CHRÉTIENNE, AUX PRISES AVEC LA FAIM, CAPITULE AVEC LES MUSULMANS
(DE 1218 A 1219)

La forteresse de Thanis, bâtie au milieu du lac Menzaléh, fut abandonnée par ceux qui la gardaient, et les chrétiens s'en emparèrent sans combat. La fortune semblait offrir aux croisés une occasion favorable pour conquérir l'Égypte ; tout fuyait à leur approche ; le Nil, rentré dans son lit, n'inondait plus ses rivages ; les routes du Caire étaient ouvertes aux chrétiens. Malheureusement la discorde qui s'éleva parmi les vainqueurs les retint dans l'inaction : Pélage parlait en maître dans le camp ; le roi de Jérusalem, ne pouvant supporter son autorité, se retira à Ptolémaïs. Cependant il arrivait chaque jour de nouveaux pèlerins : le duc de Bavière et quatre cents barons et chevaliers allemands, envoyés par Frédéric II, débarquèrent sur les bords du Nil ; des prélats et des archevêques amenèrent une foule de croisés, partis de toutes les provinces de l'Allemagne, de la France et de l'Italie ; le souverain pontife envoya à son légat des vivres pour l'armée, et des sommes considérables, les unes tirées de son propre trésor, les autres offertes par la charité des fidèles. Tous ces secours donnèrent à Pélage la pensée d'achever ses conquêtes ; il résolut de

marcher contre la capitale de l'Égypte. Sa résolution belliqueuse ne trouva pas d'opposition dans le clergé; mais les chevaliers et les barons refusèrent de le suivre, et, comme on alléguait l'absence du roi de Jérusalem, le prélat fut obligé d'envoyer des députés à Jean de Brienne, pour le prier de revenir à l'armée.

Les croisés perdirent ainsi plusieurs mois; les musulmans avaient repris courage, et le Nil commençait à sortir de son lit: le sultan du Caire s'était retiré avec ses troupes derrière le canal d'Aschmon, à douze lieues de Damiette et à quinze lieues de la capitale. Là il recevait chaque jour sous ses drapeaux des guerriers venus de toutes les contrées musulmanes. Il avait fait construire un palais dans son camp, entouré de murs; on y avait bâti des maisons, des bains, des bazars; le camp du sultan devint bientôt une ville qu'on appela *Mansourah* (la victorieuse), et qui devait être célèbre dans l'histoire par la défaite et la ruine de plusieurs armées chrétiennes.

Au retour de Jean de Brienne dans le camp des chrétiens, on délibéra sur ce qu'on avait à faire; le légat du pape ouvrit le premier son avis, et proposa de marcher contre la capitale de l'Égypte. Le monde chrétien avait les yeux sur l'armée des croisés; il n'attendait pas seulement de leur valeur la délivrance des saints lieux, mais la ruine et la destruction de tous les peuples qui avaient souillé de leur domination la cité de Jésus-Christ. Les évêques, les prélats, la plupart des ecclésiastiques, les chevaliers du Temple, applaudirent aux discours du légat. Le roi de Jérusalem, qui était d'un avis différent, répondit à Pélage que l'expédition proposée aurait pu réussir trois mois plus tôt, mais qu'elle avait moins de chance de succès depuis que le Nil commençait à déborder; il ajoutait qu'en marchant sur le Caire on n'aurait pas seulement affaire à une armée, mais à tout un peuple au désespoir. Cette opposition du roi de Jérusalem irrita Pélage, qui s'exprima avec amertume contre ceux qui voyaient les périls et non la gloire d'une entreprise, qui cherchaient des raisons plutôt que des combats; le prélat et ceux de son parti alléguèrent de plus que le souverain pontife avait défendu de traiter avec les infidèles sans son consentement; à la fin, ceux qui s'opposaient à ce qu'on marchât sur le Caire craignirent d'être excommuniés: le conseil adopta l'avis de Pélage.

L'armée chrétienne se réunit à Pharescour, situé à quatre lieues de Damiette, et s'avança sur la rive gauche du Nil; une flotte nombreuse remontait en même temps le fleuve, chargée de vivres, d'armes et de

machines de guerre; sans avoir rencontré ni obstacle ni ennemis, les croisés arrivèrent au lieu où le canal d'Aschmon se sépare du Nil. Les Sarrasins campaient sur la rive opposée du canal, dans la plaine et la ville de Mansourah.

Toutes les provinces d'Égypte étaient dans la consternation; le peuple entier avait pris les armes, il ne restait plus dans les cités que les femmes et les enfants; pour peindre la vive agitation des esprits et l'état de la population égyptienne, un auteur arabe se contente de dire que le Nil était alors dans sa crue, et que personne n'y faisait attention. La Syrie et l'Égypte, qui accouraient de toutes parts dans son camp, ne rassuraient point le sultan du Caire; il renouvela les propositions de paix qu'il avait faites plusieurs fois: il offrait aux croisés, s'ils abandonnaient Damiette, de leur rendre Jérusalem et toutes les villes de la Palestine conquises par Saladin; il offrait même de payer trois cent mille pièces d'or pour relever les fortifications de la ville sainte. Le roi de Jérusalem et les barons écoutèrent ces conditions avec joie, et n'hésitèrent point à les accepter; mais ils n'avaient plus aucune influence ni dans l'armée ni dans le conseil, et le cardinal Pélage, à qui personne ne résistait, persistait à croire qu'on devait profiter de l'effroi des musulmans, et que le moment était venu de détruire l'islamisme.

Tandis qu'on délibérait ainsi et qu'on rejetait une paix avantageuse, il arrivait tous les jours à Mansourah de nouvelles troupes, des vivres, des armes; les musulmans reprenaient courage. Les croisés, arrêtés par le canal d'Aschmon, furent obligés de fortifier leur camp contre les attaques de l'ennemi. Les provisions qu'ils avaient apportées avec eux se trouvèrent bientôt épuisées; des navires musulmans entrés dans le Nil par un des canaux du Delta vinrent se placer en face de Baramont, à quatre lieues au-dessous de Mansourah.

Dès lors toute communication se trouva interrompue entre Damiette et l'armée chrétienne. Les croisés, manquant de vivres, ne pouvant avancer, n'eurent plus d'autre parti à prendre qu'une retraite précipitée. Par les ordres du sultan, toutes les écluses avaient été levées sur la rive orientale du fleuve; dans le même temps, toute l'armée musulmane avait passé le canal d'Aschmon; les croisés se trouvèrent tout à la fois poursuivis par le débordement des eaux, par la multitude de leurs ennemis et par la faim. Les chefs avaient refusé de rendre Damiette pour le royaume de Jérusalem, ils proposèrent de la rendre pour sauver leur armée. Quand les princes musulmans délibéraient en

conseil sur les dernières propositions des chrétiens, plusieurs furent d'avis qu'on ne devait point épargner les Francs, et qu'il fallait terminer la guerre d'un seul coup; le sultan du Caire, plus modéré que tous les autres, répondit que tous les Francs n'étaient point dans l'armée vaincue, et qu'il pourrait arriver d'autres armées de l'Occident. Les négociations durèrent plusieurs jours; enfin le 13 du mois de septembre, dit Olivier Scholastique, la capitulation étant acceptée, les croisés *tendirent la main à l'Égyptien et au Syrien pour en obtenir du pain et la liberté de quitter l'Égypte.* Il fut convenu en outre que Damiette serait rendue au sultan du Caire, et qu'il y aurait entre lui et les chrétiens une trêve de huit ans; de part et d'autre on donna des otages; le sultan envoya son propre fils. L'histoire contemporaine ne parle plus du cardinal Pélage que pour nous dire que le prélat fut, avec le roi de Jérusalem et le duc de Bavière, au nombre des otages chrétiens.

Cette expédition, dont on attendait la conquête de l'Égypte et de l'Orient, n'aboutit qu'à faire persécuter les chrétiens du pays; tous les disciples du Christ qui habitaient les rives du Nil perdirent leurs biens, leur liberté, plusieurs la vie; partout le fanatisme irrité des musulmans démolit les églises chrétiennes. A Ptolémaïs et dans toutes les colonies des Francs en Syrie on s'attendait à rentrer dans Jérusalem et les autres cités conquises par Saladin. Quel fut le désespoir des Francs lorsque la renommée vint leur apprendre qu'une armée naguère victorieuse était tombée avec tous ses chefs, avec le roi de la ville sainte, dans les fers des Sarrasins!

CHAPITRE XXVII

SUITE DE LA SIXIÈME CROISADE —
PRÉPARATIFS DE FRÉDÉRIC II POUR LA GUERRE SAINTE; SON DÉPART; EXCOMMUNIÉ POUR ÊTRE REVENU, IL PART UNE SECONDE FOIS —
TRAITÉ QUI REMET JÉRUSALEM AUX CHRÉTIENS — CONQUÊTE DE JÉRUSALEM JUGÉE DIVERSEMENT
(DE 1228 A 1229)

Dans cette croisade, la Syrie et l'Égypte avaient déjà vu plusieurs grandes armées venues de l'Occident. Mais toutes ces armées n'avaient rien fait ni pour la délivrance de Jérusalem, ni pour le salut des colonies chrétiennes. Jean de Brienne, revenu de Ptolémaïs, ne vit autour de lui qu'un peuple decouragé et saisi d'effroi; ruiné par les dépenses qu'il avait faites dans la dernière expédition, sans aucun moyen de défendre ce qui lui restait de son faible royaume, il prit le parti de traverser la mer et de solliciter lui-même les armes et l'appui des princes de la chrétienté.

Le pape accueillit le roi de Jérusalem avec de grands honneurs; dans toutes les cités on le recevait en procession et au bruit des cloches; à la cour des princes, on était plein de vénération pour le gardien du royaume de Jésus-Christ. Toutefois le souvenir de la malheureuse expédition d'Égypte se présentait à la pensée des fidèles, et ralentissait le zèle et l'enthousiasme des guerres d'outre-mer.

L'empereur d'Allemagne lui-même, Frédéric II, qui avait pris la croix, et qui avait déjà envoyé plusieurs chevaliers au secours des chrétiens de la terre sainte, hésitait à partir pour l'Orient; l'Occident

semblait attendre l'exemple du puissant monarque, et le souverain pontife ne négligeait aucun moyen de presser son départ. Pour intéresser Frédéric au projet de la croisade, le chef de l'Église eut la pensée de lui offrir un royaume en Orient et de lui faire épouser Yolande, fille et héritière du roi de Jérusalem. Ce mariage fut célébré à Rome, au milieu des bénédictions du clergé et du peuple fidèle. Frédéric renouvela en cette occasion le serment qu'il avait fait de conduire une armée au delà des mers; les envoyés de l'Empereur se réunirent aux légats du pape pour engager les princes et les chevaliers à prendre la croix; le gendre et héritier du roi de Jérusalem déploya tant d'activité et montra tant d'ardeur et de zèle, que toute l'attention de la chrétienté se portait sur lui, et qu'on le regardait comme l'âme et le mobile de la sainte entreprise. Les chrétiens de la Palestine avaient placé dans Frédéric leurs dernières espérances; on écrivait d'Orient qu'il était attendu sur les bords du Nil ou du Jourdain, *comme autrefois le Messie ou le Sauveur du monde*. Le bruit de ses préparatifs pour la guerre sainte avait retenti jusque chez les peuples de Géorgie, et la reine de cette contrée annonçait qu'elle allait envoyer en Palestine ses plus fidèles guerriers, qui devaient se joindre aux soldats de la croix attendus de l'Occident.

On continuait à prêcher la croisade dans tous les royaumes chrétiens; quoique la France fût occupée de la guerre contre les Albigeois, et que le roi Louis VII eût de grands démêlés avec Henri III, dans toutes les provinces du royaume on fit le serment d'aller combattre les infidèles d'outre-mer; on montra le même zèle en Angleterre, où des prodiges aperçus dans le ciel vinrent seconder l'éloquence des orateurs sacrés; les plus belles provinces de l'Italie, quoiqu'elles fussent alors agitées par un autre enthousiasme que celui des croisades, la liberté, ne laissèrent pas que d'envoyer un grand nombre de soldats à l'armée de Jésus-Christ; en Allemagne, le landgrave de Thuringe, les ducs d'Autriche et de Bavière prêtèrent le serment de la croix, et leur exemple entraîna la noblesse et le peuple. Tous les croisés devaient se réunir à Brindes, où les attendait une flotte prête à mettre à la voile pour l'Orient.

Cependant Frédéric n'était pas sans crainte pour sa domination en Italie : il redoutait les entreprises des républiques de Lombardie, et même celles de la cour de Rome, qui voyait avec inquiétude les Allemands sur le trône de Sicile : il demanda au pape un délai de deux années pour accomplir son serment; le pontife y consentit avec peine.



Bethléhem.

Un autre incident était venu troubler l'harmonie qui existait entre les chefs de la guerre sainte; de violents débats s'étaient élevés entre Frédéric et le roi Jean; le pape Honorius III fit tous ses efforts pour rétablir la concorde et la paix, et pour détruire tous les obstacles qui s'opposaient au départ des croisés; mais le pontife mourut sans avoir vu commencer une guerre dont il avait donné le signal et qu'il regardait comme la gloire de son pontificat. Grégoire IX, qui lui succéda, avait la fermeté, les vertus et l'activité d'Innocent III. A peine fut-il revêtu de la tiare, que la croisade occupa toutes ses pensées; le délai qu'avait demandé Frédéric pour son départ venait d'expirer, et les pèlerins venus de toutes les régions de l'Europe se rassemblaient à Brindes.

Le pontife, invoquant le nom de Jésus-Christ, exhorta l'Empereur à s'embarquer; chaque jour il arrivait des chrétiens d'outre-mer, implorant le secours des fidèles. L'Europe se montrait impatiente de voir partir les croisés. A la fin, Frédéric, n'osant plus différer, donna le signal de son départ; dans tout son empire on adressa au Ciel des prières pour le succès de son pèlerinage; mais il se trouvait à la tête d'une armée désolée par des maladies épidémiques, et lui-même paraissait peu ferme dans sa résolution; à peine la flotte fut-elle sortie du port de Brindes, qu'elle fut dispersée par la tempête; l'Empereur tomba malade, et, craignant pour sa vie, et peut-être aussi pour l'Empire et pour son royaume de Sicile, il renonça tout à coup à son entreprise lointaine, et débarqua dans le port d'Otrante.

Grégoire avait célébré le départ de Frédéric comme un triomphe de l'Église; il regarda son retour comme une rébellion contre le saint-siège; l'Empereur envoya au pape des ambassadeurs pour justifier sa conduite, le pontife ne répondit que par des anathèmes; il s'adressa à tous les fidèles, et leur présenta Frédéric comme un prince parjure et impie. L'empereur, irrité, dans une apologie adressée à tous les princes chrétiens, se plaignait des usurpations du saint-siège, et montrait sous les couleurs les plus odieuses la politique et les desseins de la cour romaine.

Jusque-là toute l'Europe avait eu les yeux sur les préparatifs de la croisade; un autre spectacle, un spectacle affligeant allait maintenant s'offrir à leurs regards, celui d'une guerre ouverte entre le chef de l'Église et le chef d'un empire chrétien. Frédéric, pour se venger de l'excommunication lancée contre lui, attira dans son parti la noblesse romaine, qui prit les armes, insulta le souverain pontife au

pied des autels, et le força de fuir; le pape, chassé de Rome, employa contre son ennemi la formidable autorité de l'Église universelle, et délia les sujets de l'Empereur du serment de fidélité. Dans cette rébellion de Frédéric contre l'Église, quel sujet de désolation pour le monde chrétien, et surtout pour les fidèles d'Orient, qui perdaient ainsi l'espérance d'être secourus! Le patriarche de Jérusalem, les évêques de Césarée, de Bethléhem, les grands maîtres du Temple, de Saint-Jean et de l'ordre Teutonique adressèrent leurs gémissements au père des chrétiens; Grégoire pressa de nouveau les fidèles de porter des secours à leurs frères de la terre sainte, mais toute la chrétienté, plongée dans la consternation et la douleur, semblait avoir oublié Jérusalem.

Les colonies chrétiennes, abandonnées à elles-mêmes et livrées à toutes sortes de misères, auraient alors succombé si Dieu n'avait envoyé la discorde parmi les princes musulmans : les princes de la famille de Saladin et de Malek-Adel se disputaient l'empire de la Syrie et de l'Égypte. Au milieu de leurs dissensions, il arriva que le sultan du Caire eut la pensée d'envoyer des ambassadeurs à Frédéric et de solliciter son alliance et son appui ; le prince infidèle invitait l'empereur de la Germanie à se rendre en Orient, et promettait de lui livrer Jérusalem. Cette négociation détermina Frédéric à poursuivre le projet de la croisade. En présence du peuple sicilien, il parut revêtu de la croix des pèlerins, et lui-même, sans invoquer ni l'autorité du saint-siège ni le nom de Jésus-Christ, annonça son départ pour la Syrie.

Quand Frédéric arriva dans la Palestine, les chrétiens le reçurent non point comme un libérateur, mais comme un prince que Dieu leur envoyait dans sa colère. En vain promettait-il de délivrer le tombeau de Jésus-Christ, le peuple chrétien ne répondit que par un morne silence; la défiance et la tristesse étaient peintes sur tous les visages; lorsqu'il sortit de Ptolémaïs avec les croisés, l'Église ne fit point entendre ses prières pour le triomphe des armées chrétiennes. Les chevaliers de Saint-Jean et du Temple s'étaient séparés de lui, et le suivaient de loin; les soldats de la croix osaient à peine prononcer le nom de leur chef; Frédéric avait été obligé de faire disparaître l'étendard de l'Empire, et ses ordres n'étaient proclamés qu'au nom de la république chrétienne. Le sultan du Caire, qui avait promis à l'Empereur de lui livrer Jérusalem, retenu par la crainte des autres princes musulmans, et peut-être aussi par l'espoir de profiter des discordes

survenues entre les Francs, hésita d'abord à remplir sa promesse. On était alors au mois de novembre, on négocia pendant tout l'hiver; ce fut un curieux spectacle que cette négociation entre deux princes également suspects à ceux dont ils défendaient la cause, et qui se disputaient une ville dont la possession leur était très indifférente. Le sultan du Caire ne voyait dans Jérusalem que *des églises et des maisons en ruines*, et Frédéric répétait sans cesse qu'il ne désirait planter son étendard sur le Calvaire que *pour obtenir l'estime des Francs et lever la tête parmi les rois de la chrétienté.* Cependant il fut conclu une trêve pour dix ans cinq mois et quarante jours; Malek-Kamel abandonnait à Frédéric la ville sainte, Bethléhem et tous les villages situés sur la route de Jaffa et de Ptolémaïs. D'après les conditions du traité, les musulmans devaient conserver dans la cité chrétienne la mosquée d'Omar et le libre exercice de leur culte. Lorsqu'on connut les dispositions de la trêve, les Sarrasins qui habitaient Jérusalem abandonnèrent en pleurant leurs demeures et maudirent le sultan d'Égypte; les chrétiens déplorèrent la délivrance de la ville sainte, comme ils avaient déploré en d'autres temps sa captivité. L'évêque de Césarée jeta un interdit sur les saints lieux recouvrés, et le patriarche de la Judée refusa aux pèlerins la permission de visiter le tombeau du Sauveur. Personne n'accompagna l'Empereur à son entrée à Jérusalem, excepté les barons allemands et les chevaliers de l'ordre Teutonique : l'église de la Résurrection, dans laquelle il voulut être couronné, était tendue de deuil; on avait voilé les images des saints et des apôtres; Frédéric prit lui-même la couronne, et, la plaçant sur sa tête, fut proclamé roi de Jérusalem sans aucune cérémonie religieuse.

L'Empereur ne resta que deux jours dans la ville sainte, et ne s'occupa point d'en relever les fortifications; il revint à Ptolémaïs, où il ne trouva que des sujets révoltés et des chrétiens scandalisés de ses triomphes sur les infidèles. Après son couronnement, il avait écrit au pape et à tous les princes de l'Occident qu'il avait reconquis Jérusalem sans effusion de sang et par un miracle de la puissance divine; dans le même temps, le patriarche adressait une lettre à Grégoire IX et à tous les fidèles de la chrétienté, pour leur montrer l'impiété et la honte du traité que venait de conclure l'empereur d'Allemagne. A son retour en Italie, Frédéric eut à combattre les républiques lombardes soulevées contre lui, et son beau-père, Jean de Brienne, entré dans la Pouille avec les troupes pontificales; la seule présence de

l'Empereur suffit pour disperser tous ses ennemis; cependant Frédéric ne pouvait braver plus longtemps les foudres de l'Église; il implora la clémence du souverain pontife, et celui-ci, touché des supplications du monarque victorieux, lui accorda la paix et le reconnut roi de Jérusalem.

Cette expédition de Frédéric II contribua sans doute à affaiblir dans les esprits l'enthousiasme des guerres saintes. Les querelles violentes entre le sacerdoce et l'Empire, qui se mêlaient ainsi aux croisades, devaient diminuer dans l'opinion des fidèles ce qu'elles avaient de vénérable et de sacré.

CHAPITRE XXVIII

FIN DE LA SIXIÈME CROISADE — EXPÉDITION DE THIBAULT, COMTE DE CHAMPAGNE, DU DUC DE BRETAGNE ET DE PLUSIEURS AUTRES SEIGNEURS FRANÇAIS (DE 1238 A 1240)

Jérusalem avait été rendue aux chrétiens, mais elle restait sans fortifications ; elle avait sans cesse à redouter les invasions des musulmans; les habitants de la terre sainte vivaient dans de perpétuelles alarmes; personne n'osait plus visiter les saints lieux; plus de dix mille pèlerins avaient été massacrés dans les montagnes de la Judée. Une assemblée convoquée à Spolète par le pape entendit de nouveau les gémissements de Sion; cette assemblée, à laquelle assista Frédéric avec les patriarches de Constantinople et de Jérusalem, décida qu'on poursuivrait la guerre contre les infidèles et qu'on irait au secours des colonies chrétiennes d'Orient. En attendant qu'on eût rassemblé les armées, le souverain pontife ordonna à plusieurs missionnaires de traverser les mers, et d'aller, avec le glaive de la parole, combattre les docteurs et les disciples de l'islamisme; Grégoire adressa en même temps des messages au calife de Bagdad, aux sultans du Caire et de Damas, à plusieurs princes musulmans, pour les exhorter à embrasser la foi du Christ, ou tout au moins à protéger les chrétiens. Cette manière de combattre l'islamisme était nouvelle dans les guerres saintes; la pensée en était venue dans la croisade des Albigeois et des païens du Nord, où les missionnaires précédaient presque toujours les soldats de la croix.

Les religieux de Saint-Dominique et de Saint-François avaient été chargés de prêcher la guerre sainte dans toute la chrétienté; ils avaient le pouvoir non seulement de donner la croix des pèlerins, mais de dispenser du pèlerinage ceux qui fourniraient à l'entretien des croisés. Partout le clergé les recevait en procession, avec la bannière et les plus riches ornements de l'Église. On gagnait des indulgences de plusieurs jours en assistant à leurs sermons; ils exigeaient, au nom du saint-siège, que chaque fidèle payât un denier par semaine pour les dépenses de la croisade; ils avaient des trésors spirituels pour tous ceux qui servaient la sainte entreprise, et des anathèmes pour tous ceux qui trahiraient la cause de Dieu, ou même qui resteraient indifférents.

Tous ces moyens, la voix du pontife et le nom de Jérusalem, autrefois si puissants sur les esprits, ne purent exciter l'enthousiasme des peuples. Cette croisade se serait réduite à de vaines prédications, si quelques grands vassaux du royaume de France ligués contre la royauté et vaincus par elle n'avaient eu la pensée d'expier dans la guerre sainte les crimes de la guerre civile. Thibault, comte de Champagne et roi de Navarre, le duc de Bretagne, Pierre Mauclerc, prirent la croix; à leur exemple, les comtes de Bar, de Forez, de Mâcon, de Joigny, de Nevers, Amaury, fils de Simon de Montfort, André de Vitré, Geoffroi d'Ancenis, une foule de barons et de seigneurs firent le serment d'aller combattre les infidèles en Asie. Un concile fut alors convoqué à Tours, non pour exciter l'ardeur des fidèles, mais pour régler les affaires de la croisade. Dans les premières expéditions, les voleurs et les brigands avaient pris place parmi les soldats de Jésus-Christ, et tous les fidèles étaient édifiés d'un pareil prodige. Les opinions à cet égard avaient changé, et le concile, pour ne pas scandaliser les chevaliers de la croix, fut obligé de décider que les grands criminels ne pourraient être reçus dans l'armée des pèlerins. Comme on maltraitait les Juifs, le concile de Tours mit leur vie et leurs biens sous la protection spéciale de l'Église.

Lorsque les nouveaux croisés se préparaient à partir pour la Palestine, les Francs de Constantinople, réduits aux dernières extrémités, vinrent solliciter les prompts secours de l'Occident; cet empire latin, fondé avec tant de gloire, était réduit à sa capitale, sans cesse menacée par les Bulgares et les Grecs de Nicée; Jean de Brienne, que sa destinée semblait appeler à soutenir toutes les grandeurs qui tombaient en ruine, avait été chargé de sauver Byzance, comme il avait été



Chapelle de Bethléhem.

chargé précédemment de sauver Jérusalem; mais ses victoires n'avaient pu affermir un trône ébranlé. Après avoir régné quatre années sur les débris de l'empire de Constantin, Jean de Brienne venait de mourir à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, couvert de l'humble vêtement de cordelier. Il ne restait plus de la famille impériale de Courtenay qu'un jeune prince qui parcourait l'Europe en implorant la charité des rois et des peuples. Le souverain pontife fut touché de la misère et de l'abaissement de Baudouin II, et ne put entendre sans pitié les gémissements de l'Église latine de Byzance. Les croisés, prêts à partir pour la terre sainte, furent invités à secourir leurs frères de Constantinople; la Grèce, leur disait Grégoire, était le chemin de Jérusalem, et la cause de Baudouin devenait celle de Dieu même.

Les croisés hésitaient entre Constantinople et Jérusalem, et, retenus tantôt par le pape, tantôt par Frédéric, ils firent longtemps attendre les secours qu'ils avaient promis aux chrétiens d'Orient. Pour comble de malheur, un nouveau démêlé venait d'éclater entre Grégoire IX et l'empereur d'Allemagne. Les débats entre le sacerdoce et l'Empire furent poussés jusqu'à la dernière violence; l'Église n'avait plus rien de sacré pour le parti impérial. Le pape prêcha une croisade contre son redoutable adversaire, et proposa la couronne impériale à celui qui pourrait le renverser; Frédéric vint alors avec une armée attaquer le pontife jusque dans la capitale du monde chrétien.

Au milieu du désordre et de la désolation générale, on n'entendit plus les cris ni les prières des colonies chrétiennes d'Orient; à l'expiration de la trêve conclue avec Frédéric, les musulmans étaient rentrés dans Jérusalem, restée sans défense. Ptolémaïs et les cités chrétiennes n'avaient plus de communication avec l'Europe, dont elles attendaient leur salut; toutes les flottes de la Méditerranée combattaient, les unes pour le pape, les autres pour l'Empereur. Thibault et ses compagnons eurent de la peine à trouver des vaisseaux pour s'embarquer : les uns partirent du port de Marseille, les autres de plusieurs ports d'Italie. Quand ils arrivèrent en Palestine, ils trouvèrent le pays divisé : il y avait un parti pour l'empereur d'Allemagne, un autre pour le roi de Chypre; point de puissance qui pût diriger les forces de la croisade. La foule des pèlerins n'avait point de lien, point d'intérêt commun qui pût les tenir longtemps rassemblés sous les mêmes drapeaux; chacun des chefs choisissait ses ennemis, et faisait la guerre pour son compte et en son nom. Le duc de Bretagne avec ses cheva-

liers fit une incursion sur les terres de Damas, et revint avec une multitude de buffles, de moutons et de chameaux. La vue d'un si riche butin éveilla la jalousie des autres croisés, qui allèrent piller les fertiles campagnes de Gaza. Les plus aventureux des croisés se trouvèrent tout à coup en présence d'une armée musulmane, et, sans espoir d'être secourus par leurs compagnons, ne craignirent pas d'affronter un ennemi redoutable; plusieurs périrent sur le champ de bataille : Simon de Montfort, le comte de Bar tombèrent avec les plus braves chevaliers dans les mains des infidèles. Après cette défaite, aucun des princes croisés n'osa risquer de nouveaux combats; on n'entendait plus dans l'armée chrétienne que des complaintes qui déploraient les misères de la croisade. Le légat du pape et le clergé censuraient dans leurs sermons l'esprit orgueilleux et jaloux des chefs, et ne cessaient de prier le Seigneur Jésus-Christ de réveiller en eux le zèle de la croix et l'enthousiasme des guerres saintes. L'oisiveté enfanta des vices et des discordes qui durent faire désespérer de cette expédition. Heureusement pour les colonies chrétiennes que les musulmans étaient aussi divisés entre eux, et qu'ils n'attaquèrent point le territoire des Francs. Les princes et les barons, après être restés plusieurs mois sous la tente, ne songèrent plus qu'à retourner dans leur pays; ils traitèrent séparément avec les Sarrasins, et firent la paix comme ils avaient fait la guerre. Les uns conclurent un traité avec le sultan de Damas, les autres avec le sultan d'Égypte; dans leurs négociations, ils obtinrent de nouveau pour les chrétiens la possession des saints lieux. Mais la délivrance de Jérusalem, qu'on avait conquise si souvent et qu'on ne pouvait conserver, n'était plus reçue parmi les fidèles avec les mêmes transports de joie; le comte de Champagne, les ducs de Bretagne et de Bourgogne furent remplacés par Richard de Cornouailles, frère de Henri III et neveu de Richard Cœur-de-Lion. Celui-ci ne fut pas plus heureux que ceux qui l'avaient précédé; tout ce qu'il put obtenir de son expédition fut de faire enterrer les croisés tués à la bataille de Gaza.

Tels sont les derniers événements de cette croisade, qui vit se succéder quatre pontificats, et qui dura près de trente années.

L'histoire des croisades serait désormais d'un moindre intérêt pour nous s'il ne nous restait à montrer un grand et saint monarque combattant en Égypte avec sa noblesse, révéré des musulmans dont il devient le prisonnier, et mourant ensuite sur la côte africaine pour la cause de la croix. Nous allons raconter les deux expéditions de Louis IX.

CHAPITRE XXIX

INVASION DES TARTARES
— LA TERRE SAINTE ENVAHIE ET RAVAGÉE PAR LES KARISMIENS
— CONCILE DE LYON ET DÉPOSITION DE FRÉDÉRIC II — SEPTIÈME CROISADE —
EXPÉDITION DE LOUIS IX ; PRÉPARATIFS DE SON DÉPART
(DE 1244 A 1253)

Dans le commencement du XIII[e] siècle, les Tartares Mogols, conduits par Gengis, envahirent presque toute l'Asie ; plus tard, les hordes innombrables de ces barbares traversèrent le Volga et se répandirent dans tout le nord de l'Europe. Elles désolèrent les rives de la Vistule et du Danube ; elles menaçaient à la fois l'Allemagne et l'Italie. Le saint-siège voulut faire prêcher chez les Hongrois une croisade contre les Mogols ; mais dans ce pays où les barbares avaient passé, il ne restait pas un évêque qui pût exhorter le peuple à prendre la croix. Le saint-siège voulut convertir les farouches conquérants, et leur envoya des disciples de saint François et de saint Dominique ; les hordes victorieuses menacèrent le pape lui-même de leur colère. Frédéric, empereur d'Allemagne, leur envoya des ambassadeurs qui ne furent pas mieux accueillis. Le chef de l'Empire écrivit en même temps à tous les monarques chrétiens, pour les presser de réunir leurs efforts contre ce peuple, ennemi de tous les autres peuples ; mais telle était la préoccupation des esprits, que l'approche d'un grand péril n'inspira point la résolution de

prendre les armes et de voler au-devant de l'ennemi commun. Si les barbares, disait saint Louis à la reine Blanche, arrivent jusqu'à nous, ils nous enverront en paradis, ou nous les enverrons en enfer. Tout ce que put faire alors la chrétienté fut d'ajouter aux litanies et répéter dans toutes les églises ces paroles : *Délivrez-nous, Seigneur, de la fureur des Tartares.*

Quoique l'esprit des croisades fût très affaibli, il dominait encore les pensées des rois et des peuples ; l'Europe, violemment agitée par la lutte du sacerdoce et de l'Empire et menacée de la plus terrible des invasions, avait encore les yeux sur Constantinople et sur Jérusalem.

Les Tartares, dans leurs invasions, n'avaient point songé à Byzance, dont ils ignoraient même le nom; comme ils n'avaient aucune croyance religieuse, les stériles montagnes de la Judée durent encore moins attirer leur attention. Mais tout l'Orient avait tremblé sous leurs pas; aucun pays, aucune nation ne put rester en paix. Un peuple que les successeurs de Gengis avaient chassé de la Perse, et qui cherchait une contrée où il pût s'établir, fut appelé en Syrie par le sultan d'Égypte, alors en guerre avec les musulmans d'Édesse et de Damas, et avec les Francs de la Palestine. Les hordes de Karisme accoururent dans la Judée, promise à leurs armes victorieuses. Jérusalem, où les chrétiens venaient de rentrer, tomba en leur pouvoir; tout le peuple fidèle fut massacré; peu de temps après les chrétiens, réunis aux émirs de la Syrie, furent vaincus, et leur armée anéantie dans une grande bataille livrée près de Gaza.

Ce fut l'évêque de Beyrouth qui fut chargé d'apporter ces tristes nouvelles à Rome; le pape accueillit les plaintes des chrétiens de la Palestine, et promit de les secourir. Dans le même temps Baudouin II venait, pour la seconde fois, implorer les armes de l'Occident; Innocent ne lui refusa pas son appui : on lui demandait des secours contre les Karismiens, contre les Grecs schismatiques, contre les musulmans; il soutenait lui-même une terrible guerre avec Frédéric, et l'Europe avait à redouter l'invasion des Tartares. Le pontife ne recula devant aucun péril, et résolut d'armer le monde chrétien contre tous ces ennemis à la fois. C'est pour cela qu'il convoqua un concile général à Lyon.

Les évêques et les princes de l'Orient parurent à cette assemblée. Parmi les prélats on distinguait l'évêque de Beyrouth, qui venait déplorer les malheurs de la ville sainte. Parmi les princes on remarquait

l'empereur de Constantinople, Baudouin, sollicitant la compassion pour lui et pour son empire : Frédéric n'avait point négligé d'envoyer au concile des ambassadeurs chargés de le défendre contre les accusations d'Innocent. Le concile s'ouvrit le 28 juin 1245. Le pape, après avoir entonné le *Veni creator,* prononça un discours où il prit pour sujet les cinq douleurs dont il était affligé, comparées aux cinq plaies du Sauveur du monde sur la croix. La première était l'irruption des Tartares, la seconde le schisme des Grecs, la troisième l'invasion des Karismiens dans la terre sainte, la quatrième les progrès de l'hérésie, la cinquième enfin la persécution de Frédéric. Quoique le pontife eût placé les Mogols en tête de son discours, l'assemblée s'en occupa peu; les Tartares avaient reculé devant leurs propres ravages, et s'étaient éloignés de la Hongrie, dont ils avaient fait un désert. On se contenta d'inviter les peuples d'Allemagne à creuser des fossés, à élever des murailles sur le chemin des barbares; les plus grandes sollicitudes des Pères du concile furent pour Jérusalem et Constantinople. Une croisade fut prêchée pour la délivrance de l'une et de l'autre; l'assemblée ordonna que le clergé payerait le vingtième de ses revenus, le pape et les évêques le dixième; la moitié des bénéfices sans résidence fut spécialement réservée pour l'empire latin d'Orient.

On fit aussi dans le concile de Lyon plusieurs règlements pour arrêter les progrès de l'hérésie; mais Innocent était préoccupé d'une autre pensée. Des cinq grandes douleurs dont il avait parlé dans son discours, celle qui tenait le plus au cœur du pontife était la persécution de Frédéric. En vain l'Empereur promettait-il par ses envoyés d'arrêter l'irruption des Mogols, de rétablir dans la Grèce la domination des Latins, et d'aller en personne dans la terre sainte; en vain promettait-il de restituer au saint-siège tout ce qu'il lui avait enlevé, et de réparer ses torts envers l'Église. Le pape, qui avait de bonnes raisons pour ne pas croire à la sincérité de ses paroles, se montra inflexible, et ne voulut point détourner la *cognée prête à frapper.* Le procès terrible fait à Frédéric remplit plusieurs séances; Innocent prenant enfin le ton d'un juge et d'un maître : « Je suis, dit-il, le vicaire de Jésus-Christ; tout ce que je lierai sur la terre sera lié dans le ciel, suivant la promesse de Dieu au prince des apôtres. C'est pourquoi, après en avoir délibéré avec nos frères les cardinaux et avec le concile, je déclare Frédéric atteint et convaincu de sacrilège et d'hérésie, de félonie et de parjure, excommunié et déchu de l'Empire;

j'absous pour toujours de leurs serments ceux qui lui ont juré fidélité; je défends, sous peine d'excommunication encourue par ce seul fait, de lui obéir désormais. J'ordonne enfin aux électeurs d'élire un autre Empereur, et je me réserve le droit de disposer du trône de Sicile. » Un historien contemporain décrit fidèlement la profonde sensation que produisit dans le concile la sentence pontificale. Quand le pape et les évêques, tenant des cierges à la main, les inclinèrent vers la terre en signe de malédiction et d'anathème, tous les cœurs frémirent de crainte, comme si Dieu eût jugé les vivants et les morts. Au milieu du silence qui régna ensuite dans l'assemblée, les ministres de Frédéric firent entendre ces dernières paroles, inspirées par le désespoir : *Maintenant les hérétiques chanteront victoire; les Karismiens et les Tartares régneront sur le monde.* Après avoir entonné le *Te Deum,* et prononcé la dissolution du concile, le pontife se retira en disant : *J'ai fait mon devoir, que Dieu fasse sa volonté.*

C'est dans ce concile de Lyon que les cardinaux revêtirent pour la première fois l'habit rouge, symbole de leur sang toujours prêt à couler pour le triomphe de la vérité religieuse. L'Occident, rempli de trouble et d'effroi, aurait sans doute oublié alors les chrétiens de la terre sainte, si un pieux monarque ne se fût mis à la tête de la croisade qui venait d'être proclamée par le chef de l'Église et les évêques de la chrétienté.

Dans l'année qui avait précédé le concile de Lyon, au moment même où l'Europe avait appris les ravages des Karismiens de la Palestine, Louis IX, au sortir d'une grave maladie, s'était revêtu du signe des pèlerins. Afin de donner plus de solennité à sa résolution, il convoqua à Paris un parlement où se trouvèrent les prélats et les grands du royaume; le roi de France parla lui-même après le légat du pape, et retraça devant ses barons la désolation des saints lieux; il rappela l'exemple de Louis le Jeune, de Philippe-Auguste; il exhorta tous les guerriers qui l'écoutaient à prendre les armes pour défendre la gloire de Dieu et celle du nom français en Orient. Quand Louis eut cessé de parler, ses trois frères, Robert comte d'Artois, les ducs d'Anjou et de Poitiers, s'empressèrent de prendre la croix; la reine Marguerite, la comtesse d'Artois, la duchesse de Poitiers, firent le serment d'accompagner leurs époux; l'exemple du roi et des princes fut suivi par la plupart des prélats présents à l'assemblée. Parmi les seigneurs qui jurèrent alors de combattre les Sarrasins, on distinguait Pierre de Dreux, duc de Bretagne, le comte de la Marche, le duc de Bour-

gogne, Hugues de Châtillon, les comtes de Soissons, de Blois, de Rethel, de Montfort, de Vendôme. Dans la foule de ces nobles croisés, l'histoire ne peut oublier le fidèle Joinville, dont le nom restera toujours inséparable de celui de saint Louis.



Derniers adieux de la reine Blanche et de saint Louis.

Cependant la résolution du roi était un sujet de tristesse pour son peuple : la reine Blanche, nous dit Joinville, lorsqu'elle vit son fils croisé, *fut transie comme si elle l'eût vu mort*. C'était sans doute un grand chagrin pour Louis IX de se séparer d'une mère qu'il n'avait jamais quittée et qu'il aimait, comme il le disait lui-même, *par-dessus toutes les créatures*. Il ne s'éloignait pas non plus sans une grande douleur de ce peuple qui naguère avait fait tant de prières pour le

rappeler des portes du tombeau, et qui pleurait sur son départ comme il avait pleuré sur sa maladie. Il voyait lui-même tous les périls, il sentait toutes les peines attachées à une guerre d'Orient; mais il croyait obéir à une inspiration du Ciel, et rien ne pouvait le détourner de sa pieuse détermination.

On prêchait alors la croisade dans toutes les contrées de l'Europe; mais la voix des orateurs sacrés se perdait dans le bruit des factions et le tumulte des armes; lorsque l'évêque de Beyrouth alla solliciter Henri III de secourir les chrétiens d'Orient, le monarque anglais, en guerre avec l'Écosse et le pays de Galles, refusa de prendre la croix, et défendit de prêcher la croisade dans son royaume; l'Allemagne était en feu, et parmi les peuples teutons on ne prenait alors les armes que pour défendre la cause de Frédéric ou celle de Henri, landgrave de Thuringe, à qui le pape avait fait donner l'Empire. L'Italie n'était pas moins agitée que l'Allemagne; les querelles armées du saint-siège et de l'Empereur avaient redoublé l'animosité des Guelfes et des Gibelins. Les prédications de la guerre sainte n'obtinrent quelque succès que dans les provinces de la Frise et de la Hollande, et dans quelques royaumes du Nord; Hacon, roi de Norwège, qui avait pris la croix, annonça son départ à Louis IX, qui loua sa résolution, et lui promit de partir avec lui; mais, après beaucoup d'hésitation, le prince norwégien ne partit point et resta dans son royaume, retenu par l'espoir de profiter lui-même des troubles de l'Occident.

Dans l'intérêt de la croisade, Louis fit plusieurs tentatives pour ramener la paix entre l'Empereur et le souverain pontife; plusieurs ambassadeurs envoyés à Lyon allèrent conjurer le père des fidèles d'écouter sa miséricorde plutôt que sa justice; le roi de France eut deux conférences dans l'abbaye de Cluny avec Innocent, qu'il supplia de nouveau d'apaiser par sa clémence les troubles du monde chrétien; mais le retour à la paix était devenu peu facile. En vain l'Empereur, abattu et consterné, promettait de descendre de son trône, et de passer le reste de ses jours dans la Palestine, à la seule condition qu'il recevrait la bénédiction du pape, et que son fils Conrad lui succéderait à l'Empire; les chrétiens d'outre-mer firent aussi entendre leur voix en faveur d'un prince dont ils attendaient les puissants secours : le chef de l'Église, éclairé sur les intentions de Frédéric, resta dans son inflexible sévérité. Par un décret pontifical, il donna au roi de Chypre le royaume de Jérusalem, qui appartenait à Frédéric; puis, s'adressant

au sultan du Caire, il exhorta ce prince musulman à rompre toute alliance avec l'empereur d'Allemagne. De son côté, Frédéric, n'ayant plus rien à espérer du pape, ne garda plus ni ménagements ni mesures, et déchira tous les voiles dont son hypocrisie s'était enveloppée; il ne craignait pas de trahir la cause des chrétiens, et c'est ainsi qu'il prouva qu'en délivrant le saint sépulcre, ce n'était pas la gloire de Jésus-Christ qu'il avait voulu servir. Ses envoyés allèrent avertir les puissances musulmanes de tout ce qui se préparait contre elles en Occident.

La France était le seul royaume de l'Europe où l'on s'occupât sérieusement de la croisade. Louis IX avait annoncé son départ aux chrétiens de la Palestine, et se préparait au saint pèlerinage. Le royaume n'avait point de marine et point de port sur la Méditerranée; Louis fit l'acquisition du territoire et du port d'Aigues-Mortes; Gênes et Barcelone devaient lui fournir des vaisseaux. Louis s'occupa en même temps d'approvisionner l'armée de la croix, et de faire préparer des magasins dans l'île de Chypre, où il devait d'abord débarquer. Les moyens qu'on employa pour se procurer l'argent nécessaire n'excitèrent point de plaintes, comme on l'avait vu dans la croisade de Louis VII. Les riches s'imposaient eux-mêmes, et versaient le fruit de leurs épargnes dans les coffres du roi; la pauvreté portait ses dons dans les troncs des églises; les fermiers des domaines royaux avancèrent les revenus d'une année; le clergé paya plus qu'il ne devait, et donna le dixième de ses revenus.

Les nouvelles qu'on recevait alors d'Orient annonçaient de nouvelles calamités. Les Karismiens, après avoir ravagé la terre sainte, avaient disparu, moissonnés par la faim, par la discorde et par le glaive des Égyptiens, dont ils étaient venus servir la colère; mais d'autres peuples, tels que les Turcomans, qui surpassaient en férocité les hordes du Karisme, désolaient les rives de l'Oronte et la principauté d'Antioche. Le sultan du Caire, qui avait porté ses armes et sa domination en Syrie, s'était emparé de Jérusalem et menaçait d'envahir toutes les cités des chrétiens. La guerre déclarée aux infidèles dans le concile de Lyon avait redoublé la colère de toutes les nations musulmanes; non seulement ces nations barbares fortifièrent leurs villes et leurs frontières, mais, si l'on en croit des rumeurs populaires qui circulèrent alors, des émissaires du Vieux de la Montagne furent envoyés en Occident, et la France trembla pour la vie de son monarque; on répétait avec effroi dans les cités que les épiceries venues des contrées orien-

tales avaient été empoisonnées par les ennemis de Jésus-Christ. Tous ces bruits, inventés ou exagérés par des esprits crédules, remplissaient les fidèles d'une sainte indignation. Le peuple se montrait partout impatient de se venger des Sarrasins et de s'enrôler sous les bannières de la croix.

CHAPITRE XXX

SUITE DES PRÉPARATIFS DE LOUIS IX POUR LA CROISADE — SON DÉPART D'AIGUES-MORTES — SON ARRIVÉE EN CHYPRE — L'ARMÉE DÉBARQUE EN ÉGYPTE — PRISE DE DAMIETTE

Trois ans après avoir pris la croix, Louis convoqua à Paris un nouveau parlement, dans lequel le départ des croisés fut fixé au mois de juin de l'année 1247. Dans cette assemblée, le roi nomma la reine Blanche régente du royaume; tous les seigneurs et les barons jurèrent devant le monarque que *loyauté ils porteroient à sa famille, si aucune male chose avenoit de sa personne au sainct veage d'outre mer.*

Les plus sages mesures furent prises par Louis IX pour assurer le règne de la justice et des lois pendant son absence. Avant de porter la guerre chez les Sarrasins, le pieux monarque voulut la faire au mensonge et à l'iniquité; des commissaires parcoururent les provinces avec la mission de découvrir les injustices commises au nom de la royauté; on chercha partout, pour les réformer, les abus dont les peuples avaient à gémir. Les guerres entre particuliers furent suspendues pendant cinq ans, ce qui devait amener la tranquillité intérieure du royaume. La sagesse de Louis n'avait rien négligé pour écarter de son peuple les discordes qui pouvaient venir du dehors. Le Ciel bénit les soins paternels du monarque, et tandis que l'Europe était remplie de troubles, la France se livrait en paix aux préparatifs de la croisade.

Ce fut alors qu'on lut dans toutes les églises une lettre d'Innocent, adressée à la noblesse et au peuple de France. La lettre apostolique du pontife célébrait en termes solennels la bravoure et les vertus belliqueuses de la nation française et de son monarque; le pape donnait sa bénédiction aux croisés français, et menaçait des foudres de l'Église tous ceux qui, après avoir fait le vœu du pèlerinage, différeraient leur départ. Déjà toute la France était en mouvement; les grands vassaux rassemblaient leurs chevaliers et leurs soldats; les seigneurs et les barons se visitaient entre eux ou s'envoyaient des députés. Les pratiques de la dévotion se mêlaient aux préparatifs militaires. Tous les pèlerins, les pieds nus, recevaient aux autels les signes de la croisade; beaucoup de chevaliers, déposant la cuirasse et l'épée, allaient visiter les reliques des saints dans leur voisinage; dans toutes les paroisses on adressait des prières à Dieu pour le succès de la guerre sainte; les guerriers de la croix, les yeux en pleurs, faisaient de touchants adieux à leurs parents, à leurs amis, à tout ce qu'ils allaient quitter; les familles villageoises recommandaient leurs enfants aux barons et aux chevaliers, et ceux-ci juraient de mourir ou de revenir avec tous les croisés partis sous leurs bannières.

A l'approche de la Saint-Jean-Baptiste, Louis IX, accompagné de ses frères, se rendit à l'abbaye de Saint-Denis; après avoir imploré l'appui des apôtres de la France, il reçut des mains du légat le bourdon et la panetière, et cette oriflamme que ses prédécesseurs avaient déjà montrée deux fois à l'Orient. Louis revint ensuite à Paris, où il entendit la messe dans l'église Notre-Dame; le lendemain, il quitta la capitale; le clergé, suivi de tout le peuple, et chantant des psaumes, l'accompagna jusqu'aux portes de la ville. La reine Blanche le suivit jusqu'à l'abbaye de Cluny, et revint tout en larmes, n'espérant plus le revoir que dans le ciel.

La flotte qui transportait les pèlerins mit à la voile le 25 août, et jeta l'ancre le 22 septembre dans le port de Limisso. Le roi de France fut conduit en triomphe à Nicosie, la capitale du royaume. Le roi, les seigneurs et les prélats de Chypre prirent tous la croix, et promirent au roi Louis et à ses barons de s'associer à la sainte entreprise, si l'armée de la croix différait son départ jusqu'au retour du printemps. Louis consentit à passer l'hiver en Chypre, et ne tarda pas à s'en repentir; les délices du climat, une longue oisiveté, répandirent la corruption et relâchèrent la discipline dans l'armée des croisés. Beaucoup de seigneurs commencèrent à se plaindre d'avoir vendu leurs terres et de

s'être ruinés pour suivre le roi à la croisade; les libéralités de Louis ne suffisaient point pour apaiser toutes les plaintes. L'intempérance et la chaleur du climat causèrent des maladies qui enlevèrent un grand nombre de pèlerins. Le séjour du roi de France dans l'île de Chypre ne fut cependant pas inutile aux chrétiens d'Orient. Les templiers et les hospitaliers l'ayant pris pour juge de leurs querelles toujours renaissantes, il leur fit jurer de se rapprocher et de n'avoir plus d'autres ennemis que ceux de Jésus-Christ. Les Génois et les Pisans établis à Ptolémaïs avaient eu entre eux de longs débats; les deux partis étaient toujours sous les armes, et rien ne pouvait arrêter la fureur et le scandale d'une guerre civile au milieu d'une ville chrétienne; la sage médiation de Louis rétablit la paix. Beaucoup d'autres différends furent apaisés; le monarque français se montrait ainsi à l'Orient comme l'ange de la concorde: des prédictions répandues jusque dans la Perse avaient annoncé qu'un roi des Francs allait délivrer l'Asie du joug des infidèles. Une foule de chrétiens accoururent de la Syrie, de l'Égypte et des contrées les plus lointaines, pour saluer celui que Dieu envoyait pour remplir ses divines promesses. Ce fut alors que Louis reçut une ambassade du khan des Tartares, qui se disait converti à la foi chrétienne, et s'offrait de seconder les croisés dans leur expédition. Louis accueillit les ambassadeurs mogols avec toutes les démonstrations de la joie, et dans ses lettres à la reine Blanche il annonça que les princes de la Tartarie allaient se ranger sous les drapeaux du Christ, ce qui produisit une vive sensation dans tout l'Occident, et donna les plus grandes espérances pour le succès de la guerre sainte.

On avait résolu d'attaquer l'Égypte. Louis adressa un message au sultan égyptien pour lui déclarer la guerre: « Hâte-toi, lui écrivait-il, de me jurer soumission, de reconnaître l'autorité de l'Église chrétienne et de rendre un hommage solennel à la croix, sinon je saurai t'atteindre jusque dans ton palais; mes soldats sont plus nombreux que les sables du désert; c'est Dieu lui-même qui leur a fait prendre les armes contre toi. » Les historiens arabes qui rapportent cette lettre disent que le sultan ne put la lire sans verser des larmes; mais il n'en répondit pas moins aux menaces qu'on lui faisait par d'autres menaces. Le souverain de l'Égypte qu'on allait combattre, nommé Negem-Eddin, était le fils du sultan Malek-Kamel, qui avait vaincu Jean de Brienne et l'avait fait prisonnier avec toute son armée.

Vers la Pentecôte, la flotte chrétienne partit de Limisso; elle comptait dix-huit cents vaisseaux, grands et petits; après avoir essuyé une

tempête, elle arriva, dans la matinée du 4 juin, à la vue des côtes de l'Égypte. On avait aperçu des tours de Damiette la flotte des chrétiens, et bientôt le rivage de la mer fut couvert de soldats musulmans. Les prélats et les barons s'étaient réunis en conseil dans le vaisseau du roi; quelques-uns étaient d'avis de différer l'attaque et d'attendre les vaisseaux dispersés par l'orage. Mais Louis ne voulut point attendre, et donna le signal du débarquement. Tous les guerriers de la croix passèrent des vaisseaux dans des barques ou des bateaux plats, et se rangèrent sur deux lignes. Louis IX était en avant avec ses deux frères; à ses côtés un chevalier tenait l'oriflamme, et le légat du pape portait la croix du Sauveur; en approchant de la rive, toute l'armée se jeta à la mer en criant: *Montjoie Saint-Denis!* Le roi de France s'avançait à la tête de l'armée, le bouclier au cou et l'épée nue à la main. Arrivé à terre, on plante les tentes, on se range en bataille; bientôt un combat s'engage dans une plaine couverte de sable; la cavalerie musulmane fond à plusieurs reprises sur les rangs des chrétiens; elle trouve partout une forêt de lances, un rempart d'acier; après avoir combattu toute la journée, et perdu plusieurs de leurs émirs, les infidèles se retirent en désordre vers Damiette, et laissent les chrétiens maîtres du rivage de la mer et de la rive méridionale du Nil.

Les croisés passèrent la nuit dans la joie; le lendemain, au point du jour, quelques-uns d'entre eux s'avancèrent jusqu'en face de Damiette sans rencontrer d'ennemis; ils traversèrent un pont de bois construit sur le Nil, entrèrent dans la ville et la trouvèrent déserte. Cette nouvelle fut aussitôt rapportée au camp des chrétiens; toute l'armée marcha en ordre de bataille, et prit possession de la ville abandonnée: le roi de France et tous les pèlerins, précédés des évêques, allèrent ensuite chanter le *Te Deum laudamus* dans la grande mosquée, dont on fit, pour la seconde fois, une église consacrée à la mère du Sauveur.

La renommée annonça bientôt la prise de Damiette dans toutes les provinces égyptiennes. Un auteur arabe qui se trouvait alors au Caire nous apprend que tous les musulmans étaient dans la crainte et dans l'affliction; les plus braves désespéraient du salut de l'Égypte. Le sultan Negem-Eddin était malade dans un village du Nil, et ne pouvait monter à cheval; il fit trancher la tête à plusieurs de ses guerriers qui avaient abandonné Damiette; mais la vue des supplices ne put étouffer la crainte qu'inspirait l'arrivée des Francs; les croisés restèrent plusieurs semaines sans voir un seul de leurs ennemis.

Plusieurs des barons proposèrent à Louis de profiter de la terreur

répandue parmi les musulmans, et de marcher contre la capitale de l'Égypte. Le roi voulut attendre, pour poursuivre ses conquêtes, l'arrivée de son frère, le comte de Poitiers, qui avait dû s'embarquer avec l'arrière-ban du royaume de France. Cette détermination fut malheureuse, et l'inaction de l'armée chrétienne devint la source des plus grands désordres. Les chevaliers de la croix oublièrent dans une funeste oisiveté leurs vertus belliqueuses et l'objet de la guerre sainte. Comme



Blanche de Castille et Marguerite de Provence (d'après Montfaucon).

on leur promettait les richesses de l'Égypte et de l'Orient, les seigneurs et les barons se hâtaient de consumer en festins le prix de leurs terres et de leurs châteaux; la passion du jeu s'était emparée des chefs et des soldats, qui jouaient jusqu'à leur casque et leur épée. A l'ombre des étendards de la croix, on se livrait aux plus honteuses débauches, dit Joinville, *autour du pavillon du roi au jet d'une pierre menue.* On pillait les marchands qui approvisionnaient l'armée; tout le camp était rempli de dissensions et de querelles; pour comble de malheurs, l'autorité du roi était méconnue, et ses frères même ne lui obéissaient point. Cette indocilité des princes, cette licence des grands, mirent le comble au désordre; on veillait à peine à la garde du camp, qui s'étendait dans la plaine et sur la rive occidentale du Nil. L'indiscipline des

soldats chrétiens avait rendu le courage aux guerriers musulmans; chaque jour les Arabes bédouins venaient jusque sous les tentes, surprenaient les sentinelles endormies, et portaient leurs têtes au sultan du Caire. Les avant-postes de l'armée étaient sans cesse exposés à l'attaque des ennemis, sans qu'on opposât d'autre résistance qu'une bravoure imprudente qui ne faisait qu'accroître les périls.

Pendant ce temps-là le sultan, retiré à Mansourah, avait rassemblé des troupes; de toutes les provinces d'Égypte il lui arrivait des secours; la présence de quelques captifs qu'on promenait dans les villes, quelques têtes qu'on exposait sur les murs du Caire, la longue inaction des croisés, qu'on prenait pour de la crainte, dissipèrent enfin les vives alarmes des musulmans. Dans toutes les mosquées on remercia le Ciel de n'avoir pas permis aux Francs de profiter de leur victoire, et tout le peuple égyptien se montra disposé à repousser leurs attaques.

CHAPITRE XXXI

MARCHE DE L'ARMÉE CHRÉTIENNE VERS LE CAIRE — BATAILLE DE MANSOURAH — MISÈRE, MALADIES, DISETTE DES CROISÉS — CAPTIVITÉ DE LOUIS IX ET DE SON ARMÉE — SA DÉLIVRANCE ET SON ARRIVÉE A PTOLÉMAÏS

On attendait le comte de Poitiers avec un grand nombre de pèlerins partis du Languedoc et des provinces méridionales de la France. Après son arrivée, Louis IX rassembla le conseil des princes et des barons; dans ce conseil, on proposa d'attaquer Alexandrie, ou de marcher sur le Caire. La conquête d'Alexandrie présentait moins de difficultés et plus d'avantages; Robert, comte d'Artois, d'un caractère ardent et impétueux, voulait qu'on attaquât la capitale de l'Égypte. « Lorsqu'on veut tuer le serpent, dit-il, on doit lui écraser la tête. » Cette opinion l'emporta; l'armée se mit en marche; cette armée était composée de soixante mille combattants, parmi lesquels on comptait vingt mille cavaliers; une nombreuse flotte remonta le Nil, portant les provisions, les bagages et les machines de guerre; l'émir Fackredin, au nom du sultan, annonça la marche des Francs par une lettre circulaire qui fut lue dans toutes les mosquées; la plus grande agitation régnait dans toute l'Égypte; les croisés, partis de Pharescour le 7 décembre, arrivèrent le 19 du même mois devant le canal d'Aschmon, et campèrent dans le lieu même où avait campé l'armée de Jean de Baienne : le canal d'Aschmon a la largeur de la Marne, son lit est profond et sa rive escarpée; les croisés restèrent là plusieurs semaines

sans pouvoir construire une chaussée, exposés aux traits et au feu grégeois des musulmans, chaque jour attaqués jusque dans leur camp par la cavalerie ennemie. Ce ne fut qu'à la fin de février qu'un Arabe bédouin vint leur enseigner un gué, et qu'ils purent traverser le canal. Le passage était difficile, et l'armée y employa plusieurs heures. Les premiers qui passèrent n'eurent pas la patience d'attendre ceux qui les suivaient; l'audace imprudente de Robert comte d'Artois les entraîna d'abord au camp des Sarrasins, dont ils s'emparèrent, puis à Mansourah, qu'ils se mirent à piller. L'ennemi, partout mis en fuite, ne tarda pas toutefois à s'apercevoir qu'il n'avait point affaire à l'armée chrétienne; bientôt les troupes musulmanes, ralliées à la voix de Bibars, chef des mameluks, fondirent sur la troupe aventureuse de Robert; tous les corps de l'armée chrétienne n'avaient point encore passé le canal; la plus grande confusion régnait sur la rive orientale de l'Aschmon et dans la plaine de Mansourah; de tous côtés on en venait aux mains, on se battait en mille endroits différents; il se fit de part et d'autre d'incroyables prodiges de valeur. Nous avons vu Mansourah, nous avons parcouru les rues étroites et obscures où succombèrent le comte d'Artois, le grand maître du Temple, Raoul de Coucy, Guillaume Longue-Épée, et tant d'autres braves, surpris et enfermés dans la ville; nous avons parcouru cette vaste plaine où Louis IX, après avoir traversé le canal, se montra avec toute sa *gent, qui venoit avec une terrible tempeste de trompettes, de clairons et de cors.* Le corps d'armée où combattait le roi de France était appuyé à droite sur l'Aschmon; là un grand nombre de Sarrasins et de chrétiens furent précipités dans le fleuve et se noyèrent; sur la rive opposée étaient les croisés qui n'avaient pu suivre l'armée et qui étaient restés à la garde du camp; « comme ils ne pouvoient, dit une chronique manuscrite, secourir leurs compagnons à cause du canal qui étoit entre deux, tous, petits et grands, crioient à haute voix et pleuroient, se frappoient la poitrine et la tête, tordoient leurs poings, arrachoient leurs cheveux, égratignoient leur visage, et disoient : *Hélas! hélas! le roi et ses frères et toute leur compagnie sont perdus.* » Dans cette plaine de Mansourah, témoin de tant de sanglants combats, de tant d'exploits héroïques, nous avons cherché la masure où le bon Joinville s'était retranché, et dans laquelle *il se souvint de monseigneur saint Jacques;* nous avons cru reconnaître le *poncel* (le petit pont) où le brave Sénéchal disait au comte de Soissons : *Encore parlerons-nous de cette journée ès chambre des dames.*

La bataille dura jusqu'au soir; la victoire resta aux chrétiens; mais elle fut achetée par des pertes douloureuses : le comte d'Artois, presque toute la milice des templiers, une foule de braves chevaliers anglais et français avaient perdu la vie dans Mansourah. Les musulmans, quoique vaincus, s'applaudissaient d'avoir pu arrêter la marche des Francs; un pigeon avait été envoyé au Caire dès le commencement du combat, et, d'après ce message, on crut que l'islamisme touchait à sa dernière heure; vers le soir de la même journée, un message nouveau annonça que tout était sauvé.

Le lendemain de cette bataille, le premier vendredi de carême, une multitude innombrable de musulmans se précipita sur le camp des chrétiens, armés de fer et de feu grégeois. Les chevaliers de la croix, la plupart blessés la veille, accablés de fatigue, plusieurs ayant perdu leurs armes, défendirent avec courage leurs retranchements. Dans chaque partie du camp qui s'étendait sur les rives du canal, les croisés eurent à repousser tous les efforts d'une attaque opiniâtre. Le comte de Poitiers, qu'entraînaient les musulmans, fut délivré par le peuple dès pèlerins qui s'armèrent de tout ce qu'ils trouvèrent sous la main pour sauver un prince qu'ils aimaient. Louis IX se portait partout où était le péril; le feu grégeois brûla ses vêtements et les harnais de son cheval; au rapport de Joinville, il ne se sauva que par un miracle de Dieu. Les Français eurent toute la gloire de ces deux journées, mais les musulmans en eurent tout l'avantage; car l'armée chrétienne, malgré ses victoires, ne pouvait plus continuer sa marche sur le Caire.

Bientôt les maladies vinrent désoler le camp des chrétiens; les plus robustes comme les plus faibles succombèrent; leur chair se desséchait, leur peau livide se couvrait de taches noires, leurs gencives s'enflaient et fermaient le passage aux aliments; l'écoulement du sang par le nez était le signe d'une mort prochaine; à cette maladie, qui n'était autre chose que le scorbut, se joignaient la dysenterie et les fièvres les plus dangereuses. On n'entendait plus dans le camp des croisés que des prières pour les mourants et pour les morts; les Sarrasins avaient cessé d'attaquer les chrétiens, et laissaient faire les maladies. Ils se contentèrent de rassembler un grand nombre de leurs navires au-dessous de Mansourah, et d'intercepter le cours du Nil; tous les vaisseaux qui arrivaient de Damiette tombaient entre leurs mains : dès lors toute communication se trouva interrompue; il ne vint aucun secours, on n'apporta plus de vivres au camp des croisés. Bientôt la disette fit d'affreux ravages dans l'armée des chrétiens; ceux

qu'avaient épargnés les maladies expiraient de misère et de faim; le découragement s'empara des chefs et des soldats; on ne songea plus qu'à faire la paix. Le sultan Negem-Eddin était mort, et son fils Almoadam, arrivé de la Mésopotamie, avait été proclamé son successeur : ce fut avec lui que les négociations s'ouvrirent. On proposait de rendre Damiette aux Sarrasins; en échange on leur demandait Jérusalem; les conditions étaient adoptées de part et d'autre; les musulmans voulaient avoir pour otage le roi lui-même. Louis IX consentait à tout; mais les barons et les chevaliers répondirent qu'ils se feraient plutôt tuer que *de bailler leur roi en gage,* et toute négociation fut rompue.

Les croisés, restés victorieux dans toutes les batailles, mais vaincus par l'épidémie et la famine, quittèrent la plaine de Mansourah, et, repassant le canal d'Aschmon, ils revinrent dans leur ancien camp. Là toutes leurs misères ne firent que s'accroître; enfin, dans la journée du 5 avril, le mardi après l'octave de Pâques, l'armée reprit le chemin de Damiette; on embarqua sur le Nil les femmes, les enfants, les malades; tous ceux qui pouvaient marcher, et qui avaient conservé leurs armes, se mirent en route par terre. Pour donner le signal du départ on avait attendu la nuit, ce qui ajouta au désordre de la retraite ou de la fuite. Louis IX, malade et se soutenant à peine, présida à tout, et ne partit qu'avec l'arrière-garde. On lui proposa de s'embarquer dans le vaisseau du légat; mais il *aimoit mieux mourir,* disait-il, *que de laisser son peuple.* Les musulmans, lorsqu'ils virent tous les préparatifs, se hâtèrent de passer le canal, et toutes les plaines que les croisés devaient traverser se trouvèrent couvertes d'ennemis. L'histoire ne saurait dire tous les combats, toutes les douleurs de cette nuit lamentable; partout la mort moissonnait les guerriers de la croix, dispersés et fuyant dans des chemins et dans des plaines inconnus. Ceux qui descendaient le Nil n'eurent pas moins à souffrir, et n'échappèrent point à un ennemi qu'on retrouvait partout; les Sarrasins, dans des barques ou sur la rive, les attendaient le long du fleuve : tous furent pris, noyés ou massacrés; le seul vaisseau du légat put descendre jusqu'à Damiette. Le sire de Joinville nous raconte avec une naïveté touchante par quels miracles il échappa à la mort. Lorsqu'en 1831 nous remontions le Nil, nous avons pu voir de notre bateau la place où le sénéchal, menacé par les galères musulmanes, ordonna à ses mariniers de jeter l'ancre; nous nous sommes arrêtés à l'endroit du fleuve où il jeta dans l'eau ses joyaux et ses reliques, où il fut sauvé

par un *Sarrasin qui le tint embrassé et l'emporta dans une des galères du soudan*, en criant : *C'est le cousin du roi.*

Quand le jour parut, presque tous les guerriers de la croix, tous les pèlerins, étaient tombés entre les mains des infidèles, ou avaient péri par le glaive : le petit nombre des braves qui formaient l'arrière-garde et qui accompagnaient Louis IX combattaient encore ; cette arrière-garde, où se distinguaient Sargines et Gaucher de Châtillon, gagna à grand'peine un bourg situé sur le Nil ; le roi de France, arrivé en ce lieu, était tellement accablé par la maladie et la fatigue, qu'on s'attendait à le voir mourir. Les musulmans, étonnés du courage des chevaliers rassemblés autour du roi, consentaient à une trêve, lorsqu'un *traître, mauvais huissier,* nommé Marcel, se mit à crier qu'il fallait se rendre ; alors toute espèce de résistance cessa. Louis IX, ses frères, tous ceux qui avaient combattu à ses côtés, furent chargés de fers ; l'oriflamme, les drapeaux, les bagages, tout devint la proie des Sarrasins.

Le roi de France fut conduit à Mansourah, où il eut pour prison la maison de Fackredin-Ben-Lokman, secrétaire du sultan, et pour gardien l'eunuque Sabyh ; le comte de Poitiers, le duc d'Anjou, le duc de Bourgogne, la plupart des seigneurs pris avec Louis IX, furent enfermés dans diverses maisons de Mansourah ; une vaste enceinte entourée de murailles de terre cuite reçut plus de dix mille prisonniers chrétiens, tant chevaliers que soldats. On peut voir dans Joinville et dans notre grande Histoire des croisades avec quelle résignation Louis IX supporta sa captivité. Ce que l'infortune a de plus amer pour les grands de la terre ne servit qu'à faire éclater en lui la vertu d'un héros chrétien et le caractère d'un grand roi. De toutes ses richesses, il n'avait sauvé qu'un livre des Psaumes, et c'est là qu'il trouvait sa philosophie et ses consolations. On proposa au monarque captif de briser ses fers à condition qu'il rendrait Damiette et les villes de la Palestine qui restaient au pouvoir des Francs. « Les villes chrétiennes de la Palestine, répondit-il, ne m'appartiennent point. Quant à Damiette, Dieu l'a remise entre les mains des chrétiens, et je ne puis en disposer. » On le menaçait de l'envoyer au calife de Bagdad, ou de lui faire subir le supplice des *bernicles ;* il restait inébranlable. Le sultan voulut obtenir des barons français ce que le roi de France lui refusait ; les barons, qui naguère reconnaissaient à peine l'autorité du monarque, n'avaient plus d'autre volonté, d'autre pensée que la sienne ; ils suivirent l'exemple du roi, et bravèrent toutes les menaces des Sarrasins.

Pendant ce temps-là, le pauvre peuple, qu'on avait entassé pêle-mêle dans une cour, et dont on n'espérait point de rançon, se trouvait en proie à toutes sortes de souffrances; on ne lui demandait point de cités chrétiennes, mais on le pressait de renoncer à sa foi; chaque nuit deux à trois cents captifs étaient tirés de leur prison; ceux qui restaient fidèles à la religion du Christ tombaient sous le glaive des bourreaux, et leurs cadavres étaient jetés dans le Nil. Rien n'affligeait plus Louis IX que les maux endurés ainsi par son peuple. Aussi proposa-t-il de payer la rançon des pauvres comme des riches. Sa propre liberté ne devait venir qu'après celle de tous les autres; et de même qu'il était resté le dernier sur le champ de bataille, il voulait aussi rester le dernier dans les prisons des barbares.

Il n'y avait pas alors moins de douleurs à Damiette qu'à Mansourah; la consternation et le désespoir régnaient dans la cité. La reine Marguerite venait d'accoucher d'un fils qui fut appelé *Tristan;* son imagination effrayée lui représentait tantôt son époux immolé par les Sarrasins, tantôt l'ennemi s'emparant de la ville; dans ses frayeurs mortelles, elle fit jurer à un vieux chevalier qui la gardait qu'il lui *couperoit la tête* si les Sarrasins entraient dans Damiette, et *moult volontiers* le vieux chevalier le jura. Marguerite fit venir auprès de son lit les Pisans et les Génois, qui voulaient abandonner la ville, et les supplia de prendre pitié du peuple chrétien et de son enfant couché auprès d'elle. Les chroniques du temps racontent que les musulmans, après leur victoire, avaient paru aux portes de la cité avec les armes et les étendards des Francs; on les reconnut à leurs longues barbes et à leurs visages basanés.

Depuis les désastres de Mansourah, plusieurs mois s'étaient écoulés; l'Égypte avait vu ses plaines inondées par le débordement annuel des eaux du Nil : elle avait vu le fleuve rentrer dans son lit, et le roi de France était toujours prisonnier avec son armée. Le fils de Negem-Eddin se montra enfin disposé à traiter de la paix; on ne demanda plus à Louis IX que quatre cent mille besants d'or (à peu près deux cent mille livres tournois), et la reddition de la ville conquise par les armes chrétiennes. « Je donnerai, répondit le monarque captif, la ville de Damiette pour ma délivrance, et les quatre cent mille besants pour celle de tous les prisonniers. » Dès lors le traité fut conclu; quatre grandes galères reçurent les chevaliers et les barons, et se disposèrent à descendre le Nil. Le sultan du Caire les avait précédées, il attendait les prisonniers chrétiens à Serensah, dans un magnifique



Le Caire.

palais de bois qu'il avait fait bâtir tout exprès pour célébrer la paix rendue à l'Égypte. Là les émirs de Syrie vinrent le féliciter de ses victoires remportées sur les Francs; le calife de Bagdad lui avait envoyé des ambassadeurs; tous les peuples musulmans le saluaient comme le libérateur de l'islamisme. Au milieu des spectacles et des fêtes, le jeune sultan s'enivrait des louanges venues de loin, et ne savait pas qu'autour de lui le mécontentement jaloux des mameluks invoquait des révolutions et menaçait sa puissance. A la suite d'un grand banquet donné aux chefs de l'armée égyptienne, plusieurs émirs fondent tout à coup sur lui l'épée à la main; en vain il se réfugie dans une tour de son palais; la tour est livrée aux flammes; tremblant, il fuit vers le Nil; mais bientôt il est atteint et meurt sous le glaive des meurtriers, en présence même des galères qui avaient amené les prisonniers français.

Cette sanglante tragédie, dont ils ignoraient le motif, remplit de surprise et d'effroi Louis IX et ses compagnons. Le monarque captif était alors dans un pavillon que le sultan lui avait donné; soudain un des principaux émirs, tout couvert de sang et l'épée nue, se présente devant lui. « Le sultan n'est plus, lui dit-il d'un ton menaçant : que me donneras-tu pour t'avoir délivré d'un ennemi qui méditait ta perte et la nôtre? » Louis ne répondit rien. Alors présentant la pointe de son épée : « Ne sais-tu pas, ajouta l'émir furieux, que je suis le maître de ta personne? Fais-moi chevalier, ou tu es mort. — Fais-toi chrétien, répliqua le monarque, et je te ferai chevalier. » L'émir se retira sans rien ajouter. Dans le même temps d'autres émirs armés du glaive et portant au cou des haches d'armes montèrent sur les galères où se trouvaient les barons et les seigneurs; ils menaçaient les prisonniers de la voix et du geste, et répétaient, dans leur langage barbare, qu'ils allaient exterminer tous les Francs. Les barons crurent que leur dernière heure était venue; dans leur frayeur ils se préparaient à la mort et se confessaient les uns aux autres; le sire de Joinville nous dit qu'il reçut la confession de Guy d'Ibelin, connétable de Chypre, et qu'il lui donna *telle absolution comme Dieu lui en avoit donné le pouvoir.* Pendant plusieurs jours le roi et ses chevaliers furent ainsi menacés. Cependant on vint à des négociations pour un accommodement. Parmi les émirs, les uns voulaient qu'on exécutât la trêve conclue avec le sultan; les autres, qu'on fît un second traité. Après de longs débats, il fut décidé que le roi de France rendrait Damiette avant d'être mis en liberté, et qu'avant de sortir du Nil les Francs payeraient la moitié

de leur rançon. Lorsqu'on en vint à jurer l'observation de la trêve, le roi promit d'en remplir les conditions; mais il refusa de prononcer la formule et de prêter le serment qu'on lui demandait; le patriarche de Jérusalem et les évêques le suppliaient de jurer, les musulmans le menaçaient de leur glaive s'il ne jurait pas; Louis résista aux prières comme aux menaces, et ne prêta point le serment qu'on exigeait de lui.

De part et d'autre on ne s'occupa plus que de l'exécution des traités. Les galères qui portaient les prisonniers descendirent le Nil, tandis que l'armée musulmane s'avançait par terre. Les chrétiens restés dans Damiette livrèrent la place aux émirs; l'armée égyptienne entra dans la ville en tumulte; les malades qui n'avaient pu être transportés furent massacrés; tout ce qui appartenait aux Francs fut livré au pillage. L'ivresse de la licence et du désordre porta l'esprit des mameluks aux plus cruels excès, et leur donna l'horrible pensée d'exterminer tous les chrétiens. Les émirs, entraînés par les passions de la multitude, firent remonter les galères, et délibérèrent entre eux pour savoir ce qu'ils feraient des prisonniers. Les uns étaient d'avis qu'on n'épargnât point le roi des Francs et ses compagnons. « La mort, disaient-ils, devait être le prix de ceux qui avaient apporté la mort, et leurs ossements devaient blanchir dans les plaines qu'ils avaient ravagées. » Après une longue délibération, la terrible sentence des captifs allait être prononcée, lorsqu'un émir fit observer que les *morts ne payoient point de rançon;* le glaive exterminateur s'arrêta devant cette pensée, et la crainte de perdre quatre cent mille besants d'or sauva le monarque et ses barons. L'ordre fut donné de ramener les galères vers Damiette; les mameluks prirent tout à coup des sentiments plus pacifiques; après avoir payé la somme promise par les traités, Louis IX quitta le Nil, et débarqua le 14 mai à Ptolémaïs avec sa famille et les tristes débris de son armée.

CHAPITRE XXXII

DOULEUR DE L'OCCIDENT EN APPRENANT LES MALHEURS DE LOUIS IX EN ÉGYPTE — SÉJOUR DU ROI DANS LA PALESTINE — NÉGOCIATIONS AVEC LES MAMELUKS DU CAIRE — RETOUR DE LOUIS EN FRANCE — FIN DE LA CROISADE

(DE 1250 A 1253)

Dans tout l'Occident on croyait l'Égypte conquise par les croisés; en France, les premiers qui parlèrent de la captivité du roi et de son armée furent conduits en prison et mis à mort; lorsqu'on eut reconnu la vérité, tout le monde se livra au désespoir; le père des fidèles adressa des lettres pleines d'affliction aux princes et aux évêques de la chrétienté. « O régions trompeuses de l'Orient, s'écriait le pontife, ô Égypte, terre de ténèbres, n'avais-tu donc promis, dès le commencement de la guerre, des jours si radieux que pour nous plonger tous dans l'obscurité, et pour rester toi-même dans la nuit profonde où tu es ensevelie! » Innocent écrivit à la reine Blanche pour la consoler, à Louis IX pour le soutenir dans ses revers. Le successeur de Pierre, dans ses lettres, conjurait le Seigneur d'*expliquer le mystère de son courroux, pour que les fidèles ne fussent pas scandalisés.* Matthieu Pâris nous apprend que dans quelques villes d'Italie les gémissements du peuple ressemblaient à des blasphèmes, et que la foi de plusieurs commença à chanceler. Les chevaliers et les barons anglais ne pouvaient pardonner à Henri III de les avoir retenus dans leurs foyers, tandis que leurs frères de la croix avaient souffert tant de cala-

mités sur les bords du Nil; Frédéric envoya en Orient une ambassade pour solliciter auprès du sultan d'Égypte la délivrance du roi de France et de ses compagnons d'infortune. L'Espagne elle-même, en guerre avec les Sarrasins, ne vit plus que les malheurs des chrétiens au delà des mers, et le roi de Castille jura d'aller venger la cause du Christ en Orient.

Lorsque Louis IX fut arrivé en Palestine, son premier soin fut d'envoyer des ambassadeurs au Caire pour payer ce qu'il devait aux émirs, et pour réclamer la liberté des soldats de la croix qui gémissaient encore dans les fers des infidèles. A leur retour, les ambassadeurs ne ramenèrent que quatre cents prisonniers, et racontèrent, les larmes aux yeux, comment chaque jour les émirs et le peuple égyptiens faisaient mourir les barons et les chevaliers de la croix *en diverses manières de tourments*. Tandis que Louis portait ainsi toutes ses pensées sur les tristes compagnons de sa captivité, il reçut une lettre de la reine Blanche qui l'exhortait à quitter l'Orient. Il eut un moment le projet de revenir dans son royaume; mais les chrétiens de la Palestine le suppliaient de ne pas les abandonner; s'il revenait en Europe, quel moyen de salut, quelle espérance restait à la terre sainte et au peuple de Jésus-Christ? Quelle puissance délivrerait les guerriers de la croix que les mameluks retenaient encore dans les fers? Le roi voulut consulter ses deux frères et les seigneurs qu'il avait avec lui; la plupart des barons avaient des parents ou des amis parmi les prisonniers restés en Égypte; mais l'envie de repasser la mer et de revoir leurs châteaux, si longtemps adandonnés, faisaient taire en eux toute compassion. Ils représentèrent à Louis IX qu'il n'avait point d'armée, et que l'état de son royaume le rappelait en Europe. Plusieurs exprimèrent leur opinion avec humeur; le sire de Chastenai, Guillaume de Beaumont, maréchal de France, et le bon Joinville, pensaient, au contraire, que le roi ne pouvait sans honte abandonner la croisade. Après une longue délibération, Louis prit la parole et dit à ceux de son conseil : « Si je quitte cette terre pour laquelle l'Europe a fait tant de sacrifices, qui osera y demeurer après moi? Voudrait-on qu'étant venu ici pour défendre le royaume de Jérusalem, on pût me reprocher sa ruine? Je demeure donc pour sauver ce qui nous reste, pour délivrer nos prisonniers, et profiter, s'il se peut, des discordes des Sarrasins. »

Après cette déclaration du roi, dit Joinville, *plusieurs y en eust d'esbahis, et commencèrent à plorer à chaudes larmes.* Les ducs d'Anjou et de Poitiers, un grand nombre de seigneurs, firent les pré-

paratifs de leur départ. Le roi les chargea d'emporter avec eux une lettre adressée à tout le peuple de France, dans laquelle il racontait les victoires et les revers de l'armée chrétienne, et sollicitait les secours des fidèles pour la terre sainte.

Ce qui devait donner quelque espérance à Louis IX et quelque sécurité aux colonies chrétiennes, c'était la division qui régnait à cette époque parmi les musulmans. Peu de temps après le départ de ses deux frères, le roi reçut une ambassade du sultan d'Alep et de Damas, qui lui proposait de se réunir à lui pour faire la guerre à l'Égypte et pour châtier la rébellion des mameluks. Louis se contenta de répondre qu'il était lié par des traités avec les émirs égyptiens, et que si les traités restaient sans exécution, il réunirait volontiers ses armes à celles du sultan de la Syrie. Dans le même temps il envoya au Caire Jean de Valenciennes, chargé d'offrir aux émirs la paix ou la guerre; ceux-ci s'engagèrent de nouveau à remplir toutes leurs promesses, si le roi de France consentait à devenir leur allié ou leur auxiliaire. Plus de deux cents chevaliers furent aussitôt remis en liberté. Ces tristes victimes de la croisade arrivèrent à Ptolémaïs vers le mois d'octobre (1251): le souvenir de leurs maux passés, leur misère présente, arrachaient à tous les spectateurs des larmes de compassion. Au milieu de ces prisonniers on portait dans un cercueil les ossements de Gauthier de Brienne, comte de Jaffa. Gauthier de Brienne avait été massacré par le peuple du Caire, martyr de sa fidélité à la cause des chrétiens. Après la bataille de Gaza, où il fut fait prisonnier, on le conduisit devant Jaffa, qui était sa ville, et dont les Karismiens faisaient le siège. Là on lui promit sa liberté s'il exhortait les habitants à se rendre; Gauthier, au lieu d'obéir aux infidèles, avait recommandé à ceux qui défendaient la ville de mourir pour le salut du peuple de Dieu; une dure captivité, enfin la mort, avaient été le prix de son généreux dévouement. Louis IX voulut honorer ce modèle du patriotisme chrétien; il accompagna lui-même avec le clergé et tout le peuple de Ptolémaïs les restes de Gauthier de Brienne, qui furent ensevelis dans l'église des chevaliers de Saint-Jean.

L'alliance du monarque français était recherchée par les puissances musulmanes; s'il avait eu quelques troupes, il aurait pu réparer les revers de la croisade; mais l'Orient ne lui fournissait qu'un petit nombre de soldats, et l'Occident ne se disposait point à lui envoyer de secours.

Le roi de Castille, qui avait pris la croix, mourut au moment où il

allait s'embarquer; son successeur dirigea toutes ses forces contre les Sarrasins d'Afrique. Frédéric II mourut alors dans le royaume de Naples; sa mort n'arrêta point la guerre déclarée à la famille impériale de Souabe. Dans l'empire germanique, et même en Italie, les uns prenaient les armes pour Conrad, fils et successeur de Frédéric, les autres pour Guillaume, comte de Hollande, que le pape avait fait élire roi des Romains. La cour de Rome disputait la couronne de Naples à Mainfroi, et le royaume de Sicile était rempli de troubles. Dans plusieurs provinces de France la douleur publique avait éclaté par la révolte des *pastoureaux;* on avait persuadé au peuple des campagnes que Jésus-Christ rejetait de son service les grands de la terre, et qu'il appelait les laboureurs et les bergers; la reine Blanche favorisa d'abord les rassemblements des villageois, croyant qu'ils fourniraient des secours à Louis IX et aux chrétiens d'Orient; mais les pastoureaux, dont l'histoire contemporaine ne fait pas connaître clairement l'esprit et les intentions, se contentèrent de représenter un agneau sur leurs étendards, et ne prirent point la croix. Leurs chefs, qui déclamaient contre le clergé et prêchaient dans les églises, ne parlèrent ni de Jérusalem ni des saints lieux. Le peuple, qu'ils avaient d'abord séduit ou entraîné sous leurs drapeaux, finit par se tourner contre eux, et les extermina en les accusant d'être les complices et les alliés des Sarrasins.

Le chef de l'Église avait exhorté le roi d'Angleterre à traverser les mers; Henri III prêcha lui-même la croisade dans l'abbaye de Westminster. Comme le pape lui avait accordé un décime sur le clergé pendant trois ans, Matthieu Pâris n'attribue sa pieuse détermination qu'à l'envie de se procurer six cent mille livres tournois. L'histoire lui donne un autre motif; Louis IX, dans ses messages, le pressait de venir en Orient, et lui faisait espérer que la Normandie serait peut-être un jour le prix des services qu'il rendrait à la cause de Jésus-Christ. Si nous en croyons l'historien déjà cité, les barons de France furent consultés à ce sujet; mais ils répondirent avec tant de colère et de fierté, qu'Henri III en fut effrayé, et ne songea plus à la croisade.

Louis IX, n'attendant plus rien de la France ni d'aucun peuple de l'Occident, fit des levées en Morée, en Romanie et dans l'île de Chypre. Ces levées, faites à grands frais, n'amenèrent en Palestine que des guerriers dont le dévouement n'était point éprouvé, que des chevaliers qu'une humeur inconstante avait poussés au delà des mers, et dont plusieurs avaient mis leur courage au service des barbares. D'un autre



Statue du sire de Joinville, par M. Bra.

côté, les soldats de la croix dont il avait brisé les fers étaient revenus d'Égypte accablés de misère, et n'avaient pas de quoi s'entretenir; ceux qui n'avaient point quitté le roi se trouvaient également ruinés, et se faisaient *si chiers*, dit Joinville, que le trésor royal ne pouvait pas suffire à leur solde. Louis ne put rassembler sous ses drapeaux que six à sept cents chevaliers; avec une milice aussi peu nombreuse, il ne pouvait tenter aucune expédition importante; car on n'était plus à ces jours de gloire et de merveilles où trois cents chevaliers réunis sous les drapeaux de la croix mettaient en fuite les innombrables armées du Caire, de Damas et de Mossoul.

Pendant tout le temps qu'il resta en Orient, une des grandes préoccupations de Louis IX était de chercher à l'Évangile des disciples, à la cause des chrétiens des alliés et des défenseurs. André de Lonjumeau reçut la mission d'aller auprès du grand khan de Tartarie; André et ses compagnons, au rapport de Joinville, marchèrent pendant une année, faisant dix lieues par jour, avant d'arriver à la capitale ou plutôt au quartier général des Mogols; dans le même temps, le cordelier Rubruquis fut envoyé à un prince tartare qui régnait sur les rives du Tanaïs, et dont les sujets étaient revêtus de peaux de chien et de chèvre. Le roi de France espérait que ces peuples mogols embrasseraient le christianisme et deviendraient auxiliaires des soldats de la croix.

Les mœurs et les usages d'Orient occupaient vivement l'attention des croisés; une ambassade du Vieux de la Montagne, qui vint à Ptolémaïs, excita surtout leur curiosité et leur surprise. Les envoyés du prince *des Assassins,* admis en présence du roi de France, lui demandèrent s'il connaissait leur maître. « J'ai entendu parler de lui, répondit le monarque. — Pourquoi donc, ajouta l'un des ambassadeurs, n'avez-vous pas recherché son amitié en lui envoyant des présents, comme l'ont fait l'empereur d'Allemagne, le roi de Hongrie, le sultan du Caire, et tant d'autres princes? » Les deux grands maîtres du Temple et de l'Hôpital, qui comptaient le redoutable seigneur de Massiat au nombre de leurs vassaux et de leurs tributaires, assistaient à cette audience; ils réprimandèrent vivement les députés, et leur dirent que si le Vieux de la Montagne n'envoyait pas lui-même des présents au roi de France, son insolence lui attirerait bientôt un juste châtiment. Les députés rapportèrent ces paroles menaçantes à leur maître, qui éprouva lui-même la crainte qu'il voulait inspirer, et les renvoya avec de beaux présents, parmi lesquels on remarquait un jeu d'échecs et un éléphant en cristal

de roche; le prince des Assassins avait joint à ces présents une chemise et un anneau, symbole d'alliance. Louis accueillit cette nouvelle ambassade, et chargea les députés de porter à leur prince des vases d'or et d'argent, des étoffes d'écarlate et de soie. Yves de Chartres, savant dans la langue arabe, accompagna les ambassadeurs jusqu'à Massiat. Il racontait à son retour que le prince des Assassins appartenait à la secte d'Aly et qu'il professait une grande admiration pour *monseigneur saint Pierre,* qui, selon lui, vivait encore, et dont l'âme avait été successivement celle d'Abel, de Noé, d'Abraham. Yves de Chartres parlait surtout de la terreur que le Vieux de la Montagne inspirait à ses sujets; lorsqu'il se montrait en public, un héraut d'armes criait à haute voix : *Voilà celui qui tient la vie et la mort des rois dans sa main.*

Toutes les sollicitudes de Louis IX se portaient sur les prisonniers restés entre les mains des musulmans. Leur captivité n'était pas la seule cause de son affliction : des milliers de croisés avaient embrassé la foi musulmane; jamais on n'avait vu tant d'apostasies dans les croisades; que de guerriers qui n'avaient pas craint la mort sur le champ de bataille ne purent résister à la vue des supplices dont on les menaçait! Les oignons du Nil et ce riche climat d'Égypte, que regrettaient souvent les Hébreux dans le désert, ne devaient-ils pas aussi entraîner et séduire la foule misérable des pèlerins! Louis IX ne put obtenir le retour que d'un petit nombre de captifs; en vain on envoya des missionnaires pour rappeler à l'Évangile les déserteurs du Christ; en vain Louis défendit par ses ordonnances d'insulter aux apostats qui revenaient au christianisme, tous ceux qui avaient abjuré leur foi restèrent en Égypte, craignant toujours, nous dit Joinville, qu'on ne les appelât: *Renégat, renégat.*

Comme les croisés ne faisaient plus la guerre, ils se mirent à faire des pèlerinages. On vit alors des barons et des chevaliers, déposant leurs armes et reprenant la panetière et le bourdon de pèlerin, se rendre dans les lieux consacrés par les miracles et la présence de Jésus-Christ et des saints apôtres. Joinville nous dit qu'il alla faire ses prières à Notre-Dame de Tortose; Louis IX visita le mont Thabor, le village de Cana, la ville de Nazareth; il ne vit point Jérusalem, malgré l'invitation des princes musulmans, persuadé que la victoire devait seule lui en ouvrir les portes, et qu'un monarque chrétien ne pouvait entrer dans la ville sainte qu'après l'avoir délivrée par ses armes.

Louis IX n'avait point interrompu ses négociations avec les mame-



Saint Louis enterrant à Sidon les cadavres des chrétiens.

luks; on conclut à la fin un traité par lequel la ville sainte et toutes les villes de la Palestine, à l'exception de Gaza et de Daroum, devaient être remises entre les mains des Francs; les croisés et les maîtres de l'Égypte promettaient d'envahir ensemble la Syrie et de partager leurs conquêtes. A la suite de ce traité, les émirs envoyèrent à Louis IX les enfants des chrétiens tombés entre les mains des musulmans, et les têtes des martyrs de la croisade exposées sur les murs du Caire. Les deux armées devaient se réunir à Gaza; mais les Égyptiens ne vinrent point; après les avoir attendus pendant près d'une année, Louis apprit que le sultan du Caire et le sultan de Damas avaient fait leur paix, et qu'ils s'étaient réunis pour déclarer la guerre aux chrétiens. Alors tous les traités qu'on avait faits avec l'Égypte se trouvaient rompus; on ne s'occupa plus que de la défense des cités chrétiennes, menacées par deux ennemis à la fois. Louis IX ne négligea rien pour fortifier Jaffa, Césarée, Ptolémaïs et Sidon : cette réparation, à laquelle il employa des sommes considérables, fit dire aux infidèles que le roi de France était le plus riche et le plus puissant des monarques. Il encourageait les travaux par sa présence; souvent même, dit Joinville, on le voyait *porter la hotte pour gagner des pardons.* Tandis qu'on relevait les murs de Sidon, deux mille ouvriers furent surpris et massacrés par les Turcomans venus de Panéas. Louis, accouru de Jaffa, trouva leurs cadavres restés sans sépulture; comme personne n'osait approcher, le saint monarque prend lui-même un de ces corps déjà infect, et le transporte dans un lieu qu'il avait fait bénir. « Allons, mes amis, disait-il, allons donner un peu de terre aux ouvriers de Jésus-Christ. » Ceux qui le suivaient s'empressent de l'imiter, et tous les morts sont ensevelis. Quelle victoire pourrait être comparée à cet acte de charité?

Pendant que le roi était à Sidon, il apprit la mort de la reine Blanche; aucun malheur ne l'avait tant affligé; dès lors il ne songea plus qu'à revenir en France; son retour devenait nécessaire : il ne restait plus rien à faire pour les colonies chrétiennes; après un séjour de trois années dans la Palestine, il s'embarqua à Ptolémaïs, emportant le regret de n'avoir pu réparer les revers qu'il avait essuyés en Égypte.

Telle fut cette septième croisade, dont les commencements avaient rempli de joie les peuples chrétiens, et qui plongea ensuite dans le deuil tout l'Occident: jamais dans les guerres saintes on n'avait pris tant de mesures pour assurer le succès d'une expédition, et jamais il n'y en eut de plus malheureuse. Jamais un prince de la croix ne fut

plus révéré de ses compagnons d'armes, et jamais la licence et l'indiscipline ne furent portées plus loin dans une armée chrétienne; si cette croisade avait réussi, il est probable que l'Égypte aurait été dès ce temps-là une colonie des Francs; les historiens rapportent que Louis IX avait emmené avec lui beaucoup d'artisans et de laboureurs; ce qu'on a fait en d'autres temps dans les intérêts du commerce ou de la civilisation, on le faisait alors dans les intérêts du christianisme, et les résultats étaient souvent les mêmes, car la religion était la politique de cette époque. Comme l'expédition de Jean de Brienne et de Pélage, celle de Louis IX attira sur les chrétiens d'Égypte de grandes persécutions. Alors l'ancienne Damiette fut démolie et rebâtie à deux lieues de l'embouchure du Nil; ce fut dans cette expédition de saint Louis que commença cette singulière république des mameluks qui, à travers diverses révolutions, gouverna l'Égypte pendant plus de cinq siècles, et qui tomba tout à fait et disparut dans une autre expédition française, celle de Bonaparte.

Quoique cette croisade ait amené de grands malheurs, on ne peut pas dire cependant que la France en ait beaucoup souffert. Tandis que toute l'Europe était troublée par les guerres du sacerdoce et de l'Empire, la pensée de la guerre sainte protégea le royaume des lis. Comme l'or éprouvé sept fois, Louis revint encore meilleur qu'il n'était parti; il revint plus révéré de ses sujets, plus grand aux yeux de ses contemporains; pendant les quinze années qui suivirent la croisade, il n'oublia jamais les leçons de l'adversité, et ces quinze années furent une époque de prospérité et de gloire pour son peuple.

Pendant que Louis IX était en Orient, plusieurs expéditions se poursuivaient en Europe au nom de la croix; dans quelques contrées du Nord on faisait la guerre aux païens et aux idolâtres; dans cette guerre on bâtit des villes, des barbares furent convertis à l'Évangile, et la famille des chrétiens de l'Occident s'agrandit par les victoires des croisés.

CHAPITRE XXXIII

SITUATION MALHEUREUSE DES CHRÉTIENS DANS LA TERRE SAINTE — HUITIÈME CROISADE — SECONDE EXPÉDITION DE SAINT LOUIS — LES CROISÉS FRANÇAIS DEVANT TUNIS — MORT DE SAINT LOUIS — FIN DE LA HUITIÈME CROISADE —
(DE 1268 A 1270)

Depuis le départ de Louis IX, les colonies chrétiennes se trouvaient toujours exposées aux mêmes misères et aux mêmes périls. Il n'y avait plus de roi ni de royaume de Jérusalem; chaque cité avait son seigneur et son gouvernement; dans les villes maritimes, la population était composée de Vénitiens, de Génois, de Pisans, qui avaient apporté d'Europe leurs jalousies et leurs rivalités; nulle part une autorité qui pût faire respecter les lois au dedans et les traités au dehors. Une église de Ptolémaïs, que possédaient en commun les Génois et les Vénitiens, était devenue le sujet d'une sanglante lutte, d'une véritable guerre, qui troubla pendant plusieurs années toutes les cités chrétiennes de Syrie, et s'étendit jusqu'en Occident. Les discordes apaisées un moment entre les templiers et les hospitaliers avaient recommencé avec fureur; une chronique du temps rapporte que, dans un combat, il ne resta pas un templier pour annoncer que ceux de son ordre avaient été vaincus.

Les périls des chrétiens de la Palestine leur venaient principalement de l'Égypte. Le gouvernement monstrueux des mameluks, nés pendant la captivité de saint Louis, n'avait fait que grandir et se fortifier, au

milieu même des violences et des passions qui d'ordinaire affaiblissent et détruisent les États. Dans le tumulte des factions et des guerres civiles, le peuple était devenu belliqueux, et l'autorité était restée aux plus braves et aux plus habiles. Une femme, un enfant, beaucoup d'hommes dont l'histoire ne sait guère que le nom, s'étaient succédé sur le trône des sultans, lorsqu'à la fin on vit paraître un chef plus intrépide, plus entreprenant, plus audacieux que tous les autres. Bibars, esclave acheté sur les bords de l'Oxus, avait appris dans les camps et dans les factions tout ce qu'il fallait savoir pour gouverner un peuple barbare comme lui. Il avait renouvelé la puissance de Saladin, et toutes les forces du nouvel empire furent employées à faire la guerre aux colonies des Francs.

La première hostilité de Bibars fut la prise de Nazareth et l'incendie d'une magnifique église de la Vierge. Il se jeta ensuite sur la ville de Césarée, où toute la population fut livrée à la mort ou à la servitude, et sur Arsouf, qui ne fut plus qu'un amas de ruines. Un grand nombre de derviches, d'imans, de dévots musulmans, assistèrent au siège de ces deux villes chrétiennes, et animèrent les combattants par leurs discours et leurs prières. Bibars, après avoir fait un pèlerinage à Jérusalem pour invoquer l'appui de Mahomet, alla mettre le siège devant la ville de Sephet, bâtie sur la plus haute montagne de la Galilée; les templiers, à qui cette place appartenait, furent obligés de se rendre, et, malgré la capitulation, périrent tous par le glaive. Lorsqu'on envoya des députés au sultan pour se plaindre de cette violation du droit des gens, il se mit à la tête de ses mameluks, parcourant le pays, massacrant tous ceux qu'il rencontrait, et répétant qu'il voulait dépeupler les villes des chrétiens et peupler leurs sépulcres. Peu de temps après, Jaffa, fortifiée par saint Louis, tomba entre les mains des mameluks, qui égorgèrent tous les habitants et livrèrent la ville aux flammes. La plus grande calamité de cette guerre fut la prise d'Antioche : cette ville qui avait coûté tant de sang et tant de misères aux compagnons de Godefroy de Bouillon, et qui pendant près de deux siècles avait repoussé les attaques des barbares de l'Euphrate et du Tigre, ne résista pas une semaine aux soldats de Bibars. Comme le comte de Tripoli avait déserté cette ville, dont il avait la seigneurie, le sultan lui écrivit pour lui apprendre sa victoire. « La mort, lui disait-il, est venue de tous les côtés et par tous les chemins; nous avons tué tous ceux que tu avais choisis pour garder Antioche; si tu avais vu tes chevaliers foulés aux pieds des chevaux, les femmes

de tes sujets vendues à l'encan, les chaires et les croix renversées, les feuilles de l'Évangile dispersées et jetées au vent, tes palais livrés aux flammes, les morts dévorés par le feu de ce monde, certes tu te serais écrié : *Plût au Ciel que je fusse devenu poussière!* »

Tel était l'ennemi des Francs, telle était la guerre qu'on faisait aux colonies chrétiennes d'Orient. Ce qu'il y a de plus affligeant, c'est que l'histoire contemporaine ne parle d'aucun combat livré par les chrétiens; chaque ville semblait attendre dans ses murs que son heure fût venue; au siècle précédent, de semblables calamités auraient mis tout l'Occident en feu; maintenant on entendait parler des barbaries des infidèles avec indifférence, et l'enthousiasme belliqueux qui avait fait tant de prodiges dans les premières croisades semblait avoir passé du côté des musulmans. Dans toutes les mosquées on prêchait la *guerre contre les chrétiens;* on levait sur tous les peuples infidèles la dîme pour la guerre sacrée, et cette dîme s'appelait *le tribut de Dieu.* Toutes les nouvelles qui arrivaient alors des colonies chrétiennes annonçaient que la puissance des chrétiens s'écroulait de toutes parts, et qu'il restait à peine quelques vestiges des conquêtes des héros de la croix. Après avoir appris la chute d'Antioche, on apprenait que Byzance était retombée au pouvoir des Grecs; cet empire latin d'Orient, sans avoir vécu âge d'homme, venait de s'éteindre sans bruit; nous savons à peine quelles circonstances accompagnèrent sa fin; et pour nous montrer à quel degré d'abaissement toutes choses étaient tombées, l'histoire se contente de nous dire que les Grecs rentrèrent dans la ville impériale comme des voleurs de nuit, et que les soldats de Paléologue s'y introduisirent par un égout placé non loin de la porte dorée.

L'Occident vit de nouveau arriver l'empereur Baudouin demandant l'aumône et sollicitant dans sa misère la compassion du pape. Dans le même temps arrivèrent des côtes de Syrie l'archevêque de Tyr, et les deux grands maîtres de l'Hôpital et du Temple, qui annoncèrent que l'empire des Francs était perdu au delà des mers si l'on ne venait à son secours. On prêcha la croisade dans plusieurs royaumes de l'Europe, mais personne ne prit la croix; pour expliquer cette indifférence des peuples, que nous avons déjà signalée, et que la vue des grandes calamités ne pouvait émouvoir, il est nécessaire de faire ici une remarque. Tant que les portes de Jérusalem avaient été ouvertes aux chrétiens, il partait de toutes les contrées de l'Occident une foule de pèlerins qui avaient pour but de visiter le tombeau du Sauveur; mais

depuis que Jérusalem était retombée au pouvoir des musulmans, une barbarie jalouse et inquiète avait fermé tout à fait le chemin de Sion aux chrétiens, et surtout aux Francs; on ne voyait presque plus de pèlerins sur les routes de la ville sainte; ceux mêmes qui se rendaient dans la Palestine, ou qui habitaient les cités chrétiennes, n'allaient plus saluer le saint sépulcre, l'ardeur des pèlerinages s'affaiblissait ainsi de jour en jour, et avec elle l'enthousiasme des guerres saintes, né des pèlerinages.

On déplorait alors les guerres saintes comme une fatalité malheureuse, et peu s'en fallut qu'on n'accusât la Providence d'avoir abandonné sa propre cause; les chaires, qui avaient si longtemps retenti de la prédication des croisades, gardaient un silence lugubre; un poète contemporain, en parlant des malheurs de la terre sainte, s'écriait dans un sirvente : *Serait-il donc vrai que Dieu lui-même protège les infidèles?* Le même poète ou troubadour exprimait le désespoir des chrétiens par des paroles qui ressembleraient aujourd'hui à de l'impiété. « Celui-là, disait-il, est bien fou qui voudrait faire la guerre aux Sarrasins, quand Jésus-Christ les laisse en paix et leur permet de triompher à la fois des Francs et des Tartares, des peuples de l'Arménie et des peuples de la Perse. Chaque jour le peuple chrétien reçoit une humiliation nouvelle; car il dort, ce Dieu qui avait coutume de veiller, tandis que Mahomet se montre avec toute sa force, et pousse en avant le farouche Bibars. »

Dans l'état où se trouvait l'Europe, troublée par des luttes diverses, un seul monarque s'occupait encore des colonies chrétiennes d'Orient. Le souvenir même des malheurs qu'il avait soufferts pour l'héritage de Jésus-Christ intéressait le pieux Louis IX à une cause que tout le monde semblait abandonner. Lorsqu'il consulta le pape sur son projet de faire encore la guerre aux infidèles, Clément IV hésita à lui répondre, et resta longtemps à se persuader que le projet du monarque venait de Dieu. Enfin le vingt-troisième jour de mars 1268, le grand parlement du royaume s'étant assemblé dans une salle du Louvre, le roi de France, accompagné du légat du pape portant à la main la couronne d'épines de Jésus-Christ, annonça son dessein de secourir la terre sainte. Louis IX exhorta tous ceux qui l'entouraient à prendre la croix; l'envoyé du chef de l'Église parla après le roi, et, dans une exhortation pathétique, appela tous les guerriers français à s'armer contre les infidèles. Louis reçut la croix des mains du légat; son exemple fut suivi par trois de ses fils; le légat reçut ensuite le serment



Nazareth.

d'un grand nombre de prélats, de comtes et de barons; parmi ceux qui prirent la croix en présence du roi et dans les jours qui suivirent cette prédication, l'histoire cite : Jean comte de Bretagne, Alphonse de Brienne, Thibault roi de Navarre, le duc de Bourgogne, les comtes de Flandre, de Saint-Pol, de la Marche, de Soissons. Les femmes montrèrent le même zèle : les comtesses de Bretagne et de Poitiers, Yolande de Bourgogne, Jeanne de Toulouse, Isabelle de France, Amélie de Courtenay et plusieurs autres résolurent de suivre leurs maris dans l'expédition d'outre-mer. Tous ceux qui se croisaient ainsi n'étaient point conduits par l'enthousiasme des croisades, mais par leur affection pour le saint roi et leur respect pour ses volontés. On n'avait plus d'espoir de conquérir de riches seigneuries dans le pays des Sarrasins; la terre sainte n'offrait plus que les palmes du martyre à ceux qui tiraient l'épée pour la défendre. Tout le monde était désenchanté sur l'Orient; la reine Marguerite, qui avait tant souffert à Damiette, n'eut pas le courage cette fois d'accompagner son époux; le sire de Joinville, fidèle compagnon de Louis IX, ne put consentir à quitter ses vassaux, que son absence avait déjà rendus si malheureux; dans l'opinion qu'il avait de la nouvelle croisade, il ne craignait pas de dire que ceux *qui avoient conseillé au roi le voyage d'outre-mer avoient péché mortellement.*

Cependant il n'échappait ni plaintes ni murmures contre Louis IX. L'esprit de résignation, qui était une des vertus du monarque, semblait avoir passé dans l'âme de ses sujets, et, pour nous servir de l'expression même de la bulle du pape, les Français ne voyaient dans le dévouement du roi qu'un noble et douloureux sacrifice à la cause des chrétiens, à cette cause pour laquelle *Dieu n'avoit pas épargné son Fils unique.*

Le départ de la croisade fut fixé à l'année 1270; ainsi près de trois années furent employées aux préparatifs de l'expédition. Ce ne fut pas sans quelque résistance que le clergé, accablé de toutes sortes de charges, paya la dîme ordonnée par le pape. Le roi eut recours à l'impôt qu'on appelait la capitation, et que les seigneurs suzerains, d'après les coutumes féodales, exigeaient de chacun de leurs vassaux dans des circonstances extraordinaires. Les seigneurs qui avaient pris la croix n'avaient plus assez d'enthousiasme pour vendre leurs terres et se ruiner; Louis s'engagea à fournir aux dépenses de leur voyage, et leur assura une solde, ce qu'on n'avait point vu dans les croisades de Louis VII et de Philippe-Auguste. Le pieux

monarque ne négligea rien pour assurer la paix du royaume pendant son absence; le moyen le plus sûr, c'était de faire de bonnes lois : ce fut alors que furent publiées les ordonnances qui font encore la gloire de son règne.

On prêcha la croisade dans les autres royaumes de l'Europe; au concile de Northampton, le prince Édouard, fils aîné de Henri III, fit le serment d'aller combattre les infidèles; sa valeur brillante avait triomphé des barons ligués contre le roi; ceux qu'il avait vaincus suivirent son exemple, et toutes les passions de la guerre civile se portèrent alors vers la guerre sainte. La Catalogne et la Castille fournirent aussi un grand nombre de croisés; le roi de Portugal et Jacques d'Aragon voulurent combattre sous les drapeaux de saint Louis et partir avec lui pour l'Orient. Le nouveau roi de Naples, Charles d'Anjou, en butte au mécontentement des peuples, faisait aussi prêcher la guerre sainte dans ses États; son ambition espérait tirer parti de la croisade, soit pour conquérir la Grèce, soit pour soumettre les côtes d'Afrique.

Cependant les croisés français se mettaient en marche dans toutes les provinces et se dirigeaient vers les ports de Marseille et d'Aigues-Mortes, où les attendaient des vaisseaux génois. Le roi avait confié l'administration du royaume à Matthieu, abbé de Saint-Denis, et à Simon, sire de Nesle. Au mois de mars 1270, il se rendit à l'abbaye de Saint-Denis, et reçut l'oriflamme : le lendemain il assista à une messe qui fut célébrée pour la croisade dans l'église Notre-Dame de Paris, et alla coucher à Vincennes, d'où il se mit en route pour le grand pèlerinage. Le peuple et la cour étaient plongés dans la tristesse; ce qui ajoutait à la douleur publique, c'est qu'on ne savait point encore où Louis allait diriger son expédition; on parlait vaguement des côtes d'Afrique. Le pape avait écrit aux chrétiens de la Palestine pour leur annoncer les secours de l'Occident. Déjà les croisés d'Aragon et de plusieurs autres pays s'étaient embarqués pour les côtes de Syrie. Mais la politique ambitieuse du duc d'Anjou avait fait changer tous les projets; il conseilla d'attaquer Tunis, et fit prévaloir son avis dans le conseil de Louis IX. Le saint roi fut entraîné par l'espérance de convertir à la religion de la croix le roi de Tunis et son peuple. Après les prières et les cérémonies d'usage, la flotte qui portait le roi de France et son armée mit à la voile le 1 juillet, et se dirigea vers les rives de l'Afrique. Elle arriva le 14 juillet à la vue de Tunis, et aborda sur la rive de l'ancienne Carthage, qui

n'était plus qu'une bourgade appelée *Marza*. Les croisés débarquèrent sans obstacles, s'emparèrent, l'épée à la main, d'une tour gardée par les Maures, dressèrent leur camp, et, sans savoir qu'ils foulaient les ruines de la ville d'Annibal, ils se préparèrent au siège de Tunis.

CHAPITRE XXXIV

SUITE DE LA HUITIÈME CROISADE
— MALADIE ET MORT DE SAINT LOUIS — TRAITÉ DE PAIX AVEC LE PRINCE DE TUNIS
— RETOUR EN FRANCE DES CROISÉS FRANÇAIS

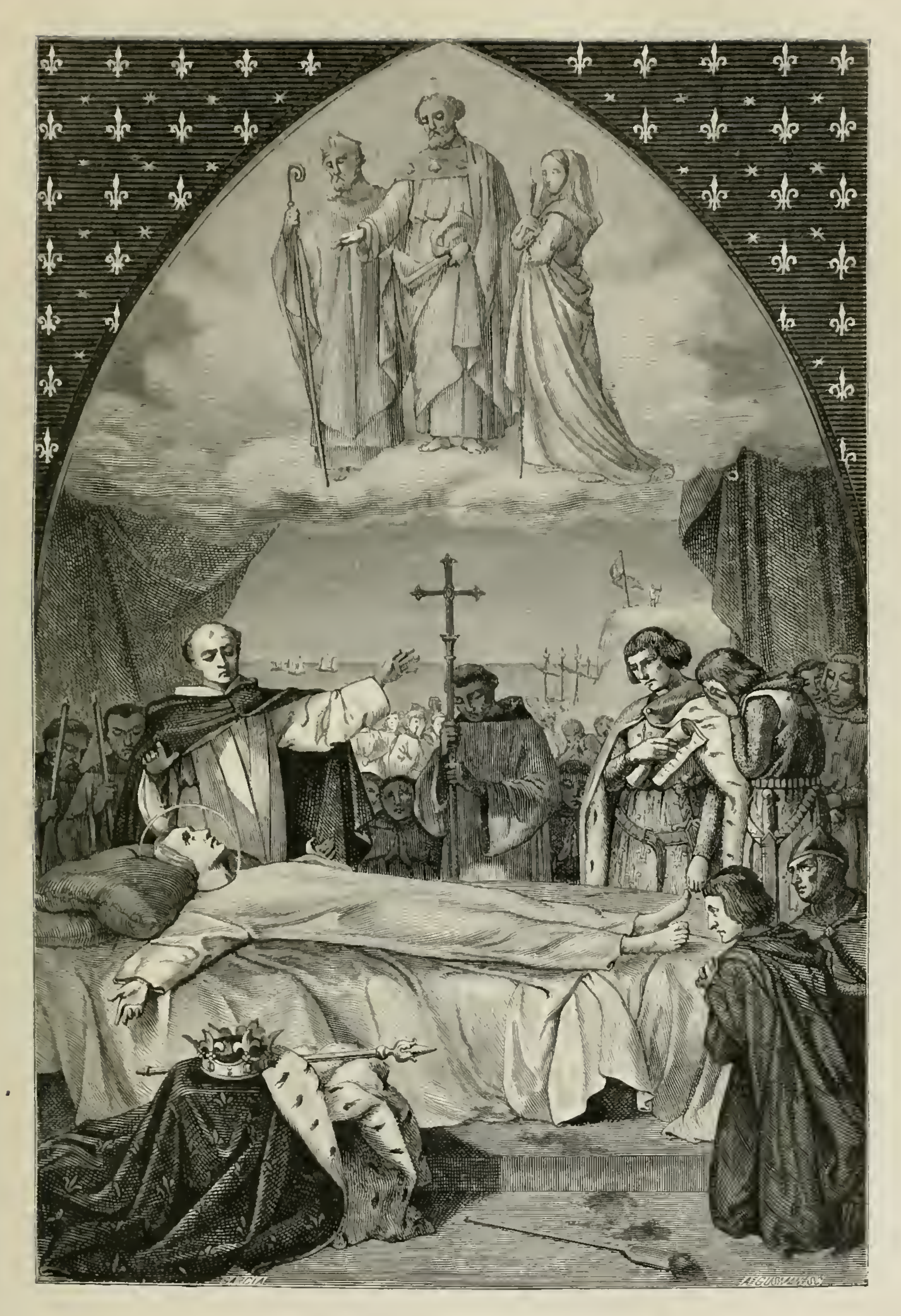
Tunis, appelée par les Romains *Tenis* ou *Tenissa,* située à cinq lieues de l'emplacement de Carthage, le disputait par son industrie et sa population aux villes les plus florissantes de l'Afrique. On y comptait dix mille maisons, trois grands faubourgs; les dépouilles des nations, les produits d'un commerce immense l'avaient enrichie. Les avenues de la place étaient défendues par des tours et des remparts. Pour commencer le siège de Tunis, Louis IX attendait le roi de Sicile, qui devait arriver avec une flotte et une armée; le pieux monarque espérait aussi que le prince musulman qui avait promis d'embrasser la foi chrétienne préviendrait les maux de la guerre par une sincère conversion. Malheureusement le roi de Sicile se fit attendre plusieurs semaines; le souverain de Tunis, au lieu de se convertir, rassembla des forces, et ses messagers annoncèrent enfin qu'il viendrait *chercher le baptême sur le champ de bataille.* Pendant les derniers jours de juillet et la première quinzaine d'août, une multitude de Maures et d'Arabes se montra sans cesse autour des croisés, leur tendant toutes sortes d'embûches, mais n'osant jamais les attaquer de front. Les soldats de la croix daignaient à peine se mesurer avec de pareils ennemis; mais, dans les lieux où ils étaient campés, ils avaient à re-

douter de plus grands périls que ceux de la guerre. Cette contrée, autrefois si fertile, n'était plus qu'une solitude aride et brûlante; dès les premiers jours de leur arrivée, les croisés manquaient d'eau, et pour nourriture n'avaient que des viandes salées; la dysenterie et des fièvres pestilentielles causèrent de grands ravages dans le camp des chrétiens; on eut d'abord à regretter les comtes de Vendôme et de la Marche, les seigneurs de Montmorency, de Pienne, de Brissac, etc.; enfin il mourut tant de monde, qu'on jetait les cadavres pêle-mêle dans les fossés. Louis IX cherchait à ranimer les chefs et les soldats par ses paroles et par l'exemple de sa résignation; mais il tomba lui-même malade de la dysenterie. Tant qu'il conserva des forces, il veilla aux besoins de l'armée; quand la maladie redoubla et qu'il sentit sa fin approcher, il fit placer une croix devant lui, et, tendant les mains, il implora Celui qui avait souffert pour la race humaine. Toute l'armée était en deuil; les soldats fondaient en larmes. Ce fut alors que Louis adressa à son fils Philippe, qui devait lui succéder, des conseils sur la manière de gouverner le royaume qu'il allait lui laisser. Après lui avoir recommandé de respecter et faire respecter la religion et ses ministres, de craindre en tout temps et par-dessus tout d'offenser Dieu : « Mon cher fils, ajouta-t-il, si tu parviens au trône, montre-toi digne par ta conduite de recevoir la sainte onction dont les rois de France sont sacrés... Quand tu seras roi, montre-toi juste en toutes choses, et que rien ne puisse jamais t'écarter de la vérité et de la droiture... Réunis tous tes efforts pour apaiser les divisions qui s'élèveraient dans le royaume; car rien ne plaît tant à Dieu que le spectacle de la concorde et de la paix... Sois équitable dans la levée des deniers publics, sage et modéré dans leur emploi... Corrige avec prudence ce qui est défectueux dans les lois du royaume... Maintiens avec loyauté les droits et franchises que tu trouveras établis... Plus tes sujets seront heureux, plus tu seras grand... Plus ton gouvernement sera irréprochable, plus tes ennemis craindront de l'attaquer. » Ainsi cet évangile de la royauté était donné au milieu des calamités d'une croisade et par un roi de France expirant sur la cendre. Nous regrettons que dans notre long voyage à la suite des croisés nous n'ayons pu relire ces dernières paroles de Louis IX au lieu où elles ont été prononcées.

Après avoir donné des conseils à son fils, Louis IX ne voulut plus songer qu'à Dieu, et resta seul avec son confesseur : sa bouche ne cessait, dit un témoin oculaire, *ne de jour ne de nuit, de louer*

Notre-Seigneur et de prier pour le peuple qu'il avoit là amené: quelquefois il invoquait saint Denis, qu'il avait souvent imploré dans les batailles, et lui demandait son céleste appui pour cette armée qu'il allait laisser sans chef. A neuf heures du matin, le lundi 25 août, il perdit la parole, mais il regardait encore *les gens débonnairement.* « Entr'heures de tierce et de none, fist aussi comme semblant de dormir, et fut bien les yeux clos l'espace d'une demi-heure et plus; il parut ensuite se ranimer, ouvrit les yeux, et regarda le ciel, en disant : Seigneur, j'entrerai dans votre maison, et je vous adorerai dans votre saint tabernacle. » Il expira à trois heures du soir. Philippe, malade lui-même, reçut, au milieu de la douleur publique, l'hommage et les serments des chefs, des barons et des seigneurs qui se trouvaient présents. Trois religieux qui avaient assisté à la mort de Louis furent chargés d'annoncer ces tristes nouvelles en Occident. Ils étaient porteurs d'un message adressé *au clergé et à tous les gens de bien du royaume.* Philippe, dans sa lettre, qui fut lue en présence de tous les fidèles, demandait des prières pour l'âme de son père, et promettait de suivre l'exemple d'un prince qui aima toujours le royaume de France *comme la prunelle de ses yeux.*

Le roi de Sicile, arrivé sur la côte d'Afrique au moment même où expirait Louis IX, prit le commandement de l'armée : on recommença la guerre; les soldats de la croix, tout occupés, depuis un mois, de la mort et des funérailles de leurs chefs et de leurs compagnons, cherchèrent des distractions et des combats, et mirent en fuite dans plusieurs rencontres la multitude des Maures et des Arabes. Le prince de Tunis, effrayé dans sa capitale, envoya aux chefs de la croisade des députés chargés de solliciter la paix; il s'engageait à devenir le tributaire du roi de Sicile, et promettait de plus de donner aux chrétiens une partie de ses trésors pour les dépenses de la guerre. Le 31 octobre, une trêve de quinze années solaires fut conclue entre le *calife, l'iman commandeur des croyants, Abou Abdallah Mohamed* d'une part, et, de l'autre, le *prince illustre* Philippe, par la grâce de Dieu roi de France, le *prince illustre* Charles roi de Sicile, le *prince illustre* Thibault roi de Navarre. Le traité portait que les prisonniers et captifs seraient rendus de part et d'autre, que les religieux et les prêtres chrétiens pourraient s'établir dans les États du commandeur des croyants, qu'ils auraient la liberté de prêcher dans l'enceinte de leurs églises, de servir Dieu conformément à leur culte, et de faire à Tunis *tout ce qu'ils faisaient dans leur pays.* La plupart des seigneurs et



Mort de saint Louis.

des barons qui avaient accompagné Louis IX à la croisade furent nommés dans le traité.

La flotte qui devait ramener en France les tristes débris de la croisade mit à la voile vers la fin d'octobre. Elle fut assaillie par une affreuse tempête dans les mers de Sicile; plus de quatre mille croisés périrent dans les flots. Le roi de Navarre mourut peu de temps après avoir débarqué à Trépani; sa femme Isabelle ne put lui survivre, et mourut de douleur. Philippe, qui s'était arrêté en Sicile, repartit pour la France au mois de janvier; la jeune reine, qui l'avait suivi, fut une nouvelle victime de la croisade, et mourut d'une chute en traversant la Calabre. Le roi Philippe, resté seul, poursuivit sa route, emportant avec lui le corps de sa femme, de son frère et de son père. La renommée vint bientôt lui apprendre que le comte et la comtesse de Poitiers, retournant en Languedoc, étaient morts tous deux en Toscane. Philippe, après avoir traversé le mont Cenis, revit son royaume, qu'il trouva plongé dans le deuil. Quel spectacle pour la France! des urnes funéraires, les débris d'une armée naguère florissante, un jeune prince malade et n'ayant échappé que par miracle à toutes les calamités de la croisade! Les restes de Louis IX furent portés à l'abbaye de Saint-Denis, où nous les avons vu jeter au vent; son cœur et ses entrailles étaient restés en Sicile, où l'abbaye de Montréal les a mieux défendus contre les outrages du temps et des révolutions.

Cette expédition de Louis IX, comme on vient de le voir, ne fut véritablement qu'une longue suite de funérailles et de malheurs sans gloire; le pieux génie ou plutôt l'ange des croisades se couvrit alors d'un crêpe funèbre, et remonta au ciel avec le saint roi. Toutefois, dans notre âge de civilisation avancée et dans un temps où nous mettons notre gloire à répandre partout la lumière, nous ne devons pas oublier que cette guerre lointaine où mourut un roi de France avait pour but de porter les clartés de l'Évangile dans les contrées barbares, et d'associer les peuples de l'Afrique aux progrès et aux destinées de l'Europe chrétienne.

CHAPITRE XXXV

ARRIVÉE D'ÉDOUARD, FILS D'HENRI III, EN PALESTINE — SA VIE MENACÉE PAR UN ÉMISSAIRE DU VIEUX DE LA MONTAGNE — SON RETOUR EN EUROPE — ÉTAT DES COLONIES CHRÉTIENNES EN SYRIE — TRIPOLI ET PLUSIEURS VILLES DES FRANCS PRISES PAR LES MAMELUKS D'ÉGYPTE — SIÈGE ET DESTRUCTION DE PTOLÉMAÏS (DE 1270 A 1291)

Tandis que les compagnons de Louis IX abandonnaient les côtes de l'Afrique, le prince Édouard, fils de Henri III, arrivait en Palestine avec le comte de Bretagne, son frère Edmond, trois cents chevaliers et cinq cents croisés venus de la Frise. Tous ces croisés, réunis aux templiers et aux hospitaliers, et les guerriers du pays, formèrent une armée de sept à huit mille hommes, prête à marcher au-devant de l'ennemi. Cette armée se dirigea d'abord vers la Galilée, dispersa dans la forêt de Panéas une nombreuse tribu de Turcomans, s'empara de leurs troupeaux, assiégea ensuite Nazareth, et massacra toute la population musulmane, accusée d'avoir livrée aux flammes la magnifique église de la Vierge. Après cette campagne, dont les guerriers de la croix rapportèrent plus de butin que de gloire, le prince Édouard revint tout à coup à Ptolémaïs, et ne chercha plus d'ennemis à combattre.

On a vu précédemment que dans les croisades il ne s'agissait plus seulement de vaincre les infidèles, mais de les convertir. L'espérance d'amener à la foi de l'Évangile le prince de Tunis avait fait prendre la croix et les armes à Louis IX; le prince Édouard, animé du même

esprit, se laissa entraîner à la pensée de convertir l'émir de Jaffa; celui-ci envoya au prince anglais un député chargé de lui exprimer son désir d'embrasser la foi chrétienne; mais, par la plus noire des perfidies, ce député était un émissaire du Vieux de la Montagne. Ayant trouvé un jour Édouard seul dans sa chambre, l'envoyé de l'émir se jeta sur lui avec un poignard; le prince anglais, quoique blessé au bras et au front, tua son meurtrier et guérit de ses blessures. Mais, après ce tragique incident, il ne songea plus qu'à quitter la Palestine, et s'embarqua avec ses chevaliers pour retourner en Europe. Nous ne parlerons pas ici du traité de paix qu'Édouard conclut en partant avec le sultan du Caire, traité que son départ laissait sans garantie, et que Bibars avait déjà rompu avant que les croisés anglais eussent traversé les mers. Les croisés français, comme on l'a vu, avaient fait de même un traité en partant de Tunis; ces sortes de paix, conclues entre des princes qui allaient être séparés par l'immensité des flots, et qui ne devaient plus se retrouver ni entendre parler les uns des autres, caractérisent assez bien la fin des croisades. Après Édouard, aucun prince chrétien ne passa la mer pour aller combattre en Asie les infidèles, et la petite armée qu'il conduisit en Syrie fut la dernière qui partit de l'Occident pour la délivrance ou le recouvrement de la terre sainte.

Parmi les circonstances qui firent échouer la croisade de Louis IX et d'Édouard, l'histoire ne doit pas oublier la longue vacance du saint-siège, pendant laquelle aucune voix ne se fit entendre pour animer les croisés. Cependant le conclave, après deux ans, choisit un successeur de saint Pierre, et, par une circonstance heureuse pour les chrétiens d'Orient, les suffrages des cardinaux tombèrent sur Thibault, archidiacre de Liège, qui avait suivi les Frisons en Asie, et que la nouvelle de son élévation trouva encore dans la Palestine; les chrétiens de Syrie durent alors espérer que le nouveau pontife, longtemps témoin de leurs périls et de leurs misères, ne manquerait pas d'employer tout son pouvoir pour les secourir. Thibault leur en donna l'assurance avant de quitter Ptolémaïs, et, dans un discours qu'il adressa au peuple assemblé, il répéta ces paroles du prophète-roi : *Si je t'oublie, ô Jérusalem! que ma main droite tombe desséchée; si ton souvenir s'efface de mon cœur, que ma langue s'attache à mon palais.* A son retour en Europe, Thibault, qui prit le nom de Grégoire X, s'occupa de remplir ses promesses; mais le nom de Jérusalem ne réveilla plus d'enthousiasme ni même de compassion.

Le nouveau pontife convoqua à Lyon un concile, où assistèrent les patriarches de Jérusalem et de Constantinople, les envoyés de tous les princes chrétiens de l'Orient et de l'Occident. On remarqua surtout dans cette assemblée les ambassadeurs du chef puissant des Mogols, qui proposait de s'allier aux chrétiens pour combattre les musulmans. Un si grand spectacle donné à la chrétienté ne put émouvoir le cœur des fidèles et faire revivre des sentiments qui, pour nous servir des expressions de l'Écriture, n'étaient plus que le *reste fumant d'une étoile brûlée.* Des légats furent envoyés dans les États de l'Europe; il se trouvait encore des prédicateurs qui parlaient au nom de la croix; on leva encore des dîmes sur le clergé : mais les chevaliers et les barons restaient partout dans l'inaction et l'indifférence. L'ambition même avait perdu ses illusions, et les royaumes de l'Orient n'étaient plus que des grandeurs imaginaires. « Le pape, disait un roi de Castille, vient de me nommer souverain de la Syrie et de l'Égypte; je ne veux pas être ingrat, et je proclame à mon tour *le saint-père calife de Bagdad.* » Cette anecdote, rapportée par Pétrarque, nous fait voir que le temps des conquêtes en Orient était passé, et que les croisades n'avaient plus rien à promettre aux princes et aux chevaliers que la couronne du martyre.

L'état des colonies chrétiennes devenait toujours plus misérable; une remarque à faire ici, c'est qu'il y avait alors trois rois pour le royaume de Jérusalem, qui n'existait plus. Tous ces prétendants sans armées ne donnaient aucune espérance de salut à ce qui restait de l'empire des Francs; et si les chrétiens eurent quelques jours de sécurité, ils le durent à la mort de Bibars, le plus redoutable de leurs ennemis. Kelaoun, qui succéda à Bibars, battit les Tartares, qui s'étaient avancés jusqu'en Syrie, ravagea le pays des Arméniens, et se rendit aux prières des chrétiens de la Palestine qui lui demandèrent la paix. Le sultan du Caire n'avait point de flotte pour assiéger les villes maritimes des Francs; il craignait d'ailleurs une croisade promise par le pape aux chrétiens d'Orient. Sans faire une guerre ouverte aux colonies chrétiennes, il préparait tout pour leur destruction; et dans les trêves mêmes qu'il leur accordait, il leur imposait des conditions qui les soumettaient d'avance à ses lois et devaient les conduire à leur perte. Quand vint le temps des combats, Kelaoun commença les hostilités par la prise de Margat, de Laodicée et de Tripoli. Tripoli, que les croisés avaient assiégée pendant cinq années, ne put résister que trente-cinq jours aux assauts des mameluks; toute la po-

pulation fut massacrée ou traînée en servitude. Le sultan victorieux ordonna de brûler et de démolir la ville.

Après la prise de Tripoli, Kelaoun menaça Ptolémaïs, la métropole des Francs en Syrie; cependant, soit qu'il redoutât le désespoir des chrétiens, soit qu'il ne jugeât point encore le moment favorable, il céda à quelques sollicitations, et renouvela avec les habitants une trêve de deux ans deux mois deux semaines deux jours et deux heures. A la suite de ce traité, il s'éleva des divisions parmi les chrétiens, et ces divisions ne firent que préparer les jours de la calamité. Le pape envoya à Ptolémaïs seize cents soldats levés en Italie, qui, n'ayant point de solde, firent des excursions hors de la ville, et pillèrent les chrétiens et les musulmans. Kelaoun rompit la trêve, et fit assembler son armée pour marcher de nouveau contre les villes chrétiennes. Dès lors on ne s'occupa plus dans Ptolémaïs que de défendre la ville menacée. Dans toutes les mosquées de la Syrie et de l'Égypte on annonça la dernière heure de la puissance des Francs. Kelaoun, qui mourut au milieu des préparatifs de cette guerre, fit venir son fils Chalil à son lit de mort, le conjura de ne point lui accorder les honneurs de la sépulture avant que Ptolémaïs fût réduite en cendres. Bientôt l'armée de Chalil parut devant la cité. Cette armée s'étendait d'un côté jusqu'au Carmel, et de l'autre jusqu'aux montagnes de Karouba; la ville n'avait pour sa défense que dix-huit mille combattants et les fortifications de saint Louis. Le siège commença dans les premiers jours d'avril.

Le danger réunit d'abord tous les habitants de Ptolémaïs; dans les premiers combats, rien n'égalait leur ardeur; ils étaient soutenus par l'espoir qu'on recevrait des secours de l'Occident; ils espéraient aussi que leur résistance victorieuse découragerait la multitude des Sarrasins; mais, à mesure que ces espérances s'évanouissaient, on voyait se ralentir leur zèle; la plupart ne pouvaient supporter de longues fatigues; la vue d'un péril qui renaissait sans cesse lassait leur courage; chaque jour la ville avait moins de défenseurs, et le port, plus fréquenté que les remparts, était rempli de gens qui fuyaient. Bientôt la discorde se montra de nouveau parmi les chefs et parmi le peuple; les assiégés se reprochèrent entre eux les maux qu'ils souffraient. Le quatrième jour de mai, les musulmans livrèrent un terrible assaut; le roi de Chypre, qui était venu au secours de la ville, combattit jusqu'au soir; mais, effrayé du péril, il déserta le poste qu'il défendait et s'embarqua la nuit avec ses soldats, laissant tout son peuple dans le dés-

espoir. Le lendemain, nouvel assaut; les machines et les tours musulmanes avaient renversé les remparts du côté de l'Orient; après quelques heures de combat, les brèches et les fossés sont couverts de cadavres; les musulmans pénètrent jusque dans la ville, et ne sont repoussés que par la valeur miraculeuse des hospitaliers, ayant à leur tête Guillaume de Clermont. La plupart des habitants, n'espérant plus se sauver, avaient cessé de combattre et attendaient la mort. Le patriarche de Jérusalem, vieillard vénérable, cherche à les ranimer par sa présence et par ses discours; dans un troisième assaut il se montre au milieu des combattants, invoquant le secours de Jésus-Christ; autour de lui les plus braves des guerriers chrétiens se précipitaient sur les lances des ennemis, en appelant le *benoist Jésus-Christ* à haute voix; de leur côté, les Sarrasins *appelaient le nom de leur Mahomet,* et s'avançaient dans la ville; alors toute la population se lève contre eux et les force à le fuir. Chaque jour les musulmans renouvelaient leurs attaques; à la fin de chaque journée, les chrétiens se félicitaient d'avoir triomphé de leurs ennemis; mais le lendemain, quand le soleil éclairait la plaine, ils voyaient toujours autour de leurs murailles une multitude innombrable de musulmans.

Le 18 mai, jour funeste aux chrétiens, l'armée musulmane reçut le signal pour une attaque générale : le choc fut plus opiniâtre et plus sanglant que les journées précédentes; parmi ceux qui tombaient sur le champ de bataille, on comptait sept musulmans pour un chrétien; mais les musulmans pouvaient réparer leurs pertes, celles des chrétiens étaient irréparables; le grand maître du Temple périt au milieu de ses chevaliers, celui de l'Hôpital reçut en même temps une blessure qui le mit hors de combat. Tous les efforts des Sarrasins s'étaient dirigés vers la porte Saint-Antoine, à l'orient de la ville; de ce côté, il restait à peine mille guerriers chrétiens pour défendre les remparts et les tours en ruine. Ce fut alors qu'un crêpe de mort s'étendit sur toute la ville de Ptolémaïs; l'intérieur de la cité devint le théâtre de la guerre; il n'y eut pas de rue qui ne vît couler des torrents de sang; on livra un combat pour chaque fort, pour chaque palais, à l'entrée de chaque place; dans tous ces combats, il y eut tant d'hommes tués, qu'au rapport d'un témoin oculaire *on marchait sur les morts comme sur un pont* Alors un violent orage éclata sur la ville, une espèce de nuit couvrit l'horizon; on distinguait à peine dans l'obscurité les drapeaux qui flottaient encore sur les tours; l'incendie s'alluma dans plusieurs quartiers sans que personne s'occupât de l'éteindre; une multitude de peuple

fuyait au hasard; des familles éplorées se réfugiaient dans les églises, où elles étaient étouffées par les flammes, ou égorgées au pied des autels; des religieuses, des vierges timides se meurtrissaient le sein et le visage pour échapper à la brutalité du vainqueur; tous les chefs des chrétiens avaient péri par le glaive ou pris la fuite; il ne restait plus que le patriarche de Jérusalem, qui pendant tout le siège avait partagé le péril des combattants, et qui adressait encore au Ciel des prières pour son troupeau dispersé. Lorsqu'on l'entraînait vers le port pour le dérober à la poursuite des musulmans, ce généreux vieillard se plaignait d'être séparé de ce peuple avec lequel il voulait mourir; on le força enfin de s'embarquer; mais comme il reçut dans son navire tous ceux qui se présentaient, le vaisseau fut submergé, et le fidèle pasteur mourut victime de sa charité.

La ville prise et saccagée, on combattit encore dans le château du Temple, bâti près de la mer; les templiers se défendirent pendant plusieurs jours. A la fin, la principale tour fut minée: les femmes, les enfants, les guerriers chrétiens, tout ce qui était venu chercher un asile dans la maison du Temple, périt enseveli sous les décombres. Toutes les églises de la ville avaient été profanées, pillées, livrées aux flammes; le sultan ordonna que les principaux édifices, les tours et les remparts fussent démolis. Campé sur les ruines de Ptolémaïs, le fils de Kelaoun envoya un détachement de son armée pour s'emparer de la ville de Tyr; cette ville, saisie d'épouvante, ouvrit ses portes sans résistance. Sidon, Beyrouth, et toutes les villes chrétiennes de la côte, virent flotter le drapeau victorieux des musulmans; leur population fut massacrée ou traînée en Égypte. Le fanatisme de la victoire s'étendit jusque sur les pierres; on bouleversa jusqu'au sol qu'avaient foulé les chrétiens.

Lorsqu'on apprit en Europe cette fin déplorable de la puissance des Francs en Asie, l'Occident fut plongé dans la douleur; personne n'avait songé à prendre les armes pour la secourir, mais tout le monde déplora sa ruine. Les fidèles, désolés, s'en prirent au souverain pontife; ils s'en prirent aux puissants monarques de la chrétienté, qu'ils accusaient d'avoir abandonné *Ptolémaïs, comme une brebis au milieu des loups.* La multitude, consternée, racontait les prodiges par lesquels le Dieu des chrétiens avait annoncé les décrets de sa colère. Beaucoup de fidèles étaient persuadés que les saints et les anges avaient déserté les demeures sacrées de Jérusalem, les sanctuaires de Bethléhem, de Nazareth et de la Galilée; chaque jour on voyait débarquer dans les

ports d'Italie de malheureux habitants de la Palestine, qui parcouraient les cités en demandant l'aumône, et racontaient, les yeux remplis de larmes, les derniers malheurs du peuple chrétien en Orient.

Là finirent les croisades d'outre-mer; un historien arabe, après avoir parlé de cette destruction des villes chrétiennes, fait cette prédiction singulière : « Les choses, s'il plaît à Dieu, demeureront ainsi jusqu'au jour du jugement. » Voilà cinq siècles d'écoulés, et la prophétie musulmane continue de s'accomplir. On peut dire qu'après la perte des cités chrétiennes de la Syrie le monde se trouva partagé en deux : l'Orient condamné à rester dans la barbarie, et l'Occident marchant seul vers la lumière. La Méditerranée avec ses rivages et ses îles, la Méditerranée, qui avait été la mère de la civilisation dans le monde ancien, resta cette fois du côté des barbares.

CHAPITRE XXXVI

INUTILE PRÉDICATION D'UNE CROISADE —
LES TARTARES MAITRES DE JÉRUSALEM, ET ALLIÉS DES CHRÉTIENS
— CROISADE DE DAMES GÉNOISES — TENTATIVES DE CROISADES EN FRANCE —
PROJET D'UNE GUERRE SAINTE SOUS PHILIPPE DE VALOIS —
PIERRE DE LUSIGNAN, ROI DE CHYPRE, A LA TÊTE DE DIX MILLE CROISÉS — PILLAGE D'ALEXANDRIE
— CROISADE ENTREPRISE PAR LES GÉNOIS ET DES CHEVALIERS FRANÇAIS
SUR LES CÔTES D'AFRIQUE (DE 1292 A 1302)

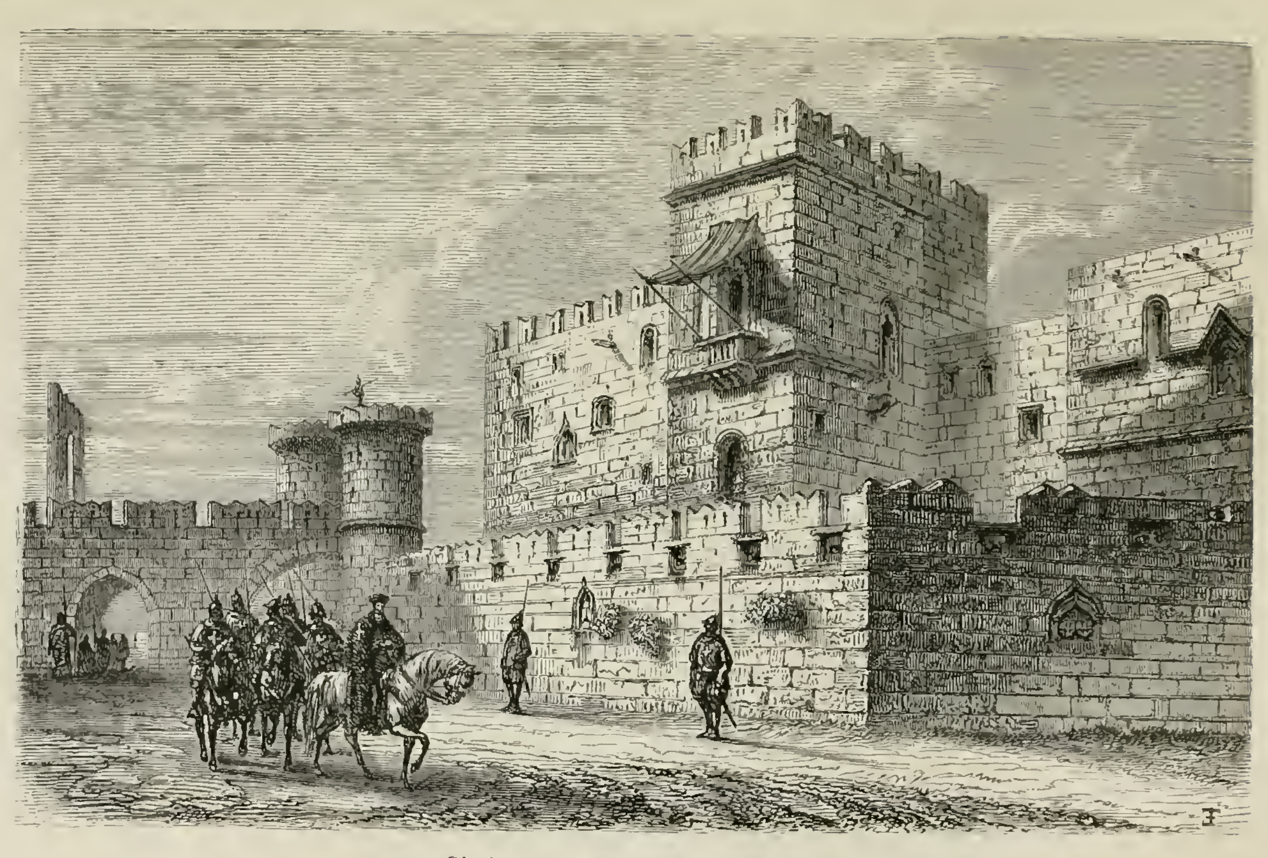
Nicolas IV déplora les destructions des colonies chrétiennes en Orient; il ouvrit tous les trésors des miséricordes divines à ceux qui prendraient la croix. Le roi d'Angleterre, Édouard, qui avait juré de traverser une seconde fois les mers, se contenta de recueillir les décimes de la terre sainte; l'empereur Rodolphe, qui s'était revêtu du signe des pèlerins, mourut alors, plus occupé des affaires de l'Allemagne que de la puissance chrétienne en Asie.

Tandis que Jérusalem était ainsi oubliée dans l'Occident, les Tartares de la Perse, qui avaient d'abord alarmé l'Europe, et auxquels on ne songeait plus, vinrent tout à coup ranimer les espérances de la chrétienté, et formèrent le projet d'arracher aux musulmans la Syrie et la Palestine. Depuis longtemps les Tartares faisaient la guerre aux ennemis des chrétiens; l'empereur Cazan, qui régnait alors sur la nation mongole, regardait les disciples du Christ comme ses alliés, et dans ses armées, où servaient les Géorgiens, le drapeau de la croix

brillait à côté de l'étendard impérial. Cet empereur avait vaincu les mameluks d'Égypte dans les plaines d'Émesse. Alep et Damas lui ouvrirent leurs portes; les chrétiens qui suivaient son armée rentrèrent dans Jérusalem, et lui-même salua avec eux le sépulcre du Sauveur. Ce fut de là que Cazan envoya des ambassadeurs au pape et aux souverains de l'Europe chrétienne, pour solliciter leur alliance et leur offrir la possession de la terre sainte. Il ne se trouva pas en Occident un prince qui répondît à cet appel des Mongols; naguère une croisade d'enfants avait déjà démontré la décadence des guerres saintes. Cette décadence est montrée ici par un signe plus caractéristique et plus étrange. Des dames génoises obéirent seules à la voix du pape, qui sollicitait la bravoure des guerriers; ces amazones de la croix, après avoir reçu la bénédiction du pape, ne partirent point, et l'empereur Cazan, dont elles devaient rejoindre les drapeaux, mourut à Damas, emportant la dernière espérance des chrétiens.

Les ordres du Temple et de l'Hôpital avaient été la dernière force militaire et la dernière défense des États chrétiens en Asie. Les hospitaliers, après la destruction de Ptolémaïs, s'établirent dans l'île de Rhodes, et réunirent à l'île *du Soleil* les îles de Cos, de Céphalonie, de Cymie; l'empire fondé par leurs armes s'étendait sur les côtes de l'Asie, et l'étendard de Saint-Jean flottait sur les ruines d'Halicarnasse, de Gnide et de Temessus. Les templiers, moins bien inspirés, vinrent s'établir dans leurs possessions d'Europe, et là, oubliant les statuts de saint Bernard, ils soulevèrent contre eux la politique avare et jalouse des monarques; leur ordre fut proscrit, et le souvenir de tant d'héroïsme employé à la cause de Jésus-Christ, de tant de maux soufferts pour la foi, ne put sauver ces nobles chevaliers du supplice réservé aux hérétiques et aux idolâtres.

Les princes chrétiens promettaient encore de délivrer la terre sainte; mais le serment de combattre les Sarrasins n'était pas alors, dit un auteur de ce temps-là, *chose plus sacrée que les serments que les chevaliers faisoient aux dames*. Philippe le Bel et les rois ses successeurs s'engagèrent à porter des secours tantôt à l'Arménie, tantôt au royaume de Chypre, sans jamais s'occuper d'accomplir leurs promesses. La voix éloquente de Pétrarque, les efforts inouïs de Salutti et de Raymond Lulle, derniers apôtres des guerres saintes, ne purent émouvoir l'indifférence du monde chrétien. Philippe de Valois, dans la première moitié du XIVe siècle, fut le seul prince qui songea sérieusement à se mettre à la tête d'une croisade. La guerre sainte fut



Rhodes. — Palais des grands maîtres.

prêchée dans tout le royaume, et *venoit à tous seigneurs,* dit Froissart, *moult grande plaisance et spécialement à ceux qui vouloient le temps dispenser en armes.* L'archevêque de Reims, envoyé auprès du pape Jean XXII, à Avignon, prononça en plein consistoire un discours sur la sainte entreprise, et déclara que le roi de France partirait au mois d'août 1334. Une flotte devait attendre l'armée des croisés à Marseille; Édouard promettait de se joindre à l'expédition; lorsqu'on était près de partir, Jean XXII mourut, et tout fut suspendu par sa mort. Ce fut alors que commença une terrible guerre entre l'Angleterre et la France; Philippe, attaqué par un ennemi formidable, fut obligé de renoncer à son expédition d'outre-mer, et d'employer pour défendre son propre royaume les troupes et les flottes qu'il avait rassemblées pour délivrer l'héritage de Jésus-Christ.

Vers la fin du XIVe siècle, il partit des ports de l'Occident trois ou quatre expéditions qui peuvent être regardées comme une continuation, ou plutôt comme une faible image des guerres saintes. Une flotte armée par le souverain pontife et la république de Venise parcourut l'Archipel, et l'étendard de la croix fut arboré un moment sur la capitale de l'Ionie. Peu de temps après, le dauphin du Viennois, Humbert II, nommé par le pape *capitaine du saint voyage contre les Turcs et contre les non féaux de l'Église de Rome,* s'embarqua à Marseille avec cent hommes d'armes, et alla chercher en Asie la fortune des conquérants ou la gloire des martyrs; il ne trouva ni l'une ni l'autre, et revint en Europe sans renommée et chargé de dettes. Ruiné par la croisade, il abandonna sa principauté à la couronne de France, et, comme il avait perdu sa femme, qui mourut dans l'île de Rhodes, il se fit prêtre, fut nommé archevêque de Reims et reçut le titre de patriarche d'Alexandrie.

Le royaume de Chypre jetait alors un grand éclat, et luttait avec gloire contre les puissances musulmanes de la Syrie et de l'Égypte. Dans l'espoir de recouvrer les possessions des chrétiens au delà des mers, Pierre de Lusignan vint lui-même solliciter les secours de l'Occident : à la cour d'Avignon, où se trouvèrent réunis le roi de Chypre, le roi de France et un roi de Danemark, on entendit de nouveau les gémissements de Sion; le pape prêcha la croisade devant les monarques rassemblés; Pierre de Lusignan parcourut ensuite l'Europe avec les recommandations du souverain pontife; il prêcha lui-même la guerre à la cour des rois, mais sans succès. Au milieu des troubles qui désolaient l'Europe et surtout la France, il ne manquait point de

gens élevés dans les camps qui n'avaient de ressources que leur épée, et que la guerre avait accoutumés à vivre de butin; ce fut dans cette classe d'hommes que le roi de Chypre réussit à lever une armée. Il réunit ainsi jusqu'à dix mille croisés sous ses drapeaux, et dirigea ses premières attaques contre la ville d'Alexandrie, qu'il trouva sans défense. Avec la multitude d'aventuriers qu'il traînait avec lui, il ne put guère se dispenser de livrer au pillage la plus riche des cités égyptiennes. Après avoir dévasté la ville pendant trois jours, il ne put s'y maintenir, et l'abandonna à la hâte, laissant les chrétiens du pays livrés à toutes sortes de persécutions. Cette expédition se dirigea ensuite vers les côtes de Syrie, où les villes de Tripoli, de Laodicée, de Tortose, de Beyrouth, qu'on allait délivrer, furent saccagées et livrées aux flammes comme Alexandrie. Cette guerre de pirates jeta l'épouvante parmi les infidèles; le sultan du Caire, pour la faire cesser, ne trouva d'autres moyens que de proposer aux chrétiens une trêve avantageuse; le traité fut accepté, les croisés déposèrent les armes, et quand ils furent partis, les choses restèrent comme elles étaient avant la guerre. Telle était la politique des puissances musulmanes.

Au temps du règne de Charles VI, les Génois, ayant formé le projet de faire une expédition contre les musulmans des côtes de Barbarie, demandèrent un chef et des troupes au roi de France. Au seul bruit de cette entreprise lointaine, on vit accourir de toutes les provinces du royaume, et même de l'Angleterre, une foule de guerriers impatients de signaler leur bravoure. Le dauphin d'Auvergne, le sire de Coucy, Guy de la Trémouille, messire Jean de Vienne, sollicitèrent l'honneur d'aller combattre les Sarrasins en Afrique; quatorze cents chevaliers et seigneurs, sous les ordres du duc de Bourbon, oncle du roi, se rendirent à Gênes et s'embarquèrent sur la flotte de la république. Cette nouvelle armée de la croix, après avoir traversé la mer, aborda sur la côte d'Afrique, et dressa ses tentes dans la ville *d'Afrique* ou *d'Amaldhia,* que Froissart, pour sa situation et son port, compare à la ville de Calais en France. Les Sarrasins restèrent d'abord enfermés dans leurs remparts, et se contentèrent de lancer des traits du haut des tours. Au bout de quelques jours, ils envoyèrent au camp un Génois établi dans la ville, et le chargèrent de demander, surtout aux Français et aux Anglais, pourquoi ils étaient venus de si loin porter la guerre chez un peuple qui ne leur avait point fait de mal; les barons et les seigneurs, s'étant rassemblés, répondirent à l'envoyé génois que les musulmans avaient *mis à mort et crucifié le*



Alexandrie.

Fils de Dieu, appelé Jésus-Christ, et que pour cela les guerriers de l'Occident les regardaient comme des ennemis. Les chevaliers d'Angleterre et de France reprochaient en outre aux Sarrasins d'Afrique d'avoir insulté la république de Gênes : *chose dont ils se trouvoient aussi offensés que si on avoit attaqué Paris ou Londres.* Alors commencèrent les combats, dans lesquels les assiégés montrèrent plus de prudence que de courage, et l'armée des chevaliers de la croix plus d'impétuosité que de discipline. La ville était surtout défendue par les ardeurs dévorantes du soleil; au premier assaut qui fut livré, on rapporta au camp soixante chevaliers et écuyers que la chaleur avait étouffés. L'armée eut beaucoup à souffrir de la disette, des maladies, et de toutes les incommodités du climat. Après avoir éprouvé les ardeurs de la canicule, on redoutait la saison des pluies. La discorde vint ajouter encore à tous les maux qu'on souffrait et qu'on redoutait pour l'avenir. Les Français et les Anglais ne tardèrent pas à se défier des Génois, *dures gens et traistres.* De leur côté, les Génois s'étonnaient que les chevaliers montrassent si peu d'ardeur et de bravoure dans les combats; enfin de part et d'autre on résolut d'abandonner le siège et de retourner à Gênes.

Cette expédition, que les Génois avalent provoquée dans l'intention de défendre le commerce européen contre les pirates africains, ne fit qu'accroître le mal auquel on voulait remédier; la vengeance, l'indignation, la crainte, armèrent de toutes parts les infidèles contre les chrétiens. De toutes les côtes d'Afrique il sortit des vaisseaux qui couvrirent la Méditerranée, et interceptèrent les communications avec l'Europe; on ne reçut plus les marchandises qu'on avait coutume de tirer de Damas, du Caire et d'Alexandrie; et les historiens du temps déplorèrent comme une calamité l'impossibilité où l'on se trouva en France et en Allemagne de se procurer des épiceries; l'histoire ajoute que dans ces jours de troubles et de périls toutes les routes de l'Orient se trouvèrent fermées, et que les pèlerins de l'Occident ne purent visiter la terre sainte.

CHAPITRE XXXVII

GUERRE DES CHRÉTIENS CONTRE LES TURCS
— EXPÉDITION D'UN GRAND NOMBRE DE CHEVALIERS ET DE SEIGNEURS FRANÇAIS —
BATAILLE DE NICOPOLIS —
LES CHEVALIERS FRANÇAIS FAITS PRISONNIERS — AUTRE EXPÉDITION
— DÉFAITE DE WARNA (DE 1297 A 1444)

Les regards ne se portèrent plus vers l'Afrique et la Syrie. Les chrétiens avaient perdu toutes leurs possessions dans ces contrées; l'étendard du croissant flottait sur toutes les cités qu'avaient habitées les chrétiens; il ne venait plus de députés envoyés par ces pays lointains pour raconter de grands malheurs et pour émouvoir la compassion des fidèles. D'un autre côté, les peuples de la Syrie et de l'Afrique, séparés de l'Europe par la mer, ne menaçaient point l'Occident de leur invasion. Il n'en était pas de même de la Grèce, où brillait encore la croix de Jésus-Christ, et dont les peuples, malgré leur peu de sympathie pour les Francs, n'avaient point cessé toute relation avec l'Europe chrétienne. Les faibles successeurs de Constantin s'adressaient sans cesse aux pontifes de Rome, pour leur demander des secours, et dans leurs périls promettaient toujours de se réunir à l'Église catholique. Il faut ajouter que Byzance avait dès lors à se défendre contre les Turcs, nation puissante qui venait d'envahir plusieurs provinces de l'empire, et s'avançait vers les royaumes de l'Occident.

Les Turcs dont nous parlons ici, et que la chrétienté redoutait déjà

vers la fin du XIVe siècle, tiraient leur origine des Tartares, comme les Turcs qui les avaient précédés. Les tribus guerrières établies dans le Karisme en avaient été chassées par les successeurs de Gengis-Khan, et les débris de cette nation conquérante, après avoir ravagé la Mésopotamie et la Syrie, étaient venus, quelques années avant la première croisade de saint Louis, chercher un asile dans l'Asie Mineure. La faiblesse de l'empire grec et la division des princes musulmans permirent aux Turcs de conquérir plusieurs provinces voisines du Taurus, et de fonder un État dont la capitale fut d'abord Laranda, ensuite Iconium ou Konieh. Leur puissance s'étendit du côté de Nicée et des rives du Bosphore. A l'époque dont nous parlons, ils avaient franchi l'Hellespont, s'étaient emparés d'Andrinople, et leur sultan, Bajazet, surnommé Iderim ou l'Éclair, menaçait l'Épire, le Péloponèse et l'Attique.

Alors les tristes restes de l'héritage des Césars n'avaient pas trente lieues d'étendue, et dans cet espace il y avait un empire de Byzance, un empire de Rhodoste et de Sélyvrée. Pour comble de malheur, un schisme divisait la chrétienté; deux papes se disputaient l'empire de l'Église, et la république européenne n'avait plus de chef qui pût l'avertir de ses dangers, d'organe qui exprimât ses vœux et ses craintes, de lien qui réunît ses forces. Les ambassadeurs que Manuel envoya en Occident, répétant les éternelles lamentations des Grecs sur la barbarie des Turcs, et promettant toujours de se convertir, ne surent à qui adresser leurs promesses et leurs plaintes, et sollicitèrent en vain la compassion des fidèles. Les envoyés de Sigismond, roi de Hongrie, furent plus heureux, lorsque, arrivés à la cour de France, ils implorèrent la bravoure des chevaliers et des barons; Charles VI promit d'entrer dans une ligue des princes chrétiens contre les Turcs. A la voix du monarque, toute la noblesse de France accourut sous les drapeaux de cette nouvelle croisade; la brave milice française avait à sa tête le duc de Nevers, fils du duc de Bourgogne, surnommé *Jean sans Peur;* parmi les autres chefs, on remarquait le comte de la Marche, Henri et Philippe de Bar, Philippe d'Artois, connétable du royaume; Jean de Vienne, amiral; le sire de Coucy, Guy de la Trémouille, le maréchal de Boucicaut. Quand les croisés français arrivèrent sur le bord du Danube, ils trouvèrent toute la noblesse de la Hongrie et de la Bohême sous les armes. « Si le ciel venait à tomber, disait le roi Sigismond, les lances de l'armée chrétienne le retiendraient dans sa chute. » Une flotte vénitienne réunie aux vaisseaux de

l'empereur grec et des chevaliers de Rhodes s'était avancée dans l'Hellespont, et devait faire respecter le pavillon de la croix dans toutes les mers qui avoisinent Constantinople.

Dès qu'on eut donné le signal de la guerre, rien ne put résister aux armes des croisés. Partout ils battirent les Turcs, s'emparèrent de plusieurs villes de la Bulgarie et de la Servie, et vinrent mettre le siège devant Nicopolis. Si cette armée chrétienne avait obéi aux lois de la discipline, aux conseils de la prudence, si toutes les nations rassemblées sous les drapeaux de la croix avaient constamment réuni leurs efforts, il est probable que la Grèce aurait été délivrée des barbares. Mais, lorsque le sultan Bajazet vint au secours de la ville assiégée, la valeur présomptueuse des chevaliers français craignit qu'on ne lui disputât la gloire des périls; pour combattre la multitude innombrable des Turcs, l'imprudente milice ne voulut point attendre les guerriers de la Bohême et de la Hongrie. Ainsi les croisés combattirent séparément, et furent tour à tour vaincus : les Français, presque tous tués ou faits prisonniers; les Hongrois, dispersés ou mis en fuite.

Bajazet, qui avait été blessé dans la bataille, se montra barbare après la victoire; il fit amener devant lui les prisonniers presque nus, la plupart blessés, et commanda à ses janissaires de les égorger sous ses yeux. Le glaive n'épargna que le duc de Nevers, le comte de la Marche, le sire de Coucy, Philippe d'Artois, le comte de Bar et quelques-uns de ceux dont le sultan espérait tirer une rançon. Quand ces tristes nouvelles arrivèrent à Paris, on menaça de jeter à la Seine les premiers qui en parlèrent; enfin on sut la vérité par messire de Hély, envoyé de Bajazet. La désolation fut grande à la cour et dans le royaume; on ne s'occupa que de racheter les prisonniers retenus chez les Turcs, et d'apaiser la colère du sultan victorieux par des messages et des présents. Lorsque le fils du duc de Bourgogne et ses compagnons d'infortune furent revenus en France, on ne se lassait point d'entendre les récits de leur captivité chez les infidèles; ils disaient des merveilles de la puissance de Bajazet; un sentiment d'effroi se mêlait à la surprise dans l'esprit de leurs auditeurs, lorsqu'ils parlaient des armées que le chef des Turcs levait parmi ses peuples, non seulement dans la pensée de conquérir Byzance, mais avec l'espoir de venir un jour jusqu'à Rome, où il voulait, disait-il, *faire manger l'avoine à son cheval sur l'autel de Saint-Pierre.*

Bientôt on annonça dans le royaume une nouvelle expédition contre

les Turcs. Ce fut le maréchal de Boucicaut qui, à peine revenu de sa captivité, conduisit les nouveaux croisés en Orient. Leur arrivée sur les rives du Bosphore délivra Byzance, assiégée par une armée ottomane. Leurs exploits relevèrent le courage des Grecs, et remirent en honneur parmi les Turcs les milices de l'Occident.

Cependant les victoires des chevaliers français n'arrêtèrent point les invasions des infidèles : l'empereur grec Manuel, toujours menacé, prit le parti de venir solliciter en personne les puissances chrétiennes. Les circonstances n'étaient pas favorables à une expédition lointaine : la maladie de Charles VI avait fait des progrès, et tout le royaume était plein de discordes. L'Angleterre et l'Allemagne étaient aussi troublées, l'une par l'usurpation de Henri de Lancastre, l'autre par la déposition de l'empereur Venceslas; on prêchait de plus une croisade contre les disciples de Jean Hus.

L'empereur grec, reçu partout avec de grands honneurs, quitta l'Occident sans avoir rien obtenu; il désespérait du salut de son empire, lorsque tout à coup il dut sa délivrance à des peuples dont il n'attendait rien, et qui s'étaient montrés plus barbares que les Turcs. Les Mongols détruisirent l'armée ottomane dans les plaines d'Ancyre, et Bajazet devint le prisonnier de Tamerlan ou *Timur*. La victoire des Tartares rendit quelques années de sécurité à Byzance; mais les Grecs n'en profitèrent point pour reprendre leurs provinces envahies, et les successeurs de Manuel ne tardèrent pas à voir leur capitale menacée de nouveau par les Ottomans.

Le pape Eugène, qui avait reçu la soumission de l'Église grecque dans les conciles de Ferrare et de Florence, résolut de prêcher une croisade pour secourir le royaume de Chypre, l'île de Rhodes et surtout Constantinople, les derniers boulevards de l'Europe chrétienne. Le pontife donna l'exemple : il équipa des vaisseaux et leva des soldats; les flottes de Gênes, de Venise et des villes maritimes de Flandre se réunirent sous les étendards de Saint-Pierre, et se dirigèrent vers l'Hellespont; la crainte d'une prochaine invasion réveilla le zèle des peuples qui habitaient les rives du Dniester et du Danube; on prêcha la guerre contre les Turcs dans les diètes de la Pologne et de la Hongrie. Sur les frontières menacées par les barbares, le peuple, le clergé et la noblesse obéirent à la voix de la religion et de la patrie.

L'armée rassemblée sous les drapeaux de la croix avait pour chefs Hunyade, vaivode de Transylvanie, et Ladislas, roi de Hongrie et de

Pologne. Le pape avait choisi pour légat le cardinal Julien, caractère intrépide, génie ardent, décidé à ne pas laisser un moment de repos aux Turcs, et ne voyant la paix que dans la destruction des infidèles. Les croisés, partis de Bude, s'avancèrent jusqu'à Sophie, capitale des Bulgares; des victoires leur ouvrirent les passages du mont Hémus et les chemins de Byzance; l'hiver seul put arrêter leurs phalanges triomphantes. La terreur des armes chrétiennes s'était répandue dans toutes les provinces occupées par les musulmans; ceux-ci n'avaient plus d'armées pour arrêter les progrès de leurs ennemis. Le sultan Amurath envoya aux croisés des ambassadeurs chargés de leur offrir un traité avantageux; les chefs assemblés délibérèrent sur les propositions qui leur étaient faites; et lorsqu'on s'attendait à les voir poursuivre leurs conquêtes, on apprit tout à coup que la paix était conclue. Le cardinal Julien, qui s'était opposé à la paix, protesta, au nom du pape, contre le traité qu'on venait de faire, et sortit du conseil résolu à tout tenter pour que la guerre recommençât. Bientôt la renommée vint favoriser son dessein, en annonçant que plusieurs princes et plusieurs peuples venaient s'associer aux victoires des croisés, et que la puissance ottomane, restée sans chef, touchait à son dernier moment. Quand ces bruits sont répandus partout, le cardinal Julien fait rassembler de nouveau le conseil des chefs, et leur reproche d'avoir trahi leur fortune et leur propre gloire; il leur reproche sans ménagement d'avoir signé une paix honteuse, sacrilège, funeste à l'Europe, fatale à l'Église. A mesure qu'il parle, l'ardeur belliqueuse dont il est animé passe dans l'âme de ses auditeurs. On s'étonne de la modération qu'on a montrée, on s'accuse de la faiblesse qu'on avait eue d'épargner les Turcs; enfin, d'une voix unanime et dans le lieu même où la paix venait d'être jurée, on décida de recommencer la guerre.

Les chefs de la croisade firent en même temps deux grandes fautes, dont ils ne tardèrent pas à être punis : la première fut de signer la paix avec les Turcs, qu'ils pouvaient rejeter au delà de l'Hellespont; la seconde fut d'oublier et de rompre un traité qu'ils venaient de conclure, ce qui devait nuire au crédit et à la renommée des princes chrétiens. Il arriva d'ailleurs que la plupart des bruits qui s'étaient répandus, et d'après lesquels on reprenait les hostilités, ne se confirmèrent point : on avait annoncé aux croisés que les flottes de l'Italie et de la Grèce les attendaient à Warna; l'armée se rendit à Warna, et n'y trouva pas un vaisseau. Les guerriers de la croix ne croyaient

plus avoir à combattre le redoutable sultan Amurath, qui, fatigué des grandeurs du monde et de la gloire des armes, venait de se faire ermite, laissant l'empire à son fils, Mahomet II, encore enfant. Mais lorsque, dans sa retraite de Magnésie, le sultan apprit que les croisés avaient violé les traités, il jura de se venger d'un ennemi parjure, et traversa l'Hellespont à la tête d'une formidable armée. A l'approche



Le maréchal de Boucicaut.

des Ottomans, Hunyade et le cardinal Julien proposèrent la retraite; Ladislas voulut mourir ou vaincre : on livra la bataille. Dans le premier choc, plusieurs bataillons turcs furent ébranlés; le roi de Hongrie, n'écoutant qu'une bravoure impétueuse, voulut enfoncer le corps des janissaires, au milieu desquels combattait Amurath. Il s'élance avec quelques-uns des siens; mais bientôt il tombe percé de mille lances, et sa tête, attachée au bout d'une pique, est montrée aux Hongrois. A cette vue, la consternation se répand dans les rangs des croisés; c'est en vain que les évêques cherchent à ranimer leur courage en leur disant qu'ils ne combattaient point pour les rois de la terre, mais pour Jésus-Christ; toute l'armée se débande et fuit en désordre : dix mille croisés perdirent la vie; les Turcs firent un grand

nombre de prisonniers; le cardinal Julien périt dans le combat ou dans la fuite.

La guerre que nous venons de raconter, et qui se termina par la défaite de Warna, ne fit qu'assurer aux Turcs la possession des provinces qu'ils avaient envahies en Europe. Byzance, qu'on avait voulu sauver, resta exposée à toutes les menaces des barbares.

CHAPITRE XXXVIII

SIÈGE DE CONSTANTINOPLE PAR MAHOMET II — LA VILLE IMPÉRIALE TOMBE AU POUVOIR DES TURCS
(1453)

Amurath, pour combattre les chrétiens, avait quitté sa retraite, et quand il en fut sorti il n'y rentra plus, il passa le reste de ses jours au milieu des camps; ses armées portèrent plusieurs fois les ravages de la guerre sur les frontières de la Hongrie; lorsqu'il mourut, il s'occupait du siège de Constantinople. Mahomet II, qui lui succéda, n'eut qu'une seule pensée, celle de traverser le Bosphore et de renverser ce qui restait de l'empire grec. Déjà les Turcs avaient bâti une forteresse sur la rive gauche du canal, à trois lieues au-dessus de Byzance; dans les premiers jours du règne de Mahomet II, une autre forteresse turque s'éleva sur la rive gauche, et devint comme la menace et le signal d'une dernière et terrible guerre. Constantin Paléologue et Mahomet, montés presque en même temps, l'un sur le trône d'Otman, l'autre sur celui des Césars, n'offraient pas moins de différence dans leur caractère que dans leur destinée : le premier avait toutes les vertus qui peuvent honorer une grande infortune et mêler quelque gloire à la chute d'un empire; le second avait les passions les plus ardentes des conquérants, et surtout celles qui abusent de la victoire et font le désespoir des vaincus. Tandis que Mahomet rassemblait toutes ses forces pour attaquer la capitale de la Grèce, Constantin im-

plorait les secours de la chrétienté; les circulaires du pape annoncèrent les dangers de Byzance à tous les fidèles de l'Occident; mais les exhortations apostoliques ne purent réveiller l'enthousiasme des croisades; en France, en Angleterre, en Allemagne et même en Italie, on regarda les dangers de l'empire comme imaginaires ou sa chute comme inévitable; les princes de la Morée et de l'Archipel, ceux de la Hongrie et de la Bulgarie, retenus les uns par la crainte, les autres par la jalousie, refusèrent de prendre part à une guerre qui allait décider de leur sort. Comme Gênes et Venise avaient des comptoirs et des établissements de commerce à Constantinople, deux mille guerriers génois, cinq à six cents Vénitiens furent envoyés pour défendre la ville impériale; le souverain pontife envoya trois cents soldats romains commandés par le cardinal Isidore. Voilà tous les secours que la Grèce reçut alors de l'Occident.

Cette indifférence de la chrétienté ne fut pas, dans cette circonstance, le plus grand malheur de la noble cité. La plupart de ses citoyens restèrent eux-mêmes indifférents à ses périls; leur fanatisme insensé ne pouvait souffrir qu'on eût invoqué le secours des Latins; au lieu d'écouter la voix de Constantin qui les appelait à la défense de la patrie, ils se laissaient entraîner aux prédications du moine Génadius et des ennemis de l'Église latine, qui répétaient sans cesse que tout était perdu; les plus fanatiques allaient jusqu'à dire qu'ils aimaient mieux voir dans Constantinople le turban de Mahomet que la tiare du pontife de Rome. Un aveugle fatalisme, qui s'était emparé de la multude passionnée, lui faisait croire que Dieu avait condamné Byzance, et qu'il y avait de l'impiété à vouloir désarmer la colère céleste. L'égoïsme, cette lèpre des nations à leur déclin, portait les riches à enfouir leurs trésors; et pour fortifier la ville impériale il fallut dépouiller les églises. Enfin ce vieil empire, qui s'appelait encore l'empire romain, à la veille de perdre ses lois, ses croyances et jusqu'à son nom, ne trouva dans sa capitale menacée que quatre mille neuf cent soixante-dix défenseurs.

Tandis que les Grecs oubliaient ainsi les dangers de l'empire, l'enthousiasme de la victoire avait redoublé chez leurs ennemis. On vit alors se renouveler l'ardeur et le fanatisme belliqueux des compagnons d'Omar et des premiers champions de l'islamisme.

De toutes les régions qui s'étendent depuis l'Euphrate et le Tigre jusqu'aux rives de l'Èbre et du Danube, on vit accourir des guerriers musulmans, attirés par l'espoir de conquérir la ville des Césars et de



Mahomet II, d'après un dessin de Gentile Bellini.

s'enrichir des dépouilles de la Grèce. Mahomet II partit d'Andrinople, à la tête de son armée, vers les premiers jours de mars 1453. Dans la première semaine d'avril, le pavillon du sultan fut planté devant la porte Saint-Romain, aujourd'hui la porte du Canon. Les assiégés et les assiégeants déployèrent dans ce siège mémorable tout ce que l'art de la guerre avait inventé ou perfectionné chez les anciens et chez les modernes. Dans l'attaque et dans la défense on voyait figurer ensemble la poudre, nouvellement inventée en Europe, et le feu grégeois, vieille invention de l'Orient; l'arc de corne ou d'ivoire lançait des javelots; les balistes, des poutres et des pierres; les béliers ébranlaient les murailles, tandis que l'artillerie vomissait au loin des balles de plomb et des boulets de granit ou de fer.

L'histoire du temps ne parle qu'avec surprise d'un canon dont le calibre avait douze palmes, et qui lançait à près d'un mille une masse de pierre de six cents quintaux. Les tentes des Turcs s'étendaient depuis la pointe du port jusqu'aux rives de Propontide, et couvraient un espace de plusieurs lieues. Chaque jour, dit l'histoire ottomane, cette multitude de combattants se précipitait contre les remparts et les tours de la ville comme les flots d'une mer débordée.

Les Grecs, qui avaient pris les armes, réunis aux Vénitiens et aux Génois, formaient à peine une garnison de neuf à dix mille hommes. Cette généreuse milice veillait jour et nuit dans les tours et sur les remparts, et sans cesse elle avait à repousser les assauts, à réparer les brèches, à défendre les approches des fossés. Elle se montrait partout en même temps, et suffisait à tout, animée par la présence de ses chefs, et surtout par l'exemple de Constantin.

Les assiégés, jusqu'au milieu du siège, conservèrent un avantage; la ville était inaccessible vers la Propontide et du côté du port. Le havre, à l'entrée duquel on avait tendu une chaîne, restait fermé aux navires musulmans, et ne s'ouvrait que pour les vaisseaux chrétiens, qui apportèrent plusieurs fois des munitions et des secours. Mahomet résolut de faire transporter sa flotte des eaux du Bosphore dans celles du port. Les musulmans, dit l'histoire ottomane, tirèrent de la mer sur le sol leurs vaisseaux, *aussi grands que des montagnes;* après les avoir frottés de graisse et pavoisés, ils les firent *glisser sur la terre dans les descentes et les montées, et les lancèrent sur les flots qui baignent les murs de la cité.* Cette flotte, partie de la vallée de Dolmah-Bachi, passa derrière Galata et vint descendre sur le point de la côte où .est maintenant l'arsenal. Cette entreprise hardie jeta la con-

sternation parmi les assiégés, et les obligea de diviser leurs forces pour défendre les remparts du côté du port, qu'on avait négligé de fortifier. Dans le même temps, les Turcs ne cessèrent point de pousser leurs attaques devant la porte Saint-Romain, et sur toute la ligne qui s'étendait depuis la porte Carcia jusqu'à la porte de Sélyvrée.

Pendant le siège, on avait parlé plusieurs fois d'une capitulation; Mahomet exigeait qu'on lui livrât la capitale d'un empire dont il possédait toutes les provinces; le sultan menaçait l'empereur de l'exterminer avec toute sa famille, et de disperser son peuple captif par toute la terre, s'il persistait à défendre la ville; Mahomet offrait à son ennemi une principauté dans le Péloponèse; Constantin préféra une mort glorieuse.

Le 27 mai, le sultan, après avoir consulté ses devins, fit proclamer une attaque décisive et générale; les richesses de Constantinople, les femmes grecques, les captifs devaient récompenser la valeur de ses soldats; il ne se réservait que la ville et les édifices. Lui-même parcourut les rangs de son armée; il promit de nouveau le pillage de Byzance à ses guerriers, et jura par son père Amurath, par ses fils, par les quatre mille prophètes, que la place serait prise le troisième jour. Deux cent mille Osmanlis jurèrent aussi par leurs armes, et répondirent tous ensemble : *Dieu est Dieu, et Mahomet est l'envoyé de Dieu.* Lorsque le soleil eut quitté l'horizon, la nuit n'interrompit point les travaux du siège; chaque guerrier musulman portait un flambeau allumé au bout de sa lance, ce qui fait dire à un historien turc que le voisinage de la place ressemblait *à un champ couvert de roses et de tulipes.*

Le plus profond silence régnait dans le camp, où tout le monde s'occupait de transporter et de réparer des machines; jusqu'à l'heure où le jour reparut, on n'entendit autour des remparts de la ville que la voix du muezzin, qui appelait les fidèles à la prière, et qui répéta plusieurs fois ces paroles écrites dans le Coran : *Il y aura un grand combat à la prise de Constantinople.*

Le lendemain, Constantin rassembla dans son palais les chefs de la brave milice qui défendait avec lui les remparts de Byzance; parmi les Grecs qui composaient ce dernier conseil, on remarquait l'ami de Paléologue, Phranza, un des historiens de cette malheureuse époque; le grand-duc Notaras, auquel Mahomet reprocha après le siège d'avoir enfoui ses richesses; le supérieur des moines de Saint-Basile, pieuse troupe dévouée au salut de la patrie; le commandant de trois cents

archers crétois, accouru dans la ville impériale au premier bruit de cette guerre. On remarquait parmi les Latins Justiniani, qui commandait les soldats de Gênes; le chef de la milice vénitienne, le cardinal Isidore, qui avait fait réparer à ses frais les remparts confiés à sa garde, et qu'on avait vu pendant tout le siège combattre à la tête des guerriers arrivés avec lui d'Italie. Dans un discours pathétique, Constantin chercha à ranimer le courage et l'espoir de ses compagnons d'armes, parlant aux Grecs de leur patrie et de leurs familles, aux Latins de leur religion et de l'Occident menacés par les barbares. Pendant qu'il parlait, tous fondaient en larmes, et lui-même était si ému, qu'il put à peine trouver quelques paroles pour annoncer le combat du lendemain. En renvoyant tous ces illustres chefs, Constantin leur dit : *A demain le jour de la gloire!* Il se rendit ensuite dans l'église Sainte-Sophie, et reçut la communion. La pieuse humilité avec laquelle il sollicitait l'oubli de ses torts, les paroles qu'il adressa au peuple et qui ressemblaient à d'éternels adieux, durent redoubler la tristesse et la consternation générales.

Enfin se leva le dernier jour de l'empire romain. Le 29 mai 1453, les trompettes et les tambours se firent entendre dans le camp des Turcs; l'assaut est livré à la fois du côté du port et du côté de la porte Saint-Romain; des flots de musulmans se précipitent contre les remparts; l'historien Phranza compare leurs rangs pressés à une énorme corde, serrée et tendue, qui aurait entouré la ville. Après deux heures d'un choc effroyable, Mahomet s'avance avec l'élite de ses troupes et dix mille janissaires. Les assiégés soutinrent l'impétueux assaut des musulmans avec un courage admirable, et les phalanges ottomanes semblaient hésiter, lorsque Justiniani, qui combattait près de la porte d'Andrinople, fut atteint d'une flèche; voyant couler son sang, il perdit courage, et se fit porter à Galata, où quelques jours après il mourut de honte et de désespoir. Cette espèce de désertion entraîna la retraite des Génois et des Vénitiens; les Grecs, restés seuls, ne purent résister à la multitude de leurs ennemis. Dans le même moment, dit l'historien turc Coggia-Effendi, l'empereur, entouré de ses plus braves soldats, était dans son palais situé près de la porte Carsia (*Egri Capou*). Il put s'apercevoir de là que les Turcs avaient franchi les remparts du côté du port, et que, du côté de la porte Saint-Romain, les soldats de Mahomet pénétraient en foule dans la ville. Alors Constantin saisit son glaive, et, suivi de ses fidèles serviteurs, court au-devant des ennemis; l'histoire n'a pu savoir s'il fut étouffé

dans la foule des combattants, ou s'il périt par le glaive du vainqueur : tout ce que nous savons, c'est qu'il disparut dans le tumulte de cette effroyable journée, et que sa fin fut la dernière gloire de l'empire.

Le massacre des habitants désarmés, la ville livrée au pillage, les lieux saints profanés, les vierges et les matrones accablées d'outrages, une population entière chargée de chaînes : tels sont les récits lamentables qu'on retrouve à la fois dans les annales des Turcs, dans celles des Grecs et des Latins. Voilà quel fut le sort de cette ville impériale, que de fréquentes révolutions avaient couverte de ruines, et qui fut enfin le jouet et la proie d'un peuple qu'elle avait longtemps méprisé.

Nous avons pu voir ce que cette conquête est devenue entre les mains des Turcs; nous avons vu les remparts et les tours qui défendaient la ville au temps du siège; ces murailles que tapissent la mousse et le lierre sont encore là debout, avec les brèches faites par le canon des Osmanlis. Ce qu'il y a de curieux, c'est que cet empire d'Orient, qui n'a plus ni la même religion ni le même peuple, est revenu au même état de décadence qu'au temps du dernier Constantin. C'est encore le même fanatisme, le même orgueil, le même aveuglement; cependant la destinée des Ottomans est moins déplorable que celle des peuples vaincus par leurs armes; car on s'entend mieux aujourd'hui en Europe pour conserver Byzance aux Turcs, qu'on ne s'était entendu autrefois pour la conserver aux Grecs.

CHAPITRE XXXIX

CROISADE PRÊCHÉE PAR LE PAPE CONTRE LES TURCS —
ASSEMBLÉE DES CHEVALIERS A LILLE EN FLANDRE — SIÈGE DE BELGRADE LEVÉ PAR MAHOMET
— PRÉDICATION DE PIE II — LE PAPE PIE II A LA TÊTE D'UNE CROISADE —
MORT DE PIE II, QUI ALLAIT S'EMBARQUER A ANCÔNE —
GUERRE DE HONGRIE, SIÈGE DE RHODES, INVASION D'OTRANTE — MORT DE MAHOMET II
(DE 1453 A 1481)

En apprenant le dernier triomphe de Mahomet II, tous les peuples chrétiens furent saisis d'effroi; on croyait déjà voir les soldats turcs renverser les autels de Jésus-Christ dans la Hongrie et dans l'Allemagne; le culte honteux de l'islamisme, dont l'Europe avait voulu délivrer l'Orient, était près d'envahir l'Europe elle-même. Que de guerres, que d'efforts tentés inutilement pour sauver Jérusalem, pour sauver Byzance! et voilà que Rome, la capitale du monde chrétien, était menacée. On accusait le pape Nicolas V, passionné pour la renaissance des lettres, d'être resté indifférent aux périls de la Grèce chrétienne; on lui reprochait d'avoir mis trop de soin à préserver de la destruction les beaux génies de l'antiquité profane, quand la foi du Christ allait périr sous les coups des barbares. Nicolas fit alors prêcher une croisade dans toute la chrétienté; mais, dans la consternation générale, personne ne prit les armes; l'Europe, immobile d'effroi, voyait venir la domination musulmane comme on voit s'approcher ces contagions, ces fleuves homicides qui s'avancent de contrée en contrée, et qu'aucune force humaine ne peut arrêter dans leur marche.

Peu de temps après la prise de Constantinople, Philippe le Bon, duc de Bourgogne, assembla à Lille en Flandre toute la noblesse de ses États, et dans une fête chevaleresque chercha à réveiller l'enthousiasme des chevaliers de la croix; au milieu des spectacles et des cérémonies brillantes de la chevalerie, on vit tout à coup paraître un éléphant conduit par un géant sarrasin; l'éléphant portait sur son dos une tour où était enfermée une matrone vêtue de deuil. Cette matrone, qui représentait l'Église chrétienne, sortit de sa prison, et, s'adressant au duc de Bourgogne, récita une longue complainte en vers sur les maux dont elle était accablée; elle se plaignit surtout de la lenteur et du peu de zèle que les princes et les chevaliers mettaient à la secourir. Philippe le Bon, ajoute Olivier de la Marche, jeta un regard de compassion sur la *dame sainte Église;* puis un héraut d'armes lut à haute voix le serment qu'il faisait d'abord *à Dieu son créateur, à la très sainte Vierge, et aux dames et au faisan,* d'accompagner le roi de France et de le servir *le mieux que Dieu lui en donneroit la grâce,* s'il plaisait au monarque très chrétien *d'exposer son corps pour la défense de la foi, et de résister à la damnable entreprise du Grand Turc.* Tous les princes, les seigneurs et les barons qui assistaient à cette cérémonie invoquèrent à leur tour le nom de Dieu et de la Vierge, sans oublier les dames et le faisan, et jurèrent de consacrer leurs biens et leur vie au service de Jésus-Christ, et *de leur très redouté seigneur le duc de Bourgogne.* Quelques-uns ajoutèrent à leurs serments des défis particuliers faits au *Grand Turc,* les uns promettant de le combattre corps à corps, les autres de proposer un cartel à plusieurs princes *de son host.* Un chevalier s'engageait à ne manger le vendredi *chose qui eût reçu mort,* jusqu'à ce qu'il eût été aux prises avec un ou plusieurs ennemis de la foi; un autre faisait vœu d'aller droit à la bannière du Grand Turc, et de *la trébucher par terre, ou de mourir à la peine.*

Nous renvoyons à la grande Histoire des croisades pour les détails bizarres et singuliers de cette fête chevaleresque. Combien il y a loin de cette prédication de la guerre sainte à celle de Pierre l'Ermite et de saint Bernard! Aussi ne vit-on point se renouveler dans cette assemblée des chevaliers l'enthousiasme qui avait éclaté au concile de Clermont et dans plusieurs autres conciles réunis pour les affaires d'Orient. Le roi de France, Charles VII, qui devait conduire les croisés en Asie, ne prit point la croix, et la France oublia les invasions des Ottomans.



Belgrade.

Cependant quelques hommes pieux firent d'incroyables efforts pour ramener les premiers temps des guerres saintes; Jean Capistran, moine de Saint-François, et Sylvius Æneas, évêque de Sienne, ne négligèrent aucun des moyens qui pouvaient enflammer les esprits et ranimer la dévotion belliqueuse des croisés. Le premier, qui était un saint, parcourait les cités de l'Allemagne et de la Hongrie, en parlant au peuple assemblé des périls de la foi et des menaces des mécréants; le second, l'un des évêques les plus éclairés de son temps, versé dans les lettres grecques et latines, orateur et poète, exhortait les princes à prendre les armes pour prévenir l'invasion de leurs propres États et sauver la chrétienté d'une prochaine destruction. L'un et l'autre, secondés par toute l'influence du chef de l'Église, parvinrent à réveiller dans l'esprit des peuples quelques sentiments généreux; mais les peuples, pour agir, avaient besoin de l'exemple et de l'autorité des princes, et ceux-ci, divisés entre eux, ou tout occupés du soin de leur puissance, restèrent dans l'inaction. « L'Europe chrétienne, dit l'évêque de Sienne, n'était alors qu'un corps sans tête, qu'une république sans magistrats et sans loi. » Nicolas V, qui avait vu tomber Constantinople, mourut sans que le monde chrétien eût entrepris de réparer cette grande calamité, ou de prévenir d'autres malheurs.

Calixte III, qui succéda à Nicolas V, renouvela, en montant sur le trône pontifical, le serment qu'il avait déjà fait d'employer tous les moyens en son pouvoir pour arrêter les conquêtes des Turcs; il envoya des légats et des prédicateurs dans toute l'Europe pour annoncer et prêcher la guerre contre les infidèles. Dans ce temps-là, Mahomet II se disposait à conduire une armée dans la Hongrie.

Deux comètes qui se montrèrent alors dans le ciel avaient paru des présages sinistres, et tout l'Occident était plongé dans la crainte. Calixte exhorta les chrétiens à la pénitence; il leur présenta la guerre sainte comme un moyen d'expier leurs fautes et d'apaiser la colère céleste. Bientôt Belgrade fut assiégée par les Turcs; les habitants des pays voisins accoururent pour la défendre. Ce fut alors que le souverain pontife ordonna que chaque jour, à midi, on sonnerait les cloches dans toutes les paroisses, afin que les fidèles fussent avertis de prier Dieu pour les Hongrois, et pour tous ceux qui combattaient contre les mécréants. Calixte accordait des indulgences à tous les chrétiens qui, à ce signal, répéteraient trois fois l'Oraison dominicale et la Salutation angélique. Telle fut l'origine de l'angélus, que les usages de l'Église ont conservé jusqu'aux temps modernes.

Belgrade était assiégée depuis quarante jours, et Mahomet II menaçait d'en faire un amas de ruines, lorsque Hunyade et le moine Capistran accoururent au secours des assiégés, l'un conduisant de nombreux bataillons, l'autre n'ayant pour triompher de l'ennemi que sa pieuse éloquence et ses ardentes prières. Dans une seule journée, le 6 août 1456, les soldats chrétiens mirent en fuite l'armée de Mahomet, et détruisirent la flotte ottomane qui couvrait le Danube et la Save. Hunyade fit des prodiges de valeur : au moment du plus grand péril, on vit Capistran parcourir les rangs de l'armée chrétienne portant une croix à la main et répétant ces paroles : *Victoire, Jésus, victoire!* Plus de vingt mille musulmans perdirent la vie dans la bataille ou dans la fuite; le sultan fut blessé au milieu de ses janissaires, et s'éloigna précipitamment de Belgrade avec son armée vaincue.

Mahomet, revenu à Constantinople, eut bientôt réparé sa défaite, et s'occupa de conquérir toutes les provinces qui avaient appartenu à l'empire grec; sept ans après la prise de Byzance, il conduisit ses janissaires victorieux dans le Péloponèse; ne trouvant presque point de résistance, il recueillit avec dédain les fruits d'une victoire facile; il méditait de plus vastes projets, et lorsqu'il arbora l'étendard du croissant au milieu des ruines de Sparte et d'Athènes, il tenait ses regards attachés sur les mers de Sicile, et cherchait une route qui pût le conduire aux rivages de l'Italie.

L'infatigable orateur de la guerre sainte, Sylvius Æneas, venait de succéder à Calixte III dans la chaire de saint Pierre. Le premier soin de Pie II fut d'annoncer à l'Europe les périls dont elle était menacée, et d'exhorter les princes chrétiens à réunir leurs forces contre les Turcs. Dans un concile assemblé à Mantoue, les députés de tous les pays conquis ou menacés par les Ottomans firent un récit lamentable des maux que souffrait le peuple chrétien sous la domination des barbares. Le pontife s'éleva avec force contre l'indifférence de ceux à qui Dieu avait confié le salut de la chrétienté; le langage du chef de l'Église était plein de religion, et sa religion pleine de patriotisme. Mais ses exhortations et ses prières ne purent apaiser les tristes jalousies des princes; et l'Europe, qui s'était armée si souvent pour défendre les contrées lointaines, ne prit point les armes pour défendre son propre territoire.

Cependant les Turcs ravageaient les frontières de l'Illyrie et menaçaient Raguse; l'étendard du croissant flottait sur toutes les îles de

Port de Rhodes.

l'Archipel et de la mer d'Ionie; les côtes de l'Italie étaient menacées; le pape réunit le conseil des cardinaux, et leur déclara qu'il était résolu à marcher lui-même contre les infidèles : « Chargé d'ans et d'infirmités, il n'avait plus que peu d'instants à vivre; il courait à une mort presque certaine. Mais qu'importaient le lieu et l'heure de son trépas, s'il mourait pour le peuple chrétien! » Les cardinaux donnèrent un assentiment unanime à la généreuse résolution de Pie II. Dès lors le pape s'occupa des préparatifs de la croisade, dont il était le chef et l'apôtre; dans une éloquente exhortation adressée à tous les fidèles, il expliqua les nobles motifs de son dévouement. « Nos pères, disait-il, ont perdu Jérusalem et toute l'Asie; nous avons perdu la Grèce et plusieurs royaumes de l'Europe; la chrétienté n'est plus que dans un coin du monde : en ce péril extrême, le père commun des chrétiens va lui-même au-devant de l'ennemi. Sans doute que la guerre ne convient ni à la faiblesse des vieillards ni au caractère des pontifes; mais quand la religion est près de succomber, qui pourrait nous retenir!... Nous serons suivi de nos cardinaux, d'un grand nombre d'évêques; nous marcherons l'étendard déployé, avec les reliques des saints, avec Jésus-Christ lui-même dans son eucharistie. Quel chrétien refusera de suivre le vicaire de Dieu allant, avec son sénat sacré et tout le cortège de l'Église, à la défense de la religion et de l'humanité? » Le pontife, dans sa lettre, indiquait la ville et le port d'Ancône comme le lieu où devaient se rendre les croisés. Il promettait la rémission de leurs péchés à tous ceux qui serviraient pendant six mois, ou qui entretiendraient un ou deux soldats de la croix pendant le même espace de temps. Cette bulle du pape fut lue dans toutes les églises de l'Occident; tel fut l'ascendant d'un seul homme dévoré du feu de la charité, d'un homme qui s'immolait lui-même à la cause de la croix, qu'on vit renaître un moment l'ardeur et l'enthousiasme des premières croisades. Dans les pays les plus éloignés des invasions des Turcs, et jusque dans les contrées les plus reculées du Nord, on prit la croix et les armes.

Pie II, après avoir imploré la protection de Dieu dans la basilique des saints Apôtres, partit de Rome au mois de juin 1464. Atteint d'une fièvre lente, et craignant que la vue de son mal ne décourageât les soldats de la croix, il dissimula ses souffrances, recommanda à ses serviteurs de garder le silence sur sa maladie. Sur toute sa route, le peuple adressait au Ciel des prières pour son expédition, et le saluait comme le libérateur du monde chrétien. A son arrivée à Ancône, il

trouva une multitude innombrable de pèlerins mourant de faim et presque nus; ses exhortations apostoliques avaient plus ému les hommes du peuple que les chevaliers et les barons, et les pauvres, chose remarquable, avaient paru plus frappés des dangers de l'Europe que les riches et les grands de la terre. Pie II fut touché de la misère des croisés; mais comme il ne pouvait fournir à leur entretien, il retint ceux qui étaient en état de faire la guerre à leurs frais, et renvoya les autres avec les indulgences de la croisade. La flotte allait mettre à la voile : quel spectacle pour l'histoire que celui du père commun des fidèles bravant les périls de la guerre et de la mer pour aller dans les régions lointaines briser les fers des chrétiens et visiter ses enfants dans l'affliction! Malheureusement les forces du pontife ne répondirent point à son zèle, et la mort ne lui permit pas d'achever son sacrifice. Sentant sa fin approcher, il convoqua les cardinaux, et leur dit : « J'ai fait jusqu'à ce jour tout ce que j'ai pu pour les brebis qui m'étaient confiées, je n'ai épargné ni travaux ni dangers; j'ai offert ma vie pour le salut commun; je ne puis achever ce que j'ai commencé; c'est à vous de finir l'ouvrage de Dieu. » Il eut à peine la force de prononcer ces dernières paroles, et il expira.

La mort de Pie II jeta le désespoir parmi les pèlerins, et comme il était l'âme de la croisade, la croisade finit avec lui. Les Vénitiens seuls portèrent la guerre dans le Péloponèse, sans obtenir de grands avantages contre les Turcs; les Grecs, qui, dans l'espoir d'être secourus, avaient levé l'étendard de la liberté, ne purent résister aux janissaires de Mahomet II, et périrent victimes de leur dévouement. Scanderbeg, dont les Ottomans assiégeaient la capitale, vint lui-même solliciter les secours de l'Occident. Reçu par le successeur de Pie II, en présence des cardinaux, il déclara qu'il n'y avait plus en Orient que l'Épire, et dans l'Épire sa petite armée qui combattît encore pour la cause des chrétiens. Il ajouta que, s'il succombait, personne ne resterait pour défendre les avenues de l'Italie. Paul II avertit de nouveau la chrétienté des périls qui la menaçaient; mais ces avertissements furent à peine écoutés; Scanderbeg n'ayant point obtenu de secours, retourna dans l'Albanie ravagée par les Turcs, et mourut à Lissa couvert de gloire, mais désespérant de la noble cause pour laquelle il avait combattu.

Dans ce temps-là (1475), Mahomet II jura solennellement, en présence des ulémas et des grands de son empire, qu'il ne se livrerait point aux plaisirs et qu'il ne connaîtrait point de repos avant d'avoir

exterminé la race des chrétiens, et proclamé la gloire du Prophète de l'orient au couchant. Tout l'empire ottoman répéta les paroles menaçantes du sultan, et s'associa à ses projets de destruction. La terrible guerre qui se préparait commença par l'île de Négrepont ou Eubée. Le peuple qui l'habitait fut livré au glaive ou vendu à l'encan; tout ce que put faire le souverain pontife pour venger l'humanité et la cause des chrétiens fut d'équiper une flotte qui, réunie à celle de Venise et de Naples, alla ravager les côtes de l'Asie Mineure. Ces vaines excursions ne pouvaient arrêter les progrès de la puissance ottomane. Mahomet eut un moment à combattre la Perse; mais, vainqueur sur les bords du Tigre, il revint bientôt à Constantinople, d'où il menaça de nouveau l'Occident. Une armée nombreuse fut dirigée contre la Hongrie en même temps qu'une expédition se préparait pour l'attaque de l'île de Rhodes et l'invasion des côtes de l'Italie. La Transylvanie fut le théâtre de plusieurs combats sanglants: dans un de ces combats, les chrétiens, restés victorieux, se livrèrent à la joie et formèrent des danses sur le champ de bataille, couvert de morts et de blessés. Cette fête au milieu des scènes de carnage avait quelque chose de barbare qui ne convenait point à des soldats de la croix. Le siège de Rhodes présenta un spectacle plus héroïque. Nous avons vu cette île du *Soleil,* où l'ordre de Saint-Jean, image toujours vivante des croisades, conservait la gloire des premiers temps; nous avons vu ces tours encore debout, ces bastions de granit, ces fossés creusés dans le roc vif, qui portent encore le nom de plusieurs nations de l'Occident, et que les chrétiens défendirent pendant plusieurs mois contre les Turcs. Le pape Sixte IV, qui seul avait envoyé des secours aux invincibles gardiens de Rhodes, les proclama les défenseurs de l'Église chrétienne, et le chapeau rouge des cardinaux fut envoyé au grand maître d'Aubusson. C'est dans la capitale du monde chrétien qu'on se réjouissait alors des avantages remportés sur les Turcs; Rome alors mettait au nombre de ses fêtes les jours où les infidèles avaient été vaincus.

Cependant les plus grands périls menaçaient l'Italie. Une formidable armée ottomane débarqua sur les côtes de Naples et s'empara d'Otrante, où tout périt par le fer et la flamme. Cette invasion des Turcs, à laquelle on ne s'attendait point, répandit l'effroi dans toutes les contrées voisines. Bonfinius nous apprend que le pape eut un instant la pensée de quitter la ville des apôtres, et de fuir jusqu'au delà des Alpes; l'histoire ne dit point quels peuples chrétiens s'armèrent alors pour repousser les Ottomans victorieux. Toutefois la Providence,

à qui l'Europe avait abandonné son salut, vint au secours de la chrétienté. Mahomet mourut subitement à Constantinople le 3 mai, jour de l'Invention de la croix; cette nouvelle se répandit partout à la fois, et fut reçue dans tous les pays chrétiens comme la nouvelle d'une grande victoire. A Rome, où la crainte avait été plus vive, le pape ordonna des réjouissances publiques pendant trois jours, et pendant ces trois jours la pacifique artillerie du château Saint-Ange ne cessa d'annoncer la délivrance de l'Italie.

CHAPITRE LX

CAPTIVITÉ DE GEM, FRÈRE DE BAJAZET
— EXPÉDITION DE CHARLES VIII DANS LE ROYAUME DE NAPLES —
SÉLIM MAÎTRE DE L'ÉGYPTE ET DE JÉRUSALEM — CROISADE PRÊCHÉE PAR LÉON X
— RHODES ET BELGRADE PRISES PAR SOLIMAN —
CHYPRE ENVAHIE PAR LES TURCS — BATAILLE DE LÉPANTE —
LES TURCS BATTUS DEVANT VIENNE PAR SOBIESKI — DÉCADENCE DE L'EMPIRE OTTOMAN
(DE 1491 A 1690)

Mahomet II laissa deux fils qui se disputèrent l'empire; Bajazet l'emporta sur son frère Gem, et celui-ci, obligé de fuir, se réfugia dans l'île de Rhodes. Le grand maître d'Aubusson, voyant tout le parti qu'on pouvait tirer d'un pareil hôte, oublia les devoirs de l'hospitalité, et ne se fit aucun scrupule de retenir en sa puissance un prince qui s'était livré à sa foi. Comme il craignait que le voisinage des Turcs ne lui permît pas longtemps de garder son prisonnier, il résolut de l'éloigner; et, sous divers prétextes, il le fit partir pour l'Occident: on sait que l'ordre de Saint-Jean avait en Europe beaucoup de commanderies; c'est là que le prince Gem devait être sévèrement gardé. Il fut d'abord enfermé dans divers châteaux du comté de Nice, de la Savoie, du Dauphiné et de l'Auvergne; puis on le conduisit à Bourganeuf, dans une tour où il passa plusieurs années. Le mystère même qui entourait la captivité du prince musulman réveilla l'attention et la curiosité du public. On racontait les aventures de l'illustre captif, on parlait des empires et des royaumes qu'il avait perdus; les princes, les chevaliers,

et surtout les dames voulaient voir le *fils du sultan qui avait pris Constantinople.* A la fin, on imagina qu'on pouvait se servir de Gem dans une croisade contre les Turcs. Le pape Innocent VIII le réclama pour l'envoyer en Hongrie, et l'opposer au sultan Bajazet.

Dans le même temps, Charles VIII avait formé le projet de faire valoir les droits de la maison d'Anjou sur le royaume de Naples. Comme toutes les pensées se portaient vers l'Orient, on persuada facilement au jeune roi non seulement de conquérir la Pouille et la Sicile, mais d'arracher la Grèce et même la terre sainte au joug des infidèles. Quand l'armée française eut passé les Alpes, le roi Charles fut partout salué comme le libérateur de la chrétienté; il écrivit aux évêques de France pour leur demander les décimes de la croisade. « Notre intention, leur disait-il, n'est pas seulement pour notre royaume de Naples, mais est au bien de l'Italie et au recouvrement de la terre sainte. » Arrivé à Rome, Charles se fit livrer le frère de Bajazet, et la présence du prince musulman au milieu de l'armée française fut comme le signal de la guerre qu'on allait faire en Orient. Les Turcs de l'Épire croyaient déjà voir arriver les Français, et, si nous en croyons un auteur contemporain, le sultan Bajazet eut un *tel épouvantement,* qu'il fit venir des vaisseaux dans le Bosphore *pour se sauver en Asie.*

Les Albanais, Esclavons et Grecs, ajoute Philippe de Commines, n'attendaient qu'un signal pour *se rebeller.* Tels étaient l'état des choses et la disposition des esprits, lorsque Charles entra victorieux dans le royaume de Naples. Mais tout allait bientôt changer de face; le malheureux Gem mourut empoisonné en arrivant à Naples; les peuples qui s'étaient déclarés pour Charles VIII se prononcèrent contre lui; il lui fallut quitter la Pouille, dont il avait été proclamé roi, et renoncer à la conquête de la Grèce, qui l'implorait comme un libérateur. Ainsi se termina cette guerre de Naples, dans laquelle on crut voir renaître les temps les plus glorieux des guerres saintes, et qui ne servit qu'à faire persécuter les chrétiens restés sous le joug des Ottomans.

Après cette expédition de Naples, le pape Alexandre VI et ses successeurs Pie III et Jules II exhortèrent plusieurs fois les fidèles de l'Occident à prendre les armes contre les Turcs. Gênes, Venise, Naples, quelques autres États chrétiens se liguèrent entre eux, et préparèrent des expéditions auxquelles ne manquèrent point les bénédictions de l'Église, mais qui n'arrêtèrent point les invasions des Otto-



Vue générale de Rhodes à vol d'oiseau.

mans. L'Italie et l'Allemagne ne durent alors leur salut qu'au caractère indolent de Bajazet, que Philippe de Commines appelle *un homme de peu de valeur,* et qui négligea les soins de la guerre pour les plaisirs du sérail. Les dangers de la chrétienté ne tardèrent pas à renaître avec le règne de Sélim, qui, à peine parvenu à l'empire, promit aux janissaires la conquête du monde, et menaça tout à la fois l'Europe, la Perse et l'Égypte.

Sélim, après avoir renversé la puissance des mameluks, s'empara de la Palestine; Jérusalem vit alors flotter sur ses murailles l'étendard du croissant, et le fils de Bajazet, à l'exemple d'Omar, profana par sa présence l'église du Saint-Sépulcre. Lorsque l'Europe apprit que les lieux saints étaient tombés sous la domination des Turcs, il lui sembla que Jérusalem passait pour la première fois sous le joug des infidèles, et peu s'en fallut que cette conquête de Sélim ne ranimât l'esprit des anciennes croisades. Ajoutez que la puissance ottomane prenait un accroissement formidable, et que Sélim, vainqueur de la Perse, maître de l'Égypte, allait diriger toutes ses forces contre les chrétiens. Dans le cinquième concile de Latran, le pape Léon X avait déjà prêché une croisade contre le redoutable empereur des Ottomans; plus tard, après en avoir conféré avec les cardinaux, le pontife envoya des légats instruits et pieux en Angleterre, en Espagne, en Allemagne, dans le nord de l'Europe, avec la mission d'apaiser toutes les querelles qui divisaient les princes, et de former une puissante ligue contre les ennemis de la république chrétienne. Léon X, qui se déclarait d'avance le chef de cette ligue sainte, proclama une trêve de cinq ans entre tous les États de la chrétienté, et menaça d'excommunication ceux qui troubleraient la paix. Ce pontife, pour attirer les bénédictions du Ciel sur son entreprise, ordonna qu'on ferait pendant trois jours des processions et des prières dans la capitale du monde chrétien; il célébra lui-même l'office divin, distribua des aumônes, et se rendit les pieds nus et la tête découverte dans l'église des saints apôtres. Sadolet, secrétaire du saint-siège, prononça en présence du peuple romain et du clergé un discours dans lequel il loua le zèle et l'activité du souverain pontife, l'empressement des princes chrétiens à faire la paix entre eux, le désir qu'ils avaient de réunir leurs forces contre les Turcs. L'orateur sacré finissait par une apostrophe véhémente à la race des Ottomans, qu'il menaçait des armées réunies de l'Europe, et par une invocation à Dieu, qu'il conjurait de bénir les armes des nouveaux croisés, afin que l'empire du monde fût arraché à Mahomet, et que les louanges de

Jésus-Christ pussent retentir du midi au septentrion et de l'occident à l'orient.

De concert avec les principaux États de la chrétienté, le pape arrêta enfin le plan de cette guerre sainte. L'empereur d'Allemagne s'engageait à fournir une armée à laquelle se joindrait la cavalerie hongroise et polonaise, et, traversant la Bulgarie et la Thrace, il devait attaquer les Turcs en deçà et au delà du mont Hémus (les Balkans). Le roi de France avec toutes ses forces, avec celles des Vénitiens et de plusieurs États d'Italie, avec seize mille Suisses, devait s'embarquer à Brindes et descendre sur les côtes de la Grèce, tandis que les flottes d'Espagne, de Portugal et d'Angleterre partiraient de Carthagène et des ports voisins pour transporter les troupes espagnoles sur les rives de l'Hellespont. Le souverain pontife se proposait de s'embarquer lui-même à Ancône pour se rendre sous les murs de Byzance, rendez-vous général de toutes les forces chrétiennes.

Les muses grecques, qui avaient trouvé un asile en Italie après la prise de Constantinople, prêchèrent alors la croisade contre les farouches dominateurs de Lacédémone et d'Athènes. Les muses latines, dont Léon X encourageait les progrès, ne gardèrent point le silence en cette occasion. Le célèbre Vida jurait dans ses strophes poétiques d'affronter lui-même les déserts brûlants de l'Afrique, de puiser dans son casque l'eau du Xanthe ou du Jourdain, et de faire tomber sous son glaive les rois barbares de l'Orient. Un autre écrivain, élevé à l'école de Cicéron, célébrait d'avance les victoires de Léon X, et voyait déjà le jour mémorable où d'innombrables citoyens, se précipitant sur les pas du pontife, *le béniraient pour avoir sauvé leurs foyers, leur liberté et leur vie.* A entendre ainsi les poètes, on a peine à croire que l'empire ottoman ait pu résister à tant de forces dirigées contre lui. Mais toutes ces belles promesses de la poésie ne tardèrent pas à être démenties et oubliées : bientôt la paix entre les monarques chrétiens fut troublée, et chacun d'eux employa pour sa défense les armées qu'il destinait à la guerre d'Orient; enfin la rivalité de Charles-Quint et de François Ier ramena la guerre en Europe, et personne ne songea plus à la croisade contre les Turcs.

Au reste, l'état politique de l'Europe ne fut point le seul obstacle à cette guerre sainte; une autre difficulté venait de la levée des décimes. Dans les premières expéditions en Orient, on demandait aux chrétiens leur propre vie, et personne ne reculait devant un tel sacrifice. Vers la fin des guerres de la croix, on ne demandait plus aux fidèles que leur



Ile de Malte. — Cité Valette.

argent, et ce fut alors que commença l'opposition ou la résistance. Ajoutons que la réforme dut naturellement détourner les esprits de la guerre contre les Turcs. L'esprit de secte rendit certaines nations de l'Occident plus indifférentes aux périls de la chrétienté, et même à ceux de la patrie. Au milieu des violents débats qui agitaient l'Europe et surtout l'Allemagne, l'Église et même l'autorité civile proclamée par Luther perdirent cette unité d'action sans laquelle on ne pouvait combattre avec avantage un ennemi formidable. Les adeptes de Luther aimaient mieux voir le triomphe des Turcs que celui des catholiques.

La croisade de Léon X ne fit que ranimer le fanatisme belliqueux des Turcs contre les chrétiens. Soliman, qui succéda à Sélim, s'empara de Belgrade, et dirigea de nouveau les forces ottomanes contre l'île de Rhodes. Les chevaliers de Saint-Jean, ainsi menacés, invoquèrent vainement les secours de la chrétienté, et n'eurent à opposer aux Ottomans que leur valeureuse milice. Après une résistance héroïque qui dura plusieurs mois, les débris de cette chevalerie chrétienne vinrent chercher une retraite en Italie. Lorsque le grand maître de l'ordre et ses nobles compagnons d'infortune racontèrent devant le pape les exploits et les revers des chevaliers, leur récit fit couler les larmes du pontife et de tous les prélats de Rome; mais cette compassion des pasteurs de l'Église chrétienne ne put leur faire obtenir ce qu'ils demandaient aux rois de l'Europe, un coin de terre, une île déserte dans la Méditerranée, où ils pussent encore combattre les Turcs. Il s'écoula plus de dix années avant que la politique des princes leur accordât le rocher de Malte, où cet ordre illustre, semblable au Christ sur la roche du Calvaire, devait achever son dernier sacrifice et livrer les derniers combats de la guerre sacrée. Cependant le conquérant de Belgrade et de Rhodes reparaissait menaçant sur les rives du Danube. Louis II, vaincu à Mohas, périt dans la déroute générale, laissant son royaume livré aux factions et ravagé par les Turcs. Tandis que le pape Clément VII proclamait les dangers de la Hongrie, Charles-Quint envahissait la ville de Rome, et retenait prisonnier le chef de l'Église : spectacle affligeant et nouveau pour la chrétienté! Du fond de sa prison, le pontife cherchait encore des ennemis aux Turcs; mais tous ses efforts furent inutiles. La capitale de l'Autriche, assiégée par les Ottomans, ne dut son salut qu'au débordement du Danube, au courage de sa garnison, et, si l'on en croit quelques historiens, à l'infidélité d'un grand vizir gagné par l'argent des chrétiens.

Soliman fit alors un traité de paix avec les princes chrétiens, et le pape lui-même fut compris dans ce traité. L'histoire remarque que le sultan y donnait le titre de *frère* à Charles-Quint ainsi qu'à Ferdinand, roi de Hongrie, et le nom de *père* au vicaire de Jésus-Christ. Désormais on ne dut plus parler de croisade contre les Turcs; le pape, comme il le disait lui-même, n'eut plus qu'à supplier la Providence de *veiller au salut du monde chrétien.* Les seules entreprises contre les infidèles se réduisirent aux deux expéditions de l'empereur Charles V sur les côtes d'Afrique : la première, dans laquelle il prit Tunis; la seconde, dans laquelle il échoua contre Alger. Vers la fin de sa vie, Soliman II, qui avait chassé de Rhodes les chevaliers de Saint-Jean, voulut les poursuivre jusque sur le rocher de Malte; c'est là que se montrèrent pour la dernière fois la bravoure et les vertus héroïques des guerres saintes. La milice chrétienne de Saint-Jean, entourée de ruines et presque abandonnée de la chrétienté, résista à toutes les forces de l'empire ottoman. Soliman, pour réparer la honte de ses armes, conduisit lui-même ses janissaires en Hongrie; il s'empara de plusieurs cités, et Dieu seul se chargea du salut de l'Allemagne en retirant de ce monde le sultan victorieux. Le plus grand des princes ottomans mourut dans une petite ville hongroise, qu'il assiégeait avec une puissante armée.

Il restait encore en Orient un État chrétien fondé par les croisades. Le royaume de Chypre, après l'extinction de la famille de Lusignan, avait passé sous la domination de Venise. Depuis longtemps il était menacé, d'abord par les mameluks du Caire, ensuite par les Turcs; enfin, sous le règne de Sélim, une armée ottomane débarqua dans l'île avec le plus redoutable appareil de guerre; les campagnes furent ravagées, les villes de Nicosie, de Famagouste ne purent résister aux assauts des barbares. On aurait pu reprocher à Venise les moyens qu'elle avait employés pour succéder à la dynastie de Lusignan; mais lorsque, dans cette invasion des Turcs, on voit tout ce que firent les Vénitiens, tout ce qu'ils eurent à souffrir pour défendre l'île de Chypre, on ne songe plus qu'à leur héroïque bravoure et aux malheurs du peuple chrétien. Cette île de Chypre, une des merveilles de l'antiquité, si florissante encore sous les Latins, fut dès lors comme engloutie dans un abîme de misère : aujourd'hui même elle n'offre aux voyageurs que des images de deuil et de destruction.

L'histoire, pour consoler ici les amis de l'humanité, a besoin de leur raconter la célèbre victoire de Lépante, qui suivit de près la con-

quête du royaume de Chypre par les Turcs. La flotte ottomane et la flotte chrétienne, commandée par don Juan d'Autriche, se rencontrèrent dans l'ancienne mer d'Actium ; cette bataille navale nous rappelle



Armure de Jean Sobieski, conservée à Dresde.

quelque chose de l'esprit et de l'enthousiasme des guerres saintes. Avant de commencer le combat, don Juan fit arborer sur son vaisseau l'étendard de l'Église et le drapeau de la croix, et toute la flotte salua par des cris de joie ce signe religieux de la victoire. Aucune bataille

navale dans l'antiquité n'est comparable à celle de Lépante, dans laquelle les Turcs combattaient pour l'empire du monde, les chrétiens pour la défense de l'Europe. Venise célébra le triomphe de la flotte chrétienne par des réjouissances extraordinaires; la victoire de Lépante fut inscrite sur les monnaies, et le jour de la bataille mis au nombre des fêtes qu'on célébrait chaque année. En France, en Angleterre, en Espagne, chez tous les peuples du Nord, on adressa au Ciel des actions de grâces pour la victoire accordée à la valeur des soldats chrétiens. Comme le pape avait efficacement contribué au succès des armes chrétiennes, ce fut à Rome qu'on vit éclater la plus vive allégresse. Marc-Antoine Colonne, qui avait commandé les vaisseaux du pape, fut conduit en triomphe au Capitole; on suspendit dans l'église d'*Ara Cœli* les enseignes prises sur les infidèles; le pape Pie V institua une fête en l'honneur de la Vierge, par l'intercession de laquelle on croyait avoir vaincu les musulmans, et cette fête, marquée au 7 octobre, jour de la bataille, fut appelée la *fête de Notre-Dame des Victoires*.

La guerre qui se termina par la bataille de Lépante fut la dernière où se montra l'étendard de la croix. L'Europe chrétienne, après un triomphe si éclatant, déposa ses armes victorieuses, et ne profita point de la terreur qu'elle avait inspirée aux musulmans. La grande société européenne prenait alors son développement, et chaque puissance s'occupait de son agrandissement ou de sa conservation, sans songer à des guerres lointaines. D'un autre côté, les peuples se trouvaient retenus dans leurs foyers par les avantages ou les promesses d'une civilisation naissante. On venait de faire quatre grandes découvertes : l'Amérique, le passage des Indes, l'imprimerie et la poudre à canon; la guerre, les lois, les mœurs, l'industrie, tout allait changer; une révolution nouvelle se trouva tout à coup en présence de la grande révolution des croisades près de finir, et s'empara à son tour des esprits pour les diriger vers d'autres pensées et vers d'autres entreprises.

Une circonstance heureuse pour la chrétienté, c'est que dans le temps même où les croisades qui avaient pour objet la défense de l'Europe touchaient à leur déclin, la puissance militaire des Turcs déclinait aussi. Dans l'histoire de l'Orient au moyen âge, il est curieux de voir la plupart des dynasties musulmanes s'élevant rapidement par les armes, puis s'arrêtant tout à coup au milieu de leurs triomphes; les Ottomans semblaient avoir épuisé toutes leurs forces dans la conquête de la Grèce. Après cette conquête, qui était comme le dernier

accomplissement des menaces du prophète arabe, leurs armées cessèrent d'être invincibles, et leur décadence commença. L'islamisme, qui leur avait donné tout ce qu'il fallait pour vaincre, ne les aida point à profiter de leurs victoires. Leur empire put s'agrandir, mais non leur puissance. Dès qu'on cessa de les craindre, on n'hésita point à s'en rapprocher par les traités; tour à tour l'Europe chrétienne leva des armées contre les Ottomans, ou leur envoya des ambassadeurs. C'est ce qui arriva dans la guerre de Candie, pendant laquelle Louis XIV envoyait des secours aux Vénitiens, en même temps qu'il avait un ministre auprès de la Porte.

La conquête de Candie, quoiqu'elle leur eût coûté des efforts inouïs et la perte de plusieurs armées, ranima pour un moment l'enthousiasme belliqueux des Turcs. Tout l'empire se leva de nouveau en armes, et trois cent mille musulmans vinrent camper sous les murs de Vienne. L'Allemagne attendait dans la crainte; Sobieski accourut alors avec ses Polonais, et releva les courages abattus. Les deux armées en vinrent aux mains le 16 septembre 1683. La victoire ne resta pas longtemps indécise. « Dieu soit béni, écrivait le roi de Pologne après la bataille; Dieu a donné la victoire à notre nation; il lui a donné un triomphe tel, que les siècles passés n'en virent jamais de semblable. » Le lendemain du combat, le clergé chanta le *Te Deum* dans les églises de Vienne, que le grand vizir avait juré de changer en mosquées. Le grand étendard des musulmans fut envoyé au souverain pontife, et Sobieski adressa au roi de France le *rapport de la bataille gagnée et du salut de la chrétienté*. Dans le même temps les Polonais battaient les Turcs sur la rive du Pruth; une flotte arborait l'étendard du pape et de Venise dans les villes de Modon, de Coron, de Navarin, de Patras, de Corinthe et d'Athènes. Les armées ottomanes furent partout vaincues et dispersées. Deux vizirs, un grand nombre de pachas payèrent de leur tête les défaites de l'islamisme. Mahomet IV, accusé par le peuple et par les ulémas, fut précipité du trône au bruit de ces désastres, qu'on attribuait à la colère du Ciel, et qui portèrent le désordre et le trouble dans tout l'empire. A cette époque, le traité de Carlowitz atteste les pertes qu'avait faites la nation turque et l'incontestable supériorité des chrétiens.

L'histoire a deux choses à faire remarquer dans ce traité de Carlowitz : la Hongrie, qui pendant deux siècles avait résisté à toutes les forces de l'empire ottoman, et dont le territoire était comme les Thermopyles de la chrétienté, affaiblie enfin par les discordes civiles, par

les guerres étrangères, à la fois en butte aux empereurs d'Allemagne et aux sultans de Constantinople, perdit alors son indépendance et se trouva réunie aux possessions de la maison d'Autriche. Parmi les États et les princes qui signèrent le traité, on vit paraître les czars de la Moscovie, puissance nouvelle qu'on n'avait point aperçue jusque-là dans la lutte des chrétiens contre les infidèles, et qui devait plus tard porter les coups les plus terribles à l'empire ottoman.

Si les Turcs restèrent encore les maîtres de plusieurs pays enlevés aux chrétiens, c'est que leur empire agrandi ne donnait point d'ombrage aux souverains de l'Europe. On ne regarda plus dès lors l'empire ottoman comme une puissance qu'il fallait détruire par les armes; on se contenta de lui enlever et d'obtenir de lui les biens et les avantages qu'il avait entre les mains, et dont il ne jouissait pas. C'est une conquête dont l'industrie européenne, aidée de la diplomatie, resta exclusivement chargée. Lorsque le fameux colosse de Rhodes fut tombé, il demeura longtemps couché à terre, sans que personne pût le relever. A la fin il arriva des marchands qui se partagèrent l'airain dont le colosse était formé, et le chargèrent sur des chameaux. Telle fut la destinée de l'empire ottoman.

CHAPITRE XLI

COMMENT ON ENVISAGEAIT LES CROISADES AU XVIe ET AU XVIIe SIÈCLE — OPINION DE BACON — MÉMOIRE DE LEIBNITZ ADRESSÉ A LOUIS XIV — DERNIÈRE CROISADE CONTRE LES TURCS — SOUVENIRS DE JÉRUSALEM — PÈLERINAGES A LA TERRE SAINTE (XVIIe ET XVIIIe SIÈCLE)

A l'époque de l'histoire où nous sommes arrivés, les passions qui avaient enfanté les prodiges des croisades étaient devenues des opinions spéculatives qui occupaient moins l'attention des rois et des peuples que celle des écrivains et des érudits; ainsi les guerres saintes, avec leurs causes et leurs effets, se trouvèrent livrées aux argumentations des docteurs et des philosophes. Par la raison même que les croisades étaient devenues un sujet de discussion, on peut dire qu'il ne restait plus rien de l'enthousiasme qui les avait fait naître. Quelques disciples de Luther en vinrent jusqu'à regarder les Turcs comme les auxiliaires des chrétiens réformés; ils furent conduits à cette opinion étrange par la persuasion où ils étaient que les pontifes de Rome étaient le seul mobile des guerres sacrées. Les papes cependant ne se mirent véritablement à la tête des croisades que lorsque les croisades touchaient à leur déclin. Les chefs de l'Église se montrèrent alors comme les sentinelles vigilantes de la chrétienté, comme les fidèles gardiens de l'Europe chrétienne, et leur zèle pour les guerres saintes ne fut dans les jours du péril qu'un religieux patriotisme.

Nous devons dire toutefois que de grands écrivains, et des hommes

renommés par leur savoir qui appartenaient à la réforme, déplorèrent à cette époque l'indifférence de la chrétienté pour les guerres saintes. Le chancelier Bacon, dans son dialogue *De Bello sacro,* déploya toute sa dialectique pour prouver que les Turcs étaient hors de la loi des nations; il invoquait tour à tour le droit naturel, le droit des gens et le droit divin contre ces barbares, auxquels il refusait le nom de peuple, et soutenait qu'on devait leur faire la guerre, comme on la faisait *aux pirates, aux anthropophages et aux animaux féroces.*

Tout en partageant l'opinion de l'illustre chancelier, on ne saurait admettre de pareilles exagérations; les prédicateurs les plus fougueux des croisades n'allèrent jamais aussi loin. Un autre philosophe de la même époque parlait de la guerre à faire aux Turcs avec plus de modération et de vérité. Dans le moment où Louis XIV se disposait à porter ses armes dans les Pays-Bas, Leibnitz lui envoya un volumineux mémoire pour le déterminer à renouveler l'expédition de saint Louis en Égypte. La conquête de cette riche contrée, que Leibnitz appelait la *Hollande de l'Orient,* devait favoriser le triomphe et la propagation de la foi; elle devait procurer au roi très chrétien la glorieuse renommée d'Alexandre, et à la monarchie française les plus grands moyens de puissance et de prospérité. « L'Égypte, cette mère des grains et de l'industrie, disait-il, est tout à la fois la barrière et le passage entre l'Afrique et l'Asie; elle est le point de communication et l'entrepôt général du commerce, d'un côté pour l'Inde, et de l'autre pour l'Europe; elle est en quelque sorte l'œil des pays adjacents; riche par la fertilité de son sol et par sa grande population au milieu des déserts qui l'environnent, elle réunit les merveilles de la nature et de l'art, qui après tant de siècles semblent fournir des sujets d'une admiration nouvelle. » Le philosophe allemand voyait déjà la foi du Christ refleurir en Asie, et réunir sous la même loi toute la race humaine; il voyait, en un mot, dans la possession de l'Égypte tant d'avantages pour la France et pour la chrétienté, qu'à *l'exception de la pierre philosophale,* rien au monde ne lui paraissait plus important que la conquête de ce pays.

Nous avons eu sous les yeux un grand nombre de mémoires composés dans le xve et xvie siècle qui avaient pour but d'engager les puissances de la chrétienté à porter la guerre en Orient. Saint François de Sales, qui vivait au temps d'Henri IV, exprime souvent dans ses lettres le désir de voir la terre sainte délivrée du joug des infidèles. En donnant au recueil d'histoires qu'il a publié le titre de *Gesta Dei*

per Francos, Bongars nous montre toute son admiration pour les guerres entreprises au nom de la croix. Dans une dédicace à Louis XIII, il ne manque point de rappeler au monarque l'exemple de ses aïeux, qui sont allés en Orient, et de lui promettre la gloire d'un héros et d'un saint s'il entreprend de délivrer Byzance ou Jérusalem. Ainsi on prêchait encore la guerre sacrée dans les dédicaces; mais personne n'avait sérieusement la pensée de prendre la croix et les armes. Les croisades tombaient peu à peu dans le domaine de la poésie, semblables à ces merveilles de la Fable auxquelles on ne croyait plus, et qui réchauffaient encore la verve des poètes. Quand le Tasse chanta la délivrance de Jérusalem, les guerres saintes n'étaient plus qu'un magnifique sujet d'épopée. Lorsque Boileau, dans son épître à Louis XIV, lui disait :

> Je t'attends dans six mois aux bords de l'Hellespont,

on ne pouvait guère lui supposer d'autres intentions que celles de flatter le grand roi; et cette flatterie exprimait assez bien ce que les souvenirs des croisades conservaient de poétique et de glorieux dans l'opinion des contemporains.

Cependant nous voyons encore la chrétienté tenter un dernier effort contre les Turcs. Quelques années après le traité de Carlowitz, Venise, qui craignait de perdre ses possessions dans la Morée, implora le secours du souverain pontife. Clément XI envoya partout ses légats pour engager les peuples et les rois à prendre les armes. La guerre sainte fut prêchée dans toutes les églises, et les muses chrétiennes réunirent leurs voix à celles des prédicateurs de la croisade. L'Espagne, le Portugal, Gênes, la Toscane, l'ordre de Malte armèrent des vaisseaux; une flotte nombreuse parcourut l'Archipel et les côtes de l'Asie avec le pavillon de l'Église. Clément prodigua ses propres trésors pour une guerre dont il aurait volontiers, disait-il, acheté le succès par la *vente des ciboires et des calices.* A sa voix, l'armée impériale marcha au-devant des Turcs, qui s'avançaient sur l'Allemagne; six mille Suisses levés avec les subsides de la cour de Rome se réunirent à l'armée des Allemands; la chrétienté fit des prières pour le triomphe des guerriers chrétiens qui combattaient alors en Hongrie et dans le Péloponèse. Quand on apprit les victoires remportées sur les Turcs, le souverain pontife, à la tête du sacré collège, se rendit à l'église Sainte-Marie-Majeure pour remercier le Dieu des armées; les drapeaux enlevés aux

infidèles furent déposés sur les autels de la Vierge, dont on avait imploré l'appui. Ce fut alors que les Ottomans entendirent l'impérieuse voix du destin, qui leur commandait de s'arrêter, et ne songèrent plus qu'à défendre leur empire, menacé à son tour par les Allemands et par les Russes. Dès qu'on n'eut plus d'alarmes pour la chrétienté, l'Église n'eut plus à prêcher d'expéditions contre les Turcs, et les guerres d'Orient n'eurent plus de mobile que l'ambition des souverains et les souvenirs de l'ancienne Grèce.

Dans toutes ces guerres contre les Ottomans, il n'y avait aucun souvenir, aucune tradition qui pût réveiller l'enthousiasme des peuples chrétiens. La nécessité, pour chaque nation de l'Occident, de défendre ses propres foyers, touchait moins le cœur et l'âme des fidèles que le seul nom de Jérusalem, que la seule image des lieux consacrés par la présence et les miracles du Christ. Lorsqu'on ne fit plus la guerre aux musulmans, on revint aux pèlerinages de la terre sainte, et les croisades d'outre-mer finirent comme elles avaient commencé. Pendant le xvie et le xviie siècle, un grand nombre de saints personnages, d'illustres princes, visitèrent la Judée comme pèlerins; la plupart des souverains de la chrétienté, à l'exemple de Charlemagne, mettaient alors leur gloire non plus à délivrer la ville de Jérusalem, mais à protéger le peuple chrétien qui habitait la Judée. Les capitulations de François Ier, renouvelées par la plupart de ses successeurs, renferment plusieurs dispositions qui assuraient aux disciples du Christ la paix et le libre exercice de la religion chrétienne au milieu des nations infidèles. Sous le règne de Henri IV, Deshayes, ambassadeur de France à Constantinople, alla visiter les fidèles de Jérusalem, et leur porta les consolations et les secours d'une charité toute royale. Le comte de Nointel, qui représentait Louis XIV auprès du sultan des Turcs, se rendit aussi dans la terre sainte, et le nom du puissant monarque fut béni autour du Calvaire et dans les saints lieux. Après le traité de Passarowitz, la Porte envoya une ambassade solennelle à Louis XV. Cette ambassade était chargée de présenter au roi très chrétien un firman du Grand Seigneur qui accordait aux catholiques de Jérusalem l'entière possession du saint sépulcre et la liberté de réparer leurs églises. Les princes de la chretienté envoyaient chaque année leurs tributs à la ville sainte; dans les cérémonies solennelles, l'église de la Résurrection étalait les trésors des rois de la chrétienté. Les pèlerins n'étaient plus reçus à Jérusalem par les chevaliers de Saint-Jean, mais par des disciples de saint François d'Assise, devenus les gardiens du divin sépulcre.

Cependant les pèlerinages, comme les croisades, eurent leurs progrès, leurs vicissitudes et leur déclin; l'enthousiasme des pèlerins, comme celui des guerriers de la croix, dépendait des sentiments et des opinions qui dominaient dans la grande société européenne. Il arriva une époque d'indifférence, et cette époque est voisine de nous, où les lieux saints restèrent tout à fait étrangers à l'Europe chrétienne. Vers la fin du siècle dernier, le monde a vu partir une armée des ports de France pour l'Orient. Les guerriers français, dans cette glorieuse expédition, ont vaincu les musulmans aux Pyramides, à Tibériade, au Thabor; et Jérusalem, qui était si près d'eux, n'a point fait battre leur cœur, ni même attiré leur attention : tout était changé alors dans les opinions qui gouvernaient l'Occident.

CHAPITRE XLII

PHYSIONOMIE MORALE DES CROISADES

On a vu dans un récit rapide les principaux faits des guerres saintes; malgré le soin que nous avons mis à caractériser chaque croisade, il nous reste quelque chose à ajouter pour achever de montrer les guerres de la croix avec leurs passions, leurs mœurs et leur gloire; il nous reste aussi à indiquer ce que les entreprises d'outre-mer ont produit de biens et de maux chez les générations contemporaines et dans la postérité.

Le lecteur a pu remarquer que les contemporains regardaient les croisades comme l'affaire de Dieu lui-même; ils étaient persuadés que la gloire divine était intéressée aux succès de ces entreprises lointaines; aussi leur faible raison avait de la peine à comprendre le triomphe des Sarrasins. Saint Bernard, en déplorant les malheurs de la croisade qu'il avait prêchée, s'étonnait que Dieu eût voulu venger l'univers avant le temps et sans se ressouvenir de sa miséricorde; lorsque l'armée des croisés allemands périt tout entière avec son chef, les âmes chrétiennes n'osaient interroger les volontés du Ciel; car ces volontés terribles étaient comme autant d'abîmes dans lesquels l'esprit de l'homme restait confondu et troublé. A la nouvelle de la captivité de Louis IX en Égypte, beaucoup de croisés embrassèrent la religion triomphante de Mahomet, et dans les diverses contrées de l'Europe la foi de plusieurs fut ébranlée.

Toutefois, comme on ne pouvait se persuader que Dieu eût véritablement abandonné la cause des guerres saintes, on rejetait les malheurs de ces expéditions sur les crimes et la corruption des croisés. Les pèlerins eux-mêmes, aux jours des revers, s'accusaient volontiers d'avoir mérité par leur conduite tous les maux qu'ils souffraient; les remords des coupables et les austérités de la pénitence se mêlaient toujours au sentiment de leurs misères. Quand la victoire revenait sous leurs drapeaux, les chrétiens se croyaient devenus meilleurs, et remerciaient le Ciel de les avoir rendus dignes de sa miséricorde et de ses bienfaits. Il est bon d'observer ici que l'envie de justifier les croisades inspira souvent aux chroniqueurs et aux prédicateurs des peintures satiriques, dont l'histoire impartiale ne saurait adopter l'exagération. Après avoir expliqué les malheurs des croisades par la justice ou la colère de Dieu, on les expliquait par la miséricorde divine, qui voulait éprouver la vertu des justes et convertir les pécheurs. La foi populaire trouvait encore des avantages dans les guerres les plus malheureuses; elle songeait au grand nombre des martyrs envoyés au ciel. Ces dispositions des contemporains étaient de nature à prolonger la durée des croisades.

Les exemples de bravoure, les brillants faits d'armes abondent dans l'histoire des guerres saintes; ce qui distingue l'héroïsme de nos chevaliers, c'est une humilité que l'héroïsme antique n'a point connue. Les guerriers croisés ne se vantaient pas de leurs exploits : c'est à Dieu et aux prières des fidèles qu'ils attribuaient leurs succès. On les vit plus d'une fois se disputer pour le partage du butin, mais jamais pour la gloire; cet esprit d'humilité, qui ne quitta point les guerriers de la croix, leur épargna de cruelles discordes, et fut aussi un grand bienfait pour les peuples. Dans un siècle où toute puissance venait de l'épée, où la colère et l'orgueil auraient pu porter les guerriers à tous les excès, qu'y avait-il de plus rassurant pour l'humanité que de voir la force s'oublier elle-même, et s'abaisser sous la main de la religion?

Une autre vertu distinctive des croisés, c'est le sentiment de la fraternité. Les orateurs des guerres sacrées prêchaient sans cesse la fraternité évangélique; les rois et les princes en donnaient eux-mêmes l'exemple. Richard montra souvent, dans la croisade où il fut le chef, cette magnanimité généreuse, cette charité héroïque qui fait braver tous les dangers pour secourir les faibles. Un jour qu'il volait au secours du comte de Leicester, et qu'on cherchait à le retenir : « Non, je ne serais pas digne d'être roi, s'écria-t-il, si je ne savais pas mé-

priser la mort pour défendre ceux qui m'ont suivi dans la guerre! » Quand Louis IX expirait sur la cendre à Tunis, le sort de ses compagnons d'armes occupait encore sa pensée : « Qui reconduira en France ce peuple que j'ai amené ici? » disait le saint roi. Toutes les fois que les croisés quittaient l'Europe, les chefs leur promettaient de les ramener dans leur pays, de veiller à leur salut pendant le pèlerinage. Malheur à ceux qui ne tenaient point leur promesse! ils étaient accusés devant Dieu et devant les hommes de manquer de foi et de charité. Chaque troupe de croisés présentait l'image d'une véritable famille; on aime à voir les chroniqueurs du temps employer l'expression latine *familia* pour désigner la maison militaire d'un prince ou d'un chevalier de la croix.

Dans les guerres ordinaires, le soldat ne prend qu'une faible part aux intérêts de la cause qu'il défend; mais, dans une guerre qui avait pour unique objet le triomphe d'une croyance, tous ceux qui combattaient avaient les mêmes craintes, les mêmes espérances, nous devons dire la même ambition. Cette communauté d'intérêts et de sentiments donnait beaucoup de force aux armées de la croix, et rapprochait sur le champ de bataille non seulement les chefs et les soldats, mais les nations opposées entre elles par les mœurs, le caractère et le langage. « Si un Breton, un Allemand ou tout autre voulait me parler, dit un chroniqueur français de la première croisade, je ne savais pas lui répondre; mais, quoique divisés par la différence des langues, nous paraissions ne faire qu'un seul peuple à cause de notre amour pour Dieu et de notre charité pour le prochain. »

On se souvient des visions et des miracles qui enflammaient à la fois la dévotion et la bravoure des croisés. Cependant leur excessive crédulité n'avait rien de vulgaire. Les pèlerins regardaient comme tout simple l'intervention de la puissance divine dans la cause qu'ils défendaient, et cette persuasion suffit pour nous montrer ce qu'il y avait de noble et d'élevé dans le merveilleux des guerres saintes. La magie, connue alors en Europe, ne suivit point les chrétiens sous les drapeaux des guerres sacrées. Les souvenirs de la Bible, les miracles de l'Évangile, le Calvaire, le Jourdain, ne suffisaient-ils pas à réchauffer l'enthousiasme des pèlerins de la Judée? Ce n'est donc point sans quelque surprise que nous voyons la magie jouer un si grand rôle dans la *Jérusalem délivrée;* les charmes d'Ismen et les enchantements d'Armide n'ont pas été empruntés aux véritables couleurs contemporaines.

Les chroniques arabes racontent moins d'apparitions surnaturelles que les chroniques de l'Occident. Toutefois les musulmans avaient aussi leurs puissances célestes qui venaient à leur secours dans les périls de la guerre. L'historien Kemel-Eddin, en racontant la défaite de Roger prince d'Antioche, parle d'un ange vêtu de vert qui mit en



La veillée des armes dans la chevalerie.

fuite l'armée des Francs et fit prisonnier un de leurs chefs. Boha-Eddin rapporte qu'une légion descendue du ciel entra la nuit dans la ville de Ptolémaïs, assiégée par Philippe-Auguste et Richard Cœur-de-Lion. On lit dans le même historien qu'après le massacre des prisonniers musulmans, ordonné par Richard dans la plaine de Saint-Jean-d'Acre, les martyrs de l'islamisme montrèrent leurs blessures glorieuses à leurs compagnons qui allèrent les visiter, et leur racontèrent les joies qui les attendaient dans les jardins du paradis. Au siège de Margat, l'armée du sultan vit apparaître les quatre archanges

que les musulmans ont coutume d'implorer dans les périls, et dont la phalange céleste animait le courage des assiégeants.

Dans les guerres de la croix, guerres d'extermination, les pieuses croyances n'opposaient pas toujours un frein à la barbarie; on y trouve fréquemment l'oubli du droit des gens, le mépris de la justice et de la foi jurée. Les chrétiens vainqueurs n'ont point de pitié, le sang des ennemis leur paraissait une offrande agréable à Dieu; au milieu des scènes de carnage, ils se croyaient à l'abri de tout reproche en appelant les Sarrasins des *chiens immondes;* lorsque le glaive avait moissonné la population désarmée des villes musulmanes, ils répétaient avec joie : « Ainsi ont été purifiées les demeures des infidèles. » Si les croisés se montraient barbares envers leurs ennemis, ils furent souvent admirables dans leurs rapports entre eux, et l'histoire contemporaine se plaît à nous rappeler l'esprit de justice, de charité, les nobles sentiments qui animaient les pèlerins sous les drapeaux de la croix. Dans le courant de ce récit, le lecteur a pu voir plus d'une fois le relâchement des mœurs et le scandale dans les armées chrétiennes, mais il a pu voir aussi de fréquents exemples d'édification. Dans cette multitude de pèlerins, où le crime et la vertu étaient également accueillis, ils devait se trouver de très grands contrastes.

Les croisades, surtout les premières, nous présentent le spectacle de tout un peuple qui passe d'un pays dans un autre. On se tromperait si on pouvait croire que le plus grand nombre des pèlerins portaient les armes et combattaient sous les drapeaux du Christ. Il y avait à la suite des soldats de la croix une multitude comme dans toutes les grandes cités. On y trouvait des ouvriers, des hommes oisifs, des marchands, des pauvres et des riches, des clercs, des moines, des femmes, et jusqu'à des enfants au berceau. Les Écritures, qui nous ont représenté les misères, les passions, les vices, les vertus du peuple juif marchant à travers le désert, nous ont fait d'avance une histoire fidèle du peuple croisé, qu'on appelait aussi le peuple de Dieu.

Un historien du XIIe siècle nous peint assez bien la multitude dont nous parlons, en mettant ces paroles dans la bouche des femmes, des infirmes, des vieillards, qui partaient pour l'Orient: « Vous combattrez les infidèles, disaient-ils aux guerriers; pour nous, nous souffrirons pour la cause de Jésus-Christ. » Il est certain que jamais engagement ne fut mieux rempli de part et d'autre; jamais la bravoure et la résignation ne furent portées plus loin que dans une guerre qu'on peut justement appeler la guerre des héros et des martyrs.

Tandis que les guerriers de la croix combattaient ou se préparaient à la bataille, la multitude des pèlerins était en prière, faisait des processions, assistait aux prédications du clergé. Cette foule devait être plus malheureuse que les autres croisés; car elle ne pouvait se défendre dans les périls, et profitait rarement de la victoire. « Ayez soin des pauvres clercs et des faibles pèlerins, disait l'évêque Adhémar aux guerriers de la croix; ils ne peuvent comme vous combattre et se procurer les choses nécessaires à la vie; mais pendant que vous bravez les fatigues et les périls de la guerre, ils prient Dieu de vous pardonner tant de péchés que vous commettez tous les jours. »

Les habitudes et les délassements de la vie européenne avaient suivi les chrétiens dans leur belliqueux pèlerinage : la chasse, les jeux de hasard, les jeux militaires et la solennité des tournois remplissaient tour à tour les loisirs des batailles. La passion du jeu était commune aux Francs et aux Sarrasins; le sultan Kerboga jouait aux échecs lorsque les croisés sortirent d'Antioche pour lui livrer la bataille où son armée fut détruite. Pour connaître jusqu'à quel point les pèlerins portèrent souvent la passion du jeu, il suffirait de lire les règlements sévères publiés dans différentes croisades. Après la conquête de Constantinople, les simples chevaliers jouaient aux dés les cités et les provinces de l'empire grec. Les compagnons de saint Louis, pendant leur séjour à Damiette, jouaient jusqu'à leurs chevaux, jusqu'à leurs armes. Il n'était point de misères que le jeu ne fît oublier aux croisés. Après la captivité du roi de France, et lorsque les débris de l'armée chrétienne revenaient par mer à Ptolémaïs, le comte d'Anjou et le comte de Poitiers jouaient aux dés dans le vaisseau du roi; Joinville, qui était présent, nous rapporte que Louis IX, plein de colère, renversa la table de jeu, s'empara des dés, et jeta tout à la mer.

Les croisés avaient des règlements auxquels ils étaient soumis durant les expéditions d'Orient. Au siège d'Antioche, les lois punissaient sévèrement celui qui avait vendu à faux poids ou à fausse mesure, qui avait trompé dans l'échange des monnaies, ou dans un marché quelconque, *ses frères en Jésus-Christ.* On sévissait surtout contre ceux qui commettaient un larcin, ou se souillaient du crime de fornication ou d'adultère. Dans la troisième croisade, le roi de France et le roi d'Angleterre portèrent des peines rigoureuses contre les désordres et les crimes des pèlerins enrôlés sous les drapeaux de la croix. Frédéric Ier, en partant pour l'Asie, publia, *au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit,* des lois pénales pour maintenir l'ordre dans son

armée. On coupait la main droite à un croisé qui en avait frappé ou blessé un autre. Comme il était important, pour l'approvisionnement des pèlerins, d'inspirer la confiance à ceux qui fournissaient ou vendaient des vivres, celui qui manquait à sa parole dans un marché, ou rompait un contrat par violence, était condamné à subir la peine capitale.

Il faut croire qu'indépendamment des lois générales proclamées par le chef de la croisade, chaque peuple avait porté en Orient ses coutumes, qui servaient de règles pour maintenir la subordination et rendre la justice à chacun des pèlerins; toutefois il ne nous reste que des vestiges épars de toutes ces législations diverses. Les croisés n'avaient le plus souvent d'autres lois que les préceptes de l'Évangile, et n'avaient à redouter dans leurs excès que le tribunal de la pénitence et les menaces de l'Église.

CHAPITRE XLIII

CONTINUATION DU MÊME SUJET

A la vue de ces nombreuses armées qui s'en allaient d'Europe en Orient, on se demandait d'abord quel moyen on avait de pourvoir à leur entretien. Tous ces guerriers francs, qui ne restaient jamais plus de vingt ou de quarante jours sous les drapeaux des armées féodales, n'étaient guère en état de s'approvisionner pour ces guerres lointaines, qui duraient souvent plusieurs années. Chaque chef avait sans doute la pensée de s'approvisionner pour la route; mais tous ignoraient les difficultés des chemins, les distances qu'ils avaient à parcourir, et cette ignorance même retenait les croisés dans une sécurité malheureuse. Les troupes les mieux disciplinées pouvaient à peine atteindre Constantinople sans éprouver les horreurs de la faim.

Quand les pèlerins s'approchaient des côtes de la mer, des vaisseaux leur apportaient des provisions; mais ces secours n'arrivaient pas toujours à propos, et lorsque ces vivres arrivaient, les pèlerins qui manquaient d'argent n'en souffraient pas moins de la disette. Les habitants des pays que traversaient les croisés fuyaient leur approche, emportant tout ce qu'ils avaient, de sorte que les chrétiens s'avançaient dans des contrées désertes et stériles, n'ayant pas même l'espoir que la victoire vînt à leur secours, et leur livrât la dépouille d'un camp ou d'une ville prise d'assaut.

Il ne s'agissait pas seulement de se procurer des vivres, mais de les

transporter. Il paraît que dans les longues marches chaque croisé portait ses provisions. Dès la première expédition, on employa des chariots, auxquels on fut obligé de renoncer dans les chemins difficiles. Les chroniques contemporaines, lorsqu'elles décrivent une disette ou une famine, ne manquent jamais de déplorer la cherté excessive des vivres, ce qui prouve qu'il y avait, à la suite des armées chrétiennes, des marchands qui vendaient des provisions. Quand les croisades, abandonnant la route de la terre, prirent la route de la mer, il devint moins difficile d'approvisionner les armées chrétiennes. Néanmoins la disette désolait encore la multitude des pèlerins toutes les fois qu'on était arrêté par le siège d'une ville ou par une résistance inattendue de l'ennemi.

Après avoir suivi les défenseurs de la croix sur les champs de bataille de l'Orient, on veut savoir quelles étaient leurs armes, quelle était leur manière de combattre. Les armes offensives étaient la lance de tremble ou de frêne, terminée en fer aigu, ornée le plus souvent d'une banderole; l'épée longue et large, tranchant d'un seul côté; plusieurs sortes de flèches ou de javelots, la hache et la massue. Parmi les armes défensives, on distinguait les boucliers à forme ovale ou carrée, le haubert ou jaque de mailles, tissu de fil d'acier; le casque et le heaume surmonté d'un cimier et d'un chaperon, la cotte d'armes, le gobisson de cuir ou de drap, doublé de laine; la cuirasse ou plastron d'acier ou de fer. Nous ne croyons pas que les croisés, surtout dans les premières expéditions, fussent couverts d'une armure pesante, comme les guerriers du xve siècle. Cette armure eût été trop incommode pour porter la guerre en des climats lointains.

Les machines de guerre employées dans les croisades étaient les mêmes que chez les Romains; on y voyait le *bélier,* grosse poutre armée d'une masse de fer, qu'on poussait contre les murailles avec des câbles et des chaînes; le *muscule,* qui mettait à l'abri les travailleurs, et que le cuir et les briques défendaient de l'atteinte du fer et des pierres; le *pluteus* et le *vulnea,* couverts d'une peau de bœuf ou de chameau, sous lesquels se plaçaient les soldats chargés de protéger ceux qui montaient à l'assaut; les *catapultes* et les *balistes,* d'où partaient d'énormes javelots, et qui lançaient des quartiers de roc et quelquefois même des cadavres d'hommes et d'animaux; enfin les tours roulantes à plusieurs étages, dont les sommets dominaient les murs, et contre lesquels les assiégés n'avaient d'autre moyen de défense que l'incendie.

Les armées chrétiennes avaient avec elles une musique guerrière qui donnait le signal des combats. Les instruments les plus usités étaient les trompettes d'airain, les cornets de bois, d'or ou d'argent, les sistres, les harpes, les timbales ou nacaires, et les tambours, empruntés aux Sarrasins. Nous avons parlé des cris de guerre des croisés. Tout le monde sait que dans le moyen âge la cavalerie formait la véritable force des armées. Les chevaliers de la croix n'avaient plus de confiance dans leur bravoure lorsqu'ils perdaient leurs chevaux; nous les avons vus quelquefois monter sur des chameaux, même sur des ânes et des bœufs, plutôt que de combattre à pied. La cavalerie chrétienne avait toujours à sa suite une foule considérable de fantassins, que les chroniques désignent par le mot latin *vulgus,* et qu'on employait utilement dans les sièges. Les croisés ignoraient les ruses ou les stratagèmes de la guerre, et Saladin lui-même leur reprochait d'avoir négligé ce moyen de vaincre : se précipiter sur l'ennemi qu'ils avaient devant eux et l'attaquer à force ouverte, voilà toute leur tactique.

La subordination et l'ordre n'ont jamais beaucoup régné dans les armées de la croix, et l'indiscipline amena souvent des désastres. A chaque combat on défendait aux guerriers de s'arrêter aux dépouilles de l'ennemi avant d'avoir achevé la victoire. Dans ce cas, rien n'était plus difficile que de se faire obéir; les défenses les plus sévères ne prévinrent pas toujours les malheurs qu'entraînait l'amour désordonné du butin. Parmi les causes de l'indiscipline dans les armées chrétiennes, on peut compter aussi l'extrême bravoure des chefs et des soldats. Cette bravoure ne connaissait point le danger, et toute précaution prise contre l'ennemi semblait une marque de faiblesse et de timidité. On avait un mal plus grand à redouter : nous voulons parler de la licence des grands et des habitudes féodales que les chevaliers et les barons portaient au milieu des guerres saintes. Nous avons vu que dans la seconde croisade la ruine d'une armée florissante vint de la désobéissance d'un chef, désobéissance pour laquelle Geoffroy de Rançon ne fut puni que par la perte de son commandement et de sa renommée militaire.

Nous achèverons d'indiquer la physionomie morale des croisades en examinant brièvement quels ont été dans la guerre et dans la paix les rapports des chrétiens et des musulmans. Dans la première guerre sainte, l'ardeur des passions religieuses ne permettait guère les relations diplomatiques. On vit quelquefois des alliances offensives et défen-

sives entre les chrétiens et quelques princes musulmans; mais une méfiance mutuelle empêcha toujours que ces alliances n'eussent des résultats et de la durée. Les uns croyaient déplaire à Jésus-Christ en se rapprochant des infidèles; les autres redoutaient la colère de Mahomet en mêlant leurs drapeaux à ceux de la croix. Les négociations les plus remarquables des Francs et des puissances musulmanes furent celles d'Amaury, roi de Jérusalem, et du calife du Caire. Au grand scandale des musulmans, le *Prince des croyants* fut obligé de présenter sa main nue aux députés chrétiens. Nous avons eu occasion de remarquer que Frédéric Barberousse, Philippe-Auguste et Richard montrèrent vis-à-vis des puissances musulmanes une urbanité chevaleresque qui fut un spectacle nouveau dans les guerres d'outre-mer. La croisade de Frédéric II ne fut qu'une longue négociation; l'empereur d'Allemagne et le sultan du Caire se trouvaient dans une situation également embarrassante : l'un était méprisé des chrétiens, l'autre maudit des musulmans, et tous les deux désiraient la paix dans la crainte de leurs alliés et de leurs soldats.

Pendant son séjour en Palestine, Louis IX entretint des relations avec les émirs du Caire et le souverain de Damas; si ces négociations ne purent point réparer les malheurs de la croisade, la charité du roi de France leur dut au moins la délivrance d'un grand nombre de prisonniers chrétiens. Revenu en Europe, le monarque ne cessa d'avoir les yeux attachés sur l'Orient, où il brûlait de porter encore l'étendard de la foi chrétienne. On sait que Louis reçut plusieurs ambassades du roi de Tunis; il espérait que le prince infidèle se convertirait au christianisme; cette espérance l'entraîna à la fin dans une dernière croisade, où l'attendaient les palmes du martyre.

Quand l'Orient ne vit plus les armées de la croix, les traités de commerce devinrent le seul objet des négociations avec les musulmans. Il est curieux de voir avec quelle sagacité toutes les difficultés sont prévues dans ces pièces diplomatiques, et quel esprit de ruse et de prudence présidait à leur rédaction. Plusieurs nous ont été conservées par les historiens orientaux; lorsqu'on les lit avec attention, on juge que les puissances musulmanes craignirent longtemps le retour des guerres saintes, et qu'elles ne cessèrent point de nourrir contre les chrétiens de l'Occident des défiances et des préventions.



Chevaliers bannerets.

CHAPITRE XLIV

INFLUENCE DES CROISADES

A la suite de chaque croisade racontée dans cet abrégé, nous avons dit un mot sur les résultats de ces diverses expéditions; il nous reste à caractériser ces résultats d'une façon à la fois plus précise et plus complète, et pour cela nous aurons recours au vingt-deuxième et dernier livre de la grande Histoire, consacrée à l'appréciation des conséquences politiques et morales de nos vieilles guerres d'outre-mer. Quelques extraits de ce dernier livre suffiront ici.

La difficulté d'apprécier les croisades, au moins dans leurs effets, vient de ce qu'elles n'ont ni entièrement réussi, ni entièrement échoué. Rien n'est plus difficile à juger que ce qui est resté incomplet : pour suppléer à ce qui nous manque, nous allons faire deux hypothèses. Supposons d'abord que ces expéditions lointaines aient eu le succès qu'on pouvait en attendre, et voyons, dans ce cas, ce qui en serait résulté. L'Égypte, la Syrie, la Grèce, devenaient des colonies chrétiennes; les peuples de l'Orient et de l'Occident marchaient ensemble à la civilisation : la langue des Francs pénétrait jusqu'aux extrémités de l'Asie; les côtes barbaresques, habitées par des pirates, auraient reçu les mœurs et les lois de l'Europe, et l'intérieur de l'Afrique ne serait plus dès longtemps une terre impénétrable aux relations du commerce, aux recherches des savants et des voyageurs. Pour savoir ce qu'on aurait gagné à cette union des peuples sous les mêmes lois et

sous la même religion, il faut se rappeler l'état de l'univers romain sous le règne d'Auguste et de quelques-uns de ses successeurs, ne formant en quelque sorte qu'un même peuple, vivant sous la même loi, parlant la même langue. Toutes les mers étaient libres; les provinces les plus éloignées communiquaient entre elles par des routes faciles; les villes échangeaient leurs arts et leur industrie, les climats leurs productions diverses, les nations leurs lumières. Si les croisades avaient soumis l'Orient à la chrétienté, il est permis de croire que ce grand spectacle donné sous les lois de l'unité et de la paix aurait pu se renouveler avec plus d'éclat et d'une manière plus durable dans les temps modernes; et c'est alors que les opinions n'auraient point été partagées, qu'aucun doute ne se serait élevé sur les avantages des guerres saintes.

Qu'on fasse maintenant une autre hypothèse, et que notre pensée s'arrête un moment sur l'état où se serait trouvée l'Europe si les expéditions contre les Sarrasins d'Asie et d'Afrique n'avaient jamais été entreprises, ou si les armées chrétiennes n'avaient éprouvé que des revers. Dans le xie siècle, plusieurs contrées européennes étaient envahies, les autres étaient menacées par les Sarrasins. Quels moyens de défense aurait eus alors la république chrétienne, où la plupart des États se trouvaient livrés à la licence, troublés par la discorde, plongés dans la barbarie? Si la chrétienté, comme le remarque un écrivain [1], ne fût sortie alors par toutes ses portes et à plusieurs reprises pour attaquer un ennemi formidable, ne doit-on pas croire que cet ennemi eût profité de l'inaction des peuples chrétiens, qu'il les eût surpris au milieu de leurs divisions et les eût subjugués les uns après les autres? Qui de nous ne frémit d'horreur en pensant que la France, l'Allemagne, l'Angleterre et l'Italie pouvaient éprouver le sort de la Grèce et de la Palestine?

Après ces idées générales qui nous montrent d'abord les croisades comme la grande barrière opposée à la barbarie musulmane, il sera utile de passer en revue les divers royaumes de l'Europe, d'examiner ce qu'ils ont gagné ou perdu dans les guerres de la croix.

Le pape Urbain, voulant exciter la chrétienté aux armes, s'était principalement adressé aux Français; la nation française, en donnant le signal des croisades, se mit en quelque sorte à la tête des plus grands événements du moyen âge. La gloire de la première expédition

[1] M. de Bonald.

lui appartient tout entière, et la royauté, sans y prendre une part directe, dut en tirer un grand avantage. Dans la seconde croisade, le divorce de Louis VII avec la reine Éléonore fit tomber la Guienne entre les mains des Anglais; mais cette perte fut bientôt réparée, et Philippe-Auguste retrouva plus que Louis le Jeune n'avait perdu. A voir le rôle que Philippe-Auguste joue dans la troisième croisade, on pourrait croire qu'il n'était allé en Asie que pour y conduire Richard, et pour éloigner de l'Occident le plus redoutable de ses rivaux.

La France fut le pays de l'Occident qui profita le plus des croisades; l'esprit et même les habitudes d'une guerre lointaine contribuèrent à soumettre l'orgueil des comtes et des barons. Les expéditions d'outre-mer portèrent les coups les plus redoutables à cette anarchie féodale au milieu de laquelle la monarchie avait été sur le point de périr; elles favorisèrent l'esprit de nationalité qui tendait à faire de la société française une grande famille soumise à un principe d'unité. C'est ainsi que les croisades servirent la grandeur de la France en ajoutant à la force de la royauté par laquelle la civilisation devait arriver. Dès le temps des guerres saintes, on ne séparait plus la nation française de ses rois. Un vieux panégyriste de saint Louis ne croit pas pouvoir mieux honorer la mémoire du monarque français qu'en parlant des merveilles et de la gloire de la France. Une observation curieuse, c'est que la dynastie des Carlovingiens s'était établie par les victoires remportées sur les Sarrasins qui avaient passé les Pyrénées, et que la race des Capets accrut sa puissance par les guerres entreprises contre les infidèles qu'on alla chercher en Orient.

L'Angleterre ne tira aucun profit des guerres de la croix, elle se mêla peu à ces mouvements qui ébranlaient le monde; tout ce qui lui en revint se borne à la gloire de Richard, qui du reste a médiocrement occupé les historiens modernes de la Grande-Bretagne. Les croisades n'exercèrent point en Angleterre une influence favorable à la royauté. Dans la ligue des barons contre Henri III, les adversaires de la couronne portaient une croix comme dans les guerres d'outre-mer, et les prêtres promettaient les palmes du martyre à ceux qui mouraient pour la cause de la liberté. Nous ne croyons pas que les guerres saintes aient donné quelque force aux communes, qui existaient à peine, ni à cette aristocratie d'où devaient sortir les destinées du peuple anglais. La puissance britannique ne profita pas même des croisades pour étendre son commerce et son industrie; elle n'eut jamais un comptoir

ni une colonie dans les États chrétiens d'Orient; sa navigation ne fit alors aucun progrès que l'histoire puisse mentionner.

Tandis que l'Angleterre conquérait la liberté contre ses rois et que la France redemandait la sienne à la royauté, l'Allemagne présentait un autre spectacle : l'Empire, qui avait jeté un grand éclat sous Othon Ier et sous Henri III, marcha vers une décadence rapide pendant les croisades. Tous les efforts des Empereurs n'avaient pu empêcher que la couronne ne restât élective; la succession des souverains de l'Allemagne dépendait du choix de la noblesse et des princes, qui eux-mêmes s'étaient affranchis de toute dépendance envers les souverains. Au milieu des révolutions qui troublaient l'empire germanique, il n'est pas facile de distinguer quelle put être l'influence des croisades sur les destinées de la nation allemande. Elle ne s'était point émue au bruit de la première guerre sainte; il fallut l'éloquence et surtout les nombreux miracles de saint Bernard pour décider l'Allemagne à s'armer pour la cause de Jésus-Christ. Dans la croisade de Conrad, nous ne voyons que des calamités sans gloire; Frédéric Barberousse, le plus grand homme de guerre de son temps, trouva une mort malheureuse au milieu des triomphes qu'il aurait pu se promettre. Frédéric II, frappé des anathèmes de Rome sous la bannière de la croix, qu'il avait déloyalement arborée, ne rapporta de l'Orient qu'un surcroît de malédictions. La confédération allemande, formée des débris de l'Empire, profita des guerres saintes. Les expéditions contre les infidèles d'Orient avaient fait naître l'idée de combattre les peuplades païennes répandues sur les rives de la Vistule, du Prégel et du Niémen; ces peuplades, soumises par les croisés, entrèrent dans l'association germanique. A la fin du XIIIe siècle, les provinces dont la monarchie prussienne tire son nom et son origine étaient encore séparées de la chrétienté par l'idolâtrie et par des mœurs sauvages; la conquête et la civilisation de ces provinces furent l'ouvrage des guerres religieuses.

L'Italie, d'un côté livrée aux turbulentes passions de la démocratie, de l'autre préoccupée de ses intérêts de commerce, ne s'était que faiblement associée à l'enthousiasme des guerres saintes. Les villes de Pise, de Gênes et de Venise avaient dû leur prospérité aux rapports commerciaux que l'Italie entretenait avec l'Orient avant les guerres saintes; ces rapports ne firent que s'étendre et se multiplier pendant les expéditions d'outre-mer. C'était un singulier spectacle que celui de ces républiques ne possédant qu'un coin de terre au bord de la Médi-

terranée, et embrassant dans leurs relations la Syrie, l'Égypte et la Grèce. On ne peut surtout s'empêcher d'admirer cette république de Venise, dont la puissance avait devancé en Asie les armes des croisés, et que les peuples du moyen âge regardaient comme la reine de l'Orient. L'histoire a fait connaître les services que les peuples d'Italie rendirent aux guerres saintes, soit en approvisionnant les armées chrétiennes, soit en s'associant à la conquête des villes maritimes de la Palestine, soit enfin en combattant les flottes des infidèles. Elles établissaient partout des colonies; elles possédaient une partie de toutes les villes conquises par les croisés.

Les peuples de l'Italie, en se mêlant aux guerres de la croix, obéissaient bien plus à l'esprit de cupidité qu'aux opinions dominantes. L'établissement d'un comptoir, l'acquisition d'un avantage commercial, les intéressaient bien autrement qu'une victoire remportée sur les infidèles. Ils fournissaient, il est vrai, des vivres, des armes aux croisés; mais ils furent souvent accusés d'en fournir aux musulmans. Après la destruction des colonies chrétiennes, un historien de Florence se contente de remarquer que le commerce d'Italie avait perdu la moitié de ses avantages. En un mot, les Italiens s'occupèrent peu de faire triompher la cause de la croix, lorsqu'ils ne pouvaient profiter de la victoire pour eux-mêmes, et nous ne craignons pas d'être accusé d'injustice en disant qu'ils ne prirent des croisades que ce qui devait les enrichir et les corrompre.

Le royaume de Naples et de Sicile, placé aux extrémités de l'Italie, était pour les croisés le chemin de la Grèce et de l'Orient; des richesses qui semblaient n'avoir point de gardiens, un territoire que ses habitants n'avaient jamais su défendre, durent souvent tenter la cupidité ou l'ambition des princes et même des chevaliers de la croix. L'histoire de ce pays se mêle, pendant plus de deux siècles, à celle des expéditions d'outre-mer. L'Allemagne, la France, l'Aragon, la Hongrie, lui donnèrent tour à tour des rois, et chacun de ces rois apportait avec lui la guerre. On invoqua dans ces guerres l'autorité de l'Église, on montra souvent les images de la croix; on prêcha, en un mot, plus de croisades pour l'asservissement de ce malheureux royaume qu'on n'en avait prêché pour la délivrance de Jérusalem; toutes ces croisades ne firent que jeter le désordre et la confusion parmi les peuples d'Italie et dans une grande partie de l'Europe.

En repassant ainsi l'état des royaumes de l'Europe, on voit que l'influence des croisades ne fut pas la même pour chacun des peuples

de l'Occident. L'Espagne nous offrira aussi sa physionomie particulière entre les royaumes sur lesquels nous nous sommes un moment arrêtés. Pendant tout le cours des croisades, nous voyons ce pays occupé à se défendre contre ces mêmes Sarrasins que les autres nations de l'Europe allaient combattre en Orient. L'invasion des Maures en Espagne avait quelque ressemblance avec celle des Francs en Asie. C'était la religion de Mahomet qui poussait aux combats les guerriers sarrasins, comme la religion chrétienne enflammait l'ardeur des soldats de la croix. Plusieurs fois l'Afrique et l'Asie répondirent à l'appel des colonies musulmanes en Espagne, comme l'Europe aux cris d'alarme des colonies chrétiennes en Syrie.

L'Espagne ne prit part aux croisades que lorsque l'esprit des guerres saintes commença à s'affaiblir dans le reste de l'Europe. On doit dire cependant que ce royaume trouva quelques avantages dans les expéditions en Orient. Dans presque toutes les entreprises de la chrétienté contre les musulmans de l'Asie, un grand nombre de croisés s'arrêtèrent sur les côtes d'Espagne pour combattre les Maures. Il y eut plusieurs croisades publiées en Occident contre les infidèles maîtres de la Péninsule. La célèbre victoire de Tolosa contre les Maures fut le fruit d'une croisade prêchée en Europe, et surtout en France, par l'ordre du souverain pontife. Les expéditions d'outre-mer servirent aussi la cause des Espagnols, en retenant dans leur pays les Sarrasins d'Égypte et de Syrie, qui auraient pu se joindre à ceux des côtes d'Afrique. Le royaume de Portugal fut fondé par les croisés. Les croisades donnèrent l'idée de ces ordres de chevalerie qui, à l'imitation de ceux de la Palestine, se formèrent en Espagne, et sans le secours desquels la nation espagnole n'aurait peut-être point triomphé des Maures.

Les diverses puissances dont nous venons de parler avaient au-dessus d'elles une puissance qui apparaissait comme le lien et le centre du monde politique : c'était l'autorité des chefs de l'Église. On a dit que les papes avaient fait les croisades; pour peu qu'on ait étudié l'histoire, on voit combien cette assertion manque de vérité. L'enthousiasme des guerres saintes se développa peu à peu, ainsi que nous l'avons montré; à la fin, il entraîna la société tout entière, les papes comme les peuples. Une preuve que les souverains pontifes n'avaient point produit cette grande révolution, c'est qu'ils ne purent jamais ranimer l'esprit des croisades lorsque cet esprit vint à s'éteindre parmi les peuples chrétiens. On a dit aussi que les guerres de

la croix avaient beaucoup accru le pouvoir des papes; il n'est pas douteux qu'une guerre religieuse ne fût propre à favoriser le développement de l'autorité pontificale; mais cette guerre même produisit des événements et fit naître des circonstances qui furent moins pour la puissance des papes un moyen d'agrandissement qu'une difficulté et un écueil. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à la fin des croisades la puissance des papes n'est plus ce qu'elle était à l'origine des guerres saintes.



Templiers.

Une autre erreur s'était accréditée parmi les écrivains du dernier siècle : on prétendait que les croisades avaient ajouté à l'influence et aux richesses du clergé. La première guerre sainte ne fut pas une charge pour le clergé; car le zèle des fidèles fournit à toutes les dépenses. Mais, à partir de la deuxième guerre sainte, on fit peser d'onéreuses contributions sur les ecclésiastiques, sans avoir égard à leurs vives réclamations. Il s'établit dès lors, dans le monde chrétien, une opinion qui devint funeste au clergé : c'est que les guerres entreprises pour la gloire de Jésus-Christ et la délivrance des saints lieux devaient être payées par l'Église. Dans les premiers impôts levés sur le clergé, on n'avait pris conseil que de la nécessité et des circon-

stances; après la publication de la *dîme saladine,* ces impôts furent fixés par les papes et les conciles; on les percevait avec tant de rigueur, que les églises furent dépouillées de leurs ornements, et qu'on mit quelquefois à l'encan les vases sacrés. Nous ne craignons pas d'affirmer que, dans l'espace de deux cents ans, le clergé donna pour les guerres saintes plus d'argent qu'il n'en aurait fallu pour acheter la plus grande partie de ses propriétés. Aussi vit-on peu à peu se refroidir le zèle des ecclésiastiques pour la délivrance des lieux saints; c'est par eux que commença l'indifférence qui succéda, parmi les peuples chrétiens, à l'ardeur des croisades. En Allemagne et dans plusieurs autres pays, le mécontentement du clergé était poussé si loin, qu'à la fin les papes n'osaient plus se fier aux évêques pour la prédication des croisades, et qu'ils ne donnaient plus cette mission qu'aux ordres mendiants.

Quand on examine l'influence des croisades, on ne saurait oublier les avantages que la navigation et le commerce trouvèrent sous les bannières de la croix. Les guerres saintes ouvrirent à la navigation une carrière nouvelle; rien ne pouvait favoriser ses progrès comme la communication qui s'établit alors entre la Baltique, la Méditerranée, l'océan espagnol et les mers du Nord. Les croisades multiplièrent ainsi les rapports des peuples, leurs liens, leurs intérêts, redoublèrent leur activité et leur émulation. Les connaissances pratiques se rectifiaient, s'accumulaient et se répandaient partout; on détermina la configuration des côtes, la position des caps, des ports, des baies, des îles. On explora le fond de la mer; on observa la direction des vents, des courants, des marées; c'est ainsi que se dissipa l'ignorance, qui multipliait les naufrages. L'architecture navale se perfectionna pendant les croisades. On agrandit la forme des vaisseaux pour transporter la multitude des pèlerins. Les dangers attachés à des courses lointaines firent donner une construction plus solide aux navires destinés pour l'Orient. L'art de dresser plusieurs mâts dans un même vaisseau, l'art de multiplier les voiles et de les disposer de manière à marcher contre le vent, naquirent de l'émulation qui animait alors les navigateurs.

Les expéditions lointaines, ouvrant partout des routes nouvelles, favorisaient naturellement les progrès du commerce. Longtemps avant les croisades, les marchandises de l'Inde et de l'Asie arrivaient en Europe, quelquefois par la route de terre, en traversant l'empire grec, la Hongrie et le pays des Bulgares, le plus souvent par la Méditerranée, qui aboutissait à tous les ports de l'Italie. Ces deux routes

furent rendues faciles par les guerres saintes, et dès lors rien ne put arrêter le rapide essor du commerce, protégé par l'étendard de la croix. La plupart des villes maritimes de l'Occident non seulement s'enrichirent en fournissant à l'Europe les productions de l'Orient, mais elles trouvèrent encore un avantage considérable dans le transport des pèlerins et des armées chrétiennes. Des flottes suivaient les côtes des pays où combattaient les croisés, et leur vendaient des munitions de guerre et de vivres, dont ils avaient toujours besoin. Toutes les richesses des villes maritimes de la Syrie et même de la Grèce appartenaient à des marchands de l'Occident; ceux-ci étaient les maîtres d'une grande partie des côtes chrétiennes en Asie. On sait quel fut le partage des Vénitiens après la prise de Constantinople; ils possédaient toutes les îles de l'Archipel, la moitié de Byzance. L'empire grec fut comme une autre Venise avec ses lois, ses flottes et ses armées. Les villes de France prirent peu de part au commerce d'Orient; les croisades étaient l'ouvrage des Français, d'autres en recueillaient alors les fruits. Marseille fut au moyen âge la seule ville française qui entretînt quelques rapports commerciaux avec des peuples lointains. L'Espagne, dont l'industrie s'était développée de bonne heure, profita mieux des croisades, et, vers la fin des guerres saintes, les Espagnols avaient des comptoirs sur toutes les côtes de l'Asie. Mais ce fut l'Italie qui retira le plus d'avantage du commerce d'Orient.

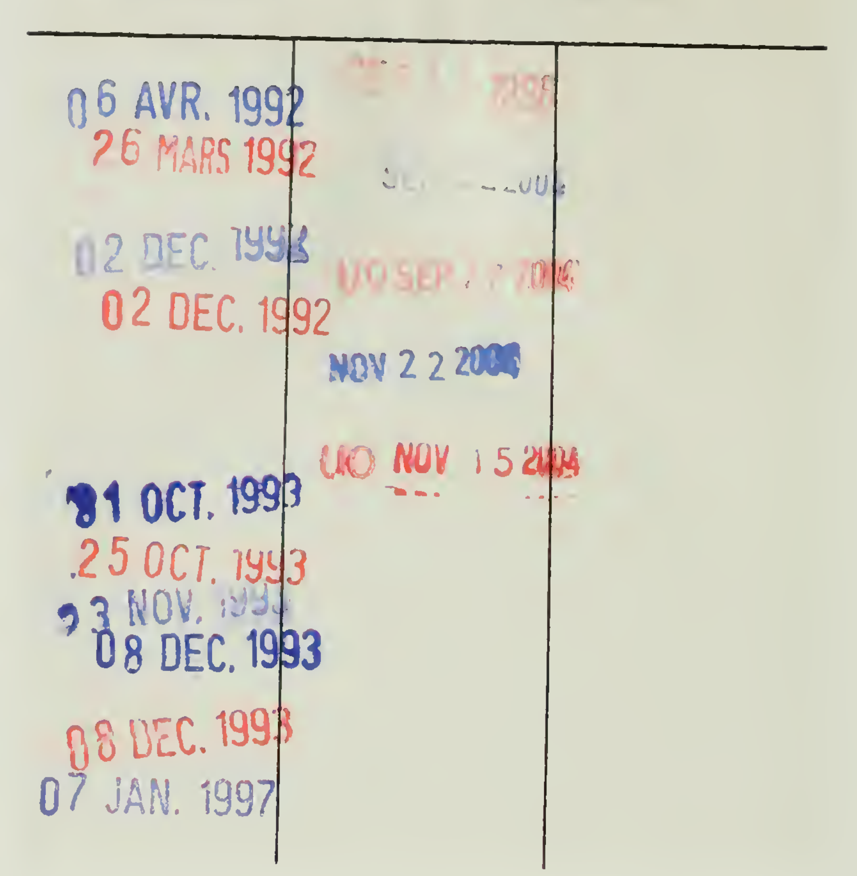
Il nous resterait à examiner quelle fut l'influence des croisades sur les sciences en Europe; nous devons nous borner ici à une simple indication. Il est certain que le mouvement des guerres saintes fut au moyen âge comme le réveil de l'esprit humain. Les nations passant d'Occident en Orient se trouvaient face à face avec la nature, les mœurs, les physionomies d'un monde nouveau, et, puisque les croisades furent des voyages, les peuples enrôlés sous les drapeaux de la croix durent rapporter de leurs lointaines courses quelques expériences, quelques notions, quelques souvenirs. L'époque des croisades fut pour l'intelligence une époque de vive activité, de curiosité ardente; toutefois on ne saurait dire avec beaucoup de précision ce que l'Europe y a gagné sous le rapport des lumières. La géographie profita des entreprises d'outre-mer. L'Europe acheta bien cher la connaissance des pays qu'elle se proposait de conquérir; que de désastres causés par l'ignorance des lieux! à la fin des croisades, on connaissait beaucoup mieux cet Orient où tant d'armées avaient disparu comme dans la nuit. Ce fut pendant les guerres saintes que s'introduisit en Europe

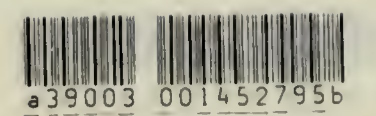
l'usage des chiffres arabes; cet usage n'étendit point la science des nombres, mais il en facilita beaucoup l'étude. Les Arabes et les Grecs avaient dans l'art de guérir une grande supériorité sur les Francs; pourtant la médecine européenne fit peu de progrès durant les croisades; elle se borna à emprunter à l'Orient un grand nombre de remèdes, tels que la casse, le séné, la thériaque. L'astronomie aurait pu à cette époque être cultivée avec succès; l'Orient avait été le berceau de cette science, et dans les premiers siècles de l'hégire les princes de l'Asie lui donnèrent de nombreux encouragements. Frédéric II et le sultan du Caire se proposaient mutuellement des problèmes d'astronomie et de géométrie. Cependant les sciences mathématiques et les sciences naturelles avancèrent peu. Quant aux arts et à la littérature de l'antique Orient, les croisés ne s'en occupaient guère, et, de retour en Europe, leurs souvenirs ne les reportaient pas sur les monuments de la civilisation grecque et de la civilisation romaine, répandus dans le Péloponèse, l'Asie Mineure et la Syrie. Il est difficile d'établir les conquêtes intellectuelles que valut aux contemporains le vaste ébranlement de l'Europe contre l'Asie; ce qu'il y a de plus vrai à dire, c'est que les croisades furent le premier pas de la société européenne vers ses grandes destinées. Elles furent le long et courageux effort de l'Occident pour le christianisme dans cet Orient d'où il était venu, mais où il s'effaçait sous la domination des barbares. De nos jours, la civilisation, née de l'Évangile, reprend les chemins de l'Asie pour essayer d'y répandre ses bienfaits; on peut voir dans ces tentatives une pacifique continuation des croisades.

FIN

TABLE

17472. — Tours, impr. Mame.


06 AVR. 1992
26 MARS 1992
02 DEC. 1992
02 DEC. 1992
31 OCT. 1993
25 OCT. 1993
08 DEC. 1993
08 DEC. 1993
07 JAN. 1997
NOV 2 2 2006
UO NOV 1 5 2004


a39003 001452795b

